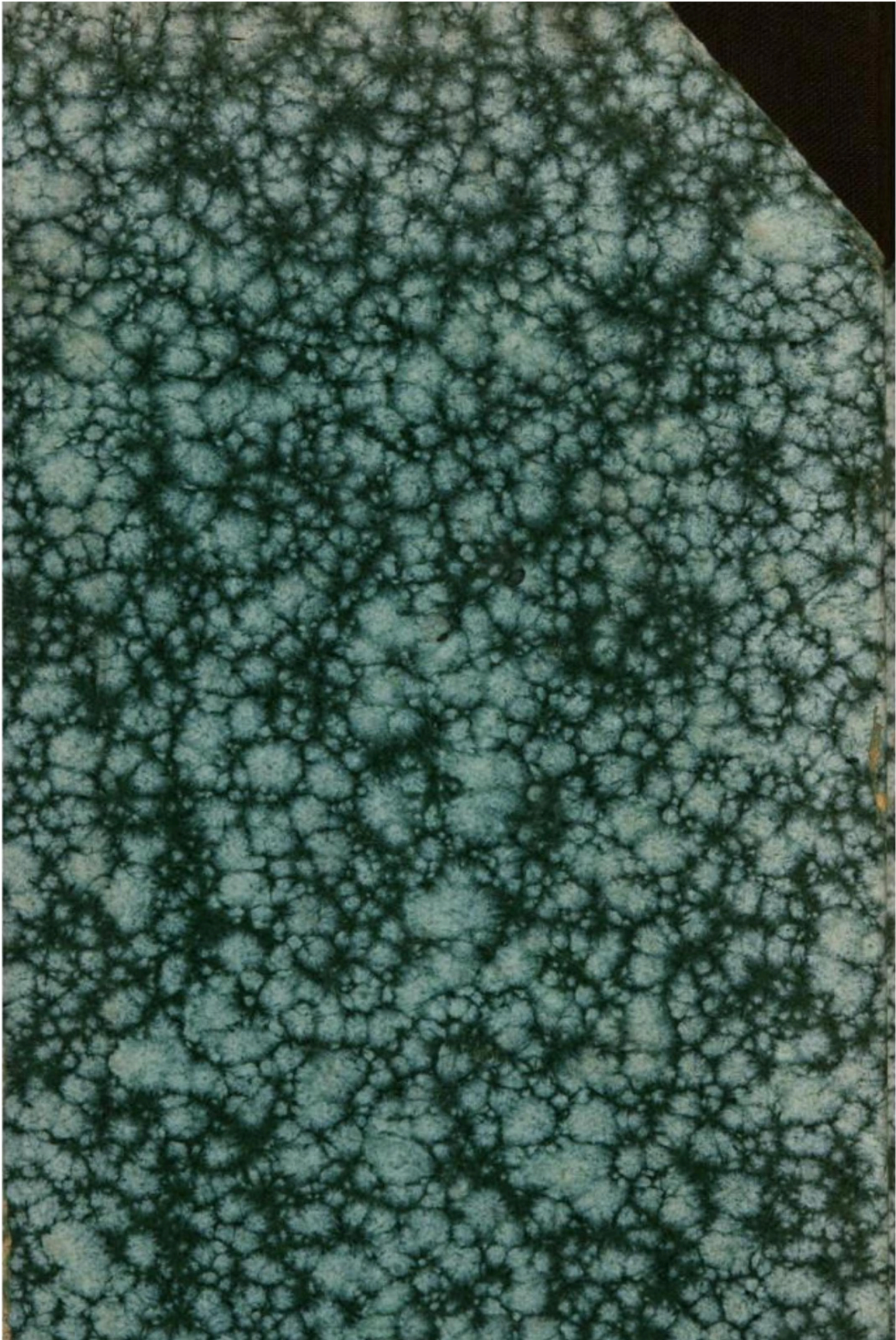


This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



The text on this page is estimated to be only 4.60% accurate

BIBL. NAZ. Vitt. Emanuele H'

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.87% accurate

GETTB TBADtJGTION B8T DiOlts MARIA GLÈMM 4 AU
MÉRb BEnrHOOSlim R DÉfoQÉB A CELLE POUR QUI LE POÈTB A
ÉCRIT CBS YBRS 4 •H l>u«6 qoA j« tens qoe lirbam «Uds les Cleiix Les
AngeS, quand ils se]>arlent doncement à roreille. Ne trouvent pas parmi
leurs termes brûlants d'amour D'expression plus fervente que celle de Mère,
Je voos ai dès longtemps Jostemenl appelée de ce grand oonit Vons qni êtes
pins qu'one mdre ponr mol Et remplisses le sanetnaire de mon eceur« où la
Hort tous a Installée En affranchissant l âme de ma Virginia. Ma mère,.ma
propre mère, qui mourut de bonne heure, iN'était que ma mère, à moi ; mais
vons, Vous êtes la mère de celle que j'aimais si tendrement, Et ainsi TOns
m'ôtes plus chère que la mère que j'ai connue De tout un inûni, — juste
comme ma femme Était pins chère à mon Ame qu'à celle-ci sa propre
essence. - "j



The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

ED6AR POE SA VI£ £X S£S 0£UVR£S «•«•. Quelque maître
malheureux à qui noexorable Fatalité a doDné une cbasM aeli«nié««
tonjoun piaf aduuroée, jusqu'à ce que MS ebaots n'aieut plus qu'un unique
refrain, jusqu'à ce que les ctians fuoebres de son Espérance aient adopté ce
oiéiaileoligne reînin s JenaUt ïaoïiii pluel BesAm Poe. — L» Cer ItMi. Sur
800 tr6ned' airais le Destio qui s'en raille Imbibe leur éponge avec da fiel
enier, ■lia Kéesiilé Ice tord dent la leiuUle. THfcorai&B GAUTiat»
JdiiJ^* I Dms ces dernfert temp^, un malhennem fut amené devant nos ti
ibuiiaux, dont le front clait illustré d'un rare et singu- ^Sk lier tatouage : Pas
de chance ! U portait ainsi au-'dessus de ses yeux rétiquettede sa vie,
comme un livre son titre, et Tiiiterrogatoire prouva que ce bizarre éciiteau
était cruellea^ot iréridique» U y a dans Thistoire littéraire des destinées
ana» logues, de yraies damnatlonst — des hommes qui, portent le mot
gmgnm écrit en caractères mystérieux dans les plis sinueux de leur front.
L^Ange «veugle de Texpiation s^est emr paré d'eux et les fouette à tour de
bras pour rédification des autres. En vain leur vie monlre-t-elle des talents,
des vertus, de la grâce,* la Société a pour eux un anathème spécial, et
accuse en eux les infirmités que sa persécution leur a données. — Que ne fit
pas Hoffmann pour désarmer la destinée^ et qiie n*colrepnt pas Balzac
poiu* coiyurer la totune? Digitized by Google

SA VIE ET SES OEUVRES. JX ' être fait pour respirer dans un monde plus arôme, — qu'une grande barbarie éclairée au gaz, ^ et que sa vie intérieure^ spirituelle, de poète ou même d'ivrogne, n'était qu'un effort perpétuel pour échapper à l'influence de cette atmosphère antipathique. Impitoyable dictature que celle de l'opinion dans les sociétés démocratiques ; n'implorez d'elle ni charité, ni indulgence^ ni élasticité quelconque dans l'application de ses lois aux cas multiples et complexes de la vie morale. On dirait que de l'Amérique impie de la liberté est née une tyrannie nouvelle» la tyrannie des bêtes, ou zoocratie, qui par son , insensibilité féroce ressemble à Fidole de Jagernaut. — Un biographe nous dira gravement, — il est bien intentionné, le brave homme, — que Poe, s'il avait voulu régulariser son génie et appliquer ses facultés créatrices d'une manière plus appropriée au sol américain, aurait pu devenir un auteur à argent, a making money author; — un autre, — un naïf cynique, celui-là, — que» quelque beau que soit le génie de Poe, il eût mieux valu pour lui n'avoir que du talent, le talent s'escomplant toujours plus facilement que le génie. Un autre, qui a dirigé des journaux et des revues, un ami du poète, avoue qu'il était difficile de remployer et qu'on était obligé de le payer moins que d'autres, parce qu'il écrivait dans un style trop au-dessus du vulgaire. Quelle odeur de magasin ! comme disait Joseph de Maistre. Quelques-uns ont osé davantage, et, unissant l'intelligence à la plus lourde de son génie à la férocité de Thypocrisie bourgeoise, l'ont insulté à Tenvi ; et, après sa soudaine disparition^ ils ont rudement morigéné ce cadavre , — particulièrement M. Rufus Griswold, qui, pour rappeler ici l'expression vengeresse de M. George Graham, a commis alors une immortelle infamie. Poe^ éprouvant peut-être le sinistre pressentiment d'une fin subite, avait désigné MM. Griswold et Willis pour mettre ses œuvres en cendre, écrire sa vie et restaurer la mémoire. Ce pédagogue^ à l'opprobre a dit Tamé longuement ^{wbft^^imê^ m èuùfi} ^{És^ft^^} juste en tête de l'ouvrage posthume ^{è^^^ 11} n'existe donc pas en Amérique d'ordonnance qui interdise aux chiens l'entrée des cimetières ? — Quant à M. Willis il a prouvé au cou*

& IDOAB POB, traire que la bienveillance et la décence
marchaient toujours aTPc le véritable esprit, et que la charité envers nos
confrères, qui est un devoir moral, était aussi un des commandements du
poût. Causez de Poe avec un Américain, il ayouera peut-être son génlCi
peut-être même s*en montrera-t-il Oer ; mais, avec nn ton sardonique
supérieur qui sent son bomtnc positif, il vous parlera de la vie débraillée du
poète, de son haleine alcoolisée qui aurait pris feii à la fl imme d'une
chandelle, de ses habitudes \agabondes; il vous dira que c'éiait un ètie
erratique et héléroclile, une planète désorbitée, qu'il roulait sans cesse de
Baltimore à New -York, de New-York à Philadelphie, de Philadelphie à
Boston, de Boston à Baltimore, de Baltimore à Richmond. Et si, le cœur
ému parées préludes d'une histoire navrante, vous donnez à entendre que
Findividu n'est peut-être pas seul coupable et qu'il doit être difficile de
penser et d*écrire commodément dans un pays où il y a des millions de
souverains, un pays sans capitale à proprement parler, et sans aristocratie,
— alors vous verrez ses yeux s'agrandir et jeter des éclairs, la bave du
patriotisme souffrant lui monter aux lèvres, et TAraérique, par sa bouche,
lancer des injures à l'Europe, sa vieille mère, et à la philosophie des anciens
jours. Je répète que pour moi la persuasion s'est faite qu^Edgar Poe et sa
patrie notaient pas de niveau. Les États-Unis sont un pays gigantesque et
enfant, naturellement jaloux du vieux continent. Fier de son développement
matériel, anormal et presque monstrueux, ce nouveau venu dans Thisloire a
une foi naïve dans la toute-puissance de rindusfrie ; il est convaincu,
comme quelques malheureux parmi nous, qu'elle finira par manger le
Diable. Le temps et l'argent ont là-bas une valeur si grande! L^activité
matérielle, exagérée jusqu*aux proportions d'une manie nationale, laisse
dans les esprits bien peu de place pour les choses qui ne sont pas de la teiTe.
Poe, qui était de bonne souche, •et qui d'ailleurs professait que le grand
malheur de son pays était de n'avoir pas d'aristocratie de race, attendu,
disait-il, que chez un peuple sans aristocratie le culte du Beau ne peut que
se corrompre, s'amoinrir et disparaître, — qui accusait Digitized by

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

SA VS BT 8B8 OBUYEBS. chez ses concitoyens, jusque dans leur luxe emphatique et coûteux^ tous les symptômes du mauvais goût caractéristique des parvenus, ~ qui considérait le Progrès, la grande idée moderne, comme une extase de gobe-mouches, et qui appelait les perfeeetùnmmmtntê de Thabitaele humain des cicatrices et des abominations rectangulaires, — Poe était là-bas. un cerveau singulièrement solitaire. Il ne croyait qn*à l'immuable, à l'éternel, au self-same, et il jouissait — cruel privilège dans une sociélé amoureuse d'elle-même, — de ce grand bon sens à la Machiavel qui marche devant le sage, comme une colonne lumineuse, à ti avers le désert de l'histoire. Qu'eût-il pensé, qu'eût-il écrit, l'infortuné, s'il avait entendu la théologienne du sentiment supprimer TBa* fer par amitié pour le genre bumaki, le philosophe du chiffre proposer un système d'assur«icet, une souscription à un sou par tête pour la suppression de la guerre, — et Tabolition de la poine de mort et de l'orthographe, ces deux folies corrélatives ! — et tant d'autres malades qui écrivent, l^oreille inclinée au vent, des fantaisies giratoires aussi flatueuses que Télément qui les leur dicte? — Si vous ajoutez à cette vision impeccable du vrai, véritable inflrmité dans de certaines di^ constances, une délicatesse exquise de sens qu*nne note fausse torturait, une finesse de goût que tout, excepté l'exacte proportion, révoltait, un amour insatiable du Beau, qui avait pris la puissance d'une passion morbide, vous ne vous étonnerez pas que pour un pareil homme la vie soit devenue un enfer, et qu'il ait mai fini; vous admii'erez qu'il ait pu durer aussi longtemps. Il la famille de Poe était une des plus respectables de Baltimore. Son grand-père maternel avait servi comme quarter^ master- gênerai dans la guerre de l'Indépendance, et Lafayette l'avait en haute estime et amitié, Celui-^tionde son dernier Digitized

voyage aux États-Unis, voulut voir la veuve du général! lui témoigner sa gratitude pour les services que lui avait rendus son frère. Le grand-père avait épousé une fille de général anglais Mac Bride[^] qui était alliée avec les plus nobles maisons d'Angleterre. David Poe, père d'Edgar et fils du général, s'éprit violemment d'une actrice anglaise, Eliza F. Arnold, célèbre par sa beauté ; il s'enfuit avec elle et se maria. Pour mêler plus intimement sa destinée avec la sienne, il se fit comédien et parut avec sa femme sur différents théâtres, dans les principales villes de l'Union. Les deux époux moururent à Richmond, presque en même temps[^] laissant dans l'abandon et le dénûment le plus complet trois enfants en bas âge, dont Edgar. Edgar Poe était né à Baltimore, en 1813. — C'est d'après son propre dire que je donne cette date, car il a réclamé contre l'affirmation de Griswold qui place sa naissance en 1808. — Si jamais l'esprit de roman[^] pour me servir d'une expression de votre poète, a présidé à une naissance, — esprit sinistre et orageux! certes il présida à la sienne. Poe fut véritablement l'enfant de la passion et de l'aventure. Un riche négociant de la ville[^] U. Allan, s'éprit de ce joli malheureux que la nature avait doté d'une manière charmante, et, comme il n'avait pas d'enfants, il l'adopta. Celui-ci s'appela donc désormais Edgar Allan Poe. Il fut ainsi élevé dans une belle aisance et dans l'espérance légitime d'une de ces fortunes qui doiment au caractère une superbe certitude. Ses parents adoptifs ramenèrent dans un voyage qu'ils firent en Angleterre, en Écosse et en Irlande, et, avant de retourner dans leur pays, ils le laissèrent chez le docteur Brandsby, qui tenait une importante maison d'éducation à Stoke-Newington, près de Londres. — Poe a lui-même, dans William Warton, décrit cette étrange maison bâtie dans le vieux style d'Elisabeth, et les impressions de sa vie d'écolier. Il revint à Richmond en 1822, et continua ses études en Amérique, sous la direction des meilleurs maîtres de l'école. À l'Université de Charlottesville, où il entra en 1825, il se distinguua non-seulement par une intelligence quasi miraculeuse

SA VIE ET SES OEUVRES. , XIU leuse, mais aussi par une abondance presque sinistre de passions^ — > une précocité vraiment américaine^ — qui, finalement, fat la cause de son expulsion. Il est bon de noter en passant que Poe avait déjà, à Gbarlottesville, manifesté une aptitude des plus remarquables pour les sciences physiques et mathématiques. Plus tard il en fera un usage fréquent dans ses étranges conles, et en tirera des moyens très-inattendus. Mais j'ai des raisons de croire que ce n'est pas à cet ordre de compositions qu'il atlabait le plus dUmportance, et que, — peut-être même à cause de cette précoce aptitude, . n^était pas loin de les considérer comme de /actfe* jongleries» comparativement aux ouvrages de pure imagination. — Quelques malheureuses dettes de jeu amenèrent une brouille momentanée entre lui et son père adoptif, et Edgar, — fait des plus curieux, et qui prouve, quoi qu'on ait dit, une dose de chevalerie assez forte dans son impressionnable cerveau, — conçut le projet de se mêler à la guerre des Hellènes et d'aller combattre les Turcs. Il partit donc pour la Grèce. Que devint-il en Orient, qu'y fit-il, — étudia-t-il les ri* vages dassiquei de la Méditerranée, ^ pourquoi le zetrouTons-nous à Saint-Pétersbourg^ sans passe-port,^ compromis, et dans quelle sorte d^affaire^ — obligé d'en appeler au ministre américain, Henry Middleton, pour échapper à la pénalité russe et retourner chez lui? — on l'ignore; il y a là une lacune que lui seul aurait pu combler. La vie d'Edgar Poe, sa jeunesse, jjes aventures en Russie et sa correspondance ont été longtemps annoncées par les journaux américains et n'ont jamais paru. Revenu en Amérique, en 1929, il manifesta le désir d*entrer à Técole militaire de West-Point; il y fut admis en eilet, et là comme ailleurs il donna les signes d'une intelligence admirablement douée, mais indisciplinable, et au bout de quelques mois il fut rayé. — En même temps se passait dans sa famille adoptive un événement qui devait avoir les conséquences les plus graves sur toute sa vie. Madame Allan, pour laquelle il semble avoir éprouvé une affection réellement fi-« liale, mourait» et M. Allan épousait une femme toute jeune. Une querelle domestique prend Id place, une histoire biDigitized by

XI EDGAR POE; zftire et ténébreue qoe je ne peux pas raconter, parce qu'elle n'est clairement expliquée par aucun biographe. Il n'a donc pas lieu de s'étonner qu'il se soit définitivement séparé de M. Allan, et que celui-ci, qui eut des enfants de son second mariage, fût complètement frustré de sa succession. Peu de temps après avoir quitté Richmond, Poe publia un petit volume de poésies ; c'était en vérité une aurore éclatante. Pour qui sait sentir la poésie anglaise, il y a là déjà l'accent extraterrestre, le calme dans la mélancolie, la solennité délicieuse »

l'expérience précoce, j'allais, je crois, dire l'expérience Mⁿ, — qui caractérisent les grands poètes. La misère le fit quelque temps soldat, et il est présumable qu'il se servit des lourds loisirs de la vie de garnison pour préparer les matériaux de ses futures compositions, — compositions étranges qui semblent avoir été créées pour nous démontrer que l'étrangeté est une des parties intégrantes du beau. Rentré dans la vie littéraire, le seul élément où puissent inspirer certains êtres déclassés, Poe se mourait dans une misère extrême, quand un hasard heureux le releva. Le propriétaire d'une revue venait de fonder deux prix, l'un pour le meilleur conte, l'autre pour le meilleur poème. Une écriture si merveilleusement belle attira les yeux de M. Kennedy, qui présidait le comité, et lui donna l'envie d'examiner lui-même les manuscrits. Il se trouva que Poe avait gagné les deux prix ; mais un seul lui fut donné. Le président de la commission fut curieux de voir l'inconnu. L'éditeur du journal lui amena un jeune homme d'une beauté frappante, en guenille si boutonné jusqu'au menton, et qui avait l'air d'un gentilhomme aussi fier qu'affamé. Kennedy se conduisit bien. Il fit connaître à Poe la connaissance d'un M. Thomas White, qui fondait à Richmond le Southern Literary Messenger. M. White était un homme d'audace, mais sans aucun talent littéraire ; il lui fallait un aide. Poe se trouva donc tout jeune, — à vingt-deux ans, — directeur d'une revue dont la destinée reposait tout entière sur lui. Cette prospérité, il la créa. Le Southern Literary Messenger a reconnu depuis lors que c'était à cet excentrique maudit, à cet ivrogne incorrigible qu'il devait sa clientèle et sa fructueuse notoriété. C'est dans ce

a ^ 8A YIB ET SES OEUVRES, XT magasin que parut pour la première fois Vy^venture sans pa^ reille d'un certain Hans Pfaall, et plusieurs autres contes que nos lecteurs verront défiler sous leurs yeux. Pendant près de deux ans, Edgar Poe, avec une ardeur merveilleuse, étonna son public par une série de compositions d'un genre nouveau et par des articles critiques dont la vivacité, la netteté, la sévérité raisonnée étaient bien faites pour attirer les yeux. Ces articles portaient sur des livres de tout genre, et la forte éducation que le jeune homme s'était faite ne le servit pas

kVI BMAII FOR, • de temps après la mort de madame Poe, le poète subit les premières attaques du delirium tremens. Une note nouvelle paraît soudainement dans un journal, — celle-là, plus que «ruelle,— qui accuse son mépris et son dégoût du monde, et lui! fait un de ces procès de tendance, Yéritables râjufsito^s de Topinion^ contre lesquels il eut toujours à se défendre, — une des luttes les plus stérilement fatigantes que je connaisse. Sans doute il gagnait de l'argent, et ses travaux littéraires pouvaient à peu près le faire vivre. Mais j'ai les preuves qu'il avait sans cesse de dégoûtantes difficultés à surmonter. Il rêva, comme tant d'autres écrivains, une Bêvue à lui, il voulut être chez lui, et le fait est qu'il avait surfinamment souffert pour désirer ardemment cet abri définitif pour sa pensée. Pcm arrêter à ce résultat» pour se procurer une somme d'argent suffisante, il eut recours aux Uetum*. On sait ce que signifient ces lectures, — une espèce de spéculation, le Collège de France mis à la disposition de tous les littérateurs, Tauteur ne publiant sa lecture qu'après qu'il en a tiré toutes les recettes qu'elle peut rendre. Poe avait déjà donné à New-York une lecture d'Eureka^ son poème cosmogonique, qui avait même soulevé de grosses discussions. Il imagina cette fois de donner des Uchtre» dans son pays, dans la Virginie. Il imaginait, Comme il récrivit à Wû^, faire une tournée dans l'Ouest et le Sud, et il espérait le concours de ses amis littéraires et de ses anciennes connaissances de collège et de West-Point. Il visita donc les principales villes de la Virginie, et Richmond revit celui qu'on y avait connu si jeune, si pauvre, si délabré. Tous ceux qui n'avaient pas vu Poe depuis les jours de son obscurité accoururent en foule pour Contempler leur illustre compatriote, il apparut, beau, élégant, correct comme le génie, le crois même que depuis quelque temps il avait poussé la condescendance Jusqu'à se faire admettre dans une société de tempérance. Il choisît un thème aussi large qu'élevé : Le Principe de la Poésie et il le développa avec cette lucidité qui est un de ses privilèges. Il croyait, en vrai poète qu'il était, que le but de la poésie est de même nature que son principe, et qu'elle ne doit pas avoir eu vue autre chose qu'elle-même. v

Digitized-by

SA VIE ET SES ŒUVRES. xvn Le bel accueil qu'on lui fil inonda son pauvre cœur d'orgueil et de joie ; il se montrait tellement enchanté qu'il parlait de s'établir définitivement à Richmond et de finir sa vie dans les lieux que son enfance lui avait rendus chers. Cependant il avait affaire à New-York, et il partit, le 4 octobre, se plaignant de frissons et de faiblesses. Se sentant toujours assez mal en arrivant à Baltimore, le 6, au soir, il fil porter ses bagages à Tembarcadère d'où il devait se diriger sur Philadelphie, et entra dans une taverne pour y prendre un excitant quelconque. Là, malheureusement, il rencontra de vieilles - connaissances et s'attarda. Le lendemain matin, dans les pâles ténèbres du petit jour, un cadavre fut trouvé sur la voie, — est-ce ainsi qu'il faut dire? — non, un corps vivant encore, mais que la Mort avait déjà marqué de sa royale estampille. Sur ce corps, dont on ignorait le nom, on ne trouva ni papiers ni argent, et on le porta dans un hôpital. C'est là que Poe mourut, le soir même du dimanche, 7 octobre 1849, à l'âge de 37 ans, vaincu par ledelirium tremens, ce terrible visiteur qui avait déjà hanté son cerveau une ou deux fois. Ainsi disparut de ce monde un des plus grands héros littéraires, ^^omme de génie qui avait écrit dans Le chat noir ces mots fatidiques : Quelle maladie est comparable à V Alcool ! Cette mort est presque un suicide, — un suicide préparé depuis longtemps. Du moins, elle en causa le scandale. La clameur fut grande, et la vertu donna carrière à son cant emphatique, librement et voluptueusement. Les oraisons fu«> nèbres les plus indulgentes ne purent pas ne pas donner place . à l'inévitable morale bourgeoise qui n'eut garde de manquer ^une si admirable occasion. M. Griswold diffan^; M. Willis, sincèrement affligé, fut mieux que convenable. — Hélas! celui qui avait franchi les hauteurs les plus ardues de l'esthétique et plongé dans les abîmes les moins explorés de l'intellect humain, celui qui, à travers une vie qui ressemble à une tempête sans accalmie, avait trouvé des moyens nouveaux, des procédés inconnus pour étonner l'imagination, pour séduire les esprits assoifés de Beau, venait de mourir en quelques heures dans un lit d'hôpital, — quelle destinée ! Et tant de grandeur et tant de malheur, pour soulever un loui billon de

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

XTUI IPGAR POB, phraséologie bourgeoise, pour devenir la pâture et le thème des journalisles vertueux! Ut dêcUmuiHo fiait Ces spectacles ne sont pas nouveaux; il est rare qu'une sépulture fratche et fllastre ne soit jms un rendez-vous de >jcan(iales. D'dillcurs, la Société li'aime pas ces enragés malheureux, et, soit qu'ils troublent ses fêtes, soit qu'elle les considère naïvement comme des remords, elle a incontestablement raison. Qui ne se rappelle les déclauuUioas parisiennes lors de la mort deBalzac, qui cependant mourut corrcctemenll — Et plus récemment encore^ — il y a aujourd^liui^ 26 janvier, juste nn an, — quand un écrivain d*une honnêteté admirable, d*ane liante intelligt nce, et ^t* fut toujours lucide^ alla discrètement, sans déranger personne,— > si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, — délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver, — quelles dégoûtantes homélies! — quel assassinat raffiné! Un journaliste célèbre, à qui Jésus n'enseignera jamais les manières généreuses, trouva Taventure asséz^ joviale pour la célébrer en un gros calembour. — Parmi Ténuméralion* nombreuse ôbë âfûiU d\$ Chamm que la sagesse du xix* siècle recommence si souvent et si corn plaisamment, deux asses importants ont été oubliés, qui sont le droit de se contredire et le droit de s*en aller. Mais la Société regarde celui qui s'en va comme un insolent; elle châtierait volontiers certaines dépotiilles funèbres, comme ce malheureux soldat, atteint de vampirisme, quela^vue d'un cadavre eiaspérait jusqu'à la fureur* — Bt cependant, on peut dii« que,- sons la pression de certaines circonstances, après un sérieux examen de certaines incompatibilités, avec de fermes croyances à de certains dogmes et métempsycoses, — on peut dire, sans emphase et sans jeu de mots, que le suicide est parfois l'action la plus raisonnable de la vie. — Et ainsi se forme une compagnie de fantômes déjà nombreuse, qui nous hante familièrement, et dont chaque membre vient nous vanter joa repos actuel et nous verser ses persuasions.

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

SA YIB ET SES OBUYRBS. XIX AToaons'toistefois que la lagobre fin de Taoteur âl'Eurêka suscita quelques consolantes exceptions, sans quoi il faudrait désespérer, et la place ne serait plus lenable. M. Willis, comme je Tai dit, parla honnêtement, et même avec émotion, des bons rapports qu'il avait toujours eus avec Poe. MM. John Neal et George Grabam rappelèrent M. Gi iswold à la pudeur. M. Longfellow, et celui-ci est d'autant plu» méritant que Poe Taf ait cmellieraent maltraité, — eut louer d*ttoe manière digne d'un poète sa haute puissance comme poète et comme prosateur. Un Inconmi écrivit que TAMérique littéraire avait perdu sa plus forte tête. Mais le cœur brisé, le cœur déchiré, le cœur percé des sept glaives fut celui de madame Glemm. Edgar était à la fois son ûls et sa fille. Rude dt stince, dit Willis, à qui j'emprunte cea détails, presque mot pour mot^ rude destinée que celle qu'^ie^ surveillait et protégeait. Cai* Edgar Poe était un homme embarrassant ; outre qu'il écrivait avec une fastidieuse difficullé ^éinsimityhircp a9hdeéêû\$éunivêauiniêUeeiUêl eommifi pour qu^an pHt le payer €her, il était toujours plongé dans des embarras d'argent, et souvent lui et sa femme malade manquaient des choses les {}lus nécessaires à la vie. Un jour Willis vit entrer dans son bureau une femme, vieille, douce, grave. C'était madame Clemm. Elle cherchait do l'ouvrage pour son cher Edgar. Le biographe dit qu'il fut singulièrement frappé^ von pas seulement de l'éloge parfait» deFappvédation exacte qu'elle faisflkil dei» talents de son fils» mai» aussi de tout son étve extérieur» de sa voiac douce et triste» de ses manières ut peu surannées, mais belles et grandes. Et pendant plusieurs années, ajoule-t-il, nous avons vu cet infatigable serviteur du génie, pauvrement et insuffisamment vêtu, allant de journal en journal pour vendre tantôt un poëm«, tantôt un article, disant quelquefois qu'»Y était mai|de,*— unique explication, unique raison, invariaUe excuse fQ^elle domiailqipûid son ûls nav^trouvait frappé moroentanétteaisiipit^ ces^atétitii^^ le^. .«ivaius nerveii^gjget^lim pero^^ jauM^èkiS^ lèvres de lâehév une syHd^e qui pût ètreiinteipi^ééi'^mme un doute, comme un amoindrissement de confiance dans le génie et la volouié Digitized by Google

de son bien-aimé. Quand sa fille mourut, elle s'attacha au survivant de la désastreuse bataille avec une ardeur maternelle renforcée, elle vécut avec lui, prit soin de lui, le surveillant, le défendant contre la vie et contre lui-même. Certes, — conclut Willis avec une haute et impartiale raison, — si le dévouement de la femme, né avec un premier amour et entretenu par la passion humaine, glorifie et consacre son objet, que ne dit pas en faveur de celui qui l'inspira un tel vouement comme celui-ci, pur, désintéressé et saint comme une sentinelle divine? Les détracteurs de Poe auraient dû en effet remarquer qu'il est des séductions si puissantes qu'elles ne peuvent être que des vertus. On devine combien terrible fut la nouvelle pour la malheureuse femme. Elle écrivit à Willis une lettre dont voici quelques lignes : « J'ai appris ce matin la mort de mon bien-aimé Eddie. Pouvez-vous me transmettre quelques détails, quelques circonstances ?... Oh ! n'abandonnez pas votre pauvre amie dans cette amère affliction. Dites à M. de venir me voir ; j'ai à m'acquitter envers lui d'une reconnaissance de la part de mon pauvre Eddie... » Je n'ai pas besoin de vous prier d'annoncer sa mort, et de parler bien de lui. Je sais que vous le ferez. Mais dites bien quel /Us affectueux il était pour moi, sa pauvre mère désolée » Cette femme m'apparaît grande et plus qu'antique. Frappée d'un coup irréparable, elle ne pense qu'à la réputation de celui qui était tout pour elle, et il ne suffit pas, pour la contenter, qu'on dise qu'il était un génie ; il faut qu'on sache qu'il était un homme de devoir et d'affection. « U est évident que cette mère, — flambeau et foyer allumé par un rayon du plus haut ciel, — a été donnée en exemple à nos races trop peu soigneuses du dévouement, de l'héroïsme, et de tout ce qui est plus que le devoir. N'était-ce pas justice d'inscrire au-dessus des ouvrages du poète le nom de celle qui fut le soleil moral de sa vie ? Elle embaumera avec sa gloire le nom de la femme qui pansait ses blessures avec sa tendresse, et dont l'image voltige éternellement au-dessus du martyrologe de la littérature. »

SA VIE ET SES ŒUVRES. XXI. La Vie de Poe et ses mœurs
 ses manières, son être physique, tout ce qui constitue l'ensemble de son
 personnage, nous apparaissent comme quelque chose de ténébreux et de
 brillant à la fois. Sa personne était singulière et séduisante et, comme ses
 ouvrages, marquée d'un indéfinissable cachet de mélancolie. Du reste, il
 était remarquablement bien doué de toutes façons. Jeune, il avait montré
 une rare aptitude pour tous les exercices physiques, et bien qu'il fût petit,
 avec des pieds et des mains de femme, tout son être portant d'ailleurs ce
 caractère de délicatesse féminine, il était plus que robuste et capable de
 merveilleux traits de force. Il a, dans sa jeunesse, gagné un pari de nageur
 qui dépasse la mesure ordinaire du possible. On dirait que la Nature fait à
 ceux dont elle veut tirer de grandes choses un tempérament énergique,
 comme elle donne une puissante vitalité aux arbres qui sont chargés de
 symboliser le deuil et la douleur. Ces hommes-là, avec des apparences
 quelquefois chétives, sont taillés en athlètes, bons pour l'effort et pour le
 travail, prompts aux excès et capables d'étonnantes sobriétés. Voici
 quelques points relatifs à Edgar Poe, sur lesquels il y a accord unanime, par
 exemple sa haute distinction naturelle, son éloquence et sa jeunesse, dont, à
 ce qu'on dit, il avait un peu vanité. Ses manières, mélange singulier de
 hauteur avec une douceur exquise, étaient pleines de certitude.
 Physionomie, démarche, gestes, airs de tête, tout le désignait, surtout dans
 ses bons jours comme une créature d'élection. Tout son être respirait une
 solennité pénétrante. Il était réellement marqué par la nature comme ces
 figures de passants qui tirent l'œil de l'observateur et préoccupent sa
 mémoire. Le pédant et aigre Griswold lui-même avoue que, lorsqu'il alla
 rendre visite à Poe, et qu'il le trouva pâle et malade encore de la mort et de
 la maladie de sa femme, il fut frappé outre mesure, non-seulement de
 l'imperfection de ses manières. Digitized by Google

XXn IMAR POB, mais encore delà physionomie aristocratique, de Tatmosphère parfumée de son appartement, d'ailleurs assez modestement meublé. Griswold ignore que le poète a plus que tous les hommes ce merveilleux privilège attribué à la femme parisienne et à Tespagnole. de savoir se parer avec un rien, et que Poe, afpom*eux du beau en toutes choses, aurait trouvé l'art de transformer une chaumière en un palais d*une es- * pèce nouvelle. N*a-t-il pas écrit, avec Tesprit le plus original et le plus curieux, des projets de mobiliers, des plans de maisons de campagne, de jardins et do réformes de paysagos? 11 existe une lettre charmante de madame Frances Osgood, qui fut une des amies de Poe^ et qui nons donne sur ses mœurs, sur sa personne et sur sa vie de ménage, les plus curieux détails. Cette lomme,qui était elle-même un littérateur distingué, nie courag^isement tous les vices et toutes les fautes reproché au poêle» « Avec les hommes,— dit-elle à Griswold, — peut-^tre était-il tel que vous le dépeignez^ et comme homme vous pouvez avoir raison. Mais je pose en fait qu'avec les femmes il était tout autre, et que jamais femme n'a pu connaître M. Poe sans éprouver pour lui un profond intérêt, n ne m'a jamais apparu que comme uu modèle d'éléganceii de distinction et de générosité « La première fois que nous nous vimes, ce fut h ^stor» Houie. Willis m'avait Dut passer à table d'hôte Le Corbeau, sur lequel Fauteur, me dit-il, désirait connaître mon opinion. La musique mystérieuse et surnaturelle de ce poème étrange me pénétra si intimement que, lorsque j'appris que Poe désirait m'être présenté, j'éprouvai un sentiment singulier et qui ressemblait à de l'effroi. Il parut avec sa belle et orgueilleuse tête, ses yeux sombres qui dardaient une lumière d'élection, une lumière de sentiment et de pensée, avec ses manières qui étaient un mélange intraduisible de hauteur et de suavité, — H me salua, calme, grave, presque froid ; mais sous cette fh>ideur vibrait une sympathie si marquée que je ne pus m'empêcher d*en être profondément impressionnée. A partir de ce moment jusqu'à sa mort, nous fûmes amis et je sais que dans ses dernières paroles, j'ai eu ma pari de souvenir, ei qu'il m'a donné, avant que sa raison ne fût culbutée Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

« SA VIE ET SES CRUVRE9. XXUt de 80fù iràae de souTefaine, une preuve fupième de sa fidélité en amitié. « C'était surtout dans son intérieur, à la fois simple et poétir que, que le caractère d'Edgar Poe apparaissait pour moi dans sa plus belle lumière. FuiàUe, aiïectneux, spirituel, tantôt docile et tantôt méchant comme un enfant gâlé, il avait ton jours, pour sa jeune, douce, et adorée femme et pour tous ceux qui Tenaient^ mêmeaa nnilieu deses plus fatigantes besognesUltéaires, un mot aimable, un sourire bienveiUanl^ des atten* tions gracieuses et courtoises. Il passait d^interminablos bcures à son pu pi ire, sous le portrait de sa Lenon^ Taimée et la morte, toujours assidu, toujours résigné et iixant avec son admirable écriture los brillantes fantaisies qui traversaient son étonnant cerveau incessamment en éveil. — Je me rappelle Tavoir vu un matin plus joyeux et plus allègre que de coutume. Virginia, sa douce femme, m'avait priée d'aller Les voir et il m'était impossible de résister à ses sollicitations Je le trouvai (rayailiant à la série d'articles qu'il a publiés sous le titre î The UteraHi of New^York, Voyez, —me dit-il, en déployant avec un rire de triomphe plusieurs petits rouleaux de papier (il écrivait sur des bandes étroites, sans doute pour conformer sa copie à \di justification des journaux), — je vais vuus montrer par la différence des longueurs les divers degrés d'estime que j'ai pour chaque membre de votre gent littéraire. Dans chacun de ces papiers, Tun de vous est peloté et proprement discuté. — Venez ici, Virginia, et aidez-moi! Et ils les déroulèrent tous un à un. A la fln^ il y en avait un qui semblait interminable. Virginia, tout en riant, reculait jusqu'à un coin de la chambre le tenant par un bout, et son mari vers un autre coin avec Taufre bout. — Et quel est l'heureux, — dis-je^ — que vous avez jugé digne de cette incommensurable douceur? — L'entendez-vous! — s'écria t-il, — comme si son vaniteux petit cœur ne lui avait pas déjà dit ^1» c'est elle-même ! . , * «X^nd je fus obligée de y6tqlér ^dÛî^lÉà Milté, j>ntith tins une cërrespondance régulière avec Poe, obéissant en cela aux vives iil^É^tatiops de sa femme, qui croyait q ue j e pouvais obtenir sur WjMftn^^ et un ascendant salutaires Digitized by Google

xxnr EDGAR POE, Quant, à Tiunour et à la confiance qui existaient entre sa femme et lui» et qui étaient pour moi un spectacle délicieux. Je n'en saurais parler avec trop de conviction, avec trop de chaleur. Je néglige quelques petits épisodes poétiques dans lesquels le jeta son tempérament romanesque. Je pense qu'elle était la seule l'emme qu'il ait toujours Yéiitablement aimce » *- Dans les NouveUcs de Poe, il n*y a jamais d'amour. Du moins IdgeiOf Eleonora^ ne sont pas, à proprement parler^ des hbtoires d'amour, l'idée principale sur laquelle pivote Tœuvre étant tout autre. Peut-être croyait-il que la prose n'est pas une langue à la hauteur de ce bizarre et presque intraduisible sentiment; car ses poésies, en revanche, en sont fortement saturées. La divine passion y apparaît magniûque, étoiiée, et toujours voilée d'une irrémédiable mélancolie. Dans ses articles, il parle quelquefois de Tamour, et même comme d'une chose dont le nom fait frémir la plume. Dans The Domain of Arnfuim, il affirmera que les quatre ^nditions élémentaires du bonheur sont : la vie en plein air, Varnour d'une fentme, le détachement de toute ambition et la création d'un Beau nouveau. — Ce qui corrobore l'idée de madame Frances Osgood relativement au respect chevaleresque de Poe pour les femmes, c'est que, malgré son prodigieux, talent pour le grotesque et Thorrible, il n'y a pas dans tout son œuvre un seul passage qui ail trait à la lubricité ou même aux jouissances sensuelles. Ses portraits de femmes sont, pour ainsi dire, auréolés; ils brillent- au sein d'une vapeur surnaturelle et sont peints à la manière emphatique d'un adorateur. Quant aux petiis épisodes romanesques^ y a-t-il lieu de s'étonner qu'un être aussi nerveux, dont la soif du Beau était peut-être le trait principal, ait parlais, avec une ardeur passionnée, cultivé la galanterie, celte fleur volcanique et musquée pour qui le cerveau bouillonnant des Jj^oéHeB est un terrain de prédilection ? y^De sa beauté personnelle singulière-dont parlent plusieurs biographes, Tesprit peut, je crois, se faire une idée approximative en appelant à son secours toutes les notions vagues, mais cependant caractéristiques, contenues dans le mot : ro

SA TIB BT SES OKDVRES. XXV mantique^'mot qui sert généralement à rendre les genres de beauté consistant surtout dans l'expression. Poe avait un ih>nt ?aste« dominateur, ob certaines protubérances trahissaient les facultés débordantes qu^eilés sont chargées de représenter, — conslruction, comparaison, causalité, — et où trônait dans un orgueil calme le sens de ridcalité, le sens esthétique par excellence. Cependant, malgré ces dons, ou même à cause de ces privilèges exorbitants, cette tête, vue de proGl, n'offrait peut-être pas un aspect agréable. Gomme dans toutes les choses excessives par àn sens, un déficit ponvait résulter de rabondance, une pauvreté de Tusurpation. Il avait de grands yeux à la fois sombres et pleins de lumière, d'une couleur indécise et ténébreuse, poussée au violet, le nez noble et solide, la bouche Gne et triste, quoique légèrement souriante, le teint brun clair, la face généralement pâle, la physionomie un peu distraite et imperceptiblement grimée par une mélancolie habituelle. Sa conversation était desplusremarquables etessentiellement nourrissante. Il n^était pas ce qu'on appelle un beau parleur,— unecbose horrible^ — et d'ailleurs sa parole comme sa plume avait horreur du convenu; mais un vaste savoir, une linguistique puissante, de fortes études, des impressions ramassées dans plusieurs pays faisaient de cette parole un enseignement. Son éloquence, essentiellement poétique, pleine de méthode, et se mouvant toutefois hors de toute méthode connue, un arsenal d'images tirées d'un monde peu iréquenlé par la foule des esprits, lin art prodigieux à déduire d'une proposition évidente et absolument acceptable des aperçus secrets et nouveaux, à ouvrir d'étonnantes perspectives, et, en un mot. Fart de ravir, de faire penser, de faire rêver, d'arracher les âmes des bourbes de la routine, telles étaient les éblouissantes facultés dont beaucoup de gens ont garclé le so^ivenir. Mais il arrivait parfois, — on le dit du moins, — que le poète, se complaisant dans un caprice destructeur, rappelait brusquement ses amis à la terre par un cynisme affligeant et démolissait brulaiemenjU^n oeuvre de spiritualité. C'est d'ailleurs une chose à n

IXVt IDGAR POÉ^ peine dans Thistoire d'autres intelligences grandes et originales, pour qui toute compagnie était bonne. Gertaiâs esprits, solitaires au milieu de la foule^ et qui se repaissent dans le monologue, n*ont que bire de la délicatesse en matière de public. G*est» en somme, une espèce de ilratemitë basée sur le mépris. De cette ivrognerie, — célébrée et reprochée avec une insistance qui pourrait donner à croire que tous les écrivains des Elals-Unis, excepté Poe, sonl des anges de sobriété, — il faut cependant en parler. Plusieurs versions sont plausibles, et aucune n'exclut les antres. Avant tout^ je suis obligé de remarquer que Wiilis et madame Osgood affirment qu'une quantité fort minime de vin ou de liqueur sufflsait pour perturber complètement son organisation, il est d'ailleurs facile de supposer qu'un homme «lussi réellement solitaire, aussi profondéineit malheureux, et qui a pu souvent envisager tout le système social comme un paradoxe et une imposture, un homme qui, harcelé par une destinée sans pitié, répétait souvent que la société n'est qu'une cohue de misérables (c'est Griswold .qui rapportij cela, aussi scandalisé qu'un homme qui peut penser la même chose, mais qui nô la dira jamais), — il est naturel, dis-jc, de supposer qae ce poète jeté tout enfant dans les hasaids de la vie libre, le cerveau cerclé par un travail âpre et continu, ait cherché parfois une volupté d'oubli dans les bouteilles. Itancunes liltéraires, vertiges de rinfini, douleurs de ménage, insultes de la misère, Poe fuyait tout dans le noir de Tivresse comme une tombe préparatoire. Mais quelque bonne que paraisse celte explication, je ne la trouve pas sufQsamment large, et je m^en défie à cause de sa déplorable simplicité. J'apprends qu*il ne buvait pas en gourmand, mais en barbare, avec une activité et une économie de temps tout à fait américaines, comme accomplissant une fonction homicide, comme ayant en lui quelque ckose à tuer, a worm lhat would not die. On raconte d'ailleurs qu'un jour ^ au moment de se remarier (les bans étaient publiés, et, comme on le feiciuit sur une union qui mettait dans ses mains les plus hautes conditions de bonhemr et dehiea4tre, il avait dit : — Uest biyilizea by ^OOgle

SA va KT SES CBUVBES. possible que vous ayez vu des bans, mais notez bien ceci : je De me marierai pas), il alla, épouvantablement ivre, scandaliser le voisinage de celle qui devait être sa femme, ayant ainsi recours à son vice pour se débarrasser d'un parjure envers la pauvre morte dont l'image vivait toujours en lui et qu'il avait admirablement chaulée dans son AnmM Isa. ie considère . . donc, dans un grand nombre de cas» le fait inOniment précieux de préméditation comme acquis et constaté* Je lis d'autre part dans un long article du Southern Uterary Messenger, — cette même revue dont il avait commencé la fortune, — que jamais la pureté, le fini de son style, jamais la netteté de sa pensée, jamais son ardeur au travail ne furent altérés par cette terrible habitude ; que la confèction de la plupart de ses excellents morceaux a précédé ou suivi une de ses crises ; qu'après la publication à'Eweha il sacrifia déplorablement à son penchant, et qu'à New-York, le matin même où paraissait Le Corbeau pendant que le nom du poète était dans toutes les bouches, il traversait Broadway en trébuchant outrageusement. Remarquez que les mots : précédé ou suivi, impliquent que Tivresse pouvait servir d'excitant aussi bien que de repos. . Or, il est incontestable que — semblables à ces impressions fugitives et frappantes, d'autant plus frappantes dans leurs jrelours qu'elles sont plus fugitives, qui suivent quelquefois un symptôme extérieur, une espèce d'avertissement comme un son de cloche, une note musicale, ou un parfum oublié, et qui sont elles-mêmes suivies d'un événement semblable à un événement déjà connu et qui occupait la même place dans une chaîne antérieurement révélée, — semblables à ces singuliers rêves périodiques qui fréquentent nos sommeils, — ^ existe dans Tivresse non-seulement des enchaînements de t'j mais des séries de raisonnements, qui ont besoin, pour reproduire du milieu qui leur a donné naissance- Si le lecteur a suivi sans répugnance, il a dû deviner ma conclusion; je crois que dans beaucoup de cas, non pas certainement dans tous, Tivrognerie de Poe était un moyen mnémonique, une méthode de travail, méthode énergique et mortelle, mais appropriée à sa nature passionnée. Le poète Digitized by Google

XXIIU f. EDGAR POE, avait appris à boire, comme un
littérateur soigneux t'eserre à faire des cahiers de notes. Il ne pouvait
résister au désir de retrouver les visions merveilleuses ou effrayantes, les
conceptions subtiles qu'il avait rencontrées dans une tempête précédente;
c'étaient de vieilles connaissances qui l'alliraient impérativement, et. pour
renouer avec elles, il prenait le chemin le plus dangereux, mais le plus
direct. Une partie de ce qui fait aujourd'hui notre Jouissance est ce qui l'a
tué. Des ouvrages de ce singulier génie j'ai peu de chose à dire; le public
fera voir ce qu'il en pense. Il me serait difficile, peut-être, mais non pas
impossible de débrouiller sa méthode, d'expliquer son procédé, surtout dans
la partie de ses œuvres dont le principal effet gît dans une analyse bien
ménagée. Je pourrais introduire le lecteur dans les mystères de sa
fabrication, m'étendre longuement sur cette portion de génie américain qui
le fait se réjouir d'une difficulté vaincue, d'une énigme expliquée, d'un tour
de force réussi, — qui le pousse à se jouer avec une volupté enfantine et
presque perverse dans le monde des probabilités et des conjectures, et à
créer des tanarâs auxquels son art subtil a donné une vie vraisemblable.
Personne ne niera que Poe ne soit un jongleur merveilleux, et je sais qu'il
donnait surtout son estime à une autre partie de ses œuvres. J'ai quelques
remarques plus importantes à faire, d'ailleurs très-brèves. Ce n'est pas par
ces miracles matériels, qui pourtant ont dû sa renommée, qu'il (ni sera
donné de conquérir l'admiration des gens qui pensent, c'est par son amour
du beau, par sa connaissance des conditions harmoniques de la beauté, par
sa poésie profonde et plaintive, ouvragée néanmoins, trans» parente et
correcte comme un bijou de cristal, — par son admirable style, pur et
bizarre, — serré comme les mailles d'une armure, — complaisant et
minutieux, — et dont la

SA Vn ET 8B8 CBUVIIBS. TtiÈ plus légère inteation sert à pousser douoenieit le lecteur vers un but voulu, — et enfin surtout par ce génie tout spécial, par ce tempérameat unique qui lui a permis de peindre et d'expliquer, d'une manière impeccable, saisissante, terrible, Veœceptiën dem Vwrdre moro/. «-^Diderolj pour prendre un exemple entre cent, est un auteur sanguin; Poe est l'écrivain des nerfs, et même de quelque chose^de plus, — et le meilleur que je connaisse. Chez lui, toute entrée en matière est attirante sans violence, . comme un tourbillon. Sa solennité surprend et tient l'esprit en éveil. On sent tout d'abord qu'il s'agit de quelque chose de grave. Et lentement, peu à peu, se déroule une histoire dont tout rintérêt. repose ' sur une imperceptible déviation de rintelect, sur une bfpî^Uiésé audacieuse, sûr un dosage imprudent de la Nature dans Tamalgame des facultés. Lé lecteur, lié par le vertige, est contraint de suivre Fauteur dans ses entraînantes déductions. Aucun iiomme, je le répète, n*a raconté avec plus de magie les exceptions de la vie humaine et de la nature; — les ardeurs de curiosité de la convalescence ; — Içs fins de saisons chargées de splendeurs énervantes, les temps chauds, humides et brumeux, oii le vent du sud amollit et détend les nerfs connue les cordes d'un instrument, où les ^eux se remplissent de larmes qui ne viennent pas du cœur; — rhalludnation, laissant d*abord place au doute, bientôt convaincuè et raisonneuse comme un livre ; — l'absurde s'installant dans Tintelligence et la gouvernant avec une épouvantable logique; — l'hystérie usurpant la place de la volonté, la contradiction établie entre les nerfs et Tesprit, et l'homme désaccordé au point d'exprimer la douleur par le rire. Il analyse ce qu'il a de plus fugitif, il soupèse l'impondérable et décrit, avec Ç^tte manière minutieuse et scientifique dont les effets sont Jiâri^k^^ tout cet imaginaire qui flotte autour de Tbomine^ iiérveni et le conduit à mal. L'ardeur même avec laquelle il se jette dans le grotesque pour raraour du grotesque et dans Thorrible pour Tamour de iliorrible me sert.à vérifier la sincérité de son œuvic, et raccord de Tbomme avec le poëtc. — J'ai déjà remarqué que 6

Digitized by Google

EDGAR POE» chez plusieurs hommes cette ardeur était souvent le résultat d'une vaste énergie vitale inoccupée, quelquefois d'une opiniâtre chasteté, et aussi d'une profonde sensibilité refoulée. La volupté surnaturelle que l'homme peut éprouver à voir couler son propre sang, les mouvements soudains, violents, inutiles, les grands cris jetés en vain, sans que jamais il ait commandé au gosier, sont des phénomènes à ranger dans le même ordre*. Au sein de cette littérature où l'air est raréfié, l'esprit peut éprouver cette vague angoisse, cette peur prompte aux Urmcs et ce malaise du cœur qui habitent les lieux immenses et singuliers. Mais l'admiration est la plus forte, et d'ailleurs l'art est si grand ! Les fonds et les accessoires y sont appropriés aux sentiments des personnages. Solitude de la nature ou agitation des villes» tout y est décrit nerveusement et illogiquement. Comme notre Eugène Delacroix» qui a élevé son art à la hauteur de la grande poésie, Edgar Poe aime à agiter ses figures sur des fonds violâtres et verdâtres où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage. La Nature dite inanimée participe de la nature des êtres vivants, et, comme eux, frissonne d'un frisson surnaturel et galvanique. L'espace est approfondi par l'opium ; l'opium y donne un sens magique à toutes les teintes, et fait vibrer tous les bruits avec une plus significative sonorité. Quelquefois des échappées magnifiques» gorgées de lumière et de couleur» s'ouvrent soudainement dans ses paysages, et l'on voit apparaître au fond de leurs horizons des villes orientales et des architectures, vaporisées par la distance, où le soleil jette des pluies d'or. Les personnages de Poe, ou plutôt le personnage de Poe, l'homme aux facultés suraiguës, l'homme aux nerfs relâchés, l'homme dont la volonté ardente et patiente jette un défi aux difficultés, celui dont le regard est tendu avec la roideur d'une épée sur des objets qui grandissent à mesure qu'il les regarde» — c'est Poe lui-même. — Et ses femmes» toutes lumineuses et malades, mourant de maux bizarres, et parlant avec une voix qui ressemble à une musique, c'est encore lui, ou du moins, pour leurs aspirations étranges, par leur savoir ;

SA TIB ET SES OBUVESS. XXXI pur leur mélancolie
 inguérissable» elles participent fortement de la nature de leur ci oateur.
 Quant à sa femme idéale, à sa Titan ide, elle se révèle sous différents
 portraits éparpillés dans ses poésies trop peu nombreuses, portraits, ou
 plutôt manières de sentir la beauté, que le tempérament de l'auteur
 rapproche et confond dans une unité Tague mais sensible et où vit plus
 délicatement peut-être qu'ailleurs cet amour insatiable du Beau» qui est son
 grand titre^ c'est-à-dire le résumé de ses titres à l'affection et au respect
 des poètes. Nous rassemblons sous le titre : BUtoires wiraorâmainê^ divers
 contes choisis dans ToeuTre générale de Poe. Cette œuvre se compose d'un
 nombre considérable de Nouvelles, d'une quantité non moins forte d'articles
 critiques et d'articles divers, d'un poème philosophique {FAireka), de
 poésies, et d'un roman purement humain {Le récit (TArthur Cardon Pym).
 Si je trouve encore, comme je l'espère» l'occasion de parler de ce poète» je
 donnerai l'analyse de ses opinions philosophiques et littéraires, ainsi que
 généralement des œuvres dont la traduction complète aurait peu de chances
 de succès auprès d'un public qui préfère de beaucoup Pamusement et
 rémolioa à la plus importante vérité philosophique. C« B. Digitized by
 Google

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

uiyui^uj Oy Google

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

VOUBLE ASSASSINAT DAMS Là M» HOIIGI». Quella
chanion cbaotaient les Sirène» 7 qntl nom Achiilt avttt-il pris, qnaad i! m
easbalt ptmi let fmiMt T — qocstioM embutimnlct , il est vrai, oMît qni oe
Mil pti litiiéei tn d«là de toute coojneliifi^ 8i» TmamàB Biomn. Les
facultés de Tesprit qu'on définit par le terme ana^ lytiques sont en elles-
mêmes fort pea susceptibles d'an»» lyse. Noos ne les apprécions que par
leurs résultats. Ce que nous en savons, entre autres choses, c'est qu'elles
sont pour celui qui les possède à un degré extraordinaire une source de
jouissances des. plus vives. De même que ' l^omme fort se réjouit dans son
aptitude physique^ ae complaît dans les exercices qui provoquent les
muscles à Taction, de même l'analyste prend sa gloire dans cette activité
spirituelle dont, la fonction est de débrouiller. U tire du jdaisir même des
plus triviales occasions qui mettent ses talents en jeu. Il raffole des énigmes,
des rébus, des hiéroglyphes; il déploie dans chacune des solutions une
puissance de perspicacité qui^ dans l'opinion vulgaire^ prend un caractère
surnaturel. Les résultats, habilement déduits par Pftme même et l'essence de
sa méthode, ont réellement tout l'air d'une intuition. 1

3 DOUBLE ASSASSINAT Cette faculté de résolution tire peut-être une grande force de rétrograde des inalluïmatiques, et particulièrement de la très-basse branche de cette science^ qui^ fort improprement et simplement en raison de ses opérations rétrogrades, a été nommée Tanalyse, comme si elle était raou* lyse par excellence. Car, en somme, tout calcul n'est pas en soi une analyse. Un joueur d'échecs, par exemple, fait fort bien l'un sans l'autre. Il suit de là que le jeu d'échecs^ dans ses effets sur la nature spirituelle^ est fort mal apprécié. Je ne veux pas écrire ici un traité de Fanalyse, mais simplement mettre en tête d'un récit passablement singulier quelques observations jetées tout à fait à l'abandon et qui lui serviront de préface. Je prends donc cette occasion de proclamer que la haute puissance de la réflexion est bien plus activement et plus profitablement exploitée par le modeste jeu de dames que par toute la laborieuse futilité des échecs. Dans ce dernier jeu où les pièces sont douées de mouvements divers et bizarres, et représentent des valeurs diverses et variées, la complexité est prise, — erreur fort commune, — pour de la profondeur. L'attention y est puissamment mise en jeu. Si elle se relâche d'un instant, on commet une erreur, d'où il résulte une perte ou une défaite. Comme les mouvements possibles sont, nonseulement variés, mais inégaux en puissance, les chances de pareilles erreurs sont très-multipliées ; et dans neuf cas sur dix, c'est le joueur le plus attentif qui gagne et non pas le plus habile. Dans les dames, au contraire, où le mouvement est simple dans son espèce et ne subit que peu de variations, les probabilités d'inadvertance sont beaucoup moindres, et l'attention n'étant pas absolument et entièrement accaparée, tous les avantages remportés par chacun des joueurs ne peuvent être remportés que par une perspicacité supérieure* Digitized by Google

DANS LA fiUB M0R6UB. Pour laisser là ces abstractions^ supposons un jeu de clames où la totalité des pièces soit réduite à quatre dames, et où naturellement il n'y ait paâ lieu de s'attendre à des étourderies. Il est évident qu'ici la victoire ne peut être décidée^ — les deux parties étant absolument égales^ que par une tactique habile, résultat de quelque puissant effort de Tintellect. Privé des ressources ordinaires, l'analyste entre dans req>rit de son adversaire^ s'identifie avec lui, et souvent découvre d'un seul coup d'œil Funique moyen — un moyen quelquefois absurdement simple — de i attirer dans une faute ou de le précipiter dans un faux calcul. On a longtemps dté le whist pour son action sur la faculté du calcul; et on a connu des hommes d'une haute intelligence qui semblaient y prendre un plaisir incompréhensible et dédaignaient les échecs comme un jeu frivole. En efiet^ il n'y a aucun jeu analogue qui fiasse plus travmller la faculté de l'analyse* Le meilleur joueur d'échecs de la chrétienté ne peut guère être autre chose quele meilleur joueur d'échecs; niaisla force au whist implique la puissance de réussir dans toutes les spéculations bien antiement importantes où l'esprit lutte avec l'esprit. Quand je dis la force, j'entends cette perfection dans le jeu qui comprend Tintelligence de tous les cas dont on peut légitimement faire son profit. Ils sont non-seulement divers^ mais complexes^ et se dérobent souvent dans des profondeurs de la pensée absolument inaccessibles à une intelligence ordinaire. Observer attentivement, c'est se rappeler distinctement; et, à ce. point de vue, le joueur d'échecs capable d'une attention très*intense jouera fort bien au whist, puisque les règles de Hoyle, basées elles-mêmes sur le simple mécanisme du jeu;^ sont facilement et généralement intelligibles* Digitized by Google

Il a une mémoire fidèle et procéder d'après le livre sont des points qui constituent pour le vulgaire le summum du bien jouer. Mais c'est dans les cas situés au delà de la règle que le talent de l'analyse se manifeste; il fait en silence une foule d'observations et de déductions. Ses partenaires en font peut-être autant; et la différence d'étendue dans les renseignements ainsi acquis ne gâte pas tant dans la validité de la déduction que dans la qualité de l'observation. L'important principal est de savoir ce qu'il faut observer. Notre joueur ne se confine pas dans son jeu et bien que ce jeu soit l'objet actuel de son attention, il ne rejette pas pour cela les déductions qui naissent d'objets étrangers au jeu. Il examine la physionomie de son partenaire il la compare soigneusement avec celle de chacun de ses adversaires. Il considère la manière dont chaque partenaire distribue ses cartes; il compte souvent, grâce aux regards que laissent échapper les joueurs satisfaits les atouts et les honneurs, un à un. Il note chaque mouvement de la physionomie à mesure que le jeu marche et recueille un capital de pensées dans les expressions variées de certitude, de surprise de triomphe ou de mauvaise humeur. A la manière de ramasser une levée, il devine si la même personne en peut faire une autre dans la suite. Il reconnaît ce qui est joué par feinte à Pair dont c'est jeté sur la table. Une parole accidentelle, involontaire, une carte qui tombe, ou qu'on retourne par hasard, qu'on ramasse avec anxiété ou avec insouciance ; le compte des levées et l'ordre dans lequel elles sont rangées; l'embarras, l'hésitation, la vivacité, la trépidation, — tout est pour lui symptôme, diagnostic, tout rend compte à cette perception, intuitive en apparence, — du véritable état des choses. Quand les deux ou trois premiers tours ont été faits, il possède à fond le jeu qui est dans chaque main et peut . KJ L y

Google

DANS LA RUE MORGUE. 9 dès lors jouer ses cartes en parfaite connaissance de cause^ comme si tous les autres joueurs avaient retourné les leurs. La faculté d'analyse ne doit pas être confondue avec la simple ingéniosité; car, pendant que Tanalyste est nécessairement ingénieux, il arrive souvent que Thomme ingénieux est absolument incapable d'analyse. La faculté de combinaison^ ou constructivité, par laquelle se manifeste généralement cette ingéniosité, et à laquelle les phrénologues — ils ont tort, selon moi — assignent un organe à part, — en supposant qu'elle soit une faculté primordiale, a paru dans des êtres dont Tintelligence était limitrophe de Tidiotie, assez souvent pour attirer Tattention générale des écrivains psychologues. Entre l'ingéniosité et l'aptitude analytique, il y a une différence beaucoup plus grande qu'entre Timaginative et l'imagination, mais d'un caractère rigoureusement analogue. En somme, on verra que l'homme ingénieux est toujours plein d'imaginative, et que l'homme vraiment imaginatif n'est jamais autre chose qu'un analyste. Le récit qui suit sera pour le lecteur un commentaire lumineux des propositions que je viens d'avancer. Je demeurais à Paris, — pendant le printemps et une partie de l'été de 48., — et j'y fis la connaissance d'un certain C. Auguste Dupin. Ce jeune gentleman appartenait à une excellente famille, une famille illustre même ; mais par une série d'événements malencontreux, il se trouva réduit à une telle pauvreté, que l'énergie de son caractère y succomba, et qu'il cessa de se pousser dans le monde et de s'occuper du rétablissement de sa fortune. Grâce à la courtoisie de ses créanciers, il resta en possession d'un petit reliquat de son patrimoine; et, . sur la rente qu'il en tirait, il trouva moyen, par une économie rigoureuse, de subvenir aux nécessités de la

Digitized by Google

DOOm ASSASSINAT vie^smis s'inquiéter

auUementdessuperûuités. Les livres étaient véritablement son seul luxe^ et à Baris on se les procure facilement. Notre première connaissance se fit dans un obscur cabinet de lecture de la me Montmartre^ par ce. fait fortuit que nous étions tous debx à la recherche d'un même livre, fort remarquable et lort rare; cette coïncidence nous rapprocha. Nous nous vîmes toujours de plus en plus. Je fus profoudéuieut intéressé par sapeiit^r hii-^ toire de famille, qu'il me raconta minutieuseiotàÉ^â^ cette candeur et cet abandon^ — ce sans-façun du moi, — qui est le propre de tout Français quand il parle de ses propres afl'aires. Je fusausd fort étonné de la prodigieuse étoslRatli^ ses lectures^ et par-dessus tout je me sentis Pâme prisé ? par l'étrange chaleur et la vitale fraîcheur de son imagination . Cherchant dans Paris certains objeU qui faisaient' mon unique étude, je vis que lasociété d'un pareil homméi skait pour moi un trésor inappréciable^ et dès lors je mô^ livrai franchement à lui. Nous décidâmes enfin que nous vivrions ensemble tout le temps de mon séjour dans cette ville ; et comme mes aifaires étaient un peu moins embarrassées que les siennes, je me cha^geai de louer et de ineubler^ dans un style approprié à lamélancolie fantasque de nos deux caractères, une maisonnette antique et bizarre que des superstitions dont nous ne daignâmes pas nous enquérir avaient fait désertier, — tombant presque en niine, et située dans une partie reculée et solitaire du faubourg Saint-Germain. Si la routine de notre vie dans ce lieu avait été connue du monde, nous eussions passé pour deux fous, — peutêtre pour des fous d'un genre inoffensif. Notre réclusion était complète ; nous ne recevions aucune visite. Le lieu de poire retraite était resté un secret, — soigneusement

Digitized by

DANS LA RQB II0R6US. 7 • gardée — - pour mes anciens camarades ; et il y avait plusieurs années que Dupin avait cessé de voir du monde et de se répandre dans Paris. Nous ne vivions qu'entre nous. Mon ami avait une bizarrerie d'humeur, — car comment définir cela? — c'était d'aimer la nuit pour Tamour de la nuit ; la nuit était sa passion ; — et je tombais moi-même tranquillement dans cette bizarrerie, comme dans toutes les autres qui lui étaient propres, me laissant aller au courant de toutes ses étranges originalités avec un parfait abandon. La noire divinité ne pouvait pas toujours demeurer avec nous ; mais nous en faisions la contrefaçon. ^^U {à;euier point du jour, nous fermions nous les lourds volets de notre mesure, nous allumions une couple de bougies fortement parfumées, qui ne jetaient que des ^rayons très-faibles et très-pâles. Au sein de cette débile l'ielarté, nous livrions chacun notre âme à ses rêves, nous :yisions, nous écrivions, ou nous causions, jusqu'à ce que ■'^la pendule nous avertît du retour de la véritable obscurité nous échappions à travers les rues, bras !de^sus bras dessous, continuant la conversation du jour, ^^f^an^ au hasard jusqu'à une heure très-avancée, et cber^ ^hant à travers les lumières désordonnées et les ténèbres de la populeuse cité ces innombrables excitations spici^lll^eUes que l'étude paisible ne peut pas doQ^ -'^v Dans ces circonstances, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et d'admirer, — quoique la riche idéalité dont il était doué eût dû m'y préparer, — une aptitude analy* sj&qpe particulière chez Dupin. Il semblait prendre un ^lice àcre à Texercer , — pent^être même à Tétider, — et avouait sans façon Uml le plaisir qu'il en tirait. Il uu) disait à moi, avec un petit rire tout épanoui, que hUni des hommes avaient pour lui une fenêtre ouverte à l'endroit de leur cœur>jfl|^|^iibitude il accompagnait une pareille assertion de preuves immédiates et des plus surprenantes. ijyiyiiz:ecl

s DOUBLE ASSASSINAT tirées d'une connaissance profonde de ma propre personne. Dans ces moments^Jà ses manières étaient {Raciales et distraites ; ses yeux regardaient dans le vide ; et cependant sa voix, — une riche voix de ténor, habituellement, — triplait en sonorité; c'eût été de la pétulance, sans Pabsolue délibération de son parler et la parfaite certitude de son accentuation. Je Fobservais dans ces aHures, et je rêvais souvent à la vieille philosophie de Vâme double, — je m'amusais de Tidée d'un Dupin double^ — ua Dupin créateur et un Dupin analyste. Qu'on ne s' imagine pas, d'après ce que je viens de dire, que je vais dévoiler un grand mystère ou écrire un roman. Ce que j'ai remarqué dans ce singulier Français était simplement le résultat d'une intelligence surexcitée, — malade peut-être. Hais un exemple donnera une mdlleure idée de la nature de ses observations à Pépoque dont il s'agit. Une nuit, nous flânions dans une longue rue sale, avoisinant le Palais-Royal. Nous étions plongés chacun dans ses propres pensée», en apparence du moins, et depuis près d'un quart d'heure, nous n'avions pas soufflé une syllabe. Tout à coup Dupin lâcha ces paroles : — C'est un bien petit garçon, en vérité; et il serait mieux à sa place au théâtre des Variétés. — Cela ne fait pas Tombre d'un doute, — répliquai-je sans y penser et sans remarquer d'abord, — tant j'étais absorbé, — la singulière façon dont l'interrupteur adaptait sa parole à ma propre rêverie. Une minute après, je revins à moi, et mon étonnement fut profond. — Dupin, — dis-je, très-gravement, — voilà qui passe mon intelligence. Je vous avoue, sans ambages, que j'en sois stupéfié, et que j'en peux à peine croire mes sens. Gomment •a-t-ilpu se faire que vous ayez deviné que je Digitized by

DAHS LA BIJB MOMOB. 9 pensaUà*... ? — Mais je m'arrêtai pour m'assurer indu*» bitabiement qu'il avait réellement deviné à qui je pensais. — A Chantilly ? — dit-il ; — pourquoi vous intenrompre? Vous faisiez en vous-même la remarque que sa petite taille le rendait impropre à la tragédie. C'était* précisément ce qui faisait le sujet de mes flexions. Chantilly était un ex-savetier de la rue SaintDenis qui avait la rage du théâtre, et avait abordé le rôle de Xercès dans la tragédie de Crébillon; ses prétentions étaient dérisoires; on en faisait des gorges chaudes. Dite&>moi^ pour Tamour de Dieu I la méthode,— si méthode il y — à Taide de laquelle vous av^ pu pénétrer mon âme, dans le cas actuel î Æn réalité, j^étais encore plus étcmné 'que je n'aurais voulu le confesser. — C'est le fruitier^ répliqua mon ami, — qui vous a amené à cette conclusion que le racconimodeur de semelles n'était pas de taille à jouer Xercès et tous iesrôlcis de ce genre. -- Le iruitia*! vous m'étopuez! je. né connais de fruitier d'aucune espèce. — L'homme qui s^est jeté contre vous, quand nous sommes entrés dans la rue^ — il y a peut-être un quart d'heure. le me rappelai alors qu'en effet un fruitier, portant sur sa tête un grand panier de pommes, m'avait presque jeté par terre par maladresse, comme nous passions de la rue C..... dans l'artère principale où nous étions alors. Mais quel rapport cela avait-il avec Chantilly? 11 m'était inn possible de m'en rendre compte. 11 n'y avait pas un atome de chariatanerie dans mon ami Dupin. — Je vais vous expliquer cela,— dit-il, — et pour que ^ vous puissiez. Gompi*endre tout très-clairement, nous 1* uiyui^ed by Google

iO POUBLS ASSASSINAT allons d'abord reprendre la série tle vos réflexions, depuis le moment dont je vous parle jusqu'à la rencontre du fruitier en question. Les anneaux principaux de la chaîne se suivent ainsi : Chantilly, Orian, le docteur NiehoU, Epicure, la stéréotomie, les pavés, le fruitier, ' Il est peu de personnes qui ne se soient amusées^ à un moment quelconque de leur vie» à remonter le cours de leurs idées et à rechercher par quels chemins leur esprit était arrivé à de certaines conclusions. Souvent cette occupation est pleine d'intérêt, et celui qui l'essaie pour la première fois est étonné de l'iocohérence et de la distance^ immense en apparence, entre le point de départ et le ppint d'arrivée. Qu'on juge donc de mon étonnement quand j'entendis mon Français parier comme il avait fait, et que je fus ^ contraint de reconnaître qu'il avait dit la pore v^ité. Il continua : — Nous causions de chevaux, — si ma mémoire ne me trompe pas, — juste avant de quitter la rue Alt notre dernier thème de conversation. Comme nous passions dans cette rue-ci, un finiitier, avec un grospimier sur h tête^ passa précipitamment devant nous^ vous jeta sur un tas de pavés amoncelés dans un endroit où la voie est en réparation. Vous avez mis le pied sur une des pien^es branlantes; vous avez glissé, vous vous êtes légèrement foulé la cheville; vous avez paru vexé, grognon; vous avez marmotté quelques paroles ; vous vous êtes retourné pour regarder le tas^ puis vous avez continué votre chemin en silence. Je n'étais pas absolument attentif à tout ce que vous faisiez; mais pour moi robervation est de*, venue, de vieille date, une espèce de nécessité. Vos yeux sont restes attachés sur le sol, — surveillant avec une espèce d'irritation les trous et les ornières du pavé (de façon que je voyais bien que vous pensiez ton-»

DANS LA RUE MORGUE. jours aux pierres)^ jusqu'à ce que nous eûmes atteint le petit passage qu'on nomme le passage Lamartine où Ton vient de faire Tessai du pavé de bois^ un système de blocs unis et solidement assemblés. Ici. votre physionomie s'est éclaircie, j'ai vu vos lèvres remuer^ et j'ai deviné, à n'en pas douter, que vous vous murmuriez le mot stéréotomie, un terme appliqué fort prétentieusement à ce genre de pavage. Je savais que vous ne pouviez pas dire stéréotomie sans être induit à penser aux atomes, et de là aux théories d'Epicure; et^ comme dans la discussion que nous eûmes, il n'y a pas longtemps, à ce sujet, je vous avais fait remarquer que les vagues conjectures de l'illustre Grec avaient été confirmées singulièrement, sans que personne y prît garde^ par les dernières théories sur les nébuleuses et récentes découvertes cosmogoniques, je sentis que vous ne pourriez pas empêcher vos yeux de se tourner vers la grande nébuleuse d'Orion; je m'y attendais certainement. Vous n'y aviez pas manqué^ et je fus alors certain d'avoir^ ricement emboîté le pas de votre rêverie. Or, dans cette amère boutade sur Chantilly, qui a paru hier dans le Musée, Técrivain satirique, en faisant des allusions désobligeantes au changement de nom du savetier quand il a chaussé le cothurne, citait un vers latin dont nous avons souvent causé. Je veux parler du vers : *Prædidit antiquum Uttera pimasnini*. Je vous avais dit qu'il avait trait à Orion, qui s'écrivait primitivement Urion; et à cause d'une certaine acrimonie mêlée à cette discussion, j'étais sûr que vous ne l'aviez pas oubliée. Il était clair, dès lors, que vous ne pouviez pas manquer d'associer les deux idées d'Orion et de * Ai-je besoin d'avertir à propos de la rue Morgue, du passage Lamartine, etc., qu'Edgar Poe n'est jamais venu à Paris? — G. B.

BOMFLB AMAMIAT Chantilly. Cette association d'idées^ je la vis au style du sourire qui traversa vos lèvres. Tous pensiez à l'immolatk du pauvre savetier. Jusque-là^ vous aviez marché courbé en deux^ mais alors je vous vis vous redresser de toute votre hauteur. J'étais bien sûr que vous pensiez à la pauvre petite taille de Chantilly. C'est dans ce moment que j'interrompis vos réflexions pour vous faire remarquer que c'était vraiment un pauvre petit avorton que ce Chantilly^ et qu'il serait bien mieux à sa place au théâtre des Variétés. Peu de temps après cet entretien^ nous parcoorimis l'édition *da soir de la Goetie des tr^unaux, quand les * paragraphes suivants attirèrent notre attention ; a DouBU ASSASSINAT DBS PLUS siNGOiiiBRS. — Ce matin^ vers trois heures, les habitants du quartier Saintp Roch furent réveillés par une suite de cris effrayants, qui semblaient venir du quatrième étage, d'une maison de la rue Morgue^ que Ton savait occupée en totalité par une dame TEspanaye et sa fille^ mademoiselle Camille PEspanaye. Après quelques retards causés par des efforts infructueux pour se faire ouvrir à l'amiable, la grande porte fut forcée avec une pince, et huit ou dix voisins entrèrent, accompagnés de deux gendarmes. «r Cependant les cris avûent cessé ; mais au moment où tout ce monde arrivait pêle-mêle au premier étage, on distingua deux fortes voix, peut-être plus, qui semblaient se disputer violemment, et venir de la partie supérieure delà maison. Quand on arriva au second palier, ces bruits avaient également cessé, et tout était parfaitement tranquille. Les voisins se répandirent de chambre en chambre. Arrivés à une vaste pièce située sur le derrière, au ' quatrième étage, et dont on força la porte qui étak fer^ mée, avec la clef en dedans. Ils se trouvèrent en face d'un uiyuized by Google

DA!0 LA BDE MORGi. spectacle qui frappa tous les assistants
 (d'une teneur non moins grande cpie leur étonnement. ' « La chambre était
 dans le plus étrange désordre, — les meubles brisés et éparpillés dans tous
 les sens. Il n'y avait qu'un lit, les matelas en avaient été arrachés et jetés au
 milieu du parquet. Sur une chaise, on trouva un rasoir mouillé de sang ;
 dans l'âtre, trois longues et fôrtes^ boucles de cheveux gris, qui semblaient
 avoir été vio* lement arrachées aveQ leurs racines. Sur le parquet gisent
 quatre napoléons^ une boucle d'oreille ornée d'une topaze, trois grandes
 cuillers d'argent, trois plus petites en métal d'Alger, et deux sacs contenant
 environ quatre mille francs efi or. Dans un coin, les tiroirs d'une commode
 étaient ouverts et avaient sans doute été mis au pillage^ bien qu'on y ait
 trouvé plusieursiurticles intacts/ Un petit coffFet de fer fut trouvé sous la
 literie (non pas sous le bois de lit); il était ouvert, avec la clef dans la
 serrure. U ne contenait que quelques vieilles letkes et d'autres papiers sans
 importance. « On ne trouva aucune trace de madame ÎTsiNinaye ; mais on
 remarqua une quantité extraordinaire de suie dans le foyer; on fit une
 recherche dans la cheminée, et, — chose horrible il dire l — on en tira le
 corps de la de^ moiselle, la tête eli bas^ qui avait été introduit de forcer et
 poussé par Pétrotte ouverture jusqu'h une distance assez considérable. Le
 corps était tout chaud. En l'examinant on découvrit de nombreuses
 excoriations, occasionnées sans doute par la violence avec laqueUe il y tvait
 été fourré, et qu'il avait fallu employer pour le dé* ^Igager. La figure portait
 quelques fortes égratignures, et ht gorge était stigmatisée par des
 meurtrissures noires et de jÊof^i^ ^ms0:A'<>^^ m la mort avait eu
 lieuparÉEÎguliaifiÛlli^^-p^ ■ ' - ' a Après un exî^en minutieux de chaque
 partie de la

H nOUUM ASSASSINAT maison^ qui n'amena aucune
 découverte nouvelle, les voisins s'introduisirent dans une petite cour pavée,
 située sur les derrières du bâtiment. Là gisait le cadavre de la vieille dame,
 avec la gorge si parfaitement coupée, que, quand on essaya de le relever, la
 tête se détacha du tronc. Le corps, aussi bien que la tête, était terriblement
 mutilé, et celui-ci à ce point qu'il gardait à peine une apparence humaine. «
 Toute cette affaire reste un horrible mystère, et jusqu'à présent on n'a pas
 encore découvert, que nous sachions, le moindre il conducteur. » Le
 n^mé^o suivant portait ces détails additionnels : * « Lb drame de la rue
 Morgue. — Bon nombre d'individus ont été interrogés relativement à ce
 terrible et extraordinaire événement, mais rien n'a transpiré qui puisse jeter
 quelque jour sur l'affaire. Nous donnons ci-dessous les dépositions obtenues
 : a Pauline Dubourg, blanchisseuse, dépose qu'elle a connu les deux
 victimes pendant trois ans, et qu'elle a blanchi pour elles pendant tout ce
 temps. La vieille dame et sa fille semblaient en bonne intelligence, — très-
 affectueuses l'une envers l'autre. C'étaient de bonnes payes. Elle ne peut
 rien dire relativement à leur genre de vie et à leurs moyens d'existence* Une
 croit que madame rspanaye disait la bonne aventure pour vivre. Cette
 dame passait pour avoir de l'argent de côté. Elle n'a jamais rencontré
 personne dans la maison, quand elle venait rapporter ou prendre le linge.
 Elle est sûre que ces dames n'avaient aucun domestique à leur service. Il lui
 a semblé qu'il n'y avait de meubles dans aucune partie de la maison, excepté
 au quatrième étage. « Pierre Moreau, marchand de tabac, dépose qu'il
 fournissait habituellement madame l'Éq^anaye, et lui Digitized by Google

DAMS LA RU£ MOKGUB. W vendait de petites quantités de tabac^ quelquefois en poudre. Il est né dans le quartier et y a toujours demeurée La défunte et sa fille occupaient depuis plus de six ans la maison où Ton a trouvé leurs cadavres. Primitivement elle était habitée par un bijautièr^ qui sùus^louait les appartements supérieurs à différentes personnes. La maison appartenait à madame TEspanaye. Elle s'était montrée très-mécontente de son locataire qui endommageait les lieux ; elle était venue habiter sa propre maison^refusant d'en louer une seule partie. La bonne ' dame était en enfance. Le témoin a vu la fille cinq ou six fois dans l'intervalle de ces six années. Elles menaient toutes deux une vie excessivement retirée; elles passant pour avoir de quoi, lia entendu dke ehea'le8^iNii0iQfl|^|[U0i madmne TEspanaye disait la bonne aventure; il ne lé. croit pas. Il n'a jamais vu personne franchir la porte, excepté la vieille dame et sa fiile^ un commissionnaire une ou deux fois, et un médecin huit ou dix. «Plusieurs autres personnes du voisinage déposent dans le même sens. On ne cite personne comme ayant .fréquenté la maison. On ne sait pas si la dame et sa fille avaient des parents vivants. Les volets des fenêtres de face s'ouvraient rarement. Ceux de derrière étaient tott^ : jours fermés, excepté aux fenêtres de la grande arriéré*^ pièce du quatrième étage. La maison était une assez bonne maison, pas trop vieille. «Isidore Muset, gendarme, dépose qu'il a été mis esi: ^réquisition, vers trois heures du matin, et qu'il a trouvé à la grande porte vingt ou trente personnes qui s'efforçaient de pénétrer dans la maison. Il Ta forcée avec une baïonnette et non p\$^ avec une pince. Il n'a pas eu grmidf peki^

16 DOIIBLK ASSASSINAT ils ont soudainement cessé. On eût dit des cris d'une ou de plusieurs personnes en proie aux plus vives douleurs ; des cris très-hauts, très-prolongés, — non pas des cris brefs, ni précipités. Le témoin a grimpé l'escalier. En arrivant au premier palier^ il a entendu deux voix qui se disputaient très-haut et très^ -aigrement; — Pune^ une voix rude, l'autre beaucoup plus aiguë, une voix très-singulière. Il a distingué quelques mots de la première, c'était celle d'un Français. Il est certain que ce n'était pas une voix de femme* n'a pu distinguer les mots sacré et diçMe. La voix aiguë était celle d'un étranger. Il ne sait pas précisément si c'était une voix d'homme ou de femme. Il n'a pu deviner ce qu'elle disait, mais il présume qu'elle parlait espagnol. Ce témoin rend compte de l'état de la chambre et des cadavres dans les mêmes termes que nous l'avons fait hier. « Henri Duval, un voisin, et orfèvre de son état, dépose qu'il faisait partie du groupe de ceux qui sont entrés les premiers dans la maison. Confirme généralement le témoignage de Muset. Aussitôt qu'ils se sont introduits dans la maison, ils ont refermé la porte pour barrer le passage à la foule qui s'amassait considérablement, malgré l'heure plus que matinale. La voix aiguë, à en croire le témoin, était une voix d'italien. A coup sûr ce n'était pas une voix française* Il ne sait pas au juste si c'était une voix de femme, cependant cela pourrait bien être. Le témoin n'est pas familiarisé avec la langue italienne ; il n'a pu distinguer les paroles, mais il est convaincu d'après l'intonation que l'individu qui parlait était un Italien. Le témoin a connu madame l'Espanaye et sa fille. Il a fréquemment causé avec elles. Il est certain que la voix aiguë n'était celle d'aucune des victimes. « Odenheimer, restaurateur. Ce témoin s'est offert de lui-même. Il ne parle pas français, et on l'a interrogé par le canal d'un interprète. Il est né à Amsterdam. Il

Digitized by Google

BAI» LA WE HOMUB 47 passait devant la maison au moment des cris. Ils ont duré quelques minutes^ dix minutes peut-être. C'étaient des cris prolongés, très-hauts, très-effrayants, — des cris navrants. Odenheimer est un de ceux qui ont pénétré dans la maison. Il confirme le témoignage précédent, à rexceptioi d'un seul point. Il est sûr que la voix ai^uô était celle d'un homme, — d^in Français. Il n'a pu distinguer les mots articulés. On parlait haut et vite, — d'un ton inégal, — et qui exprimait la crainte aussi bien que la colère. La voix était ftre^ plutôt Âpre qu'aiguë. Il ne peut appeler cela précisément une voix aiguë. La grosse voix dit à plusieurs reprises : sacré, — diable, — et une fois : mon Dieu! « Iules Mignaud, banquier de la maison Mignaud et fils^ rue Deloraine. Il est Tatné des Mignaud. Madame l'Espanaye avait quelque fortune. Il lui avait ouvert un compte dans sa maison, huit ans auparavant, au printemps. Elle a souvent déposé chez lui de petites sommes d'argent. Il ne lui a rien délivré jusqu'au troisième jour avant sa mort^ où elle lest venue lui demander en personne une somme de quatre mille francs. Cette somme lui a été payée en or, et un commis a été chargé de la lui porter chez elle. a Adolphe Lebon, commis chez Mignaud et fils, dépose que, le jour en question, vers midi, il a accompagné madame TEspanaye à son logis, avec les quatre mille francs, en deux sacs. Quand la porte s'ouvrit, mademoiselle i' Espanaye parut, et lui prit des mains l'un des deux sacs> pendant que la vieille dame le déchargeait de l'autre. Ih les salua et partit. Il n'a vu personne dans la rue eu ce moment. C'est une rue borgne, très-solitaire. *. a William Bird, tailleur, dépose qu'il est un de ceux qui se sontl mticdfiis dans la maison. Il est Anglais. Il a vécu deux ansli f^aris. H est un des premiers qui ont

Digitized

18 DOMB ASSASSINAT monté Tescalier. Il a entendu les voix qui se disputaient. La voix rude était celle ^'un Français. Il a pu distinguer quelques mots, mais il ne se les rappelle pas. 11 a entendu distinctement sacre et mon Dieu , Celait en ce moment un bruit comme de plusieurs personnes qui se battent^ — le tapage d'une lutte et d'objets qu'on brise. La voûl aiguô était très-forte, plus forte que la voix rude. Il est sûr que ce n'était pas une voix d'Anglais. Elle lui sembla une voix d'Allemand; peut-être bien une voix de lemme. Le témoin ne sait pas Tallemand. ' « Quatre des témoins ci-dessus mentionnés ont été assignés de nouveau^ et ont déposé que la porte de la chambre où fut trouvé le corps de mademoiselle FEsplanaye était fermée en dedans quand ils y arrivèrent. Tout était parfiitement silencieux ; ni gémissements^ ni bruits d'aucune espèce. Après avoir forcé la porte, ils ne virent personne. a Les fenêtres, dans la chambre de derrière et dans oeUe de ùkce, étaient fermées et solidement assujetties en dedans. Une porte de communication était fermée, mais pas à clef. La porte qui conditiit de la chambre du devant au corridor était fermée à clef, et la clef en dedans ; une petite pièce sur le devant de la maison, au quatrième étage, à Pentrée ducorridor, ouverte, etla porte entre-bâillée ; cette pièce, encombrée de vieux bois de lit, de malles, etc. On a soigneusement dérangé et visité tous ces objets. 11 n'y a pas un pouce d'une partie quelconque de la maison oui n'ait été soigneusement visité. On a fait pénétra des f amoneurs dans les cheminées. La maison est à» quatre étages avec des mansardes. Une trappe qui donne sur le toit était condamnée et solidement fermée avec des clous; ellé ne semblait pas avoir été ouverte depuis des années. Les témoins varient sur la durée du temps écoulé entre le moment oii ñon a entendu les Digiiized by Google

DANS LA mZ MORGQI voix qui se disputaient et celui où Ton a forcé la porte de la chambre. Quelques-uos l'évaluent très-court^ dew ou trois minutes^ — d'autres^ cinq minutes. La porte 110 fut ouverte qu'à grand'peine. a Alfonso Garcio, entrepreneur des pompes funèbres, dépose qu'il demeure rue Morgue. U est né en Espagne. Il est un de ceux qui ont pénétré dans la maison, il n'a pas monté Tescalier. Il a les nerfs très-déliçats, et redoute les conséquences d'une violente agitation nerveuse. Il a entendu les voix qui se disputaient. La grosse voix était celle d'un Français. U n'a pu distinguer ce qu'elle disait. La voix aiguë était celle d'un Anglais, il en est bien sûr. Le témoin ne sait pas T anglais^ mais il juge d'après rintonation. «Alberto Montani, confiseur, dépose qu'il fut des {wemîers qui montèrent Tescalier. Il a entendu les veux en question. La voix rauque était celle d'un Français. Il a distingué quelques mots. L'individu qui parlait semblait faire des remontrances. U n'a pas pu deviner ce que disait la voix aig^ê. Elle parlait vite et par saccades. U Ta prise pour la voix d'un Russe. Il confirme en général les témoignages précédents. Il est Italien; il avoue qu'il n'a Jamais causé avec un Russe. a Quelques témoins^ rappelés^ certifient que les cheminées dans toutes les chambres^ au quatrième étage^ sont trop étroites pour livrer passage à uu être humain. Quand ils ont parlé de ramonage^ ils voulaient parler de ces brosses én forme de cylindres dont on se sert *pg^ur nettoyer les cheminées. On a fait passer ces brosisés diÉhaut au bus dans tous les tuyaux de la maison. 11 n'y a sur le derrière aucun passagt^ qui ait pu favoriser la fuite d'un sy^sassin^ pendant que les témoins montaient l'escalier. Le^^^^ôrfM^ doi mademoiselle l'Espanaye était si solidement engagé^^K^ la Cheminée, qu'il a fallu, pour ijyiiiiz:ecl

OOOBLB ASSASSINAT le retirer^ que quatre ou cinq des témoins réunissent leurs forces. « Paul Dumas, médecin^ dépose qu'il a été appelé . au point à jour pour examiner les cadavres. Ils gisaient tous les deux sur le fond de sangle du lit dans la chambre où avait été trouvée mademoiselle TEspanaye. Le corps de la jeune dame était fortement meurtri et excorié» Ces particularités s'expliquent suffisamment par le fait de son introduction dans la cheminée. La gorge était singulièrement écorchée. Il ; avait, juste au-dessous du menton^ plusieurs égratignures profondes, avec une rangée de taches livides, résultant évidemment de la pression des doigts. La face était affreusement décolorée, et les globes des yeux sortaient de la tête. La langue était coupée à moitié. Une large meurtrissure se manifestait au creux de l'estomac, produite, selon toute apparence, par la pression d'un genou. Dans l'opinion de M. Dumas, mademoiselle TEspanaye avait été étranglée par un ou par plusieurs individus inconnus. a Le corps de 4a mère était horriblement mutilé. Tous les os de la jambe et du bras gauche plus ou moins fracassés ; le tibia gauche brisé en esquilles, ainsi que les côtes du même côté. Tout le corps affreusement meurtri et décoloré. Il était impossible de^ dire comment de pa* reils coups avaient été portés. Une lourde massue de bois ou une large pince de fer, une arme grosse, pesante, et contondante auraient pu produire de pareils résultats, et encore maniées par les mains d'un homme excessivement robuste. Avec n'importe quelle arme, aucune femme n'aurait pu frapper de tels coups. La tête de la défunte, quand le témoin la vit, était entièrement séparée du tronc, et, comme le reste, singulièrement broyée. La gorge évidemment avait été tranchée avec un instrument très-acablé, très-probablement un rasoir. . Kj L y Google

DAMS LA RUE MOEGUE. Si « Alexandre Etienne^ chirurgien^ a été appelé en même temps que M. Dumas pour visiter les cadavres; confirme le témoignage et Topinion de M. Dumas. « Quoique plusieurs autres personnes aient été inter* rogées^ on n'a pu obtenir aucun autre renseignementd'une valeui' quelconque, > Jamais assassinat si mystérieux, si embrouillé, n'a été commis à Paris^ si toutefois il y a eu assassinat. « La police est absolument déroutée^— cas fort inusité dans les affaires de cette nature. Il est vraiment impossi* ble de retrouver le fil de cette affaire. » L'édition du soir constatait qu'il régnait une agitation permanente dans le quartier Saint-Roch ; cpiê les Ifen avaient été Fobjet d'un second examen, que tes témoins avaient été interrogés de nouveau, mais tout cela sans résultat. Cependant, un post-scriptum annonçait qu'Adolphe Lebon^ le conamis de la maison de banque^ avait été anété et incarcéré^ bien que rien dans les faits déjà con* nus ne parût suffisant pour l'incriminer. Dupin semblait s'intéresser singulièrement à la marche de cette affaire^ autant, du moins^ que j'en pouvais juger par ses manières^ car il ne faisait aucun commentaûré. €6 fut seulement après que le journal eut annoncé Pempri* sonnement de Lebon qu'il me demanda quelle opinion j'avais relativement à ce double meurtre. Je ne pus que lui confesser que j'étais comme tout Paris^ et que je le considérais comme on mystère inso* lubie. Je ne voyais aucun moyeu d'attraper la trace du meurtrier. Nous ne devons pas juger des moyens possibles^ — dit Dupin, — par cette instruction embryonnaire. La police parisienne, si vantée pour sa pénétration, est trèsrusée, rien de plus. Elle procède sans méthode, elle n'a pas d'autre méthode que celle du moment. On fait ici un Diyilizea by ^OOgle

a UOLiBLE ASSASSINAI * grand étalage de mesures, mais il arrive souvent qu'elles sont si intempestives et si mal appropriées au but, qu'elles font penser à M. Jourdain , qui demandait sa robe de chambre — pour mieux entendre la musique. Les résultats obtenus sont quelquefois surprenants^ mais ils sont^ pour la plus grande partie, simplement dus à la diligence et à l'activité, Dans le cas où ces facultés sont insuffisantes^les planétaires. Yiddish, par exemple^ était bon pour deviner; e^était un homme de patience; mais sa pensée n'étant pas suffisamment éduquée^ il faisait continuellement fausse route, par l'ardeur même de ses investigations. Il diminuait la force de sa vision en regardant l'objet de trop près. Il pouvait peut-être voir un ou deux points avec une netteté singulière, mais, par le fait même de son procédé, il perdait l'aspect de l'affaire prise dans son ensemble. Cela peut s'appeler le moyen d'être trop profond. La vérité n'est pas toujours dans un puits. En somme, quant à ce qui regarde les notions qui nous intéressent de plus près, je crois qu'elle est invariablement à la surface. Nous cherchons dans la profondeur de la vallée : c'est du sommet des montagnes que nous la découvrirons.. On trouve dans la contemplation des corps célestes des exemples et des échantillons excellents de ce genre d'erreur. Jetez sur une étoile un rapide coup d'œil, regardez-la obliquement; en tournant vers elle la partie latérale de la rétine (beaucoup plus sensible à une lumière faible que la partie centrale), et vous verrez l'étoile distinctement ; vous aurez l'appréciation la plus juste de son éclat^ éclat qui s'obscurcit à proportion que vous dirigez votre vue en plein sur elle. Dans le dernier cas, il tombe sur l'œil un plus grand nombre de rayons; mais, dans le premier, il y a une réceptibilité plus complète, une susceptibilité beaucoup plus vive. Une profondeur outrée affaiblit la pensée et la rend

DANS LA RUE MOKGDE. 23 .perplexe; et il est possible de faire di^arattie Véoius eUeméme du ffannament par une attention trop soutenu^: trop concentrée, trop directe. Quant à cet assassinat^ faisons nous-mêmes un examen avant de nous former une opinion. Une enquête noua procurera de Famusement (je trouvai cette expression bi« zarre, appliquée au cas en question, mais je ne dis mot); et, en outre, Lebon m'a rendu un service pour lequel je ne veux pas me montrer ingrat. Moua irons,sur les lieux^ noua les exanmierons de nos pro[»es yeux. Je connais G , le préfet de police, et nous obtiendrons sans peine Tautorisation nécessaire. L'autorisation fut accordée^ et nous allâmes tout droit à la rue Morgue. Cest un de ces misérables passages qui relie la rue Ricbelieu à la rue Saini>Roch. C'était dans l'après-midi, et il était déjà tard quand nous y arrivâmes, - car ce quartier est situé à une grande distance de celui que nous babitions. Nous trouvâmes bien vite la maisguj, car il y avait une multitude de gens qui contemplaient de l'autre côté de la rue les volets fermés, avec une curiosilé badaude. C'était une maison comme toutes les maisons de Paris, avec .we . porte cochère^ etsurTun des côtés une niche vitrée avec un carreau mobile^ représentant la loge du concierge. Avant d'entrer, nous remontâmes la rue, nous tournâmes dans une allée, et nous passâmes ainsi sur les derrières de la maison. Dupin, pendant ce temps^ examinait tous les alentours^ aussi bien que la maison, avec une attention minutieuse dont je ne pou* vais pas deviner l'objet. . , Nous revînmes sur nos pas vers la façade dcy^^g^^^on ; noua |Oi|atoes^ nous montrâmes notre pouvoir^ ^ les agénfé Bfifni^pemm d'entrer. Nous montâmes jusqu'à la chambre où on avait trouvé le corps de mademoiselle TEspanaye^ illQii gisaient encore les deux cad^vre% uiyiii^ed by Google

U DOUBLE ASSASSINAT Le désordre de la chambre avait été respecté[^] comme cela, se pratique en pareil cas. Je ne vis rien de plus que ce qu'avait constaté la Gazette des tribunaux. Dupin analysait minutieusement toutes choses[^] sans en excepter les corps des victimes. Nous passâmes ensuite dans les autres chambres[^] et nous descendîmes dans les cours[^] toujours accompagnés par un gendarme. Cet examen dura fort longtemps[^] et il était nuit quand nous quittâmes la maison. En retournant chez nous[^] mon camarade s'arrêta quelques minutes dans les bureaux d'un journal quotidien. J'ai dit que mon ami avait toutes sortes de bizarrerie Si et que je les ménageais (car ce mot n'a pas d'équivalent en anglais). Il entra maintenant dans sa fantaisie de se refuser à toute conversation relativement à l'assassinat[^] jusqu'au lendemain à midi. Ce fut alors qu'O me demanda brusquement si j'avais remarqué quelque chose de parti[^] culier sur le théâtre du crime. Il y eut dans sa manière de prononcer le mot parti[^] culier un accent qui me donna le frisson sans que je susse pourquoi. — Non, rien de particulier, — dis-je, — rien autre, du moins[^] que ce que nous avons lu tous deux dans le journal. — La Gazette, — reprit-il, — n'a pas, je le crains, pénétré l'horreur insolite de l'affaire. Mais laissons là les opinions niées de ce papier. Il me semble que le mystère est considéré comme insoluble[^] par la raison même qui de^{*} vrait le faire regarder comme facile à résoudre, — je veux parler du caractère excessif sous lequel il apparaît. Les gens[^] de police sont confondus par l'absence apparente de motifs légitimant[^] non le meurtre en lui-même[>] mais l'atrocité du meurtre. Ils sont embarrassés aussi par la possibilité apparente de concilier les voix qui se disputaient avec ce fait qu'on n'a trouvé en haut de l'escalier Uiyiiizea by ^OOgle

DANS LA RUE MOÏGUB. d'autre personne que mademoiselle PEsanaye^ assassinée^ etqu'il n'y avait aucun moyen de sortir sans être vu des gens qui montaient l'escalier. L'étrange désordre de lachambro^ — le corps fourré, la tête en bas, dans la cheminée, Peffrayante mutilation du corps de la vidllé dame, — ces considérations, jointes à celles que j'ai mentionnées et à d'autres dont je n'ai pas besoin de parler, ont suffi pour paralyser Taction^ des agents du ministère, et pour dérouter complètement leur perspicacité si vantée. Maisc^est justement en suivant ces déviations du cours ordinaire de la nature que la raison trouvera son chemin, si la chose est possible, et marchera vers la vérité. Dans des investigations du genre de celle qui ndbs occupe;- il ne faut pas tant sé demander comment les choses se sont passées, qu'étudier en quoi elles se distinguent de tout ce qui est arrivé jusqu'à présent. Bref, la facilité avec laquelle j'arriverai, — ou suis déjà arrivé, — à la solution du mystère, edt en raison directe de son insolubilité apparente aux yeux de la police. Je fixai mon homme avec un étonnement muet. — J'attends maintenant, — continua-t-il, en jetant un regard sur la porte de notre chambre, — j'attends un individu qui, bien qu'il ne soit peut-être pas Fauteur de c-ette boucherie, doit se trouver en partie impliqué dans sa perpétration. Il est probable qu'il est innocent de la * partie atroce du crime. J'espère ne pas me tromper dans cette hypothèse ; car c'est sur cette hypothèse que je fonde l'espérance de déchiffrer l'énigme entière. J'attends l'homme ici, — dans cette chambre, — d'une minute à l'autre. 11 est vrai qu'il peut fort bien ne pas venir, mais il y a quelques probabilités pour qu'il viennç. S'il vient, il sera nécessaire de le garder. Voici des pistolets, et nous savons tous deux à quoi ils servent quand l'occasion, l'exige. uiyui^ed by Google

iA MUBm ASSASSINAT Je pris les pistolets, sans trop savoir ce que je faisais, pouvant à peine en croire nies oreilles, — pendant que Dupin continuait^ à peu près connue daus un monologue, f ai déjà parlé de ses manières distraites dans ces moments-là. Son discours s'adressait à moi; mais sa voix, quoique montée à un diapason fort ordinaire, avait cette intonation que Ton prend d'habitude en parlant à quelqu'un placé à une grande distance. Ses yeux^ d'une expression vague, ne regardaient que le mur. — Les voix qui se disputaient, — disait-il, — les voix enteif[idues par les gens qui montaient l'escalier n'étaient pas celles de ces malheureuses femmes^ — cela est plus que prouvé par l^dence. Cela nous débarrasse pleinement de la question de savoir si la vieille dame aurait assassiné sa fille et se serait ensuite suicidée. Je ne parle de ce cas que par amour de la méthode; •car la force de madame TËspanaye eût été absolument insuffisante pour inti'oduire le corps de sa fille dans la cheminée, de la façon où on Ta découvert; etlanatures des blessures trouvées sur sa propre personne exclut entièrement ridée de suicide. Le meurtre a donc été commis par des tiers, et les voix de ces tiers soi^ celles qu'on a entendues se quereller. Permettez-moi maintenant d'appeler votre attention^ — non pas sur les déportions relatives à ces voix^ — mais sur^e qu'il y a de particulier dans ces dépositions* Y avez-vous remarqué quelque chose de particulier? Je remarquai que, pendant que tous les témoins s'accordaient à considérer la grosse voix comme étant celle d'un Français^ il y avait un grand désaccord relativement à la voix aiguë, ou, comme l'avait définie un seul individu, à la voix âpre. — Cela constitue l'évidence, — dit Dupin, — mais non la particularité de l'évidence* Vous n'avez rien observé

DANS LA RUE MORGUE. S7 de distinctif ; — cependant il y avait quelque chose à observer. Les témoins, remarquez-le bien, sont d'accord sur la grosse voix ; là-dessus, il y a unanimité ! Mais relativement à la voix aiguë ^ il y a une particularité ^ — elle ne concorde pas dans leur désaccord ^ — mais en ^ ceci que ^ quand un Italien, un Anglais, un Espagnol, un Hollandais essayent de la décrire, chacun en parle comme d'une voix -di étranger, chacun est sûr que ce n'était pas la voix d'un de ses compatriotes. Chacun la compare, non pas à la voix d'un individu dont la langue lui serait familière, mais justement au contraire. Le Français présume que c'était une voix d'Espagnol, et il aurait pu distinguer quelques mots ^ il . était familiarisé avec l'Espagnol. Le Hollandais affirme que c'était la voix d'un Français; mais il est établi que le témoin, ne sachant pas le français, a été interrogé par le canal d'un interprète. L'Anglais pense que c'était la voix d'un Allemand , et il n'entend pas l'Allemand. . L'Espagnol est positivement sûr que c'était la voix d'un Anglais, mais il en juge uniquement par l'intonation, car il n'a aucune connaissance de l'anglais. L'Italien croit à une voix de Russe, mais il n'a jamais causé avec une personne native de Russie, Un autre Français, cependant, * dit-il du premier, et il est certain que c'était une voix d'Italien; mais, n'ayant pas la connaissance de cette langue, il fait comme l'Espagnol, il tire sa certitude de l'intonation, Or, cette voix était donc bien insolite et bien étrange, qu'on ne pût obtenir à son égard que de pareils témoignages? Une voix dans les intonations de laquelle des citoyens des cinq grandes parties de l'Europe n'ont rien pu reconnaître qui leur fût familier ! Vous me direz que c'était peut-être la voix d'un Asiatique ou d'un Africain. Les Africains et les Asiatiques n'abondent pas à Paris, mais sans nier la possibilité d'un

Digitized by Google

28 DOUBLE ASSASSINAT Rappellerai simplement votre attention sur trois points. Un témoin dépeint la voix ainsi : plutôt âpre qu'aiguë. Deux autres en parlent comme d'une youiàrève et sacca' dée. Ces témoins n'ont distingué aucunes paroles^ — aucuns sons ressemblant à des paroles. Je ne sais pas, — continua Dupin^ — quelle impression j'ai pu faire sur votre entendement ; mais je n'hésite pas à affirmer qu'on peut tirer des déductions légitimes . de cette partie même des dépositions^ — la partie relative aux deux voix^ — la grosse voix^ et la voix aiguë, — très-suffisantes en elles-mêmes pour créer un soupçon qui indiquerait la route dans toute investigation ultérieure du mystère. J'ai dit : déductions légitimes^ mais cette expression ne rend pas complètement ma pensée. Je voulais faire entendre que ces déductions senties seules convenables^ et que ce soupçon en surgit inévitablement comme le seul résultat possible. Cependant, de quelle nature est ce soupçon ne vous le dirai pas immédiatement. Je désire simplement vous démontrer que ce soupçon était plus que suffisant pour donner un caractère décidé^ une tendance positive à l'enquête que je voulais faire dans la chambre. Maintenant^ transj ortonous en imagination dans cette chambre. Quel sera le premier objet de notre recherche ? Les moyens d'évasion employés par les meur* triers. Nous pouvons affirm^^ — n'est-ce pas^ que nous ne croyons ni l'un ni l'autre aux événements surnaturels 1 Mesdames l'Espanaye n'ont pas été assassinées par les esprits. Les auteurs du meurtre étaient des êtres matériels^ et ils ont fui matériellement. Or, comment ? Heureusement^ il n'y a qu'une manière^ de raisonner sur ce point et cette manière nous conduira à une conclusion positive. Examinons donc, un à un^ les moyens possibles d'évasion. Il est clair que les

Djgitized by

DANS LA RUE MORGUB. %9 assassins étoieikt dans la chambre où Pou a trouvé mademoiselle TEspanaye^ ou au moins dans la chambre adjacente quand la foule a monté rescalief . Ce n'est donc que dans ces deux chambres que nous avons à chercher des issues. La police a levé les parquets^ ouvert les pla-* fonds^ sondé la maçonnerie des murs. Aucune issue secrète n'a pu échapper à sa perspicacité. Mais je ne me suis pas fié à ses yeux, et j'ai exaniiné avec les miens ; il n'y a réellement pas d'issue secrète. Les deux portés qui conduisent des chambres dans le corridor étaient solidement fermées, et les clefs en dedans. Voyons les cheminées. Celles-ci, qui sont d'une largeur ordinaire jusqu'à une distance de huit ou dix aurdessus du.foyer^ç^.n^^ livreraient pas au delà un passage suftisani à^un gros chat. L'impossibth'té de la fuite^ du moins par les voies cidessus indiquées, étant donc absolument établie, nous en sommes réduits aux fenêtres. Personne n'a pu fuir par celles de la chambre du devant, sans être vu par la foule du dehors. Il a donc fallu que les meurtriers s'échappassent par celles de la chambre de derrière. Maintenant, amenés, comme nous le sommes, à cette conclusion par des déductions aussi irréfragables, nous n'avons pas le droit, en* tant que raisonneurs^ de la rejeter en raison de son apparente impossibilité. Il ne nous reste donc qu'à démontrer que cette impossibilité apparente n'existe pas en réalité. il y a deux fenêtres dans la chambre. L'une des deux n'est pas obstruée par l'ameublement, et est restée entièrement visible. La partie inférieure de l'autre est cachée par le chevet du lit, qui est fort massif et qui est poussé tout contre. On a constaté que la première était sohdenenLa^si^ttie en dedans. Elle a résisté aux efforts les plus viotliis^âe ceux qui ont essayé de la lever. On avait percé dans soiii^|;i a gauche, un grand trou avec une

30 DOVBIX A68A8BIIIAT vrille^ et on y trouva un gros ciou enfoncé pi'esque ju»* qu'à la tête. En examinant l'autre fenébre^ on y a trouvé fiehé un clou semblable ; et un vigoureux effort pour lever le châssis n'a pas eu plus de succès que de l'autre côté. La police était dès lors pleinement convaincue qu'aucune fuite n'avait pu s'effectuer par ce diemin. Il fut donc considéré comme superflu de retirer les clous et d'ouvrir les fenêtres. Mon examen fut un peu plus minutieux, et cela, par la raison que je vous ai donnée tout à Theure. C'était le CÊS, je le aaxm, où il fallait démontrer que Pimpossibilité n'était qu'apparente. Je continuai à raisonner ainsi, — à posteriori. Les meurtriers s'étaient évadés par l'une de ces fenêtres. Cela étante ils ne pouvaient pas avoir réassujetti les châssis en dedans, comme on les a trouvés ; considération qui, par son évidence, a borné les recherches de la police dans ce sens-là. Cependant ces châssis étaient bien fermés. Il faut donc qu'ils puissent se fermer d'euxnaièmes* Il n'y avait pas moyen d'échapper à cette conclu\$ion« J'allai droit à la fenêtre non bouchée, je retirai le clou avec quelque difficulté , et j'essayai de lever le châssis. Il a résisté à tous mes efforts, comme je ip'y attendais* n y avait donc^ j'en étais sûr maintenant, un ressort caché; et ce fait, corroborant mon idée, me convainquit au inoins de la justesse de mes prémisses, quelque mystérieuses que m'apparussent toujours les circonstances relatives aux clous. Un examen minutieux me fit bientôt découvrir le ressort secret. Je le poussai, et^ satisfait de ma découverte, je m'abstins de lever le châssis. Je remis alors le clou en place et l'examinai attentivement. Une personne passant par la fenêtre pouvait l'avoir refermée^ et le ressort aurait fait son ofiQce ; mais le clou n'aurait pas été remplacé. Cette conclusion était

DANS LA RUE MORGUE 31 nette et rétrécissait encore le champ de mes investigations. Il fallait que les assassins se fussent enfuis par l'autre fenêtre. En supposant donc que les ressorts des deux croisées fussent semblables, comme il était probable, il fallait cependant trouver une différence dans les clous, ou au moins dans la manière dont ils avaient été fixés. Je montai sur le fond de sangle du lit, et je regardai minutieusement l'autre fenêtre par-dessus le chevet du lit. Je passai ma main derrière, je découvris aisément le ressort, et je le fis jouer; — il était, comme je l'avais deviné, identique au premier. Alors j'examinai le clou. Il était aussi gros que l'autre, et fixé de la même manière, enfoncé presque jusqu'à la tête. Vous direz que j'étais embarrassé; mais si vous avez une pareille pensée, c'est que vous vous êtes mépris sur la nature de mes inductions. Pour me servir d'un terme de jeu, je n'avais pas commis une seule faute; je n'avais pas perdu la piste un seul instant; il n'y avait pas une lacune d'un anneau à la chaîne. J'avais suivi le secret jusque dans sa dernière phase, et cette phase, c'était le clou. Il ressemblait, dis-je, sous tous les rapports, à son voisin de l'autre fenêtre; mais ce fait, quelque concluant qu'il fût en apparence, devenait absolument nul, en face de cette considération dominante, à savoir que là, à ce clou, finissait le fil conducteur. Il faut, me dis-je, qu'il y ait dans ce clou quelque chose de défectueux. Je le touchai, et la tête, avec un petit morceau de la tige, un quart de pouce environ, me resta dans les doigts. Le reste de la tige était dans le trou, où elle s'était cassée. Cette fracture était fort ancienne, car les bords étaient incrustés de rouille, et elle avait été opérée par un coup de marteau, qui avait enfoncé en partie la tête du clou dans le fond du châssis. Je rajustai soigneusement la tête avec le morceau qui la continuait, et le tout figura un clou intact; la

DOCBUt ASSASSINAT fissure était inappréciable. Je pressai le ressort^ je levai doucement la croisée de quelques pouces ; la tête du clou vint avec elle, sans bouger de son trou. Je refermai la croisée, et le clou offrit de nouveau le semblant d'un clou complet. Jusqu'ici l'énigme était débrouillée. L'assassin avait fui par la fenêtre qui touchfiit au lit. Qu'elle fût retombée d'elle-même api ^s la l aite, ou qu'elle eut été fermée par une main humaine, elle était, retenue par le ressort, et la police avait attribué cette résistance au clou; aussi toute enquête ultérieure avait été jugée superflue. La question, maintenant, était celle du mode de descente. Sur ce point, j'avais satisfait mon esprit dans notre promenade autour du bâtiment. Acinqpietset demi enviion de la fenêtre en question^ court une chaîne de para^ tonnerre. De cette chaîne, il eût été impossible à n'importe qui d'atteindre la fenêtre, à plus forte raison, d'entrer. Toutefois, j'ai remarqué que les volets du quatrième étage étaient du genre particulier que les menuisiers parisiens appellent ferradei, genre de volets fort peu usités aujourd'hui, mais qu'on rencontre fréquemment dans de vieilles maisons de Lyon et de Bordeaux. Ils sont faits comme une porte ordinaire (porte simple, et non pas à double battant), à l'exception que la partie inférieure est façonnée à jour ét treillissée, ce qui donne aux mains une excellente prise. . Dans le cas en question, ces volets sont larges de trois bons pieds et demi. Quand nous les avons examinés du derrière de la maison, ils étaient tous les deux ouverts à moitié, c'est-à-dire qu'ils faisaient angle droit avec le mur. Il est présumable que la police a examiné comme moi le derrière du bâtiment ; mais en regardant ces ferradei dans le sens de leur largeur (comme elle les a vues inévitablement), elle n'a sans doute pas pris garde à cette

DANS LA BUE MORGUE. 33 largeur même, ou du moins elle n'y a pas attaché l'importance nécessaire. Eu somme, les agents, quand il a été démontré pour eux que la fuite n'avait pu s'effectuer de ce côté> ne leur ont appliqué qu'un examen fort succinct. ^ Toutefois il était évident pour moi que le volet appartenant à la fenêtre située au chevet du lit^ si on le supposait rabattu contre le mur^ se trouverait à deux pieds de la chaîne du paratonnerre. Il était clair aussi que, par l'effort d'une énergie et d'un courage insolites, on pouvait, à l'aide de la chaîne, avoir opéré une invasion par la fenêtre. Arrivé à cette distance de deux pieds et demi (je suppose maintenant le volet complètement ouvert) , un voleur aurait pu trouver dans le treillage une prise solide. Il aurait pu dès lors^ en lâchant la chaîne, en assurant bien ses pieds contre le mur et en s'élançant vivement, tomber dans la chambre^ et attirer violemment le volet ^ avec lui de manière à le fermer, — en supposant, toutefois, la fenêtre ouverte en ce moment-là. Remarquez bien, je vous prie, que J'ai parlé d'une énergie très-peu commune, nécessaire pour réussir dans une entreprise aussi difficile, aussi hasardeuse . Mon but est de vous prouver d'abord que la chose a pu se faire, — en second lieu et principalement, d'attirer votre attention sur le caractère très-^extraordinaire, presque surnaturel, de l'agilité nécessaire pour l'accomplir. Vous direz sans doute, en vous servant de la langue judiciaire, que, pour donner ma preuve à fortiori, je devrais plutôt sous^valuer l'énergie nécessaire dans ce cas que réclamer son exacte estimation* C'est peut-être la* pratique des tribunaux, mais cela ne rentre pas dans les us de la raison. Mon objet final, c'est la vérité. Mon but actuel, c'est de vous induire à rapprocher cette énergie tout à fait insolite de cette voix si particulière, de cette voix Digiiiized by Google

r 34 DOUBLB ASSASSINAT aiguë (ou âpre), de cette voix saccadée, dont la nationalité n'a pu être constatée par l'accord de deux té-[^]moins, et dans laquelle personne n'a saisi de mots arti[^]calés, de syllabisation. A ces mots, une conception vague et enibryounaire de la pensée de Dupin passa dans mon esprit. Il me semblait être sur la limite de la compréhension sans pouvoir comprendre; comme les gens cpii sont quelquefois sur le bord du souvenir, et qui cependant ne parviennent pas à se rappeler. Mon ami continua son argumentation : — [^]Vous voyez,— dit-il, — que j'ai transporté la question du mode de sortie au mode d'entrée. Il était dans mon plan de démontrer qu'elles se sont effectuées de la même manière et sur le même point, Retournbns maintenant dans rintérieur de la chambre. Examinons toutes les particularités. Les tiroirs de la commode, dit-on, ont été mis au pillage[^] et cependant on y a trouvé plusieurs articles de toilette intacts. Cette conclusion est absurde ; c'est une simple conjecture[^] — une coi[^]ecture passablement niaise, et rien de plus. Comment pouvons-nous savoir que les articles trouvés dans les tiroirs ne Teprésentent pas tout ce que les tiroirs contenaient? Madame TEspanaye et sa fille menaient une vie excessivement retirée, ne vovaic iit pas le monde, sortaient rarement[^] avaient donc peu d'occasions de changer de toilette. Ceux qu'on a trouvés étaient au moins d'aussi bonne qualité qu'aucun de ceux que possédaient vraisemblablement ces daines. Et si un voleur en avait pris quelques-uns, pourquoi n'aurait-il pas ' pris les meilleurs, — pourquoi ne les aurait-il pas tous" pris? Bref, pourquoi aurait-il abandonné ses quatre mille francs en or pour s'empêtrer d'un paquet de liiii^{^^} ? L'or a été abandonné. La presque totalité de la sonnnne désignée par le banquier Mignaud a été trouvée sur le . parquet, dans les sacs. Je tiens donc à écarter de votie

t)ANS LA RUE MORGUE 3S pensée l'idée saugrenue d'un intérêt , idée engendrée dans le cerveau de la police par les dépositions qui parlent d'argent délivré à la porte même de la maison. Des coïncidences dix fois plus remarquables que celle-ci (la livraison de l'argent et le meurtre commis trois jours après sur le propriétaire), se présentent dans chaque heure de notre vie, sans attirer notre attention, même une minute. En général, les coïncidences sont de grosses pierres d'achoppement dans la route de ces pauvres penseurs mal éduqués qui ne savent pas le premier mot de la théorie des probabilités, théorie à laquelle le savoir humain doit ses plus glorieuses conquêtes et ses plus belles découvertes. Dans le cas présent, si Tor avait disparu, le fait qu'il avait été délivré trois jours auparavant créerait quelque chose de plus qu'une coïncidence. Cela corroborerait ridée d'intérêt. Mais dans les circonstances réelles où nous sommes placés, si nous supposons que l'or a été le mobile de l'attaque, il nous faut supposer ce criminel assez indécis et assez idiot pour oublier à la fois son or et le mobile qui l'a fait agir. Mettez donc bien dans votre esprit les points sur lesquels j'ai attiré votre attention, — cette voix particulière, cette agilité sans pareille, et cette absence frappante d'intérêt dans un meurtre aussi singulièrement atroce que celui-ci. — Maintenant, examinons la boucherie en elle-même. Voilà une femme étranglée par la force des mains, et introduite dans une cheminée, la tête en bas. Dt*s assassins ordinaires n'emploient pas de pareils procédés pour tuer. Encore moins cachent-ils ainsi les cadavres de leurs victimes. Dans cette façon de fourrer le corps dans la cheminée, vous admettez qu'il y a quelque chose d'excessif et de bizarre, — quelque chose d'absolument incunçiliable avec tout ce que nous connaissons en général des actions humaines, même en suppo

36 DOUBLE ASSASSINAT tant que les auteurs fusent les plus pervers des hommes. Songez aussi quelle force prodigieuse il a fallu pour pousser ce corps dans une pareille ouverture et Ty poussé puissamment que les efforts réunis de plusieurs personnes furent à peine suffisants pour l'en retirer. Portons maintenant notre attention sur d'autres indices de cette vigueur merveilleuse. Dans le foyer on a trouvé des mèches de cheveux — des mèches très-épaisses de cheveux gris. Ils ont été arrachés avec leurs racines. Vous savez quelle puissante force il faut pour arracher seulement de la tête vingt ou trente cheveux à la fois. Vous avez vu les mèches en question aussi bien que moi. A leurs racines grumelées affreux spectacle! — adhéraient des fragments de cuir chevelu — preuve certaine de la prodigieuse puissance qu'il a fallu déployer pour déraciner peut-être cinq cent mille cheveux d'un seul coup. Non-seulement le cou de la vieille dame était coupé, mais la tête absolument séparée du corps; l'instrument était un simple rasoir. Je vous prie de remarquer cette férocité bestiale. Je ne parle pas des meurtrissures du corps de madame TEsplanade ; M. Dumas et son honorable confrère, M. Etienne, ont affirmé qu'elles avaient été produites par un instrument contondant ; et en cela ces messieurs furent tout à fait dans le vrai. L'instrument contondant a été évidemment le pavé de la cour sur laquelle la victime est tombée de la fenêtre qui donne sur le lit. Cette idée, quelque simple qu'elle apparaisse maintenant a échappé à la police par la même raison qui Ta empêchée de remarquer la largeur des volets; parce que, grâce à la circonstance des clous, sa perception était hermétiquement bouchée à l'idée que les fenêtres eussent jamais pu être ouvertes. Si maintenant, — subsidiairement — vous avez, conr Digitized by Google

DATiS LÂ BOB UOBGUB. . 31 venablement réfléchi au désordre
 bizarre de la chaaibre, nous soïnmes ailés assez avant pour combiner les
 idées d'une agilité mmeilleuse^ d^ane férocité bestiale^ d'une boucherie
 sans motif, d'une grotesquerie dans Fhorrible absolument étrangère à
 l'humanité, et d'une voix dont l'accent est inconnu à l'oreille d'hommes de
 plusieurs nations^ d'une voix dénuée de toute syllabisatioii distinetete et
 intelligible. Or, pour vous, qu'en ressort-il? .Quelle impression ai-je faite sur
 votre imagination? Je sentis un frisson courir dans ma chair quand Dupin
 ikie fit cette question. —Un fou, — dis-je, — aura com* nùice meurtre^. —
 quelque maidaque furieux échappé à une maison dé santé du voisinage. —
 Pas trop mal, — répHqua-t-il, — votre idée est presque applicable. Mais les
 voix des fous, même dans leurs ^us sauvages paroxysmes, ne se sont jamais
 accordées avec ce qu'on dit die ceite voix 'singulière entendue dans
 l'escalier. Les fous font partie d'une nation quelconque; et leur langage, pour
 incohérent qu'il soit dans les paroles, est toujours syllabifié. Ëu outre, le
 cheveu d'un fou ne ressemble pas à celui que je tiens maintenant dans ma
 main. J'ai dégagé cette petite touffe des doigts rigides et crispés de madame
 TEspanaye. Dites-moi ce que vous en pensez. —^ Oiipin4.— disge,
 complétem^t bouleversé^ — > ces cheveux sônt bien èxtrabrdinanies^ —
 ce ne sont pas là ues cheveux humains / • * • — Je n'ai pas affirmé qu'ils
 fussent tels, — dit-il, — mais, avant de nous décider sur ce point, je désire
 que toys jetiez un coup d'oeil sot le pe^t dessin qué j'ai tracé sur cë bout de
 papier. C'est un fœ timile qui représenté ce que certaines dépositions
 définissent les meurtrissures noirâtres, et les profondes marques d'ongles
 trouvées sur le cou de madeiaaoiselle FEspanaye, et qué MM. Dumas

38 IK)OBLB ASSASSINAT . et Étienne appellent une série de taches livides, évidem* ment causées par ^impression des doigts. — Vous voyez^ — continua mon ami, en déployant le papier sur la table, — que ce dessin donne Tidée d'une poigne solide et ferme. Il n'y a pas d'apparence qi«î les doigts aient glissé. Chaque doigt a gardé, peut-être jusqu'à la mort de la victime, la terrible prise qu'il s'était faite, et dans laquelle il s'est moulé. Essayez mmntenant de placer tous vos doigts, en même temps, chacun dans la marque analogue que vous voyez. J'essayai, mais inutilement* — Il est possible, — dit Dupin, — que nous ne fassions pas cette expérience d une manière décisive. Le papier est déployé sur une surface plane, et la gorge humaine est cylindrique. Voici un rouleau de bois dont la circonférence est à peu près celle d'un cou. Étalez le dessin tout autour, et recommençons Texpérience. J'obéis; mais la difficulté fut encore plus évidente que la première fois. ^ Ceci, — dis-je, ^ n'est pas la trace d'une main hiiliaine. — Maintenant, — dit Dupin, — lisez ce passage de Cuvier. C'était l'histoire minutieuse, anatomique et descriptive, du grand Orang-Outang fauve des lies de l'Inde orientale. Tout le monde connaît suffisamment la gigantesque stature, la force et Tagilité prodigieuses, la férocité sauvage, et les facultés d'imitation de ce nuunmifère. Je compris d'un , seul coup tout l'horrible du meurtre. — La description des doigts, — dis-je, quand j'eus fini la lecture, — s'accorde parfaitement avec le dessin. Je vois qu'aucun animal, — excepté un orang-outang, et de l'espèce en question, n'aurait pu faire des marques uiyuized by Google

tk mus moroiib. telles que celles que vous avez dessinées. Cette
 toufle de poils fauves est aussi d'un caractère identique à celui de ranimai de
 Cuvier. Hais je ne me rends pas facflement compte des détails de cet
 effroyable mystère. D'ailleurs, on a entendu deux voix se disputer^ et l'une
 d'elles était incontestablement la voix d'un Français. — C'est vrai ; et vous
 vous appellerez une expression attribuée presque unanimement à cette
 voix, — l'expression Mon Dieu! Ces mots, dans les circonstances présentes,
 ont été caractérisés par Tun des témoins (Montani^ le confiseur), comme
 exprimant un refmcbe et une remontrance. C'est donc sur ces deux mots qiie
 f ai fondé l'espérance de débrouiller complètement Ténigme. Un Français a
 eu connaissance du meurtre. Il est possible, — il est même plus que
 probable qu'il est innocent de toute participation à cette affaire sanglante.
 L'orang-outang a pu lui échapper. Il est possible qu'il ait suivi sa trace
 jusqu'àla chambre, mais que, dans les circonstances terri-, bles qui ont suivi,
 il n'ait pas pu s'emparer de lui. L'animal est encore libre. Je ne poursuivrai
 pas ces conjectures, je n'ai pas le drdt d'appeler ces idées d'un autre nom,
 puisque les ombres de réflexioiis qui leur servent de base sont d'une
 profondeur à peine suffisante pour être appréciées par ma propre raison, et
 que je ne prétendrais pas qu'elles fussent appréciables pour une autre
 intelligence^ Nous les nommerons donc des conjectures, et nous ne les
 prendrons que pour telles. Si le Français en question est» comme ie le
 suppose, innocent.de cette atrocité, cetU^ innonce que j'ai laissée hier au
 soir, pendait que notii ret()urnions du logis, dans les bureaux du journal Le
 Monde (feuille consacrée aux intérêts maritimes, et trèsrecherchée par les
 marins), l'amènera chez nous. Il me tendit Qîi papier , et je lus : ' ^ Ayis. —
 Ou a trouvé dans le bois de Boulogne, le matin Oigitized

The text on this page is estimated to be only 26.40% accurate

10 IHXJBLE ASSASSINAT du courant (c'était le matin de Tassassinat), de fort bonne heure, un énorme orang*ou(an^ fouve de Tespèce de Bornéo. Le propriétaire (qu'on sait être un marin appartenant à Yé^ quipat^e d'un navire maltais), peut retrouver l'animaU après en avoir donné un signalement satisfaisant, cl i cmboui*sé quelques frais à la personne qui s'en est emparée, et qui l'a gardé. S'adresser rue , n^.)» faubourg Saint-Germiiii| au troisième. — Gomment avez-vous pu^ — demandai-je à Dupin^ — savoir que l'homme était un marin^ et qu'il appartenait h m navire maltais? — Je ne le sais pas, — dit-il, — je n'en suis pas sûr. Voici toutefois un petit morceau de ruban, qui^ j'en juge par sa forme et son aspect graisseux^ a évidemment servi à nouer les cheveux en tine de ces longues queues qui rendent les marins si fiers et si farauds. En outre, ce nœud est un de ceux que peu de personnes savent faire^ excepté les marins, et il est particulier aux Maltais, l'ai ramassé le ruban au bas de la chaîne, du paratonnerre. Il est impossible qu'il ait appartenu à Tune des deux victimes. Après tout, si je me suis trompé en induisant de ce ruban que le Français est un marin appartenant à un navire maltais, je n'aurai fait de mal à personne avec mon annonce. Si je^suis dans Terreur, il sup'posera simpl< ment que j'ai été fourvoyé par quoique circonstance dont il ne prendra pas la peine de s'enquérir. Mais si je suisdaos le vrai, il y a an grand point de gagné. Xe Français, qui a connaissance du meurtre, bien qu'il er soit innocent, liésitora naturellement à répondre à ^annonce, — à réclamer son orang-outang. Il raisonnera ainsi : « Je suis innocent; je suis pauiie;. mon orangoutang est d'un grand prix ; c'est presque une fortune dans une situation comme la mienne; — pourquoi le perdrais-je, par quelques niaises appréhensions de danger?

DANS LA RUB MOtGÜB. 41 Le voilà^ il esl sous^nia main. On l'a trouvé dans le bois de Boulogne, — à une grande distance du théâtre dn meurtre. Soupçonnera-t-on jamais qu'iine^oéte brutb ait pu faire le coup ? La police est dépistée, — elle n'a pu retrouver le plus petit fil conducteur. Quand même on se^ vaitsurla piste de ranimai, il serait impossible de me prouver que j'aie eu connaissance de ce meurtre, ou de m'incriminer en raison de cette connaissance. Enfin ^ et avant tout, je suis connu. Le rédacteur de Tannonce me désigne comme le propriétaire de la bête. Hais je ne sais pas jusqu'à quel point s'étend sa certitude. Si j'évite de réclamer une propriété d'une aussi grosse valeur, qui est connue pour m'appartenir, je puis attirer sur l'animal un dangereux soupçon. Ce serait de ma part une mauvaise politique d'appeler l'attentiqn sur moi ou sur la bête. Je ré-pondrm décidément à Tavis du journal^ je reprendrai mon orang-outang, et je l'enfermerai solidement, jusqu'à ce que cette aitaire soit oubliée, d En de moment^ nous entendîmes un pas qid montait Pascalier. — Apprêtez-vous, — ditDupin, — prenez vos pistolets, mais ne vous en servez pas, — • ne les montrez pas avant un signal de moi. On avait laissé ouverte la porte cochère^ et le visiteur étmt entré sans sonner, et avait gravi plusieurs marches de l'escalier. Mais on eût dit maintenant qu'il hésitait. Nous l'entendions redescendre. Dupin se dirigea vivement vers la porte, quand nous l'entendîmes qui remontait. Cette fois, il ne battit pas en retraite, mais s'avança délibérément, et frappa à la porte de notre chambre. — Entrez, — dit Dupin d'une voix gaie et cordialf Un homme se présenta. C'était évidemment un marm^ — un grand, robuste et musculeux individu, avec une expression d'audace de tous les diables (^ui n'était pas Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

42 DOGBLE ASSASSINAT • du tout déplaisante. Sa figure, fortement hMée, était pins d'à moitié cachée par les favoris et les moustaches. Il portait un gros bâton de chêne^ mais ne semblait pas au<tmnent armé. U nous salua gauchement^ et nous souhaita le bonsoir avec un accent français qui, bien que légère^ ment bâtarde de suisse, rappelait suffisamment une origine parisienne. Asseyea-vous^ mon ami, — dit Dupin,— je suppose que vous venez pour votre orang-outang. Sur ma parole, je vous l'envie presque ; il est remarquablement beau, et c'est sans doute une bête d'un grand prix. Quel âge lui donnez*vous bien ? Le matelot aspira longuement, de Tair d'un homme qui se trouve soulagé d'un poids intolérable, et répliqua * d'une vobc assurée : Je ne saurais trop vous dire ; cependant, il ne peut guère avoir plus de quatre ou cinq ans* Est-ce que vous l'avez iciî — Oh ! non ; nous n'avions pas de lieu commode pour l'enfermer. U est dans une écurie de manège près d^ici, rue Dttbourg. Vous pourrez l'avoir demain matin. Ainsi, vous êtes en mesure de prouva? vôtre droit de i»opriété? — Oui, monsieur^ certainement. — Je serais vraiment peiné de m'en séparer, — dit Dupin. ~ Je n'entends pas, — dit l'homme, — que vous ayez pris tant de peine pour rien ; je n'y ai pas compté. Je paierai volontiers une récompense à la personne qui a retrouvé l'animal, une recompense raisonnable, s'entend. ^ Fort bien,— répliqua mon ami, — tout cela est fort juste, en vérité. Voyôns, — que donneriez^vous Wcn î Ah ! Je vais vous le dire. Voici quelle sera ma récompense : vous me raconterez tout ce que vous savez relativement apx assassinats de la rue Mordue. . Kj L y Google

DANS LA RUE MORGUB. 43 Oupin prononça ces derniers mots d'une voix trèsbasse et fort tranquillement. Il se diri[^]ea vers la porte avec la même placidité[^] la ferma[^] et mit la clef dans sa pocbe. Il tira alors un pistolet de son sein[^] et le posa sans * le moindre émoi sur la table. La figure du marin devint pourpre,, comme s'il en était aux agonies d'une suffocatioo. 11 &e dressa sur ses pieds et saisit son bâton; mais une seconde après[^] il se laissa ' retomber sur son siège[^] tremblant violemment et la mort sur le visage. Il ne pouvait articuler une parole. Je le plaignais da plus profond de mon cœur. — Mon ami[^] — dit Dupin d'une voix pleine de bonté, — vous vous alannez sans motif, — je vous assure. Nous ne voulons vous faire aucun mal. Sur mon honneur de galant homme et de Français, nous n'avons aucun mauvais dessein contre vous. Je sais parfaitement que vous êtes innocent des borreurs de la rue korgue. Cependant, [^] cfela ne veut pas dire que vous n'y soyez pas quelque peu impliqué. Le peu que je vous ai dit doit vous prouver que j'ai eu sur cette affaire des moyens d'information dont vous ne vous seriez jamais douté. Maintenant la cbos0 est claire pour nous. Vous n'avez rien fait que vous ayez pu éviter, — rien, à coup sûr, qui vous rende cou{)able. Vous auriez .pu voler impunément; vous n'avez même lias été coupable de vol. Vous n'avez rien à cacher ; vous n'avez aucune raison de cacher quoi que ce soit* D'un autre côté, vous êtes contraint par tous les principes dç[^] Thonneur à coniesser tout ce que vous savez. Un homme innocent est actuellement eu prison, accusé du crime dont vous pouvez indiquer l'auteur. Pendant que Dupin prononçait ces mots, le matelot avait recouvré, eu grande partie, sa préï[^]cnc0 d'esprit j mais toute sa première hardiesse avait disparu. — Que Dieu m[^] soit en aidel — dit-il, — après une Digitized by Google

44 DOUBLE ASSASSINAT petite pause, — je vous dirai tout ce que je sais sur cette affaire; mais je n'espère pas que vous en croyiez la moitié, — je serais vraiment un sot, si je Tespérais ! Cependant, je suis innocent, et je dirai tout ce que j'ai sur le cœur, quand même il m'en coûterait la vie 1 Voici en substance ce qu'il nous raconta : Il avait fait dernièrement un voyage dans Tarchipel indien. Une bande de matelots, dont il faisait partie, débarqua à Bornéo et pénétra dans Tintérieur pour y faire une excursion d'amateurs. Lui et un de ses camarades avaient pris l'orangoutang. Ce camarade mourut, et l'animal devint donc sa propriété exclusive, à lui. Après bien des embarras causés par l'indomptable férocité du captif pendant la traversée, il réussit à la longue à le loger sûrement dans sa propre demeure à Paris, et, pour ne pas attirer sur lui-même l'insupportable curiosité des voisins , il avait soigneusement enfermé l'animal, jusqu'à ce qu'il l'eût guéri d'une blessure au pied qu'il s'était faite à bord avec une esquille. Son projet, finalement, était de le vendre. Comme il revenait, une nuit, ou plutôt un matin, — le matin du meurtre, — d'une petite orgie de matelots, il trouva la bête installée dans sa chambre à coucher ; elle s'était échappée du cabinet voisin, où il la croyait solidement enfermée. Un rasoir à la main et toute barbouillée de savon, elle était assise devant un miroir, et essayait de se raser, comme sans doute elle l'avait vu faire à son maître en l'épiant par le trou de la serrure. Terrifié en voyant une arme si dangereuse dans les mains d'un animal aussi féroce, parfaitement capable de s'en servir, l'homme, pendant quelques instants, n'avait su quel parti prendre. D'habitude, il avait dompté l'animal, même dans ses accès les plus furieux, par les coups de fouet ; et il voulut y recourir cette fois encore. Mais en voyant le fouet, rorag-outang bondit à travers la porte de la

DANS LA Wm KOftGOB. 45 chambre^ d^ringoia par les escaliers^ et^ profitant d'une fenêtre ouverte par malheur^ il se jeta dans la rue. Le Français^ désespéré^ poursuivit le singe ; — celui-ci, tenant toujours son rasoir d'une main, s'arrêtait dé temps en temps-» se retournait, et faisait des grimaces à Thomnie qui le poursuivait, jusqu'à ce qu'il se vit près d'être at> teint» puis il reprenait sa course. Cette chasse dura ainsi, un bon bout de temps. Les rues étaient profondément tranquilles, et il pouvait être trois heures du matin. En traversant un passage derrière ia rue Morgue, l'attention du fugitif fut .attirée par une lumière qui partait de la fenêtre ouverte de madame l'Espanaye, au quatrième étage de sa maison. Il se précipita vers le mur, il aperçut la chaîne du paratonnerre, y grimpa avec une inconcevable agilité^ saisit le volet, -qui était complètement rabattu contre le mur, et en s'appuyant dessus, il s'élança droit surlechevet dult. Toute cette gymnastique ne dura pas une minute. Le volet avait été repoussé contre le mur par le bond que rorang-outang avait fait en se jetant dans la chambre. Cependant) le matelot était à la fois joyeux et inquiet. Il avait donc bonne espérance de ressaisir Tanimal, quî^ pouvait difficilement s'échapper de la trappe où il s'était aventuré^ et d'où on pouvait lui barrer la fuite* D'un autre côté, il y avait lieu d'être fort inquiet de ce qu'il pouvait faire dans la maison. Cette dernière réflexion incita l'homme à se remettre à la poursuite de son fugitif. Il u'e^t pasdifiiçiiie pour un marin de grimper à une chaîne de paratonnerre; mais^ quand il fut arrivé à la hauteur delà fenêtre, située assez loin sur sa gauche, il se trouva fort tînpéché ; tout ce qu'il put faire de mieux fut de se dresser de manière à jeter un coup d'œil dans Tintérieur de la chambre. Mais ce qu'il vit lui fit presque lâcherpriae^ dans Fexcès de sa terreur. C'était alors que s'élevaient Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

46 DOUBLE ASSASSINAT 168 horribles cris qui, à travers le silence de la nuit[^] ré[^] veillèrent en sursaut les habitants de la rue Morgue. Madame l'Espanaye et sa fille[^] vêtues de leur[&] toilettes de nuit[^] étaient sans doute occupées à ramasser[^] quelques papiers dans le coffre[^] de fer dont il a été fait mention[^] et qui avait été traîné au milieu de la chambre. Il était ouvert[^] et tout son contenu était éparpillé sur le parquet. Les hommes[^] avaient sans doute le dos tourné à la fenêtre ; et[^] à en juger par le temps qui s'écoula entre l'invasion de la bête et les premiers cris, il est probable qu'elles ne l'aperçurent pas tout de suite. Le claquement du volet[^] pu être vraisemblablement attribué au vent. Quand le matelot regarda dans la chambre, le terrible animal avait empoigné madame l'Espanaye par ses cheveux qui étaient épars et qu'elle peignait, et il agitait le rasoir[^] autour de[^] Figure[^] en imitant les gestes d'un bar^{*} bier. La fille était par terre. Immobilité[^] elle s'était évanouie. Les cris et les efforts de la vieille dame, pendant lesquels les cheveux lui furent arrachés de la tête, eurent pour effet de changer en fureur les dispositions probablement pacifiques de l'orang-outan[^] D'un coup rapide de son bras musculeux. Il sépara presque la tête du corps. La vue du sang transform[^] sa fureur en frénésie. Il grinçait des dents, il lançait du feu par les yeux. Il se jeta sur le corps de la jeune personne, il lui ensevelit ses terribles griffes[^] et les y laissa jusqu'à ce qu'elle fût morte[^]. Ses yeux égarés et sauvages tombèrent en ce moment sur le chevet du lit[^] au-dessus duquel il put percevoir la face de son maître[^] paralysée par la terreur[^] La furie de la bête[^] qui sans aucun doute se souvenait du terrible fouet, se changea immédiatement en frayeur. Sachant bien qu'elle avait mérité un châtement, elle semblait vouloir cacher^{*} les traces sanglantes de son action, et Digitized by Google

bondissait à travers la chambre dans un accès d'agUaiioa nerveuse^ bousculant et brisant les meubles à chacun de ses mouveoients^ et arrachant les matelas du lit. Finalement, eDe s'empara du corps de la fille^ et le poussa dans la cheminée, dans la posture où elle fut trouvée ; puis de celui de la vieille dame qu^'elle précipita la tête la pre« mière à travers la fenêtre. Gomme le singe s'approchait de la fenêtre avec smi fardeau tout mutilé^ le matelot épouvanté se baissa, et se laissant couler le îong de la chaîne sans précautions, il s'enfuit tout (jl'un trait jusque chez lui^ redoutant les conséquences de cette atroce boucherie^ et, dans sa terreur, abandonnant volontiers tout souci de la destinée de son orang-outang. Les voix entendues par les gens de l'escalier étaient ses exclamations d'horreur et d'eâroi mêlées aux gli^issements diaboliques de la bête. Je n'ai presque rien à ajouter. L'orang-outang s'était sans doute échappé de la chambre par la chaîne du paratonnerre, juste avant que la porte fût enfoncée. En passant par la fenêtre, il Tavait évidemment refermée. U fut rattrapé plus tard par le propriétaire lui-même, qui le vendit pour un bon prix au jardin des Plantes. Le bon fut immédiatement relâché,^ après que nous eûmes raconté toutes les circonstances de Taffaire, assaisonnées de quelques commentaires de Dupin, dans le cabinet même du préfet de police. Ce fonctionnaire, quelque bien disposé qu'il fut envers mon ami, ne pouvait pas absolument déguiser sa mauvaise humeur en voyant l'affaire prendre cette tournure, et se laissa aller à un ou deux sarcasmes sur la manie des personnes quise mêlai'snt de ses fonctions. — Laissez-le parler, — ditDupin, qui n'avait pas jugé à propos de répliquer. — Laissez-le Jaser, cela allégera sa conscience. Je suis content de Favoir battu sur son biyilizea by ^OOgle

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

48 DOLDLE ASSASSII

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

LA LETTRE. VOLÉE. Hfl' ttpientin odiosiiis admniiioe aiinio»
J'étais à Paris en 18... Après une sombre et orageuse aâîrée d'automne^ je
jouissais de la double volupté de la roéditition et d'une pipe d*écume de
mer^, en compagnie de mon ami Dupin, dans sa petite bibliothèque ou
cabinet d'étude^ rue Dunot^ lY" 33^ au troisième^ faubourg Saint-Germain.
Pendant une bonne beure^ nous aivions gardé un' profond silence; chacun
de nous^ pour le premier observateur venu, aurait paru profondément et
exclusivement occupé des tourbillons frisés de fumée qui chargeaient
l'atmosphère de la chambre. Pour mon compte^ je discutais en moi-même
certains points qui avaient été dans la première partie de la soirée l'objet de
notre conversation ; je veux parler de FafFaire de la rue Morgue, et du
mystère relatif à l'assassinat de Marie Roget K Je rêvais donc à l'espèce
d'analogie qui reliait ces deux affaires, quand la porte de notre appartement'
s'ouvrit, et donna passage à notre vieille connaissance, à M. G le préfet de
police de Paris. Nous lui souhaitâmes cordialement la bienvenue ; car *
Encore un meurtre, dont Duptn refait rînstruction. — Le Double assassinat
dans la rue Morgue, Lemystère dp, Marie Rogei^ et La lettre volée font une
espèce de trilogie. Obligé de donner des écbaniUoos variés des talents de
Poe, j'ai craint la tépétiUon. — C. 6.

50 LA LETTRE VOLÉE. niomme avait son revers charmant comme son cMé mé- * prisable, et nous ne Tavions pas vu depuis quelques années. Comme nous étions assis dans les ténèbres, Dupin se leva pour allmner une lampe ; mais il se rassit et n'en fit rien, entendant G dire qu'il était venu pour nous consulter, ou plutôt pour demander l'opinion de mon ami relativement à une affaire qui lui avait causé une masse d'embarras. — S c'est un cas qui demande de la réflexion, — observa Dupin, s'ahstenant d'allumer la mèche, — nous l'examinerons plus Convenablement dans les ténèbres. — Voilà encore une de vos idées bizarres, — dit le préfet, qui avait la manie d'appeler bizarres toutes les choses situées au delà de sa compréhension, et qui vivait ainsi au milieu d'une immense légion de bizarreries. — C'est, ma foi, vrtà 1 — dit Dupin en présentant une pipe à noke visiteur, et roulant vers lui un excellent fauteuil. Et maintenant, quel est le cas embarrassant? — demandai-je ; — j'espère bien que ce n'est pas encore dans le genre assassinat. — Oh 1 non. Aien de pareiL.Le fait est que l'affaire est vraiment très^mple, et je ne doute pas que notis ne puissions nous en tirer fort bien nous-mêmes; mais j'ai pensé que Dupin ne serait pas fâché d'apprendre les détails de cette d&siie, parce qu'elle est excessivement bizarre. — Simple et bizarre, — dit Dupin. — Mais oui; et cette expression n^est pourtant pas exacte ; — l'un ou l'autre, si vous aimez mieux. Le fait est que nous avons été tous là-bas fortement embarrassés par cette affaire ; car, toute simple qu'elle est, elle nous déroute complètement.

^ kj i^Lo Ly Google

LA UETTÉB YOLIS: M — Peut-être est-ce la simplicité même de la chose qui vous iiiduit en erreur^ — dit mon ami. — Quel non-sens nous dites-vous là I ~~ répliqua le préfet, en riant de bon cœur. — Peut-être le mystère est-il un peu trop clair, — dit Dupin. — Oh 1 honté du ciel ! qui a jamais ouï parler d^une idée pareille? — Un peu trop évident. — Ha ! ha ! — ha ! ha ! — oh ! oh ! — criait notre hôte^ qui se divertissait profondément. ^ Oh I Dupin^ vous me ferez mourir de joie, voyez-vous. — Et enfin, — demandai-je, — quelle est la chose en question ? — Mais, je vous la dirai,— répliqua le préfet, en lâchant une longue, solide et conîemplative bouffée de fumée, èl s'établissant dans son fauteuil. — Je vous la dirai en peu de mots. Mais avant de tomnriencer, laissez-moi vous avertir que c'est une atiaire qui demande le plus grand secret, et que -je perdrais très-probablement le poste que j'occupe, si l'on savât que je l^ai confiée 'à qui que ce soit. — Commencez, — dis-je, — Ou ne iBommez pas, — dit Dupiii. — * Cést bien; je commence. J'ai été informé personnellement, et en très-haut lieu, qu'un certain document de la plus grande importance avait été soustrait dans les appartements royaux. On sait quel est Tindividu qui l'a volé; cela est Hbrs de doute; on Ta vu s'en enbparer. On sait aussi que ce document est toujours en sa possession. — Comment sait-on cela? — demanda Dupin. — Cela est clairement déduit de la nature du document et de la non-âpparition de certains résultats qui surgiraient immédiatement s^il sortait des mains du voDigitizeû by Google

LA LETTRE TOLIEUSE. leur; en d'autres termes, s'il était employé en vue du but que celui-ci doit évidemment se proposer. — Veuillez être un peu plus clair, — dis-je. — Eh bien! j'irai jusqu'à dire que ce papier confère à son détenteur un certain pouvoir dans un certain lieu où ce pouvoir est d'une valeur inappréciable. — Le préfet raffolait du cant diplomatique. — Je continue à ne rien comprendre, — dit Dupin. — Rien, vraiment? — Allons! — Ce document, révélé à un troisième personnage, dont je tairai le nom, mettrait en question l'honneur d'une personne du plus haut rang ; et voilà ce qui donne au détenteur du document un ascendant sur l'illustre personne dont l'honneur et la sécurité sont ainsi mis en péril. — liais cet ascendant, — interrompis-je, dépend de ceci : le voleur sait-il que la personne volée connaît son voleur? Qui oserait ? — Le voleur, — dit G....., c'est D..., qui ose tout, ce qui est indigne d'un homme, aussi bien que ce qui est digne de lui. Le procédé du vol a été aussi ingénieux que hardi. Le document en question — une lettre, pour l'honneur franc, — a été reçu par la personne volée pendant qu'elle était seule dans le boudoir royal. Pendant qu'elle le lisait, elle fût tout d'un coup interrompue par l'entrée de l'autre illustre personnage à qui elle désirait particulièrement le cacher. Après avoir essayé en vain de le jeter rapidement dans un tiroir, elle fut obligée de le déposer tout ouvert sur une table. La lettre, toutefois, était enveloppée, la suscription en dessus, et, le contenu étant ainsi caché, elle n'attira pas l'attention. Sur ces entrefaites arriva le ministre D...» Son œil de lynx perce immédiatement le papier, reconnaît l'écriture de la suscription, remarque l'embarras de la personne à qui elle était adressée, et pénètre son secret. Digitized by Google

hk LETTRE YOLÈB« ^ Après avoir traité quelques atiaires^
 expédiées tambour battant, à sa manière habituelle^ il tire de sa poche une
 lettre à peu près semblable à la lettre en question/ rouvre^ fait semblant de
 la lire^ et la place juste à côté de l'autre. Il se remet à causer, pendant un
 quart d'heure environ, des affaires publiques. A la longue, il prend congé, et
 met la main sur la lettre à laquelle il n'a aucun droit. La personne volée le
 vit, mais, naturellement, n'osa pas attirer l'attention sur ce fait^ en présence
 du troisième personnage qui était à son côté. Le ministre décampa, laissant
 sur la table sa propre lettre, une lettre sans importance. — Ainsi,— ditDupin
 en se tournant à moitié vers moi, — voilà précisément le cas demandé poUr
 rendre hiscen* dant complet : le voleur sait, que la personne volée connaît
 son voleur. ' ' — Oui, — répliqua le préfet, — et depuis quelques mois il a
 été largement usé, dans mi but politique, de l'empire conquis par ce
 stratagème, et jusqu'à un point fort dangereux. La personne volée est de jour
 en jour plus convaincue de la nécessité de reUrer sa lettre. Mais,
 naturellement, cela ne peut pas se faire oùvertément. Ënfm, poussée au
 désespoir, elle m'a chargé de la commission. — Il n'était pas possible, je
 suppose, — dit Dnpin dans une aaréole de fumée, — de choisir ou même
 d'imaginer un agent plus sagace. — ^Vous me il^dtez,— répliqua le préfet;
 — mais il est bien possible qu^n ait c

M LA unmt TOiis* de la lettre qui crée l'ascendant. Avec l'usage^ l'ascendant s'évanouit. —C'est vrai^ — dit 6 ^ — et c'est d'après cette conviction que j'ai marché. Mon premier soin a été de faire une recherche minutieuse à Thôiel du ministre ; et là mon princifNd embarras îît de chercher à son insu. Pardessus tout, j'étais en garde contre le danger qu'il y aurait eu à lui donner un motif de soupçonner noti'O dessein. — Mais^ — dis-j^, «— vous êtes tout à fait à votre affaire dans ces espèces d'investigations. La police parisienne a pratiqué la chose plus d'une fois. — Oh ! sans doute ; — et c'est pourquoi j'avais bonne espérance. Les habitudes du ministre me donnaient d'ailleurs un grand avantage. Il est souvent absent de chez lui toute la nuit. Ses domestiques ne sont pas nombreux. Ils couchent à une certaine distance de l'appartement de leur maître^ et conune ils sont Napolitains avant tout^ ils mettent de la bonne volonté à se laisser enivrer, i^ai^ comme vous savez^ des clefs avec lesquelles je puis ouvrir toutes les chambres et tous les cabinets de Paris. . Pendant trois mois il ne s'est pas passé une nuit^ dont je n'aie employé la plus grande partie à fouiller^ en personne, l'hôtel D.... Mon honneur y est intéressé, et, pour vous confier un grand secret, la récompense est énorme. Aussi je n'ai abandonné les recherches que lorsque j'ai été pleinement convaincu que le voleur était encore plus fin que moi. Je crois que j'ai scruté tous les coins et recoins (le la Hidibon dans lesquels .il était possible de cacher un papier. — Mais ne serait-il pas possible^ — insinuai-je^ — qoB, tàen que la lettre soit au pouvoir du ministre^ — elle y est indubitablement^ — il l'eût cachée ailleurs que dans sa propre maison? Diyiiizea

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

hJi LBTTRB YOLÈ&à 55 — Cela n'est guère possible, — dit Dupin. — La situation particulière, actuelle, des affaires à la cour, spécialement la nature de l'intrigue dans laquelle D... a pénétré, comme on sait, font (ibrefleacité inHnéffiate dn document, de la possibilité de le produire à la minute, — un point d'une importance presque égale sa poaseâion. La possibilité de le produire, — dî^jet — Ou^ si vous aimez mieux, de Tannihiler, — - dit Dupin. — C'est vrai, — remarquai-je. — Le papier est donc évidemment dans l'hôtel. Quant au cas où il serait sur la personne même du ministre, nous le considérons comme tout à fait hors de la question. — Absolument, — dit le préfet. Je l'ai fait arrêter deux fois par de faux voleurs, et sa personne a été smi* puleusement fouillée sous mes propres yeux. — Vous auriez pu vous épargner cette peine, — dît Dupin. — D... n'est pas absolument fou, je présume, et dès lors il a dû prévoir ces guet-q^ens^comme choses naturelles. — Pas abêolumaU fou, — c'est vrai, — dit G, — toutefois, c'est un poète, ce qui, je crois, n'en est pas fort éloigné. — > C'est vrai^ — dit Dupin, après avoir longuement et pensivement poussé la fumée de sa pipe d'écume, — bien que je me sois rendu moi-même coupable de certaine rapsodie. — Voyons, — • dis-je, — racontez-nous les détails précis, de votre recherche. — Le fait est que nous avons pris notre temps, et que nous avons cherché partout. J'ai une vieille expérience de ces sortes d'affaires. Nous avons entrepris la maison toute ^ti^, chambre par chamlm; nous avons eonsd

LA UETTEI VOLIAI.. cré à chacune les nuits de toute une semaine. Nous avons d'abord examiné les meubles de chaque appartement. Nous avons ouvert tous les tiroirs; et je présume que vous n'ignorez pas que pour un agent de police bien dressé, un tiroir secret est une chose qui n'existe pas. Tout homme qui dans une perquisition de cette nature, permet à un tiroir secret de lui échapper est une brute. La besogne est si facile qu'il y a dans chaque pièce une certaine quantité de volumes et de surfaces dont on peut se rendre compte. Nous avons pour cela des règles exactes. La cinquantième partie d'une ligne ne peut pas nous échapper. Après les chambres, nous avons pris les sièges. Les coussins ont été sondés avec ces longues et fines aiguilles que vous m'avez vu employer. Nous avons enlevé les dessus des tables. — Et pourquoi ? • — Quelquefois le dessus d'une table ou de toute autre pièce d'ameublement analogue est enlevé par une personne qui désire cacher quelque chose; elle creuse le pied de la table; l'objet est déposé dans la cavité, et le dessus remplacé. On se sert de la même manière des montants d'un lit. — Mais ne pourrions-nous pas deviner la cavité par la percussion ? — demandai-je. — Pas le moins du monde, si, en déposant l'objet, on a eu soin de l'entourer d'une bourre de coton suffisante. D'ailleurs dans notre cas nous étions obligés de procéder sans bruit, — Mais vous n'avez pas pu défaire, — vous n'avez pas pu démonter toutes les pièces d'ameublement dans lesquelles on aurait pu cacher un dépôt de la façon dont vous parlez. Une lettre peut être roulée en une spirale très-mince, ressemblant beaucoup par sa forme et son

Digitized by Google

ti LETTRE YOLÉË. 5*7 volume à une grosse aiguille à tricoter^
 et être ainsi insérée dans un bâton de chaise^ par exemple. Avez-vous
 démonté toutes les chaises? — • Non certainement^ mais nous avons fait
 mieux, nous avons examiné les bâtons de toutes les chaises de l'Atel^ et
 même les jointures de toutes les pièces de ameublement^ à l'aide d'un
 puissant microscope. S'il y avait eu la moindre trace d'un désordre récent,
 nous aurions infailliblement découvert à l'instant. Un seul grain de
 poussière causée par la vrille, par exemple, nous aurait sauté aux yeux
 comme une pomme. La moindre altération dans la colle, -7 un simple
 bâillement dans les jointures aurait suffi pour nous révéler la cachette. — Je
 présume que vous avez examiné les glaces entre la glace et le planchéage,
 et que vous avez fouillé les lits et les courtines des lits, aussi bien que les
 rideaux et les tapis. — Naturellement; et quand nous eûmes absolument
 passé en revue tous les articles de ce genre, nous avons examiné la maison
 elle-même. Nous avons divisé la totalité de sa surface en compartiments,
 que nous avons numérotés^ pour être sûrs de n'en omettre aucun; nous
 avons fait de chaque pouce, carré l'objet d'un nouvel examen au
 microscope, et nous y avons;» compris les deux maisons adjacentes. . Les
 deux maisons adjacentes| — m'écrian-je^; «-vous avez dû vous^ donner bien
 du mal. — Oui, ma foi ! Mais la récompense offerte est énorme. . . — Dans
 les maisons, comprenez-vous le sol ? — Le sol est partout pavé en briques.
 Comparativement, cela ne nous a pas donné grand mal. Nous avons
 examiné la mousse entre les briques, elle était intacte. — Vous avez sans
 doute visité les papiers de D...^ et les livres de la bibliothèque ?

b3 . Lk LETIES VOLÉB» — Certainement ; nous avons ouvert chaque paquet et chaque article; nous n'avons pas seulement ouvert les livres, mais nous les avons parcourus feuillet par feuillet, ne nous contentant pas de les secouer simplement comme font plusieurs de nos officiers de police. Nous avons aussi mesuré l'épaisseur de chaque reliure avec la plus exacte minutie, et nous avons appliqué à chacune la curiosité jalouse du microscope. Si Ton avait récemment inséré quelque chose dans une des reliures, il eût été absolument impossible que le fait échappât à notre observation. Cinq ou six volumes qui sortaient des mains du relieur ont été soigneusement sondés longitudinalement avec les aiguilles. — Vous avez exploré les parquets, sous les tapis. — Sans doute. Nous avons enlevé chaque tapis, et nous avons examiné les planches au microscope. . — Et les papiers des murst — Aussi. — Vous avez visité les caves? — Nous avons visité les caves. — Ainsi, — dis-je, — vous avez fait fausse route, et la lettre n'est pas dans Thôtel, comme vous le supposiez. — Je crains que vous n'ayez raison, — dit le préfet. — Et vous maintenant, Dupin, que me conseillez-vous de faire? — Faire une perquisition complète. — C'est absolument inutile! — répliqua G Au?si sûr que je vis, la lettre n'est pas dans l'hôtel ! — Je n'ai pas de meilleur conseil à vous donner, — dit Dupin. — Vous avez, sans doute, un signalement exact de la lettre ? — Oh 1 oui î — Et ici, le préfet, tirant un agenda, se mit à nous lire à haute voix une description minutieuse du document perdu, de son aspect intériem;, et spécia

LA LILKE VOLÉE. lément de Textérieur. Peu de temps wpxès avoir fini la lecture de cette description^ cet excellent homme prit congé (le nous, plus accablé, et Tesprit plus complète-^ ment découragé que je ne Tavais vu jusqu'alors. Environ un mois après, il nous fit une seconde visite^ . et nous trouva occupés à peu près de la même façon Il prit une pipe et un siège^ et causa de choses et d'autres»^ A la longue, je lui dis : — Eh bien ! mais, 6...««*, et vôtre lettre voléet Je pré* sume qu'à la fin vous vous êtes résigné à comprendre que ce n'est pas une petite besogne que d'enfoncer le mi*> nistre? — Que le diable remporte ! — J'ai pourtant recom^ mencé cette perqui^Uon, comme Dnpin me Ta conseillé ; mais, comme je m'en doutais, ç'a été peine perdue. De combien est la récompense offerte ? vous nom avez dit.. — demanda Dupin. — Mais... elle est très-forte... une récompense vraiment magnifique, — je ne veux pas vous dire au juste combien ; mais une chose que je vous dirai, c^est que je m'engagerais bien à payer de ma bourse cinquante mille francs à celui qui pourrait me trouver cette lettre. Le fait est que la chose devient de jour en jour plus urgente ; et la récompense a été doublée tout récemment. Mais, en vérité^ on la triplerait, que je ne pourrais faire mon devoir mieux que je T ai fait. — Mais... oui..* dit Dupin en traînant ses paroles au milieu des bouffées de sa pipe, — je oroish. rééllément, G , que vous n'avez pas fait... tout votre pos« sible... vous n'êtes pas allé au fond de la question. Vous pourriez faire.. • un peu plus, je pense du moins, hein f — Comment t — dans quel sens? -~ Mais«««. (une bouffée de fumée) vous pourriei«««»

LA LETTRE VOLÉE. (bouffée sur bouffée) prendre conseil en cette matifere, hemt — (Trois boudées de fumée.) — Vous rappelezvous l'histoire qu'on raconte d'Abernethy * î — Non] au diable votre Abernethy I ' — Assurément I au diable, si cela vous amuse ! — Or donc, une fois, un certain riche, fort avffire, conçut le dessein de soutirer à Abernethy une consultation médicale. Dans ce but, il entama avec lui, au milieu d'une société, UQjB conversation ordinaire, à travers laquelle il insinua au médecin son propre cas, conune celui d'un individu imaginaire. — No.us supposerons, — dit l'avare, — que les symptômes sont tels et tels; maintenant, docteur, que lui conseilleriez^vous de prendre? — Que prendre ? — dit Abernethy, — mais prendre conseil^ à coup sûr. — Mais, — dit le préfet, un peu décontenancé, — je suis tout disposé à prendre conseil, et à payer pour cela. Je donnerais vrammf cinquante miUe francs à qui^ conque me tirerait d'alfairé. Dans ce cas, — répliqua Oupin, ouvrant un tiroir et en timt un livre de mandats, ^ vous pouvez aussi bien me fam mr bon pour la somme susdite. Quand vous l'aurez signé, je vous remettrai votre lettre. Je fus stupéfié. Quant au préfet, il semblait absolument foudroyé* Pendant quelques minutes; il resta muet et immobile, regardant mon ieimi, la bouche béante, avec un. air incrédule et des yeux qui semblaient lui sortir de la tête; enfin, il parut revenir un peu à hii, il saisit une pkune, et après quelques hésitations, le regiu'd ébahi et * vide, il remplit et s%na nnbon de dnquante mille frmes, et le tendit à Dupin par-dessus la table. Ce dernier ^ Médecin anglais trèi-célèbre et trèsrexcentrique. — Ct B. Digiii^eu by Cookie

U IBTTIIB VOLÈtf. Texamina soigneusement, et le serra dans son pdrtefeuiàle ; puis ouvrant un pupitre^ il en tira une lettre et la donna au préfet. Notre fonctionnaire Fagrîppa dans une parfaite agonie do joie, l'ouvrit d'une main tremblante, jeta un coup d œil sur son contenu, puis attrapant précipitamment la porte, se rua sans plus de cérémonie hors de la chambre et de la maison^ sans avoir prononcé une syllabe depuis le moment où Dupin Tavait prié de remplir le mandat. Quand il fut partie mon ami entra dans quelques expUcations. — La police parisienne, — dit-il, — est excessivement habile dans son métier. Ses agents sont persévérants, ingénieux^ rusés^ et possèdent à fond toutes les connaissances que requièrent spécialement leurs fonctions. Aussi, quand 6 nous détaillait son mode de perquisition dans riiôtel D..., j'avais une entière confiance dans ses talents, et j'étais sûr qu'il avait fait une investigation pleinement suflisante, dans le cercle de sa spécialité. ^ Dans le cercle de sa spécialité ? — dis-je. —Oui, — dît Dupin ; — les mesures adoptées étaient pas seulement les meilleures dans l'espèce, elles furent aussi poussées à une absolue perfection. Si la lettre avait été cachée dans le rayon de leur investigation^ céB gail* lards l'auraient trouvée^ cela ne fait pas pour moi l'onabre d'un doute. Je me contentai de rire ; — mais Dupin semblait avoir dit cela fort sérieusement. • . —Donc, les mesures, —continua4-iL—étaieiA bonnes dans l'espèce et admirablement exécutées; elles avaient pour défaut d'être inapplicables au cas et à Thomme en question. Il y a tout un ordre de moyens singulièrement ii^énieux. qui sont pour le préfet une sorte de lit de Pro* Oiste^ sur lequel il adapte et garrotte tous ses plan». Hait •4 Digitized

LA URNUI VOLÉL il SUIS cesse par trop de profondeur oa par trop ae superficialité pour le cas en questicm^ et plus d'un écolier raisonnerait mieux que lui. J'ai connu un enfant de huit ans^ dont rinfaillibiUté au jeu de pair ou impair faisait l'admiration universelle. Ce jeu est simple^ on y joue avec des billes. L'un des joueurs tient dans sa main un certain nombre de ses billes, et demande à l'autre : Pair ou non ? Si celui-ci devine juste, il gagne une, bille; s'il se tronape^ il en perd une* L'enfant dont je parle gagnait toutes les billes de Técole. Naturellement, il avait un mode de divination, lequel consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de la finesse de ses adversaires. Supposons que son adversaire soit un parfait nigaud^ et levant sa main fet^ roée, lui demande : pair ou impair? Notre écolier répond : impair, — et il a perdu. Mais à la seconde épreuve, il gagne, car il se dit en lui-même : le niais avait mis pair la première fois, et toute sa ruse ne va qu'à lui faire mettre impair à la seconde ; je dirai donc : impair ; il dit impair^ et il gagne. Maintenant, avec un adversaire un peu moins simple, il aurait raisonné ainsi : ce garçon voit que, dans le premier cas, j'ai dit impair, et, dans le second, il se proposera, ^ c'est la première idée qui se présentera à lui, — une simple variation de pair à impair comme a fait le premier bête; mais une seconde réflexion lui dira que c'est là un changement trop simple, et finalement il se décidera à mettre pair comme, la première fois. Je dirai donc pair. — Il dit pair, et gagne. Maintenant C'est le mode de raisonnement de notre écolier, que ses camarades appellent la chance, — en damière anak^, qu'est-ce que c'est ? — C'est simplement, — dis-je, — une identification de l'intellect de notre raisonneur avec celui de son adversaire* *

LA LETTRE VOLÉE. 63 — C'est cela même, — dit Dupin ; — et quand je demandai à ce petit garçon par quel moyen il effectuait cette parfaite identification qui frisait tout son succès, H me fit la réponse suivante : * a Quand je veux savoir jusqu'à quel point quelqu'un - est circonspect ou stupide, Jusqu'à quel point il est bon ou méchant^ ou quelles sont actuellement ses pensées, je compose mon visage d'après le sien^ aussi exactement que possible, et j'attends alors. poiir savoir quels pensers ou quels sentiments naîtront dans mon esprit ou dans mon cœur» comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physionomie. » Cette réponse de Técolier enfonce de beaucoup toute la profondeur sophistique attribuée à La Rochefoucauld^ à La Bruyère, à Machiavel et à Campanella. ~ £t l'identification de l'intellect du raisonneur avec cehd de son adversaire dépend, si je vous comprends bien, de l'exactitude avec laquelle l'intellect de l'adversaire est apprécié. — Pour la valeur pratique^ c'est en effet la condition^ — répliqua Dupin, — et si le préfet et toute sa bande se sont trompés si souvent, c'est, d'abord, faute de cette identification, en second lieu, par uno appréciation inexacte, ou plutôt par la non-appréciation de i'intettigence avec laquelle ils se mesurent. Us ne voient que leurs propres idé^s ingénieuses ; et, quand ils cherchent quelque chose de caché, ils ne pensent qu'aux moyens dont ils se seraient servis pour le cacher. Ils ont fortement raison en cela que leur propre ingéniosité est une représentation fidèle de celle de la fbnie ; mais quand il se trouve un malfaiteur partirniior dont la fniesso diffère, en espèce, de la leur, ce malfaiteur, naturellement, les roule. Gela ne manque jamais i^uand son astuce est au-dessus de la leur, et cela arrive très&4^uemmeni même tfaaikd Digitized by Google

M L^à LBTTBB TOLÉB. elle est au-dessous. Ils ne varient pas leur système d'in* vestigation; tout au plus[^] quand ils sont incités par quelque ca[^] Insolite[^] — par quelque récompense extraordinaire, — Hs exagèrent et poussent à outrance leurs vieilles routines; mais ils ne changent rien à leurs-principes. Dans le cas de D..., par exemple, qu'a-iron fait pour changer le système d'opération ? Qu'est-ce que c'est que toutes ces perforations, ces fouilles, ces sondes, cet examen au microscope, cette division des surfaces en pouces carrés numérotés[^] — qu'est-ce que tout cela, si ce n'est l'exagération, dans son application, d'un des principes ou de plusieurs principes d'investigation> qui sont basés sur un ordre d'idées relatif à l'ingéniosité humaine, et dont le préfet a pris l'habitude dans la longue rbutine de ses fonctions? Ne voyez-vous pas qu'il considère comme chose démontrée que tous les hommes qui veulent cacher une lettre se servent, — si ce n'est {Aisément d'un trou fait à la vrille dans le pied d'une chaise, — au moins de quelque trou, de quelque coin tout à fait singulier dont ils ont puisé l'invention dans le même registre d'idées que le trou fait avec une vriilei^ê ft ne voyez-vous p; s aussi que des cadiettes aus» originale0l[ke sont employées que dans des occasions ordinaires, et ne sont adoptées que par des intelligences ordinaires; car dans tous les cas d'objets cachés, cette manière ambitieuse et torturée de cacher l'objet est, dans l^ç principe, présuabl[^]et présumée ; ainsi, la découverte ne dépend nullement de la perspicacité, mais simplement du soin . de la patience et de la résolution des chercheurs. Mais, quand le cas e^êt important, ou, ce qui revient au même aux yeux de la police, quand la récompense est considérable, on voit toutes ces belles qualités échouer infailliblement. Vous comprenez maintenant ce que je Digitizèu by C(.)0[^]1e

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

LA IETTRB VOLÉB. 65 voulais dire en affirmant que^ si la lettre volée avait été caehée dans le rayon de la perquisition de notre préfet^ en d'autres termes^ si le principe inspireur de Ta oachette avait été compris dans les principes du j»réfet, — il l'eût infailliblement découverte. Cependant, ce fonctionnaire'a été complètement mystifié ; et la cause première^ originelle^ de sa défaîte/gît dîans la supposition que le mi- ; nistre est un fou, parce qu'il s est fait une réputation de poète. Tous les fous sont poètes, — c'est la manière de voir du préfet, — et il n'est coupable que d'une fausise distribution du terme mbyen, en inférant de là que totis kft poètes sont fous. ' — Mais est-ce vraiment le poète? — demandai-je. — Je sais qu'ils sont deux frères, et ils se sont fait tous deux une réputation dans les lettres. Le ministre, je crois, a écrit un livre fort remarquable sur le calcul difPé^ rentiel et intégral. Il est le mathématicien, et non pas le poète. — Vous vous trompez ; je le connais fort bien ; il est poète et mathématicien. Comme poète et mathématicien, il a dû raisonner juste ; comme simple malhémalicien, il n'aurait pas raisonné du tout, et se serait ainsi mis u la merci du préfet. ^ Une pareille opinion, — dis-je, est faite pour m'étonner ; elle est démentie par la Voix du mondé en* tier. Vous n'avez pas l'intentiou de mettre à néant l'idée mûrie par plusieurs siècles. La raison mathématique est ÛBpaiB longtemps» regardée comme la raison pear excef* ienee» — Jly aà parier, — répliqua Dupin, en citant Chamfort, — que toute idée publique^ toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre. Les mathématiciens, — je vous accorde cela, — ont fait de leur mieux pour propager Ferréur populaire dont vous 4*

Digitized

66 LA LETTRE VOLÉE. parlez, et qui, bien qu'elle ait été propagée comme vérité, n'en est pas moins une parfaite erreur. Par exemple, ils nous ont, avec un art digne d'une meilleure cause, accoutumés à appliquer le terme analyse aux opérations algébriques. Les Français sont les premiers coupables de cette tricherie scientifique ; mais, si l'on reconnaît que les termes de la langue ont une réelle importance , — si les mots tirent leur valeur de leur application, — oh ! alors, je concède qu'analyse traduit algèbre, à peu près comme en latin ambitus signifie ambition; religio, religion ; ou homines honesti, la classe des gens honorables. — Je vois, — dis-je, — que vous allez vous faire une querelle avec un bon nombre d'algébristes de Paris ; — mais continuez. — Je conteste la validité, et conséquemment les résultats d'une raison cultivée par tout procédé spécial autre que la logique abstraite. Je conteste particulièrement le raisonnement tiré de l'étude des mathématiques. Les mathématiques sont la science des formes et des quantités; le raisonnement mathématique n'est autre que la simple logique appliquée à la forme et à la quantité. La grande erreur consiste à supposer que les vérités qu'on nomme purement algébriques sont des vérités abstraites ou générales. Et cette erreur est si énorme que je suis émerveillé de l'unanimité avec laquelle elle est accueillie. Les axiomes mathématiques ne sont pas des axiomes d'une vérité générale. Ce qui est vrai d'un rapport de forme ou de quantité est souvent une grossière erreur relativement , à la morale, par exemple. Dans cette dernière science il est très-communément faux que la somme des fractions soit égale au tout. De même en chimie, l'axiome a tort. Dans l'appréciation d'une force motrice, il a également tort ; car deux moteurs, chacun étant d'une puissance • donnée, n'ont pas, nécessairement, quand ils sont assoGoogle

LA LETTRE VOtiB. 67 ciés, une puissance égale à la somme de leurs puissances prises séparément. Il y a une foule d'autres vérités mathématiques qui ne sont des vérités que dans des Ifanites de rapport. Mais le mathématicieft argumente incorrigiblement d'après ses vérités finies, comme si elles étaient d'une application générale et absolue, — valeur que d'ail* leurs le monde leur attribue, Bryant^ dans sa très-remar^ qvable Mythologie, mentionne une source analogue d^erreurs, quand il dit que, bien que personne ne croie aux fables du paganisme^ cependant nous nous oublions nousmêmes sans cesse au point d'en tirer des déductions, comme si dles étaient des réalités vivantes. Il y a d'ail«> leurs chez nos algébristes, qui sont eux-mêmes des païens, de certaines fables païennes auxquelles on ajoute foi^ et dont on a tiré des conséquences, non pas tant par une abs^ce de mémoire que > par un incompréhensible trouble du cerveau. Bref, je n'ai jamais rencontré de pur mathématicien en qui on put avoir confiance en dehors de ses racines et de ses équations ; je n'en ai pas connu un seul qui ne tînt pas clandestinement pour article de foi que JE* -H est absolument et inconditionnellement égal à q. Dites à Tun de ces Messieurs, enmanère d'expérience, si cela vous amuse, que vous croyez à la possibilité de cas OÙ + px ne serait pas absolument égal à q, et quand vous lui aurez fait comprendre ce que vous voulez dire, mettez-vous hors de sa portée et le plus lestement possible; car, sans aucun doute, il essaiera de vous assommer. Je veux dire^ — continua Dupin, pendant que je me contentais de rire de ses dernières observations, ^ que si le ministre n'avait été qu'un mathciaaiicien, le préfet n'aurait pas été dans la nécessité de me souscrire ce billet. Je le connaissais pour un mathématicien et un poète, et j'avais pris mes mesures en raison de sa capa^

68 Là LGITTRb VOLÉE cité, et en tenant compte des circonstances où il se trouvait placé. Je savais que c'était un homme de cour et im « intrigant déterminé. Je réfléchis qu'un pareil homme devait indubitablement être au courant des pratiques de la police. Evidemment, il devait avoir prévu, — et l'événement l'a prouvé^ «— les gnet-apens qui lui ont été préparés. Je me dis qu'il avait prévu les perquisitions secrètes dans son hôtel. Ces fréquentes absences noc» tûmes que notre bon préfet avait saluées comme des adjuvants positifs de son futur succès, je les regardais simplement comme des ruses, pour faciliter les libres recherches de la police et lui persuader plus facilement que la lettre n'était pas dans i'hôteL Je sentais aussi que toute la série d'idées relatives aux principes invariables . de Taction policière dans les cas de perquisition, — idées que je vous expliquais tout à l'heure, non sans quelque peine, — Je sentais^ — dis-je, — que toute cette série d'idées avait dû nécessairement se dérouler dans Tesprit du ministre. Gela devait impérativement le conduire à dédaigner toutes les cachettes vulgaires. Cet homme-là ne pouvait pas être assez faible pour ne pas deviner que la cachette la plus compliquée, la plus profonde de son hôtel serait aussi peu secrète qu'une antichambre ou une armoire pour les yeux, les sondes, les vrilles et les microscopes du préfet. Enfin je voyais qu^l avait dû viser nécessairement à la simplicité, s'il n'y avait pas été induit par un goût naturél. Vous vous rappelez sans doute avec quels éclats de rire le préfet accueillit l'idée que j'exprimai dans notre première entrevue, à savoir que si le mystère Tembarrassait si fort, c'était peut-être eu raison de son absolue shnplicité. . . « ^ — Oui, — dis-je, — je me rappelle parfaitement son Digitized by Google

tA tBTTRB VOLÉE. 09 hilarité. Je croyais vraiment qu'il allait tomber dans des attaques de narfs. — Le monde matériel, — continua Dupin, ^ est plein d'analogies exactes avec rimmatériel^ et c'est ce qui donne une couleur de vérité à ce dogme de rhétorique, qu'une métaphore ou une comparaison peut fortifier un argument aussi bien qu'embellir une description. Le principe de la force d'inertie, par exemple, semble identique dans les deux natures, physique et métaphysi- ' que; un gros corps «st plus difficilement mis en mouvement qu'un petite et sa quantité de mouvement est en proportion de cette difficulté; voilà qui est aussi positif que cette proposition analogue : les intellects- d'une vaste capacité , qui sont en même temps plus impétueux^ plus constants et plus accidentés .dans leur mouvement que ceux d'un degré inférieur^ sont ceux qui se meuvent le moins aisément, et qui sont le plus emharrassés d'hésitation quand ils se mettent en marclie. Autre exemple : avez-vous jamais remarqué quelles sont les enseignes de boutique qui attirent le plus l'attention ? — Je n'ai jamais songé à cela, — dis-je. — Il existe, — reprit Dupin, — un jeu de divination, qu'on joue avec une carte géographique. Un des joueurs prie quelqu'un de deviner uii mot donnée — un nom de ville, de rivière, d'état ou d'empire, — enfin un mot quel- . conque compris dans Tétendue bigarrée et embrouillée de la carte. Une personne novice dans le jeu cherche eu général à embarrasser ses adversaires en leur donnant à deviner des noms écrits eu caractères imperceptibles; mais les adeptes du jeu choisissent des mots en gros caractères, qui s'étendent d'uu bout de la carte à l'autre* Ces mots-Ui, conune les enseignes et les affiches à let* très énormes, échappent à l'observateur pai 'e fait même de leur excessive évidence; etici^ToubU matériel est pré*

70 LA LXTTRB YOLÉB. cisément analogue à l'inattention morale d'un esprit qui laisse échapper les considérations trop palpables, évidentes joscpi'à la banalité et rimportunité* Mais c'est là un cas, à ce qu'il semble, un peu au-dessiv ou au-dessous de l'intelligence du préfet. Il n'a jamais «: u probable ou possible que le ministre eût déposé sa leM e juste sous le nez du monde entier^ comme pour mêv k empêcher un individu quelconque de Tapercevoir. Mais plus je réfléchissais à l'audacieux, an distinctif et brillant esprit de D..., — à ce fait qu'il avait du toujours , avoir le document sous la main^ pour en faire immédiate-» ment usage, si besoin était, — et à cetautre faifque, d'après la démonstration décisive fournie par le préfet, ce document n'était pas caché dans les limites d'une perquisition^ Ordinaire et en règle^ — plus je me sentais convaincu que le ministre pour cacher sa lettre avait eu recours à l'expédient le plus ingénieux du monde, le plus large, qui était de ne pas même essayer de la cacher. Pénétré de ces idées, j'ajustai sur mes yeux une paire de lunettes verled; et je me présentai un beau matin, comme par hasml, à rhôtel du ministre. Je trouve D..« chez lui, bâillant, flânant, musant, et se prétendant accablé d'un suprême ennui. D... est peut-être l'homme le plus réellement énergique qui soit aujourd'hui, mais c'est feulement quand il est sûr de n'être vu de personne. Pour n'être pas en reste avec lui, je me plaignis de la faiblesse de mes yeux et de la nécessité de porter des lunettes. Mais derrière ces lunettes j'inspectais soigneusement et minutieusanent tout l'appartement, en faisant lero blant d'être tout à la convensation de mon hôte. #e donnai une attention spéciale à un vaste bureau auprès duquel il était assis, et sur lequel gisaient pêlemêle des lettres diverses et d'autres papiers, avec ua ou deux instruments de musique et quelques livres* Digitized by Google

U LETTRE VOIAb. ?I Après un long examen^ fait à loisir, je n'y vis rien qui pût exciter particulièrement mes soupçons. • A la longue, mes yeux, en faisant le tour de la chambre, tombèrent sur un misérable porte-cartes, orné de clinquant, et suspendu par un ruban bleu crasseux'à un petit bouton de cuivre au-dessus du manteau de la cheminée. Ce porte-cartes, qui a\ ait trois ou quatre compartiments, contenait cinq ou six cartes de visite et une lettre unique. Cette dernière était fortement salie et chiffonnée. Elle était presque déchirée en deux^ par le «nilieu, comme si on avait eu d'abord l'intention de la déchirer entièrement, ainsi qu'on fait d'un objet sans valeur; mais on avait vraisemblablement changé d'idée. Elle portait un large sceau noir avec le chiffre de O... très en évidence, et était adressée au ministre lui-même. La suscription était d^une écriture de femme très-fine. On l'avait jetée négligemment, et même, à ce qu'il semblait, assez dédaigneusement dans l'un des compai'timents supérieurs du piurte-cartes. A peine eus-je jeté un coup d'oeil sur cette lettre, que je conclus que c'était celle dont j'étais en quête. Évidemment elle était, par son aspect, absolument ditlérente de celle dont le préfet nous avait lu une description si minutieuse. Ici, le sceau était large et noir, avec le chiSk

n LA USTTRB VOLÉS, dérouter un iadiscrèt en lui offrant toutes
 les apparences d'un document sans valeur, -7 tout cela, en y ajoutant la
 situation impudente du document mis en plein sous les yeux (If tous les
 visiteurs et concordante ainsi exactement avec mes poncLusions
 antérieures, — tout cela, — dis-je, était fait pour corroborer décidément les
 soupçons de quelqu'un venu avec le parti pris du soupçon. Je prolongeai
 ma visite aussi longtemps que jpossible, et, tout en soutenant une discussion
 très-vive avec le ministre sur un point que je savais être pour lui d'un iatérôt
 toujours nouveau, je gardais invariablement mon attention braquée sur la
 lettre. Tout en faisant cet examen, je réfléchissais sur son aspect extérieur et
 sur la manière dont elle était arrangée dans le porte-cartes, et à la Ion* gue
 je tombai sur une découverte qui mit à néant le léger doute qui pouvait me
 rester encore. En analysant les bords du papier, je remarquai qu'ils étaient
 plus éraillés que nature. Ils présentaient l'aspect cassé d'un papier dur, qui,
 ayant été plié et foidé par le couteau à papier, a été replié dâfis le sens
 inverse, mais dans les mêmes plisqui constituaient sa forme première. Cette
 découverte me « ■ suffisait. Il était clair pour niui que la lettre avait été
 retournée'comiQ^ un gant, repliée et recachetée. Je souhai: iàiiéh&t^(^ au!
 ministre, et je pris soudainement congé de lui, en ouï»liant une tabatière en
 or sur son bureau. ■ -.Le matin suivant, je vins pour chercher ma tabatière,
 éi nous reprîmes très-vivement la conversation de la veille. Mais, pendant
 que la discussion s'engageait, uiae détonation très-forte, comme un coup de
 pistolet, se fii entendre sous les fenêtres de Thotel, et fut suivie des cris et
 des vociférations d'une foule épouvantée. D... se précipita vers une fenêtre,
 l'ouvrit, et regarda dans la rue. En même, temps, j -allai droit au porte-
 cartes, jt/ ^ris la lettre, je la mis dans ma poche, et je la remplaçai par
 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

LA LETTUS VOLÉS. 73 r une adtre» une espèce de fae-simile (quant à l'extérieur) que j'avais soigneusement préparé chez moi, en contrefaisant le chilfre de D... à l'aide d'un sceau de niio de pain. Le tumulte de la rue avait été causé par le caprice in* sensé d'un homme armé d'un fusil. Il avait déchargé sm arme au milieu d'une foule de femmes et d'enfants. Mais ^ comme elle n'était pas chargée à balle ^ on prit ce drùle pour un lunatique ou un ivrogne, et on lui permit àa continuer son chemin. Quand ii fut partie D... se rôтира de la fenêtre, où je l'avais suivi immédiatement après^ m'élre assuré de la précieuse lettre. Peu d'instant après, je lui dis adieu. Le prétendu fou était un homme payé par moi . - Alais quel était votre but, — demandai-je à mon ami, — en remplaçant la letlre par une contrefaçon? N'eût-il pas été plus simple, dès votre première visite, de vous en emparer^ sans autres précautions, et de vous tn aller t — D..., — répliqua Dupin, — est capable de tout, et, déplus, c'est un homme solide. D'ailleurs, il a dans son hôtel des serviteurs h sa dévotion. Si j'avais fait l'extravagante tentative dont vous parlez^ je ne serais pas sorti vivant de chez lui. Le bon peuple de Paris n'aurait plus entendu parler de moi. Mais, à part ces considérations, j'avais un but particulier. Vous connaissez mes sympathies politiques. Dans cette affaire j'agis comme partisà?) de la dame en question. Voilà dix-huit mois que le minîs* Ire la tient en son pouvoir. C'est elle maintenant qui tient, puisqu'il ignore nue la lettre n'est plus chez lui, et qu'il va vouloir procéder à son chantage habituel. 11 va donc infailliblement opérer lui-même et du premier, coup sa ruine politique. Sa chute ne sera pas moins précipitée que ridicule. On parle fort lestement du facilis descensua 6 uiyiu^uCi Oy Google

74 * LA UTTM voiin^ Aoemt; mm, én matière d'escalades, on peut dire ce que la Catabmi disait du chant : Il est plus facile de monter que de descendra. Dans le cas présent, je n'ai aucune sympathie, — pas même de pitié pour cnUii qui va descendre. D..., c'est le vrai monstrum horrendum, — un homme de génie sans principes. Je vous avoue^ cependant, que je ne serais pas fâché de connaître le caradère exar t de ses pensées, quand, mis au défi par celle que le préfet appelle une certaine personne, il sera réduit à ouvrir la lettre que j'ai laissée pour lui dans son portecartes* — Comment! est-ce que vous y avez mis quelque chose de particulier ? — Eh mais ! il ne m'a pas semhlé tout à fait convenable de laisser rintérieur en blanc^ — cela aurait eu rair d'une insulte. Une fois, à Vienne, D... m'a joué un vilain tour, et je lui dis d'un ton tout à fait gai que je m'en souviendrais. Aussi, comme je savais qu'il éprouverait une certaine curiosité relativement à la personne par qui il se trouvait joué, je pensai que ce serait vraiment dommage de ne pas lui laisser un indice quelconque. Il connaît fort bien mon écriture, et j'ai copié tout au beau mUieu de la page blanche ces mots : Un dessein si funeste, S'il n'est digne d'Âtrée» est digne de Ttiyeste. .Vous trouverez cela dans VAirée de Crébillon.

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

* LE SCARABÉE D'OR. Oh I okl qu'e!»l-co que cela ? Ce
gnrç.on a une lolie daQi les jambet! îi b été mordu pw U {Toui de iravtn,) Il
y a quelques années, je me liai intimement avec un monsieur William
Legrand. li était d'une anci^ne^far mille protestante^ et jadis il avait été
riche; mais une série de malheârs Pavait réduit à la misère. I^our éviter
l'humiliation de ses désastres, il quitta la Nouvelle-Orléans^ la ville de ses
aïeux^ et établit sa demeure dans Tile de Sullivan^ près Cbarieston^ dans la
Caroline du Sud. Cette lie est des plus singulières. Elle n'est guère com- •
posée que de sable de mer et a environ trois milles de long. Eu largeur, elle
n'a jamais plus d'un quart de mille. Elle est séparée du continent par une
crique à peiné visible^^ qui filtre à travers une masse de roseaux et de vase,
renikz-vous habituel des poules d'eau. La végétation, comme on peut le
supposer, est pauvre, ou, pour ainsi dire, naine. On n'y trouve pas d'arbres
d'une certaine dimension. Vers Fextrênûié occidentate, à l'endroit où
s'élèvent le fort Ifoulfrie et quelques misérables bâtisses de bois habitées
pendant l'été par les gens qui fuient les poussièrejss et les fièvi?es de
Gharleston, on rencontre ^ il est vrai, le palmier nain sétigère;
mais^outel'il^, ài'^ ception de ce point occidental et d'un espace triste et
blanchâtre qui borde la mer, est couverte d'épaisses broussailles de m^rte
odoriférant, si .estimé par les bor-. Digitized by Google

76 LE SCARABÉE d'oR. ticultureurs anglais. L'arbuste y monte souvent à une hauteur de quinze ou vingt pieds; il y forme un taillis presque impénétrable et charge l'atmosphère de ses parfums. Au plus profond de ce taillis, non loin de l'extrémité orientale de Tile, c'est-à-dire de la plus éloignée, Le grand s'était bâti lui-même une petite luitte, qu'il occupait quand, pour la première fois et par hasard, je fis sa connaissance. Cette connaissance mûrit bien vite en amitié, — car il y avait, certes, dans le cher reclus de quoi exciter l'intérêt et l'estime. Je vis qu'il avait reçu une forte éducation, heureusement servie par des facultés spirituelles peu communes, mais qu'il était infecté de misanthropie et sujet à de malheureuses alternatives d'enthousiasme et de mélancolie. Bien qu'il eût chez lui beaucoup de livres, il s'en servait rarement. Ses principaux amusements consistaient à chasser et à pêcher, ou à flâner sur la plage et à travers les myrtes, en quête de coquillages et d'échantillons entomologiques; — sa collection aurait pu faire envie à un Swamuierdani. Dans ces excursions, il était ordinairement accompagné par un vieux nègre nommé Jupiter, qui avait été aiiVanchi avant les revers de la famille, mais qu'on n'avait pu décider, ni par menaces ni par promesses, à abandonner son jeune nmssa]Viil; i[considérait comme son droit de le suivre partout. Il n'est pas improbable que les parents de Le grand, jugeant que celui-ci avait la tête un peu dérangée, se soient appliqués à confirmer Jupiter dans son obstination, dans le but de mettre une espèce de gardien et de surveillant auprès du fugitif, i Sous la latitude de l'île de Sullivan, les hivers sont rarement rigoureux, et c'est un événement quand, au déchu de l'année, le feu devient indispensable. Cependant, vers le milieu d'octobre 48., il y eut une journée d'un froid remarquable. Juste avant le coucher du soleil, je

LB SCARABÊB D'OR. 77 me frayais un chemin à travers les taillis vers la hutte de mon ami, que je n'avais pas vu depuis quelques semaines; je demeurais alors à Charleston, à une distance de neuf milies de Vi\le, et les facilités pour aller et revenir étaient bien moins grandes qu'aujourd'hui. En arrivant à la hutte, Je frappai selon mon habitude, et, ne recevant pas de réponse, je cherchai la clef où je savais qu'elle était cachée, j'ouvris la p^^ et j'entrai. Un beau feu flambait dans le foyer. Celait une surprise, et, à coup sûr, une des plus agréables. Je me débarrassai de mon paletot^ je traînai un fauteuil auprès des bûches pétillantes, et j'attendis patiemment l'arrivée de mes hôtes. Peu après la tombée de la nuit, ils arrivèrent et me firent un accueil tout à fait cordial. Jupiter, tout en riant d'une oreille à l'autre, se donnait du mouvement et préparait quelques poules d'eau pour le souper. Legrand était dans une de ses crises d'enthousiasme ; — car de quel autre nom appeler cela ? Il avait trouvé un bivalve inconnu, formant un genre nouveau, et^ mieux encore, il avait chassé et attrapé, avec l'assistance de Jupiter, un scarabée qu'il croyait tout à fait nouveau, et sur lequel il désirait avoir mon opinion le lendemain matin. — Et pourquoi pas ce soir? — demandai-je, en me frottant les mains devant la flamme, et envoyant mentalement au diable toute la race des scarabées. * — Ah ! si j'avais seulement su que vous étiezicit — dit Logrand; — mais il y a si longtemps que je ne vous ai vul Êt comment pouvais-je deviner que vous me rendriez visite justement cette nuit? En revenant au logis, j'ai Rffcontré le lieutenant G...., du fort, et très-étourdiment je lui ai prêté le scarabée ; de sorte qu'il vous sera im. possible de le voir avant demain matin. Restez ici cette nuit, et j'enverrai Jupitejir le chercher au lever du soleil* C'est bien la plus ravissante chose de la création t cxiyij^uu Ly

Google

■/H LE SCARABÉE d'OR. — Quoi? — le lever du soleil? — Eh non ! que diable ! — le scarabée. Il est d'une » , brillante couleur d'or, — gros à peu près comme une grosse noix, — avec deux taches d'un noir de jais à une extrémité du dos, et une troisième, un peu plus allongée, à l'autre. Les antennes sont. . . — Il n'y a pas du tout d'étain sur lui Massa Will, je vous le parie, — interrompit Jupiter; — le scarabée est un scarabée d'or, d'or massif, d'un bout à l'autre, dedans et partout, excepté les ailes; — je n'ai jamais vu de ma vie un scarabée à moitié aussi lourd. — C'est bien, mettons que vous ayez raison, Jup, — répliqua Legrand un peu plus vivement, à ce qu'il me semblait, que ne le comportait la situation, — est-ce une raison pour laisser brûler les poules? La couleur de l'insecte, — et il se tourna vers moi, — suffirait en vérité à rendre plausible l'idée de Jupiter. Vous n'avez jamais vu un éclat métallique plus brillant que celui de ses élytres; mais vous ne pourrez en juger que demain matin. En attendant, j'essaierai de vous donner une idée de sa forme. Tout en parlant, il s'assit à une petite table sur laquelle il y avait une plume et de l'encre, mais pas de papier. Il chercha dans un tiroir, mais n'en trouva pas. — N'importe, — dit-il à la fin, — cela suffira. Et il tira de la poche de son gilet quelque chose qui me fit l'effet d'un morceau de vieux vélin fort sale, et il ^ La prononciation du mot antenne fait commettre une méprise au nègre qui croit qu'il est question d'étain : Dey aint no Hn in him. Calembour intraduisible. Le nègre parlera toujours dans une espèce de patois anglais, que le patois nègre français n'imiterait pas mieux que le bas-normand ou le breton ne traduirait l'irlandais. En se rappelant les orthographes figuratives de Balzac, on se fera une idée de ce que ce moyen un peu physique peut ajouter de pittoresque et de comique, mais j'ai dû renoncer à m'en servir, faute d'équivalent. — C, B. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

LB 8CABABÊB d'OR. 79 fit dessus une espèce de croquis à la plume. Pendant ce teflips^ J'avais gardé ma place auprès du feu^ car j'avais touj'outs très-froid. Quand son dessin fut achevé^ il me le passa^ sans se lever» Comme je le recevais de sa main, un fort grognement se lit entendre, suivi d'un grattement à la porte. Jupiter ouvrit^ et un énorme terre-neuve, appartenant à Legrand, se précipita dans la chambre, sauta sur mes épaules et m'accabla de caresses ; car je m'étais fort occupé de lui dans mes visites précédentes. Quand ii eut fini ses gambades^ je rtîgardai le papier, et, pour dire la vérité, je me trouvai passablement intrigué par le des sindemonami. — Oui I — dis-je, après l'avoir contemplé quelques minutes, — c'est là un étrange scarabée, je le confesse; il est nouveau pour moi; je n'ai jamais rien vu d'approchant, à moins que ce ne soit un crftne ou une tête de mort, à quoi il ressen^ble plus qu'aucune autre chose qu'il m'ait jamais été donné d'examiner. — Une tête de mort l — répéta Legrand. — Ah ! oui, il y « un peu de cela sur le papier, je comprends* Les deux taches noires supérieures font les yeux, ei la frfus longue qui est plus bas figure une bouche, n'est-ce pas? D'ailleurs la forme générale est ovale — C'est peutêtre cela, — - dis-je ; — mais je crains, Legiand, que vous ne soyez pas trèsHurtiale.. J'attendrai que j'aie vu la bête elle-même, pour me faire une idée quelconque de sa physionomie. — Fort bien l je ne sais comment cela se fait, — ditrii, un peu piqué, — je dessine assez joliment, ou du moins je le devrais, — car j'ai eu de bons maîtres, et je me flatte de n'être pas tout à fait une brute. — Mais alors, mon cher camarade, — dis-je, — vouB^ plaisantez; ceci est un crftne fort passable, je puis même dire que c'est un crâne parfait, d'après toutes les idées ^ kj i^Lo Ly Google

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

80 LB 8CARABÉB D'OR» reçues relativement à cette parie de l'ostéologie, — et votre scarabée serait le plus étrange de tous les scarabées, du monde, s'il ressemblait à ceci. Nous pourrions établir là-dessus quelque petite superstition saisissante. Je presuihi que vous noiuinrez vulre inseele scarubœas ca* put hominis, ou quelque chose d'approchant ; — il y a dans les livres d'histoire naturelle beaucoup d'appellations de ce genre. — Hais où sont les antennes dout vous palliez? — Les antennes 1 — dit Legraud^ qui s'échauffait inexplicablement; — vous devez voir les antennes, j'en suis .sûr. Je les ai faites aussi distinctes qu'elles le sont dans r original, et je présume que cela est bien sulfisant. — A la bonne heure, — dis-je; — mettons que vous les ayez faites, — toujours est- il vrai que je ne les vois pas. Et je lui tendis le papier^ sans ajouter aucune remarque, ne voulant pas le pousser à bout; mais j'étais fort étonné de la tournure que raliaire avait prise ; sa mauvaise humeur m iiriliguait, — et, quant au croquis de i'inaccte^ il n'y avait positivement pas d antennes visibles» et Tensemble ressemblait^ à s'y méprendi^c, à l'image ordinaire d'une léte de mort. Il reprit sou papier d un air maussade, et il était au moment de le froisser, sans doute pour le jeter dans le feu, quand^ son regard étant tombé par hasard sur le dessin, toute son attention y p irot enchaînée. Eu un instant^ son visage devint d'un rouge intense, puis excès>ivement pâle. Pendant quelques minutes, sans bouger de sa place, il continua à examiner minutieusement le dessin. A la longue, il se leva, prit une chandelle sur la table, et alla s'asseoir buv un oollre, à l'autre extrémité de la chambre. Là, il recommc^ nça à examiner curieusement le papier, le tournant dans tous les sens. Néanmoins il ne dit rien, et sa conduite me causait un étonnement extrême ; mais je Digitizûu by C(.)0^1e

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

LB SCARABÉB D'OE. 81jugeai prudent de n'exaspérer par aucun commentaire sa mauvaise humeur croissante. Enfin, il tira delà poche de son habit un portefeuille, y serra soigneusement le papier, et déposa le tout dans un pupitre qu'il ferma à clef. Il revint dès lors à des allures plus calnies, mais son premier enthousiasme avait totalement disparu. Il avait Tair plutôt concentré que boudeur. A mesure que la soi« rée s'avavançait, il s'absorbait de plus en plus dans sa rêverie, et aucune de mes saillies ne put l'en arracher. Primitivement, j'avais eu l'intention ^ passer la nuit dans la cabane, comme j'avais déjà Mi plus d'une fois ; mais, en voyant rhumeur de mon hôte, je jugeai plus convenable de prendre congé. Il ne ùl aucun effort pour me retenir ; mais, quand je partis, il me serra la main avec une cordialité encore plus vivo que de coutume. Un mois environ après cette aventure, — et durant cet intervalle je n'avais pas entendu parler de Legrand, — je reçus à Charleston une visite de son serviteur Jupiter. Je n'avais jamais vu le bon vieux nègre si complètement abattu, et je fus pris de la crainte qu'il ne fût arrivé à mon ami quelque sérieux malheur. — Eh bien, J up, — dîs-je, — quoi de neuf? Comment va ton maître ? — Dame! pour dire la vérité, massa, il ne va pas aussi bié'n qu'il devrait. — Pas bien l vraiment je suis navré d'apprendre cela. Mais de'quoi se plaint-il ? —Ah I voilà la question I — il ne se plaint jamais de ' rien, mais il est tout de même bien malade. — Bien malade, Jupiter i — Eli l que ne disais-tu cela tout de suite? Est- il au lit? — Non, non, il n*est pas au lit l II n'est bien nulle part; — voilà justement où le soulier me blesse; — - j'ai l'esprit très-inquiet au sujet du pauvre Massa Will. • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

92 U SCARABÊB D'oa, — Jupiter, je voudrais hion
coinjM'pndre quelque chose à tout ce que tu lue racontes là. Tu dis que ton
iiiailie est malade. Ne t'a-t-il paa dit de quoi il souffire ? — Oh! massâ^
c'est bien inutile de se creuser la tête. — Massa Will dit qu'il n'a absolument
rien; — mais alors, pourquoi donc d'en va-t-il^ deçà et delà, tout pensif les
regards sur son chemin, la tête basse, les épaules voûtées^ et pftle comme
une oie? Et pourquoi donc fali-il toujours^ et toujours^, des chillres ? — il
fait quoi, Jupiter ? ^ U Aiit des chiffres avec des signes sur une ardoise, -î-
les signes les plus bizarres que j'aie jamais vus. Je commence à avoir peur^
tout de même. 11 faut que j'aie tour jours un œil braqué sur lui, rien que sur
lui. L'autre jour, il m'a échappé avant le lever du soleil^ et il a décampé pour
toute la sainte journée. J'avais coupé un bon kUon exprès pour lui
administrer une correction de tous les diables quand il reviendrait; — mais
je suis si bête que je n'en ai pas eu le courage ; —il a l'air si malheureux 1.
— Ah ! vraiment ! — Eh bien ! après tout, je crois que tu as mieux fait
d'être indulgent pour le pauvre garçon. — Il ne faut pas lui donner le fouet,
Jupiter ; — il n'est peut-être pas en état de le supporter. — Miais ne peux-tu
pas te faire une idée de ce qui a occasionné cette ma* ladie, ou plutôt ce
changement de conduite? Lui est-il arrivé quelque ciiose de fâcheux depuis
que je vous ai vus ? — Non, massa, il n'est nen arrivé de fâcheux depuis
lors, — mais avant cela, ~ oui^ — j'en ai peur, — c'était le jour même que
vous étiez là-bas. — Comment ? que veux4u diré? — Eh ! massa, je veux
parler du scarabée, voilà tout. Du quoi? Digitized by

I LB SCA&ABÉE D'(m. 83 — Du scarabée ; — je suis sûr que Massa Will a été mordu quelque part à la tête par ce scarabée d'or. — Et quelle raison as-tu, Jupiter, pour faire une pareille supposition ? — Il a bien assez de pincettes pour cela, massa, et une bouche aussi. Je n'ai jamais vu un scarabée aussi endiablé ; — il attrape et il mord tout ce qui rapproche. Massa Will Tavait d'abord attrapé, mais il Ta bien vite lâché, je vous assure ; — c'est alors^ sans doute, qu'il a été mordu. La mine de ce scarabée et sa bouche ne me plaisaient guère, certes ; — aussi je ne voulus pas le prendre avec mes doigts ; mais je pris un morceau de papier, et j'empoignai le scarabée dans le papier ; je renveloppai donc dans le papier, avec un petit morceau de papier dans la bouche ; — voilà commentée m y pris. — Et tu penses donc que ton maître a été réellement mordu par le scarabée, et que cette morsure l'a rendu malade ? — Je ne pense rien du tout, — je le sais *. Pourquoi donc rêve-t-il toujours d'or, si ce n'est parce qu'il a été mordu par le scarabée d'or ? J'en ai déjà entendu parler, de ces scarabées d'or. — Mais comment sais-tu qu'il rêve d'or ? -r Comment je le sais ? parce qu'il en parle, même eu dormant ; — - voilà comment je le sais. — Au fait, Jupiter, tu as peut-être raison ; mais à quelle bienheureuse circonstance dois-je l'honneur de ta visite aujourd'hui ? — Que voulez-vous dire, massa ? — M'apportes-tu un message de M. Legrand ? ' • i Calemlioar. I noté' poar / ftnow. — Je

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

84 LB 8CAKADÊB D'OB. — Non^ massa^ je vous appi)рте une lettre que voici. Et Jupiter me tendit uo papier où je lus : a Mon cher, «Pourquoi donc ne vous ai-je pas vu depuis si longtemps? J'es|)ère que vous n'avez pas été ass*^/, onfanl pour vous fornaiiser d'uue pelile brus(|uene de uia part; mais non,— cela est par trop improbable. « Depuis que je vous ai vu, j'ai eu un g^rixnd sujet d'in* quiétude. J'ai quelque chose à vous dire, mais a peine sais-je couimeiU vous le dire. Sais-je même si je vous le dirai? a Je n'ai pas éiê tout à fait l)ien depuis quelques jours, «t le pauvre vieux Jupiter m'ennuie insupportablement par toutes ses bonnes intentions et attentions. Le croiriezvous? Il avait, l'autre jour, préparé un gros bâton à TeiTet de me chfiller, pour lui avoir échappé et avoir passé la journée, seul, an milieu dos collnies, sur le continent, le crois vraiment quemaniauvaise miue m'a seule sauvé de la baslonuade. a Je n'ai rien ajouté à ma collection depuis que nous nous sommes vus. a Revenez avec Jupiter, si vous le pouvez sans trop d'inconvénients. Venez, venez. Je désira vous voir ce soir, pour affaire grave. Je vousassure que c'est de la plu\$ haute importance. a Votre tout dévoué, a William Llguand. » Il y avait dans le ton de cette lettre quelque chose qui me causa une forte inquiétude. Ce style dittérait absolument du style habituel de Legrand. A quoi diable rêvaitii? Quelle nouvelle lubie avait piis po:3^cs5ioa de sa tiop Digitized by Google

LE SCARABÉE D'QR, 85 « excitable cervelle? Quelle affaire de ti haute importancê pouvait-il avoir à accomplir? Le rapport de Jupiter ne présageait rien de bon; — je tremblais que la pressioQ continue de l'infortune n'eût, à la longue, singulièrement dérangé la raison de mon ami. Sans hésiter un instant, je me préparai donc à accompagner le nègre. En arrivant au quai, je remarquai une faux et trois bûches, toutes également neuves, qui gisaient au fond du bateau dans lequel nous allions nous embarquer, — Qu'est-ce que tout cela signifie, Jupiter ? — demandai-je. Ça, c'est une faux, massa, et des bûches. — Je le vois bien ; mais qu'est-ce que tout cela fait ici ? — Massa Will m'a dit d'acheter pour lui cette faux et CCS bûches à la ville, et je les ai payées bien cher; cela nous coûte un argent de tous les diables. '—Hais, au nom de tout ce qu'il y a de mystérieux, qu'est-ce que ton Massa Will a à faire de faux et de bûches? — Vous m'en demandez plus que je ne sais ; lui-même, massa, n'en sait pas davantage; le diable m'emporte si je n'en suis pas convaincu. Mais tout cela vient du scarabée. Voyant que je ne pouvais tirer aucun éclaircissement de Jupiter dont tout rentendement paraissait absorbé par le scarabée, je descendis dans le bateau, et je déployai la voile. Une belle et forte brise nous poussa bien vite dans la petite anse au nord du fort Moultrie, et après une promenade de deux milles environ nous arrivâmes à la hutte. Il était à peu près trois heures de l'après-midi. Legraod nous attendait avec une vive impatience. Il me serra la main avec un empressement nerveux qui m'alanda et renforça mes soupçons naissants. Son visage était d'une pâleur spectrale, et ses yeux, naturellement fort enfoncés, brillaient d'un état surnaturel. Après quelques questions Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

M IM BGA1ABtB vfOW. rdaiives à sa santé^ je lui deiuaudai^ ne trouvant rien de mieux à dire, si le lieutenant G...» lui avait enfin rendu son scarabée. — Ohj oui ! — répliqua-t-il en rougissant beaucoup, — je le lui ai repris le lendemain t^atin. Pour rien au monde je ne me séparerais de œ scarabée. Savex^vous bien que Jupiter a tout à fait raison à son égard t — En (|uoi ? — deniandai-je, avec un triste pressentiment dans le cœur. — En supposant que c'est un scarabée d'or véritable. Il dit ceta avec un sérieux profond, qui me fit indici* blement mal. — Ce scarabée est destiné à faire ma fortune, — conlinua-t-il^ avec un sourire de triomidie, — à me réintégrer dans mes possessions de famille. Est-U donc étonnant que je le tienne en si haut prix? Puisque la Fortune a jugé bon de me Toctroyer, je n'ai qu'à en user convenablement, et j'arriverai jusqu'à Tor dont, il e\$t rindice. Jupiter^ apporte-le*-moi. — Quoi? le scarabée, massa ? J'aime mieux n'avoir rien à démêler avec le scarabée; — vous saurez bien le * prendre vous-même. Lèkdessus^ Legrand se leva avec un air grave et imposant^ et alla me chercher Hnsecte sous un globe de verre où il était déposé. C'était un superbe scarabée, inconnu à cette époque aux naturalistes, et qui devait avoir un grand prix au point de vue scientifique. Il portait à Tune des extrémités du dos deux taches noires et rondes, et à l'autre une tache de forme allongée. Les élytres étaient' excessivement dures et luisantes et avaient positivement respect de l'or bruni. L'insecte était remarquablement lourd, et^ tout bien considéré, je ne pouvais pas trop bl^mer Jupiter de son opinion ; mais que Legrand s^entendii avec lui sur ce sujet^ voilà ce qu'il m'était impossible de . Kj L y Google

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

LE SCARABÉE D'OR. 87 eomprendi^^ et^ quand il se serait agi de ma yiej-je n'aurais pas trouvé le mot de Fénigme. — Je vous ai envoyé chercher, — dit-il d'un ton magnifique^ quand j^eus adievé d^^miner rmsecie^ ~ je vous ai envoyé chercher pour vous deniMider conseil et assistance dans raccoaipissement des vues de la Destinée et du scarabée... — Moaioher Legrandj^T-m'éc^iai-je en rinierroioipant^ «-vous n'êtes certainement pas-bien, et vous feriez beaucoup mieux de prendre quelques précautions. Vous allez vous mettre au lit, et je resterai auprès de vous quelques jours^ jusqu'à qe que vous soyez rétabli. Vous avez la fièvre, et... — Tâtez mon poul, — dit-il. Je le tâtai, et, pour dire la vérité, je ne trouvai pas le plus léger symptôme de fièvre. — liais vous pourriez bien être malade sans avoir la fièvre. Permettez-moi, pour cette fois seulement, de filtre le médecin avec vous. Avant toutes choses, allez vous mettre au lit. Ensuite... — Vous vous trompez/-^ interrompitil je sois aussi bien que je puis espérer de T^re dans Pétat d'exeitatira que j'endure. Si réellement vous voulez me voir tout à fait bien, vous soulagerez cette excitation. — Et que taut-il faire pour cela? — C'est très*facil£. Jupiter et moi^ nous partoas pour une expédition dans les collines, sur le continent, et nous avons besoin de l'aide d'une personne en qui nous puissions absolument nous fier. Vous êtes cette ^rsonne uni* que. Que notre ^treprise échoue ou réussisse , VettàUh tion que vous voyez, en moi maintenant sam égatenent apaisée. — J'ai le vif désir de vous servir en toutes choses, — répliquai-je; -r mais préteud^îz-vous dke que cet infer*

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

LS SCARABÉE d'OB. liai scarabée ait quelque rapport avec votre expédition dans les collines? Oui, certes. — Alors^ Legrand, il m'est impossible de coopérer k une entreprise aussi parfaitement absurde. — J'en suis (àché, — très-fâché, — car il nous faudra tenter Taffaire à nous seuls. A vous seuls l Ah I le malheureux est fou, à coup sûr f — HaiS; voyons^ combien de temps durera votre absence? — Probablement toute la nuit. Nous allons partir immédiatement, et, dans tous les cas, nous serons de retour au lever du soleil. — Et vous me promettez, sur votre honneur, que ce caprice passé, et i'attairedu scarabée — bon Dieu! — vidée à votre satisfaction, vous entrerez au logis, et que vous y suivrez exactement mes prescriptions, comme celles de votre médecin? — Oui, je vous le promets ; et maintenant partons, car nous n'avons pas de temps à perdre. J'acixympagnai mon ami, le cœur gros. A quatre heures, nous nous mîmes en route, Legrand, Jupiter, le chien et moi. Jupiter prit la faux et les bûches; il insista pour s'en charger, plutôt, à ce qu'il me parai, par crainte de laisser un de ces instruments daus la main de son maitre que par excès de zèle et de complaisance. Il était d'ailleurs d'une humeur de chien, et ces mots: Damné scaraU'el furent les seuls qui lui échappèrent tout le long du voyage. J'avais, pour ma part, la charge de deux lanternes sourdes; quantàLeg^d, il s'était contenté du scarabée, qu'il portait attaché au bout d'un morceau de ficelle, et qu'il faisait tourner autour de lui, tout en marchant, avec des airs de magicien. Quand j'observais ce symptôme suprême de démence dans mon pauvre ami, je ^ ij i^uo Ly Google

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

LB SCAHABÈÈ O'OR. 89 pouvais à peine retenir mes larmes. Je pensai toutefois qu'il valait mieux épouser sa fantaisie, au moins pour le moment^ ou jusqu'à ce que je pusse prendre quelques mesures énergiques avec chance de succès. Cependant^ j'essayais^ mais fort inutilement^ de le sonder relativement au but de l'expédition. Il avait réussi à me persuader de raccompagner, et semblait désormais peu disposé à lier conversation sur un sujet d'une si maigre importance. A toutes mes questions, il ne daignait répondre que par un : Nous verrons bien ! Nous traversâmes dans un esquif la crique à la pointe de l'ilC; et^ grimpant sur les terrains montueux de la rive opposée^ nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, à travers un [] ly^ horriblement sauvage et désolé, où il était impossible de découvrir la trace d'un pied humain. Le- ' grand suivait sa route avec décision, s'arrêtant seulement de temps en temps pour consulter certaines indications qu'il paraissait avoir laissées lui-même dans une occasion précédente. Nous marchâmes ainsi deux heures environ, et le soleil était au moment de se coucher quand nous entrâmes . dans une région infiniment plus sinistre que tout ce que nous av ions vu j nsqu'alors. C'était une espèce de plateau près du sonuui l d une montagne affreusement escarpée, . couverte de bois de la base au sommet, et semée d'énormes blocs de pierre qui semblaient éparpillés péleméle sur le sol , et dont plusieurs se seraient infailliblement précipités dans les vallées inférieures sans le secours des arbres contre lesquels ils s'appuyaient. De profondes ravines irradiaient dans diverses directions et doimaient à la scéné un caractère de solennité plus lugubre. La plate-forme naturelle sur laquelle nous étions grimétait si profondément encombrée de ronces que nous Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

90 . U fiCARABÈB d'or. vIrm bien que^ sans la faux, il nous etA été impossUile de nous frayer un passage. Jupiter, d'après les ordres de son maître, commença à nous éclaircir un chemin jusqu'au pied d'un tulipier gigantesque qui se dressait, eu cmnpagnie de huit ou dix chèoes^ sur la plate-forme, et les LU passait tous, ainsi que tous les arbres que j'avMS vus jusqu'alors, par la beauté de sa forme et de son feuillage, par rimmense développement de son branchage et par la migesté générale de son aspect. Qufnd nous eûmes atteint cet arbre, Legrand se tourna vers Jupiter, et lui demanda s'il se croyait capable d'y grimper. Le pauvre vieux parut légèrement étourdi par cette question, et resta quelques instants sans rendre. Cependant il s'approcha de rénorme tronc, en fit lentement le tour et l'examina avec une attention minutieuse. Quand il eut achevé son examen, il dit simplement : — Ouf, masto; Jup n'a pas vu d'arbre où il ne puisse ^liuiper. _ Alors,. monte; allons, allons ! et rondement! car il fera bientôt trop noir pour voir ce que nous faisons. Jusqu'où faut-ii monter, massa? — demanda Jupiter. — Grimpe d'abord sur le tronc, et puis je te dirai quel cheniHi tu dois suivre, — Ah ! un instant ! — prends ce scarabée avec toi. - ^Le scarabée. Massa Wilil — le scarabée d'or! — cria le nègre reculant de frayeur ; — pourquoi donc Éautil que je porte avec moi ce scai'abée sur l'arbre î — Que je sois damné si je le fais l — Jup, A vous avez peur, vous, un grand nègre, un gros et fort nè^re, de toucher à un petit insecte m wt et inolFensit^ eh bien ! vous pouvez l'emporter avec cette ficelle mais, si vçus ne l'emportez pas avec vous d'une

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

LS SCARABfiB D^OR, 91 manière ou d'une auire^ je serai dans la cruelle nécessité de vous fendre la tête avec cette bêche. — !• Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc^ massa? — - dit Jup^ que la honte rendait évidemment plus complaisant; — il faut toujours que vous cherchiez noise à votre vieux nègi^e. C'était une farce^ voilà tout. Moi^ avoir peur du scarabée ! je m'en soucie bien^ du scarabée ! Et il prit avec précaution Textrémé bout de la corde, et, maintenant Tinsecte aussi loin de sa personne que les circonstances le permettaient^ il se mit en devoir de grimper à l'arbre. Dans sa jeunesse, le tulipier, ou Liriodendron Tulipi» ferariy le plus magnifique des forestiers américains, a un tronc singulièrement lisse et s'élève souvent à une grande hauteur^ sans pousser de branches latérales; mais quand il arrive à sa maturité, l'écorce devient rugueuse et inégale, et de petits rudiments de branches se manifestent en grand nombre sur le tronc. Aussi l'escalade, dans le cas actuel, était beaucoup plus diffieie en apparence qu'en réalité. Embrassant de son mieux l'énorme cylindre avec ses bras et ses genoux, empoignant avec les mains quelques-unes (les pousses, appuyant ses pieds nus sur les autres, Jupiter, après avoir failli tomber une ou deux fois, se hissa à la longue jusqu'à la première grande fourche, et sembla dès lors regarder la besogne comme virtuellement accomplie. En effet, le risque principal de rentreprise avait disparu^ bien que le brave nègre se trouvât à soixante ou soixante-dix pieds du sol. — De quel côté faut-il que j'aille maintenant, Hassa Will? — demanda-t-il. — Suis toujours la plus grosse branche, — ceUe de ce côté,—* dit Legrand. Le nègre kii obéit promptement, et apparemment sans trop de peine; il monta, monta toujours plus haut, de Digiiizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

u scabablb d'oi. sorte qu'a la fin sa |>ersontie lampaiilo et ramassée disparut dans l'épaisseur du feuillage; il était tout à fait invisible. Alors sa voix lointaine se fit entendre; U criait: — Jilsqu uii faut-il monter encore? ^ A quelle hauteur es-tu ? — demanda Legrand. — Si baut^ si haut, — répliqua le nègre^ — que je peux voir le ciel à travers le sommet de Tarbre. — Ne t'occupe pas du ciol^ niais fais attention à ce que je te dis. Regarde le tronc, et compte les branches audessous de toi, de ce côté. Combien de branches as-tu passées! — Une, deux, trois, quatre, cinq; — j'ai passé cinq grosses branches, massa, de ce côté-ci. — Alors, monte encore d une branche. Au bout de quelques minutes^ sa voix se fit entendre de nouveau. Il annonçait qu'il avait atteint la septième branche. — Maintenant, Jup, — cria Legrand, en proie à une agitation manifeste, — il faut que tu trouves le moyen de ^avancer sur cette branche aussi loin que tu pourras. Si tu vois quelque chose de singulier, tu me le diras. Dès lors, le peu de doutes que j'avais essayé de condisscrver relativement à la démence de mon pauvre ami pai*urent complètement. Je ne pouvais plus ne pas le considérer comme frappé d'aliénation mentale, et je conunençai à iii'in(inlcler scricuseincnt des moyens de le ramener au logis. Pendant ([uc je méditais sur ce que j'avais de mieux à faire, la voix de Jupiter se fit enteadre de nouveau. — J'ai bien peur de m'aventurer un peu loin sur celte branche ; — c est uue branche morte presque daus toute sa longueur. ^ — Tu dis bien que c'est une branche morte, Jupitert cria Legrand d'une voix tremblante d'émotion. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

LE SCAUA0ËE 0 OR. 03 — • Oui/ massa, morte comme un vieux clou de porte^ c'est une affaire faite^ — elle est bien morte, tout à fait sans vie. — ^ Au nom du ciel^ que faire?— demanda Legrand, qui semblait en proie à un vrai désespoir. — Que faire? — dis-je^ heureux de saisir l'occasion pour placer un mot raisonnable, — retourner au logis et nous aller couchT. Allons, venez! — Soyez gentil, mon camaradti. — Il se fait tard, et puis souvenez-vous de votre promesse. — Jupiter, — criait-il, sans m'écouter le moins du monde, — m'entends-tu ? — Oui, Massa Will, je vous entends parfaitement. — Entame donc le bois avec ton couteau, et dis-moi si tu le trouves bleu pourri. — Pourri; massa, assez pourri, — répliqua bientôt le nègre, — mais pas au^si pouni qu'il pourrait rêlrc. Je pourrais m'avenlurer un peu plus sur la branche, mais moi seul. — Toi seul î — qu'est-ce que tu veux dire? — Je veux parler du scarabée. Il est bien lourd, le scarabée. Si je le lâchas d'abord^ la branche porterait bien, sans casser, le poids d'un nègre tout seul. — Infernal coquin ! — cria Legrand, qui avait l'air fort soulagé, — quelles sottises me cbantes-tu là ? Si tu laisses tomber l'insecte, je te tords le cou. Fais-y attention, Jupiter j — tu m'entends, n'est-ce pas ? — Oui, massa, ce n'est pas la peine de traiter comme ça un pau\Te nègre. ' — Eh bien ^ écoute-moi, maintenant ! — Si tu te hasardes sur la l)ranf:he aussi loin que tu pourras le faire sans danger, et sans lâcher le scarabée, je te ferai ca« Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

94 deaii d'un dollar (i'argent aussitôt que tu soras descendu. — J'y vaiSi Maâsa Will, —m'y voilà, — répliqua lc;itcmcnt le nègre, — je suis presque au boni. — Au bout! — cria Legrand, frès-radouot. — Veux-tu dire que tii es au bout de celte branche? • — Je suis bienlùt au bout, massa; — oh l ob ! oh l Stûgneur Dieu l miséricorde ! qu'y a-t-U sur Tarbre ? — Eh bien t — cria Legrand, au comble de la joie^ — qu'est-ce qu'il y a ? — Eli ! ce n'est rien qu'un crâne; — quelqu'un a laissé sn té te sur l'arbre, et les corbeaux ont becqueté toute la viande. — On crftne^ dis-tu ? — Très-bien ! — Comment est-Il attaché à la branche? — qu'est-ce qui le retient? — Oh ! il tient bien^ — mais il faut voir. — Ah l c'est une drôle de chose, sur ma parole ; — il y a un gros clou dans le crftne^ qui le retient à Farbre. — Bien ! maintenant, Jupiter^ fais exactement ce que je vais te dire; — tu m'euteuds î — Oui, massa. — Fai^ien altentîon ! — trouve Toeil gauche dw crâne. ^ Oh ! oh l voilà qui est dxdle ! il n'y a pas d'œii gauche du tout. — Maudite stupidité l Sais-tu distinguer ta maiu droite de ta main gauchie? — Oui, je sms^ — je sais tout cela; ma main gauche . est celle avec laquelle je fends le bois. — Sans doute, tu es gaucher; et ton œil gauche est du même côté que ta main gauche* Maintenant, je suppose, tu peux trouver Toril gaudie du crftne, ou la place où était Pœil gauche. As-tu trouvé? D y eut ici ime longue pause. Entin, le nègre demanda : — L'œil gauche du crâne est aussi du môme côté que la main gauche du crftneî— Biais le crÀne n'a pas de

Digitized by Go

roaÎDS du topt! — Gela ne fait rien ! j'ai trouve Fœil gauche^ —
 voilà Voà gauche ! Que faut-il faire maintenant? — Laisse filer le scarabée
 à travers, aussi loin que la ficelle peut aller; mais {>rends bien garde de
 lâcher le bout de la corde. — Voilà qui est fait^ Massa Will; c'était chose
 facile de faire passer le scarabée par le trou; — tenez, voyez-ie descendre.
 Pendant tout ce dialogue, la personne de Jupiter était resiée invisible; mais
 l'insecte qu'il laissait filer apparaissait maintenant au bout de la ficelle, et
 brillait comme une boule d'or brunie aux derniers rayons du soleil cou*
 chant, dont quelques-uns éclairaient encore faiblement l'éminence où nous
 étions placés. Le scarabée en descendant émergeait des branches, et, si
 Jupiter l'avait laissé tomber, il serait tombé à nos pieds. Legrand prit
 immédiatement la faux et éclaircit un espace circulaire de trois ou quatre
 yards de diamètre, juste au-dessous de rinsecte, et, ayant achevé cette
 besogne, ordonna à Jupiter de lâcher la eosde et de descendre de Tarbre.
 Avec un soin scrupuleux, mon ami enfonça dans la terre une cheville, à
 l'endroit précis où le scarabée était tonibé, et tira de sa poche un ruban à
 mesurer. 11 Fatta^ cba par un bout àTendroit du tronc de l'arbre qui était le
 plus près de la cheville, le déroula jusqu'à la cheville, et continua ainsi à le
 dérouler dans la direction donnée par ces deux points, — la dieville et le
 tronc, «—«jusqu'à la distance de cinquante pieds. Pendant ce temps, Jupiter
 nettoyait les ronces avec la faux. Au point ainsi trouvé, il enfonça une
 seconde cheville, qu'il prît comme centre, et autour duquel il décrivit
 grossièrement un cercle de qiiatre pieds di^ diamètre environ, n s'empara
 alors d'une bêche, en donna uneà JuDigitizeû by Google

06 LE SCARABEE d'oE. pîter, une à moi^ et nous pria de creuser aussi vivement que possible. Pour parler franchement, je n'avais jamais eu beaucoup de goût pour un pareil amusement^ et dans ie cas présent je m'en serais bien volontiers passé; car la nuit s'avançait, et je me sentais passablement fiitiguétle l'exercice que j'avais déjà pris; mais je ne voyais aucun moyen de m'y soustraire, et je tremblais de troubler par un refus la prodigieuse sérénité de mon pauvre ami. Si j'avais pu compter sur Taide de Jupiter, je n'aurais pas hésité à ramener par la force notre fou chez lui ; mais je connaissais trop bien le caractère du vieux nègre pour espérer son assistance, dans le cas d'une lutte personnelle avec son maître, et dans n'importe quelle circonstance. Je ne dou* tais pas que Legrand n'eût le cerveau infecté de quelqu'une des innombrables superstitions du Sud relatives aux trésors enfouis, et que cette imagination n'eût été confirmée par la trouvaille du scarabée, ou peut-être même par Tobstination de Jupiter à soutenir que c'était un scarabée d'or véritable. Un esprit tourné à la folie pouvait bien se laisser entraîner par de i)ai eilles suggestions, surtout quand elles s'accordaient avec ses idées favorites préconçues; puis je me rappelais le discours da pauvre garçon relativement au scarabée, indice de safin^ tune! Par-desbus tout, j'étais cruellement tounnenlé et embarrassé; mais enfin je résolus de faire contre fortune bon cœur et de bêcher de bonne volonté, pour con* vaincre mon visionnaire le plus tôt possible, par une démonstration oculaire, de l'inanité de ses rêveries. Nous allumâmes les lanternes, et nous attaquâmes notre besi^eavec un ensemble et un zèle dignes d'une cause plus rationnelle ; et, comme la lumière tombait sur nos personnes et nos outils, je ne pus m'empêcher de songer que nous composions un groupe vraiment pittoresque^ . Kj L y Google

LS SCARABÉE 99 et que, si quelque intrus était tombé par hasard au milieu de nous, nous lui aurions apparu comme faisant une besogne bien étrange et bien suspecte. Nous creusâmes ferme deux heures durant. Nous parlions peu. Notre principal embarras était causé par les aboiements du chien qui prenait un intérêt excessif à nos travaux. A la longue^ il devint tellement turbulent^ que nous craignîmes qu'il ne donnât l'alarme à quelques rôdeurs du voisinage, — ou plutôt, c'était la grande appréhension de Legrand^ — car, pour mon compte, je me serais réjoui de toute interruption qui m'aurait permis de ramener mon vagabond à la maison. À la fin^ le vacarme fut étouffé, grâce à Jupiter qui, s'élançant hors du trou avec un air furieusement décidé, musela la gueule de ranimai avec une de ses bretelles, et puis retourna à sa tâche avec un petit rire de triomphe très-grave. Les deux heures écoulées, nous avions atteint une profondeur de cinq pieds, et aucun indice de trésor ne se montrait. Nous fîmes une pause générale^ et je commençai à espérer que la farce touchait à sa fin. Cependant Legrand, quoique évidemment très-déconcerté, s'essuya le front d'un air pensif et reprit sa bêche. Notre trou occupait déjà toute l'étendue du cercle de quatre pieds de diamètre ; nous entamâmes légèrement cette limite^ et nous creusâmes encore de deux pieds. Rien n'apparut. Mon chercheur d'or, dont j'avais sérieusement pitié, sauta enfin hors du trou avec le plus affreux désappointement écrit sur le visage, et se décida, lentement et avec regret, à reprendre son habit qu'il avait été avare de se mettre à l'ouvrage. Pour moi, je me gardai bien de faire aucune remarque. Jupiter, à un signal de son maître, commença à rassembler les outils. Cela fait^ et le chien étant démuselé^ nous reprîmes notre chemin dans un profond silence.

9H LE fICABABte d'OR. Nous avions peut être fait une douzaine de pas, quand JLegrand^ poussant un terrible juron^ sauta sur Jupiter et Fenipoigna au collet. Le nègre stupéfait ouvrit les yèui et la bouche dans toute leur ampleur^ lâcha les bèches et tomba sur les genoux. — Scélérat ! criait Legrand, en faisant siffler les syllabes entre ses dents^ — infernal noir ! gredin de noir ! parle, te dis-je ! — réponds-moi à Tinstant, et surtout ne prévarique pas ! — Quel est, quel est ton œil gauche ? — Ah ! miséricorde ! Massa Will I n'est-ce pas là, pour sûr, mon œil gauche ? — rugissait Jupiter épouvanté, plaçant sa main sur l'organe droit de la vision, et l'y maintenant avec Topiniâtreté du désespoir, comine s'il eût craint que son matire ne voulût le lui arracher. — Je m'en doutais ! — je le savais bien ! hurra ! — vociféra Legrand, en lâchant le nègre, et exécutant une série de gambades et de cabrioles, au grand étonnement de son domestique, qui, en se relevant, {«omenait, sans mot dire, ses regai'ds de son maître à moi et de moi à son maître. — Allons, il nous faut retourner, — dit celui-ci ; — la partie n'est pas perdue. Et il reprit son chemin vers le tulipier. — Jupiter^ — dit^ii, quand nous fumes arrivés au pied de l'arbre, — viens Ici ! — Le crâne est-il cloué à la branche iavec la face tournée à Textérieur ou tournée contre la branche ? — La face est tournée à l'extérieur^ massa, de sorte que les corbeaux ont pu manger, les yeux sans aucune peine« — Bien. Alors, est-ce par cet œil-ci ou par celui-là que tu as fait couler le scai'abée ? Et Legrand touchait alternativement les deux yeux de . Jupiter. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

L£ SGAKABÉB d'OR. 99 ^ Par cet œii-ciy massa^ — • par Vaâl gauche^ — juste comme vous me l'aviez dit. Et c'était encore son œil droit qu'indiquait le pauvre nègre« — AUons^ allons! il nous faut recommencer. Alors, mon ami dans la folie duquel je voyais maintenant, ou croyais voir certains indices de métiode, reporta la cheville qui marquait l'endroit où le scarabée était tombé, à trois pouces ver» Touest de sa première position. Étalant de nouveau sou cordeau du point le plus rapproché du tronc jusqu'à la cheville, comme il avait déjà fait, . et «continuant à l'étendre en ligne droite à une distance de cinquante pieds^ il marqua un nouveaii point éloigné de plusieurs yards de l'endroit où nous avions précédemment creusé. Autour de ce. nouveau centre^ un cercle fut tracée un peu plus large que le premier^ et nous nous mimes derechef à jouer de la bèÂe. l'étais effroyablement fatigué ; mais, sans me rendre compte de ce qui occasionnait uu changement dans ma pensée> je ne sentais plus une aussi gmide aversion peur le labeur qui m'était imposé. Je m'y intéressais inexplicablement; je dirai plusy jô me sentais excité. Peut-être y avait-il dans toute l'extravagante conduite de Legrand un certain air délibéré, une certaine allure prophétique qui m'impressionnaient moimême.. Je bêchais ardemment, et éd temps à autre je me surprénais cherchant, pour ainsi dire, des yeux, avec un sentiment qui ressemblait à de l'attente, ce trésor imaginaire dont la vision avait affolé mon infortuné camarade. Daus un de ces moments où ces rêvasseries s'étaient plus singulièrement emparées de moi, et comme nous avions déjà travaillé une heure et demie à peu près, nous fûmes de nouveau interrompus par les violents hurlements du ohien» Son inquiétude^ daus le premier Digitized by

100 LB SCARABÉE d'OR cas, n'était évidemment que le résultat d'une ciiprice ou d'une gaieté folle; mais cette fois elle prenait un ton plus violent et plus caractérisé. Comme Jupiter s'efforçait de nouveau de le museler, il fit une résistance furieuse, et, bondissant dans le trou, il se mit à gratter fiévreusement la terre avec ses griffes. En quelques secondes, il avait découvert une masse d'ossements humains, formant deux squelettes complets, et mêlés de plusieurs boutons de métal, avec quelque chose qui nous parut être de la vieille laine pourrie et émietlée. Un ou deux coups de bâton firent sauter la lame d'un grand couteau espagnol; nous creusâmes encore, et trois ou quatre pièces de monnaie d'or et d'argent apparurent éparpillées. A cette vue, Jupiter put à peine contenir sa joie, mais la physionomie de son maître exprima un affreux désappointement. Il nous supplia toutefois de continuer nos efforts, et à peine avait-il fini de parler que je trébuchai et tombai en avant; la pointe de ma botte s'était engagée dans un gros anneau de fer qui gisait à moitié enseveli sous un amas de terre fraîche. • Nous nous remîmes au travail avec une ardeur nouvelle; jamais je n'ai passé dix minutes dans une aussi vive exaltation. Durant cet intervalle, nous déterrâmes complètement un coffre de bois de forme oblongue, qui, à en juger par sa parfaite conservation et son étonnante dureté, avait été évidemment soumis à quelque procédé de minéralisation, — peut être au bichlorure de mercure! Ce coffre avait trois pieds et demi de long, trois de large et deux et demi de profondeur. Il était solidement maintenu par des lames de fer forgé, rivées et formant tout autour une espèce de treillage. De chaque côté du coffre, près du couvercle, étaient trois anneaux de fer, six en tout, au moyen desquels six personnes pouvaient s'en emparer. Tous nos efforts réunis ne l'ouvrirent pas.

LB SCARABÉE d'oE. 101 léassirent qu'à le déranger légèrement de son lit Nous vîmes tout de suite Timpossibilité d'emporter un si énorme , poids. Par bonheur, le couvercle n'était retenu que par deux verrous que nous fîmes glisser^ — tremblants et pantelants d'anxiété. En un instant^ un trésor d*une va- * . leur Incalculable s'épanouit, étincelant^ devant nous. Les rayons des lanternes tombaient dans la fosse, et faisaient jaillir d'un amas confus d'or et de bijoux des éclairs et des splendeurs qui nous éclatioussaient positivement les yeux. ^ Je n'essaierai pas de décrire les sentiments avec lesquels je contemplais ce trésor. La stupéfaction^ comme ou peut le supposer, dominait tous les autres* Legrand paraissait épuisé par son excitation même, et ne prononça que quelques paroles. Quant à Jupiter, sa figure devint aussi mortellement pâle que cela est possible à une figure de nègre. Il semblait stupéfié^ foudroyé. Bientôt il tomba sur ses genoux dans la fosse, et, plon

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

102 tK 8CABADÉB D'OE. les deux tiers de son contenu^ et nous pûmes enfin, mais 1)011 sans peine encore, l'arracher de son trou. Les objets que nous en avions tirés furent déposés parmi les ronces, et confiés à la garde du chien, à qui Jupiter enjoignit * strictement de ne bouger sous aucun prétexte, et de ne pas même ouvrir la bouche jusqu'à notre retour. Aiors nous nous mîmes précipitamment en route avec le coffre; nous atteignîmes la hutte sans accident, mais après une fa« ligue effroyable et à imeiieuie du matin. Épuisés comme nous Fêtions, nous ne pouvions inmiédiatement nous remettre à la besogne, c'eût été dépasser les forces de la nature. Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures, puis nous soupftmes ; enfla nous nous remîmes en route pour les montagnes, munis de trois gros sacs que nous trouvâmes par bonheur dans la huUe. Nous arrivâmes un pe^ avant quatre heures à notre fosse, nous nous partageâmes aussi également que possible le reste du butin, et, sans nous donna* la peine de combler

LE SCARABÉE D'OR. 103 supposé. Il y avait en espèces plus de 450 000 dollars — en estimant la valeur des pièces aussi rigoureusement que possible d'après les tables de l'époque*. Dans tout cela il n'y avait pas une parcelle d'argent. Tout était en or de toute date et d'une grande variété : monnaies française, espagnole et allemande, quelques guinées anglaises, et quelques jetons dont nous n'avons jamais vu aucun modèle. Il y avait plusieurs pièces de monnaie très-grandes et très-lourdes, mais si usées qu'il nous fut impossible de déchiffrer les inscriptions. Aucune monnaie américaine. Quant à l'estimation des bijoux, ce fut une affaire un peu plus difficile. Nous trouvâmes des diamants, dont quelques-uns très-beaux et d'une grosseur singulière — en tout cent dix, dont pas un n'était petit; dix-huit rubis d'un éclat remarquable; trois cent dix émeraudes, toutes très-belles; vingt et un saphirs et une opale. Toutes ces pierres avaient été arrachées de leurs montures et jetées pêle-mêle dans le coffre. Quant aux montures elles-mêmes, dont nous fîmes une catégorie distincte de l'autre or, elles paraissaient avoir été broyées à coups de marteau, comme pour rendre toute reconnaissance impossible*. Outre tout cela, il y avait une énorme quantité d'ornements en or massif; — près de deux cents bagues ou boucles d'oreilles massives; de belles chaînes au nombre de trente, si j'ai bonne mémoire; quatre-vingt-trois crucifix très-grands et très-lourds; cinq encensoirs d'or d'un grand prix; un gigantesque bol à punch en or, orné de feuilles de vigne et de figures de bacchantes largement ciselées; deux poignées d'épée merveilleusement travaillées, et une foule d'autres objets de valeur et dont j'ai perdu le souvenir. Le poids de toutes ces valeurs dépassait 350 livres; et dans cette estimation j'ai omis cent quatre-vingt-dix-sept montres d'or superbes, dont trois valaient bien chacune 500 dollars. Plusieurs étaient très-vieilles, et sans aucun

104 LB 9CABABËK d'OB* valeur comme pièces d'horlogerie, les mouvements ayant plus ou moins souffert de l'action corrosive de la terre; , ônaïs toutes étaient magnifiquement ornées de pierreries^ et les bottes étaient d'un grand prix. Nous évalûmes cette nuit le contenu total du coffre à un million et demi de dollars ; et, lorsqu'un peu plus tard nous disposâmes des bijoux et des pierreries^ — après en avoir gardé quelques-uns pour notre usage personnel^ — nous trouvâmes que nous avions singulièrement sous-évalué le trésor. Lorsque nous eûmes enfin terminé notre inventaire, et que notre terrible exaltation fut en grande partie apaisée^ Legrand» qui voyait que je mourais d'impatience de posséder la solution de cette prodigieuse énigme, entra dans un détail complet de toutes les circonstances qui s'y rapportaient. — Vous vous rappelez, — dit-il^ le soir où je vous fis passer la grossière esquisse que j'avais faite du scara* boo. Vous vous souvenez aussi que je fus" passablement choqué de voir insistance à me soutenir que mon dessin ressemblait à une tête de mort. La première fois que vous lâchâtes cette assertion, je crus que vous plaisantiez ; ensuite je me rappelai les taches particulières sur le dos de l'inscèle, et je reconnus en moi-même que votre remarque avait en somme quelque fondement. Toutefois votre ironie à l'endroit de mes facultés graphiques m'irritait, car on me regarde comme un artiste fort passable ; aussi, quand vous me tendîtes le morceau de parchemin, j'étais au moment de le froisser avec humeur et de le jeter dans le feu» — Vous voulez parler du morceau de papier, — dis-je. — Non ; cela avait toute l'apparence du papier, et moi-même j'avais d'abord supposé que c'en était, mais quand je voulus dessiner dessus^ je découvris tout de suite que c'était un morceau de parchemin très-mince. Il était fort Digitized by Go

LB SCARABÉE d'OR. 105 sale^ vous vous le rappelez. Au moment même où j'allais le chiffonner^ mes yeux tombèrent sur le dessin que vous aviez regardé, et vous pouvez concevoir quel fut mon étonnement quand j'aperçus l'image positive d'une tête de mort à rendroit même où j'avais cru dessiner^ un scarabée. Pendant un moment, je me sentis trop étourdi pour penser avec rectitude. Je savais que mon croquis différait de ce nouveau dessin par tous ses détails, bien qu'il y eût une certaine analogie dans le contour généraU Je pris alors une chandelle, et, m'asseyant à l'autre bout de la chambre, je procédai à une analyse plus attentive du parchemin. En le retournant, je vis ma propre esquisse sur le revers, juste comme je l'avais faite. Ma première impression fut simplement de la surprise; il y avait une analogie réellement remarquabledans le contour, et c'était une coïncidence singulière que ce fait de l'image d'un crâne, inconnue à moi, .occupant l'autre côté du parchemin, immédiatement au-dessous de mon dessin du scarabée,—et d'un crâne qui ressemblait si exactement à mon dessin, non-seulement par le contour, mais aussi par la dimension. Je dis que la singularité de cette coïncidence me stupéfia positivement pour un instant. C'est l'effet ordinaire de ces sortes de coïncidences* L'esprit s'efforce d'établir un rapport, une liaison de cause à effet, — et, se trouvant impuissant à y réussir, subit une espèce de paralysie momentanée. Mais quand je revins de cette stupeur, je sentis luire en moi par degrés une conviction qui me frappa bien autrement encore que cette coïncidence. Je commençai à me rappeler distinctement, positivement, qu'il n'y avait aucun dessin sur le parchemin quand j'y fis mon croquis du scarabée. J'en acquis la parfaite certitude ; car je me sois^vies de l'avoir tourné et retourné en cherchant Tenait le plus propre. Si le crâne avait été visible, je l'aurais infmUjibi^aieit remarqué, il y avait réelleDigitized by Google

m LE SCARABÉE D OR. ment là un mystère que je nie sentais incapable de dé[^] brouiller; mais dès ce moment même[^] il me sembla voir prématurément poindre une faible lueur dans les régions les plus profondes et les plus secrètes de mon entendement[^] une espèce de ver luisant intellectuel[^] une conception embryonnaire de la vérité[^] dont notre «venture de l'autre nuit nous a fourni une si splendide démonstration. Je me levai décidément[^] et, serrant soigneusement le parchemin[^] je renvoyai toute réflexion ultérieure jusqu'au moment où je pourrais être seul. Quand vous fûtes parti et quand Jupiter fut bien en-* dornii[^] je me livrai à une investigation un peu plus méthodique de la chose. Et d'abord je voulus comprendre de quelle manière ce parchemin était tombé dans mes mains. L'endroit où nous découvrîmes le scarabée était sur la côte du continent, à un mille environ à Fest de Tîle, mais à une petite distance au-dessus du niveau de la marée haute. Quand je m'en emparai, il me mordit cruellement, et je le lâchai. Jupiter[^] avec sa prudence accoutumée, avant de prendre l'insecte qui s'était envolé de son côté, chercha autour de lui une feuille ou quelque chose d'analogue[^] avec quoi il pût s'en emparer. Ce fut en ce moment que ses yeux et les miens lombèrent sur le morceau de parchemin, que je pris alors pour du papier. Il était à moitié enfoncé dans le sâble, avec un coin en Tair. Près de l'endroit où nous le trouvâmes[^] j'observai les restes d'une coque de grande embarcation[^] autant du moins que j'en pus juger. Ces débris de naufrage étaient là probablement depuis bien longtemps, car à peine pouvait-on y retrouver la physionomie d'une charpente de bateau. . Jupiter ramassa donc le parchemin[^] enveloppa l'insecte et me le donna. Peu de temps après, nous reprîmes le chemin de la hulte, et nous rencontrâmes le lieutenant Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

LE SCAUABÉl; i> OR. i07 6.;«.. Je lui montrai nafiecte^etilme pria de lai permetlre do l'emporter au fort. J'y consentis^ et il le fourra dans la poche de son gilet sans le parchemin qui lui servait d'enveloppe^ et que je tenais toujours à la main pendant qu'il examtoatt le scarabée. Peut-être eutrii peur que je ne changeasse d'avis, et jugea-t-il prudent de s'asrurer d'abord de sa prise ; vous savez qu'il est fou dliistoire naturelle et de tout ce qui s'y rattache. Il est évident qu'alors^ sans y penser> j'ai r^s le parchemin dans ma poche. i Vous vous rappelez que, lorsque je m'assis à la table pour faire un croquis du scarabée, je ne trouvai pas de papier à l'endroit où on le met ordinairement. Je regardai dans le tiroir^ il n'y en avait point. Je cherchais dans nnies poches, espérant trouver une vieille lettre, quand mes doigts rencontrèrent le parchemin. Je vous détaille minutieusement toute la série de circonstsjiices qui l'ont jeté dans mes mains y car toutes ces circonstances ont ringu* lièrement frappé mon esprit. * Sans aucun doute, vous me considérerez comme un rêveur^ — mais j'avais déjà établi une espèce de connexion. J*avatt uni deux anneaux d'une grande chaîne. Un bateau échoué à la côte, et non loin de ce bateau un parchemin, — 7ion pas un papier, — portant l'image d'un crÀne. Vous allez naturellement me demander où est le Tttpfiosi ? Je rendrai que le crâne ou la tête de mort est PeroUème bien connu des pirates. Us ont toujours, dans tous leurs engagements , hissé le pavillon à tête de mort. Je vous ai dit que c'était un morceau de parchemin et ncm pas de papier. Le parchemin est une chose durable, presque impérissable. On confie rarement au parchemin des documents d'une minime importance, puisqu'il répond beaucoup moins bien que le papier aux besoins Digitized

108 U SCAKABiB B'OB. or dinaires de récriture et du dessin.

Cette réflexion ininduisit à penser qu'il devait y avoir dans la tête de mort quelque rapport, quelque sens singotier. Je ne faillis pas non plus à remarquer la forme du parchemin. Bien que l'un (les coins eût été détruit par quelque accident^ on voyait bien que la forme primitive était oblongue. C'était donc une de ces bandes qu'on choisit pour écrire, pour consigner un dociniient important, une note qu'où veut conserver longtemps et soigneusement. — Mais^ — interrompis-je^ — vous dites que le crâne n'était pas sur le parchemin quand vous y dessmâtes le scarabée. Comment donc pouvez-vous établir un rapport . entre le bateau et le crâne, — puis((uo ce dernier, d'après votre propre aveu^ a dû être dessiné — Dieu sait comment ou par qui, — postérieurement à votre dessin du scarabée? — Ah ! c'est là-dessus que roule tout le mystère; bien que j*aie eu comparativement peu de peine à résoudre ce point de l'énigme. Ma marche était sûre, et ne pouvait me conduire qu'à un seul résultat. Je raisonnais ainsi, par exemple : quand je dessinai mon scarabée, il n'y avait pas trace de crâne sur le parchemin ; quand j'eus fini mon dessin, je vous le fis passer, et je ne vous perdis pas de vue que vous ne me l'eussiez rendu. Conséquemment ce n'était pas vous qui aviez dessiné le crâne, et il n'y avait là aucune autre personne pour le faire. Il n'avait donc pas été créé par Taction humaine; et cependant, il était là, sous mes yeux ! Arrivé à ce point de mes réflexions, je m'appliquai à me rappeler el je me rappelai en efl'et, et avec une parfaite exactitude, tous les incidents survenus dans l'intervalle en question. La température était froide, — oh ! l'heureux, le rare accident 1 — et un bon feu flambait dans la cheminée. J'étais suffisamment réchauffé par Fexercice, Digitized by Google

LE SCARABEE D^{OH}* 400 ei je m'assis près de la table. Vous, cependant[^] vous aviez fourré votre ébaise tout près de la cheminée. Juste au moment où je vous mis le parchemin dans la main, et - comme vous alliez l'examiner, Wolf, mou terre-neuve[^] entra et vous sauta sur les épaules. Vous le caressiez avec la main gauche, et vous cherchiez à Técarter, en laissant tomber nonchalamment votre main droite, celle qui tenait le parchemin, entre vos genoux et tout près du feu. Je crus un moment que la flamme allait Taiteindre, et j'allais vous dire de prendre garde ; mais avant que j'eusse parlé, vous l'aviez retiré, et vous vous étiez mis à Texaminer. Quand j'eus bien considéré toutes ces circonstances, je ne doutai pas un instant que la chaleur n'eût été Tagent qui avait fait apparaître sur le parchemin le crftnedont je voyais l'image. Vous savez bien qu'il y a, — il y en a eu de tout temps, — des préparations chimiques, au moyen desquelles on peut écrire sur du papier ou sur du vélin des caractères qui ne deviennent visibles que lorsqu'ils sont soumis à l'action du feu. On emploie quelquefois le safre, digéré dans l'eau réj^{ale} et délayé dans quatre fois son poids d'eau ; il en résulte une teinte verte. Le r^{ule} de cobalt[^] dissous dans l'esprit de nître[^] donne une couleur rouge. Ces couleurs disparaissent plus ou moins longtemps après que la substance sur laquelle on a éci^{it} s'est refroidie, mais reparaissent à volonté par une application nouvelle de la chaleur. J'examinai alors la tête de mort avec le plus grand soin. Les contours extérieurs, c'est-à-dire les plus rapprochés du bord du vélin, étaient beaucoup plus distincts que les autres. Évidemment l'action du calorique avait été imparfaite G» inégale. J'allumai immédiatement du feu> et je soumis chaque partie du parchemin à une chaleur brûlante. D'abord cela n'eut d'autre effet que de renforcer les lignes un peu pâles du crâne; mais[^]en continuant T

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

110 h& SCAKABÉE D'Oft. l'expérience, je vis apparaître, dans un coin de la bande^ au coin diagonalemMit opposé à celui où était tracée la tête de mort, une ligure que je supposai d'abord être celle d'une chèvre. Mais un examen plus attentif me convainquit qu'on avait voulu représenter un chevreau. — Ail! ah! — dis-jo, — je n'ai certes pas le droit de me moquer de vous; — un million et demi de dollars! c'est chose trop sérieuse pour qu'on en plaisante; — mais vous n'allez pas ajouter un troisième anneau à votre chaîne; — vous ne trouverez aucun rapport spécial entre vos pirates et une chèvre; — les pirates, vous le savez, n'ont rien à lier avec les chèvres. — Cela regarde les fermiers. — Mais je viens de vous dire que l'image n'était pas celle d'une chèvre. Bon! va pour un chevreau; c'est presque la même chose* — Presque, mais pas tout à fait, — dit Legrand. — Vous avez entendu parler peut-être d'un certain capitaine Kidd. Je considérerai tout de suite la figure de cet animal comme une espèce de signature logogryphique ou hiéroglyphique (A'id, chevreau). Je dis signature, parce que la place qu'elle occupait sur le vélin suggérait naturellement cette idée. Quant à la tête de mort placée au coin diagonalement opposé^ elle avait l'air d'un sceau^ d'une estampille. Mais je fus cruellement^ déconcerté par l'absence du reste, — du corps même de mon document xé^, — du texte de mon contexte. ^ Je présume que vous espériez trouver une lettre entre le timbre et la signature. — Quelque chose comme cela. Le fait est que je me sentais comme irrésistiblement pénétré du pressentiment d'une immense bonne fortune imminente. Pourquoi? je ne saurais trop le dire. Après tout^ peut-être était-ce plus: ^ kj i^Lo Ly Google

tôt un désir qu'une croyance positive? — mais croiriez-VOUS que de dire absurde de Jupiter, que le scarabée était en* or massif, a eu une influence remarquable sur mon imagination ? Et puis cette série d'accidents et de coïncidences était vraiment si extraordinaire ! Avez-vous remarqué tout ce qu'il y a de fortuit là dedans ? Il a fallu que tous ces événements arrivassent le seul jour de toute l'année où il a fait^ où il a pu faire assez froid pour nécessiter du feu ; et sans ce feu, et sans l'intervention du chien au moment précis où il a paru^ je n'aurais jamais eu connaissance de l'existence de mort, et n'aurais jamais possédé ce trésor. — Allez, allez, — Je suis sur des charbons. Eh bien ! vous avez donc connaissance d'une foule d'histoires qui courent, de mille rumeurs vagues relatives aux trésors enfouis quelque part sur la côte de l'Antiquité par Kidd et ses associés? En somme, tous ces bruits devaient avoir quelque fondement. Et si ces bruits duraient depuis si longtemps^ et avec tant de persistance^ cela ne pouvait^ selon moi, tenir qu'à un fait, c'est que le trésor enfoui était resté enfoui. Si Kidd avait caché son butin pendant un certain temps et l'avait ensuite repris, ces rumeurs ne seraient pas sans doute venues jusqu'à nous sous leur forme actuelle et invariable*. Remarquez que les histoires en question roulent toujours sur des chercheurs et jamais sur des découvreurs de trésors. Si le pirate avait repris son argent, l'affaire en serait restée là. Il me semblait que quelque accident, par exemple la perte de la carte qui indiquait l'endroit précis, avait dû le priver des moyens de le recouvrer. Je supposais que cet accident * était arrivé à la connaissance de ses compagnons, qui autrement n'auraient jamais su qu'un trésor avait été enfoui, et qui, par leurs recherches infructueuses, sans guide et sans notes positives, avaient donné naissance à l'histoire.

I 112 IB SCAaABSE D'Oll« cette rumeur universelle et à ces légendes aujourd'hui si communes. Avez-vous jamais entendu parler d'un trésor important qu'on aurait déterré sur la* côte ? — Jamais. — Or, il est notoire que Kidd avait accumulé d'immenses richesses. Je considérais donc comme chose sûre que la terre les gardait encore; et vous ne vous étonnerez pas trop quand je vous dirai que je sentais en moi une espérance, — une espérance qui montait presque à la certitude ; — c'était que le parchemin, si singulièrement • trouvé, contiendrait l'indication disparue du lieu où avait été fait le dépôt. — Hais comment avez-vous procédé ? — J'exposai de nouveau le vélin au feu, après avoir augmenté la chaleur; mais rien ne parut. Je pensai que la couche de crasse pouvait bien être pour quelque chose dans cet insuccès ; aussi je nettoyai soigneusement le parchemin en versant de l'eau chaude dessus^ puis je le plaçai dans une casserole de fer-blanc, le crâne en dessous^ et je posai la casserole sur un réchaud de char* bons allumés. Au bout de quelques minutes, la casserolette étant parfaitement chauffée, je retirai la bande de vélin, et je m'aperçus, avec une joie inexprimable, qu'elle était mouchetée en plusieurs endroits de signes qui ressemblaient à des chiffres rangés en lignes. Je replaçai la chose dans la casserole, je l'y laissai encore une minute, et quand je l'en retirai, elle était juste comme vous allez la voir. Ici, Legrand^ ayant de nouveau chauffé le vélin, le soumit à mon examen. Les caractères suivants apparurent* salés en rouge, grossièrement tracés entre la tête de « mort et le chevreau »

uiyiu^uCi Oy Google

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

LE SCARABÉE u'OB. 443 53Î++3a5))6M826) 4+
)4Î);806'>48+8^60))85;i ^ (,':t'8+ 4aeg285);)64-8)4++;l (+9;4808t ;8:8+ 1 ;
i8-i-S5;4)485-h52880e •8itJ:9;48;(88;4(J?34;48)4jii6ii:l884î; Mais, — dis-
je, en lui rendant la bande de vélin, — je n'y vois pas plus clair. Si tous les
trésors de Golconde devaient être pour moi le prix de la solution de cette
énigme, je serais parfaitement sûr de ne pas les gagner. — Et cependant, —
dit Legrand, — la solution n'est certainement pas aussi difficile qu'on se
Timaginerait au premier coup d'œil. Ces caractères, comme chacun pourrait
le deviner facilement, forment un chiffre, c'est-à-dire qu'ils présentent un
sens; mais d'après ce que nous savons de Kidd, je ne devais pas le supposer
capable de fabriquer un échantillon de cryptographie bien abstruse. Je
jugeai donc tout d'abord que celui-ci était d'une espèce simple, — tel
cependant qu'à l'intel* lîgence grossière du marin il dût paraître absolument
in* soluble sans la clef. — Et vous l'avez résolu^, vraiment ? — Très-
aisément ; j'en ai résolu d'autres dix mille fois plus compliqués. Les
circonstances et une certaine inclination d'esprit m'ont amené à prendre
intérêt à ces sortes d'énigmes, et il est vraiment douteux que l'ingéniosité
humaine puisse créer une énigme de ce genre dont l'ingéniosité humaine ne
viennne à bout par une application suffisante. Aussi, une fois que j'eus réussi
à établir une série de caractères lisibles, je daignai à peine songer à la
difficulté d'en dégager la signification. Dans le cas actuel, — et^ en sommie,
dans tous les cas d'écriture secrète,

HA LE SCARABÉE d'OR. 'culièrement quand il s'agit des chiffres les plus simples, dépendent du génie de chaque idiome, et peuvent en être modifiés. En général, il n'y a pas d'autre moyen que d'essayer successivement, en se dirigeant suivant les probabilités, toutes les langues qui vous sont connues, jusqu'à ce que vous ayez trouvé la bonne. Mais dans le chiffre qui nous occupe, toute difficulté à cet égard était résolue par la signature. Le rébus sur le mot Kidd n'est possible que dans la langue anglaise. Sans cette circon-stance, j'aurais commencé mes essais par l'espagnol et le français, comme étant les langues dans lesquelles un pirate des mers espagnoles avait dû le plus naturellement enfermer un secret de cette nature. Mais, dans le cas actuel, je présimai que le cryptogramme était anglais. Vous remarquez qu'il n'y a pas d'espaces entre les mots. S'il y avait eu des espaces, la tâche eût été singulièrement plus facile. Dans ce cas, j'aurais commencé par faire une collation et une analyse des mots les plus courts, et si j'avais trouvé, comme cela est toujours probable, un mot d'une seule lettre, a ou / (un, je) par exemple, j'aurais considéré la solution comme assurée. Mais puisqu'il n'y avait pas d'espaces, mon premier devoir était de relever les lettres prédominantes, ainsi que celles qui se ren-, contraient le plus rarement. Je les comptai toutes, et je dressai la table que voici : ; Le caractère 8 se trouve 33 fois. 9 ; » 26 » * » 4 » i9 » » Jet) » 16)> * i> i3 » n .8 » i2 » » 6)> 11 » » + et 1 » 8 »

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

L£ SCAIUDÉE d'OK. AW i Le caractère 0 se trouve 6 fois» » 9 et 2 9 5 » » : et 3 ». 4 ». . » 1 ' * » 2 » » —et. » 7 » Or la lettre qui se rencontre le plus fréquemment en anglais est e. Les autres lettres se succèdent dans cet ordre laoadànrstuy c f g l m v o b k p q x z » £ prédomine si singiiltèrement qu'il est très-rare de trouver ime phrase d'une cerlaiue longueur, dont il ne soit pas le caractère principal. Nous avons donc^ tout en commençant, une base d'opérations qui donne quelque chose de mieux qu'une conjecture. L'usage général qu'on peut faire de cette table est évident, mais pour ce chiffre particulier nous ne nous en servons que très-médiocren^eut. Puisque notre caractère dominant est 8, nous commencerons par le prendre pour Ve de T^phabet naturel. Pour vérifier cette supposition, voyons si le 8 se rencontre souvent double; car i'e se redouble très-fréquemment en anglais^ comme par exemple dans les mots : meet, fleet^ speed, seen, been, ùgree, etc. Or, dans le cas présent, nous voyons qu'il n'est, pas redoublé mohis de cinq fois, bien que le cryptogramme soit très-court. Donc 8 représentera e. Maintenant, de tous les mots de la langue, the est le plus usité; conséquemment, il nous faut voir si nous ne trouverons pas répétée plusieurs fois la même combinaison de trois caractères, ce 8 étant le dernierdes trois. Si nous trouvons des répétitions dece genre, elles représenteront très-probablement le mot the. Vérification faite, nous n'en trouvons pas moins de 7 ; et les caractères sont ;48. Nous pouvons donc supposer que ; représente t,

lift il MARABiS D'ûK. «— lavaléur du dernier se trouvant ainsi confirmée de nouveau. Il y a maintenant un grand pas de fait. Nous n'avons déterminé qu'un mot^ mais ce seul mot nous permet d'établir un point beaucoup plus important^ c'est-à-dire les commencements et les terminaisons d'autres mots. Voyons, par exemple, l'avant-dernier cas où se présente la combinaison ;48^ presque à la fin du chiffre« Nous savons que le ; qui vient immédiatement après est le commencement d'un mot^ et^ des six caractères qui suivent ce the, nous n'en connaissons pas moins de cinq. Remplaçons donc ces caractères par les lettres qu'ils représentent; en laissant un espace pour l'inconnu ; Nous devons tout d'abord écarter le th comme ne pou- , vant pas faire partie du mot qui commence par le pre» mier t , puisque nous voyons, en essayant successivement . toutes les lettres de l'alphabet pour combler la lacune, qu'il est impossible de former un mot dont ce /A puisse faire partie. Uéduisouâ donc nos caractères à i cl reprenant de nouveau tout l'alphabet, s'il le faut, nous concluons au mot tree (arbre), comme à la seule version possible. Nous gagnons ainsi une nouvelle lettre, r , représentée par (, plus deux mots juxtaposés, ihe tm ' (l'arbre). Un peu plus loin, nous retrouvons la combinaison ;4S, et nous nous en servons comme de terminaison à ce qui précède immédiatement. Cela nous donne l'arrangement suivant : tree ;Ai;p^i ihe, \ OU, en substituant les lettres naturelles aux caractères que nous connaissons.

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

Maintenant si aux caractères iocounus noua subsUtua des blancs ou des points, nous aurons : \$hê tree 1hr^hihê, et le mot through (par^ à travers) se dégage pow ainsi dire de lui-même. Mais cette découverte nous donne trois lettres de plus, o, u et g, représentées par ? et 3. Maintenant, cherchons attentivement dans le cryptogramme des combinaisons de caractères connus, et nous trouverons, non l'in du commencement« rarrangement suivant : 83(88) on e^ree, qui est évidemment la terminaison du mot degree (degré), et qui nous livre encore une lettre d, représentée par +• Quatre lettres plus loin que ce mot degree, nous trôii*^ vonsla combinaison ;46{;88, dont nous traduisons les caractères connus et représen^ tons nnconnu par un point; cela nous donne: arrangement qui nous suggère immédiatement le mot thirteen (treize), et nous fournit deux lettres nouvelles, t et n, représentées par 6.et \ Repoitions-nous maintenant au commencement du cryptogramme, nous trouverons la combinaison «3+++». Traduisant comme nous avons déjà fait, nous obtenons . good, ce qui nous montre que la première lettre est un a, et. 7.

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

418 que les deux premiers mots sont a good (un bon^ une bonne).
D serait temps maintenant^ pour éviter toute confusion^ de disposer toutes
nos découvertes sous forme de table. Cela nous fera un commencement de
clef : M 5 représente a + il 8 » 3 9 4 h 6 i n + + 0 (r • f t Ainsi, nous n'avons
pas moins de dix des lettres les plus importantes^ et il est inutile que nous
poursuivions la solution à travers tous ses détails. Je vous en ai dit assez
pour vous convaincre que des chiffres de cette nature sont faciles à
résoudre, et pour vous donner un aperçu de l'analyse raisonnée qui sert à les
débrouiller. Mais tenez pour certain que le spécimen que nous avons sous
les yeux appartient à la catégorie la plus simple de la cryptographie. Il ne
me reste plus qu'à vous donner la traduction complète du document, comme
si nous avions déchiffré successivement tous les caractères. La voici : A
good glass in the bishop's hostel in the devil's seat forty three degrees and
thirteen minutes north east and by the north main branch seven leagues
shoot from the left eye of the devil's head a bearing from the tree through
the shot fifty feet out. (Un bon verre dans l'hôtel de évêque dans la chaise
du diable quarante et un degrés et treize minutes nord-est quart . y i^Lo Ly
Google

The text on this page is estimated to be only 22.95% accurate

de nord principale tige septième branche côté-est lâchez de roeil gauche de la tête de mort une ligne d'abeille de l'arbre 4 travers la balle cinquante pieds au large.) — Mais, — dis-je, — Ténigme me paraît d'une qualité tout aussi désagréable qu'auparavant. Comment peut-on tirer un sens quelconque de tout ce jargon de chaise du diable, de tête de mort et d'hstet de Vcoèque ? — Je coûviejos^ — répliqua Legrand, — que Taifaire a Pair encore passablement sérieux^ quand on y jette un simple coup d'cell. Mon premier soin fut d'essayer de retrouver dans la phrase les divisions naturelles qui étaient dans Tesprit de celui qui récrivit. De la ponctuer, youiezf-votts dire ? . — Quelque chose comme cela. — Mais comment diable avez-vous fait ? — Je réfléchis que l'écrivain s'était fait une loi d'assembler ses mots sans aucune division , espérant rendre ainsi la solution plus difficile. Or, un homme qui n'est pas excessivement fin sera presque toujours enclin, dans une pareille tentative, à dépasser la mesure. Quand, dans le cours de sa composition, il arrive à une interruption de sçns qui demanderait naturellement une pause ou un point, il est fatalement porté à serrer les caractères plus que d'habitude. Examinez ce manuscrit, et vous découvrirez facilement cinq endroits de ce genre où il y a pour ainsi dire encombrement de caractères. En me dirigeant d'après cet indice^ j'établis la division suivante : A good glass in the bfshop^s bostel in the daviVs seat — forly-one denrées and Ihirteen minutes — norlheasl and by noi lii — main hranch seveiith limb east side — shoot from the left eye of the deatli s-heud — a bee-line frum the tree tbrougd the sbot ûfty feet eut. (Un bon v^rre dans rhostel de l'évêque dans la chaise du ^ kj i^Lo Ly Google

The text on this page is estimated to be only 24.39% accurate

4tO u sGAftAnta v^m: diable — quarante et un degrés et treize minutes — nord^^est quart de nord — priocipale tigo septième branche côté est — Iftdies de Toeil gauche de la tête de mort — une ligne dV beille de Tarbre à travers la balle cinquante pie(b au large.) — Malgré votre division^ — dis-jei je reste toujours dans les ténèbres. — J'y restai moi-même pendant quelques jours, — répliqua Legrand. Pendant ce temps, je fis force recherches dans le voisinage de Tlle de Sullivan sur m bâtiment qui devait s'appeler VH&ièl de VÈvêque ; car je ne m'inquiétai pas de la vieille orthographe du mot hosleL N'ayant trouvé aucun renseignement à ce sujets j'étais sur le point d'étendre la sphère de mes recherches^ et de procéder d'une manière plus systématique, quand, un matin, je m'avisai tout à coup que ce Blshop's hostel pouvait bien avoir rapport à une vieille famille du nom de Bessop, qui^ de temps immémorial, était en possession d'un ancien manoir à quatre milles environ au nord de Tile. J'allai donc à la plantation, et je recommençai mes questions parmi les plus vieux nègres de l'endroit. Enfin, une des femmes les plus âgées me dit qu'elle avait entendu parler d'un endroit comme Bessop's castie (château de Bessop), et qu'elle croyait bien pouvoir m'y conduire, mais que ce n'était ni un château, ni une auberge, mais un grand rocher. ' Je lui offris de la bien payer pour sa peine, et, après quelque hésitation, ^Ue consentit à m'accompagner} QS(|u'à Tendroit précis. Nous le découvrîmes sans trop de difficulté, je la congédiai, et commençai à examiner la localité. Le château consistait en un assemblage irrégulier de pics et de rochers, dont l'un était au^i remarquable par sa hauteur que par son isolement et sa configuration quasi-artificielle. Je grimpai au sommet, et là je me sentis fort embarrassé de ce que j'avaia désormais à faire.* . Kj L y Google

Pendant que j'y rêvais, mes yeux tombèrent sur une étroite saillie dans la face orientale du rocher;^ à un yard environ au-dessous de la pointe où j'étais placé. Cette saillie se projetait de dix-huit pouces à peu près^ et n'avait guère plus d'un pied de large ; une niche creusée dans le pic juste au-dessus lui donnait une grossière ressemblance avec les chaises à dos concave dont se servaient nos ancêtres. Je ne doutai pas que ce ne fut là la chaise du Diable dont il était fait mention dans le manuscrit, et il me sembla que je tenais désormais tout le secret de Pénigme. Le bon verre, je le savais, ne pouvait pas signifier autre chose qu'une longue-vue ; car nos marins emploient rarement le mot glass dans un autre sens. Je compris tout de suite qu'il fallait ici se munir d'une longue-vue, en se plaçant à un point de vue défini et n'admettant aucune variation. Or, les phrases : quarante et un degrés et treize minutes^ et nord-est quart de nord, — je n'hésitai pas un instant à le croire, ^ devaient donner la direction pour pointer la longue-vue. Fortement remué par toutes ces découvertes, je me précipitai chez moi, je me procurai une longue-vue, et je retournai au rocher. . Je me laissai glisser sur la corniche^ et je m'aperçus qu'on ne pouvait s'y tenir assis que dans une certaine position. Ce fait confirma ma conjecture. Je pensai alors à me servir de la longue-vue. Naturellement les quarante et un degrés et treize minutes ne pouvaient avoir trait qu'à l'élévation au-dessus de l'horizon sensible, puisque la direction horizontale était clairement indiquée par les mots nord-est quart de nord. J'établis cette direction au moyen d'une boussole de poche; puis, pointant, aussi juste que possible par approximation, ma longue-vue à un angle de quarante et un degrés d'élévation, je la fis mouvoir avec précaution de haut en bas et de bas en haut, jusqu'à ce que je visse

43t n MARAlil b'oh. que mon attention fût arrêtée par une espèce de trou circulaire ou de lucarne dans le feuillage d'un grand arbre cpîi dominait tous ses voisins dans l'étendue visible. Au contre de ce trou j'aperçus un point blanc, mais je ne pus pas tout d'abord di&tinguer ce que c'était. Après avoir ajusté le foyer de ma longue-vue^ je regardai de nouveau et je m'murat enfin que c'était un erftne bumain. Après cette découverte qui me combla de conûancc, je considérai Ténigme comme résolue ; car la pbrase : prin* cipale tige, septième branche, côté est, ne pouvait avoir trait qu'à la position du crâne sur Tarbre, et celle-ci : lâchez de l'œil gauche de la tête de mort, n'admettait aussi qu^ine interprétation, puisqu'il s'agissait de la recherche d'un trésor enfoui. Je compris qu'il fallait laissa? toiiiber une balie de Tœil gauche du crâne, et qu'une ligne d'abeille, ou, en d'autres termes, une ligne droite, partant du point le plus rapproché du tronc, et s'étendaat, à travers la balle, c'est-à-dire à travers le point où tomberait la balle^ indiquerait l'endroit précis, et sous cet endroit je jugeai qu'il était pour le moins possible qu'un dépôt précieux fût encore enfoui. Tout cela, — dis-je, — est excessivement clair, et tout à la fois ingénieux, rimple et explicite. Et quand vous eûtes quitté V Hôtel de VEvêque, que fîtes-vous? — Mais, ayant soigneusement noté mon arbre, sa forme et sa position, je retournai chez moi. A peine eus-je quitté la chaise du Diable, que le trou circulaire diqparut, et, de quelque côté que je me tournasse, il me fut désormais impossible de l'apercevoir. Ce qui me paraît le chef-d'œuvre de l'ingéniosité dans toute cette affaire, c'est ce fait (car j'ai répété l'expérience et me suis con* vaincu que c'était un fait), que l'ouverture circailaîre en question n'est visible que d'un seul point, et cet unique •

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

^ IB MAIAIÉB D'OR* ^129^^ point de vue^ c'est l'étroite corniche sur le flanc du rocher. Dans cette expédition à VHôtel de VEvêqme j'avais été eoivi par Jupiter^ qui observait sans doute depuis quel-* ques semaines mon air préoccupé, et mettait un soia particulier à ne pas me laisser seul. Mais le jour suivant^ je me levai de très-grand matin^ je réussis à lui échapper^ et je cooms dans les montagnes à la recherche de mon arbre. J'eus beaucoup de peine à le trouver. Quand je revins chez moi à la nuit, mon domestique se disposait à me donner la bastonnade. Quant s^k reste de Taventure^ vous ôtesy je présume^ aussi bien renseigné que moi. — Je suppose^ — dis-je, — que, lors^de nos premières fouilles, vous aviez manqué l'endroit par suite de la bêtise de Jupiter^ qui laissa tomber le scarabée par ToeU droit du crâne au lieu de le laisser filer par Vo^ gauche. — Précisément. Cette méprise faisait une différence de deux pouces et demi environ relativement à la balle, c'est-à-dire à la position de la cheville près de Tarbre j si le trésor avait été sous l'endroit marqué par la balle, cette erreur eût été sans importance ; mais la balle et le point le plus rapproché de Tarbre étaient deux points ne servant qu'à établir une ligne de direction ; naturellement^ Terreur^ fort minime au commencement^ augmentait en proportion de la longueur de la ligne^ et^ quand nous fûmes arrivés à une distance de cinquante pieds, elle nous avait totalement dévoyés. Sans l'idée fixe dont j'étais possédé, qu'il y avait positivement là, quelque part, un trésor enfoui, nous aurions peut-être bien perdu toutes nos peines. ' — Mais votre emphase, vos attitudes solennelles, en balançant le scarabée ! — quelles bizarreries I Je vous croyais positivement fou. Et pourquoi avez-vous absolument voulu laisser tomber du (^âne votre insecte, au lieu d uiiti balle ? L/iyiiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

184 ^ U 6GàA«kB b'M. — Ma foi ! pour être franc^ Je vous avouerai que je me sentais quelque peu vexé par vos soupçons relativement à l'état de mon esprit^ et je résolus de vous punir tranquillement, à ma manière, par un petit brin de mystification froide. Voilà pourquoi je balançais le scarabée, et voilà pourquoi je voulais le faire tomber du haut de l'arbre. Une observation que vous fîtes sur son poids singulier me suggéra cette dernière idée. — Oui Je comprends; et maintenant il n'y a plus qu'un point qui m'embarrasse. Que diront-nous des squelettes trouvés dans le trou ? — Ah ! c'est une question à laquelle je ne saurais pas mieux répondre que vous. Je ne vois qu'une manière plausible de l'expliquer^ — et mon hypothèse implique une atrocité telle que ce serait horrible à croire* Il est clair que Kidd^ — si c'est bien Kidd qui a enfoui le trésor^ ce dont je ne doute pas, pour mon compte, — il est clair que Kidd a dû se faire aider dans son travail. Mais la besogne finie^ il a pu juger convenable de faire disparaître tous ceux qui possédaient son secret Deux bons coups de pioche ont peut-être suffi, pendant que ses aides étaient encore occupés dans la fosse; il en a peut-être fallu une douzaine. -* Qui nous le dira ^ * * ' * ^ kj i^ud by Google

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

.... LE CANARD AU BALLON. Élonnanles nouvelles par
expres, viâ Norfolk ! — L'ÀiIanique traversée en irois jours ! ! —
Triomphe signalé de la machine volante de M. Monck Mason ! 1 î —
Arrivée à l'île de Sullivan, près Charleslon, S. C, de MM. M ason, Robert
Holland, Henson, Harrl* son Ain>worih, et de quatre autres personnes, par
le ballon dirigeable > icTOBiA, après une traversée de soixante-cinq heures
d'un coDlioeot à l'autre 1 1 1 ! — Détails circonstanciés du voyage! ! 1 M
Le j€Q d'esprit ei-denoni,' tree Ten-léle

us CAHABD AU LAIXON par sir Everard Bringhurst^ M.
Osborne^ un neveu de lord Bentinck, MM. Monck Mason et Robert
HoUand, les célèbres aéronautes^ H. Harrison Ainsworth, auteur de Jack
Sheppard, etc., et M. Henson, inventeur du malheureux projet de la dernière
machine volante, — et deux marins de Woolwich, ~ en tout huit personnes.
Les détails fournis ci-dessous peuvent être" considérés comme parfaitement
authentiques et exacts sous tous les rapports, puisqu'ils sont, à une légère
exception près, copiés mot à mot d'après les journaux réunis de MM.
Monck Mason et Harrison Ainsworthj à la politesse desquels notre agent
doit également bon nombre d'explications verbales relativement au ballon
lui-même, à sa construction, et à d'autres matières d'un haut intérêt. La seule
altération dans le manuscrit communiqué a été faite dans le but de donner
au récit hâtif de notre agent, H. Forsyth, une forme suivie et intelligible. LB
BALLON. Deux succès notoires et récents, — ceux de M. Henson et de sir
George Cayley, — avaient beaucoup accru l'intérêt du public relativement
à la navigation aérienne. Le plan de M. Henson (qui fut d'abord considéré
comme très-praticable, même par les hommes de science), était fondé sur le
principe d'un plan incliné^ lancé d'une hauteur par une force intrinsèque
créée et continuée par la rotation de palettes semblables, en forme et en
nombre^ aux ailes d'un moulin à vent. Mais, dans toutes les expériences qui
furent faites avec des modèles à V AdélaïdeGaliery, il se trouva que
l'opération de ces ailes> non seulement ne faisait pas avancer la machine^
mais empêchait positivement son vol. seule force propulsive qu'elle ait
jamais montrée fut

' £B CANARD AU BALLON. iâ7 le simple mouvement acquis par la descente du plan in* cliné; et ce mouvement portait la machine plus loin quand les palettes étaient au repos que quand elles fonctionnaient — • fait qui démontrait suffisamment leur inutilité ; et^ en .Fd)sence du propulseur y qui lui servait en même temps d'appui, toute la machine devait nécessairement descendre vers le sol. Cette considération induisit sir George Cayley à ajuster un propulseur à une machine qui aurait en elle-même la force de se soutenir, en un mot^ à un ballon. L'idée, néanmoins, n'était nouvelle ou originale, chez sir George^ qu'en ce qui regardait le mode d'application pratique. Il exhiba un modèle de son invention à l'Institution Polytechnique. La force motrice, ou principe propulseur, était, ici encore, attribuée 4 des surfaces non continues ou ailes tournantes. Ces ailes étaient au nombre de quatre; mais il se trouva qu'elles étaient totalement impuissantes à mouvoir le ballon ou à aida* sa force ascensionnelle* Tout le projet, dès lors, n'était plus qu'un /b^^r complet. Ce fut dans cette conjoncture que M. Monck Mason (dont le voyage de Douvres à Weilburg sur le ballon le Nassau excJta un si grand intérêt en 4837), eut Tidée d'appliquer le principe de la vis d'Archimède au projet de la navigation aérienne, attribuant judicieusement Tinsuccès des plans de M. Ilenson et de sir George Cayley à la noncontinuité des surfaces dans Tappareil des roues; 11 fit sa' première expérience publique à Willis^s Booms, puis plus tard porta son modèle à VAdelaide-Gallery. Comme le ballon de sir George Cayley, le sien était un ellipsoïde. Sa longueur était de treize {neda six pouces^ sa hauteur de six pieds huit pouces. 11 ^contenait en-» viron trois cent vingt pieds cubes de gaz, qui, si c'était de l'hydrogène pur, pouvaient supporter vingt et une livres aussitôt après c|u'il était enilé^ avant ^ue le gaa Digitized by Google

LE CANARD AU BAUOlf . m le temps de se détériorer oo de fair. Le poids de toute la machine et de l'appareil était de dix-sept livres,— donnant ainsi une économie de quatre livres environ. Au centre du ballon, en dessous, était une (jiarpentede bois fort légcr^ longue d'environ neuf pieds^ et -attachée au ballon par un réseau de l'espèce ordinaire. À cette charpente était suspendue une corbeille ou nacelle d'osier. La vis consiste en un axe formé d'un tube de cuivre creux, long de six pouces^, à travers lequel, sur une spirale inclinée à un angle de quinze degrés, passe une série de rayons de fil d'acier, longs de deux pieds et se pro« jetant d'un pied de chaque côté. Ces rayons sont réuni9 à leurs extrémités externes par deux lames de fil métal«> lique aplati, — le tout fornnant ainsi la charpente de la vis, qui est complétée par un tissu de soie huilée, coupée en pointes et tendue de manière à présenter une surface passaUemeni lisse. Aux deux bouts de son axe, cette vis est supportée par des montants cylindriques de cuivre descendant du cerceau. Aux bouts inférieurs de ces tubes sont des trous dans lesquels tournent les pivots de Taxe. Du bout

LE CAKARD AU BAUON. 129 peu près comme une raquette[^]
 de trois pieds de long à peu près, et d'un pied dans sa plus grande largeur.
 Son poids était de deux onces environ. Il pouvait se tourner à plat et se
 dresser en haut et en bas[^] aussi bien qu'à droite et à gauche[^] et donner à
 l'aéronaute la faculté de transporter la résistance de l'air[^] qu'il devait[^] dans
 une position inclinée, créer sur son passage, du côté sur lequel il désirait
 agir, déterminant ainsi pour le ballon la direction opposée. Ce modèle
 (que, faute de temps, nous avons nécessairement décrit d'une manière
 imparfaite), fut mis en mouvement dans l'essai[^] à l'ère[^] 6'a//ery, où il donna
 une vitesse de deux mille à l'heure ; et chose étrange à dire, il n'eut
 qu'un mince intérêt en comparaison de la précédente machine compliquée
 de M. Heiison, — tant le monde est décidé à mépriser toute chose qui se
 présente avec un air de simplicité ! Pour accomplir le grand desideratum de
 la navigation aérienne, on supposait généralement l'application
 singulièrement compliquée de quelque principe extraordinairement profond
 de dynamique. Toutefois, M. Mason était tellement satisfait du récent
 succès de son invention, qu'il résolut de construire immédiatement, s'il était
 possible, un ballon d'une capacité suffisante pour vérifier le problème par un
 voyage de quelque étendue ; — son projet primitif était de traverser la
 Manche comme il avait déjà fait avec le ballon le Nae[^] sort. Pour favoriser
 ses vues, il sollicita et obtint le patronage de sir» Everard Brighthurst et de
 M. Osborne, deux gentlemen bien connus par leurs lumières scientifiques et
 spécialement par l'intérêt qu'ils ont manifesté pour les progrès de
 l'aérostation. Le projet[^] selon le désir de H. Osborne, fut soigneusement
 caché au public ; — les seules personnes auxquelles il fut confié furent les
 personnes engagées dans la construction de la machine, qui Digitized by
 Google

idO LE CANARD AU BALLON. > fatétaUie fious la
 sarveillance de HM. Hafioa, HoUaod^de m Eremd Bringhunl et de M.
 Osborne^ dans Vhabita« tion de ce dernier^ près de Penstrutbal^ dans le
 pays de Galles. H. Eemoû, acoompi^Qé de son ami H. Ainsworth^ fut
 admis à examiner le ballon samedi dernier^ — après les derniers
 arrangements pris par ces messieurs pour être admis à la participation de
 l'entreprise. Nous ne savons pas pour quelle raison les deux marins firent
 aussi partie de rezpédition^ -^mais dans un délai d'un ou deux jours nous
 mettrons le lecteur en possession des plus minutieux détails concernant cet
 extraordinaire voyage. Le ballon est fait de soie recouverte d'un vernis de
 caouichouo.il est conçu dans de grandes proportions et contient plus de
 40^000 pieds cubes de gaz; mais, comme le gaz de houille a été employé
 préférablement à rhydrogène^ dont la trop grande force d'expansion a des
 uconvénients^ la puissance de Fappareil, quand il est parfaitement gonflé, et
 aussitôt après son gonflement, n'enlève pas plus de 2,500 livres environ.
 Non -seulement le gaz dfe houille est moins coûteux, mais on peut se le
 procurer et le gouverner plus aisément. Lintroductiondecegazdansles
 procédés usUels de Taé* rostation estdue à M. Charles Green. Ayant sa
 découverte, le procédé du gonflement était non-seulement excessivement
 dispendieux, mais peu sur. On a souvent perdu deux et même trois jours en
 efforts futiles pour se procurer la quantité suffisante d'hydrogène pour un
 ballon d'où il avait toujours une tendance à fuir, grâce à son excessive
 subtilité et à son affinité pour ratmoi^phère ambiante. iJa ballon assez bien
 fait pour retenir sa contenance de gaz de bouille intacte, en qualité et en
 quantité, pendant six mois, ne pourrait pas conserver six semaines la même
 quantité d'bydrogène dans une égale intégrité. % Digiii^eu by C

U CAMAKD AU La force de support étant estimée à
 S^MO^fivres, et les poids réunis de cinq individus seulement à 1,200
 environ, il restait un surplus de 1,300, dont 1,200 étaient prises par le lest,
 réparti en différents sacs, dont le poids était marqué sur chacun, — par les
 cordages, les baromètres, les télescopes, les barils contenant des provisions
 pour une quinzaine, les barils d'eau, les portenienteaux, les sacs de nuit et
 divers autres objets indispensables, y compris une cafetière à foire bouillir
 le café à la chaux, pour se dispenser totalement de feu, si cela était jugé
 prudent. Tous ces articles, à l'exception du lest et de quelques bagatelles,
 étaient appendus au cerceau» La nacelle est plus légère et plus petite à
 proportion que celle qui la représente dans le modèle. Elle est faite d'un
 osier fort léger, et singulièrement forte pour une machine qui a l'air si
 fragile. Elle a environ quatre pieds de profondeur. Le gouvernail diffère
 aussi de celui du modèle en ce qu'il est beaucoup plus large, et que la vis est
 considérablement plus petite. Le ballon est en outre muni d'un grappin et
 d'un guide-rope, ce dernier étant de la plus indispensable utilité. Quelques
 mots d'explication seront nécessaires ici pour ceux de nos lecteurs qui ne
 sont pas versés dans les détails de l'aérostatlon. Aussitôt que le ballon quitte
 la terre, il est sujet à l'influence de mille circonstances qui tendent à créer
 une différence dans son poids, augmentant ou diminuant sa force
 ascensionnelle. Par exemple, il y a parfois sur la sole une masse de rosée
 qui peut aller à quelques centaines de livres; il faut alors jeter du lest, sinon
 l'aérostat descendra. Ce lest jeté et un bon soleil vaporisant la rosée et
 augmentant la force d'expansion du gaz dans la soie le tout montera de
 nouveau très-rapidement. Pour modérer cette ascension, le seul moyen est
 (ou plutôt était jusqu'au guide-rope inventé par M. Charles Green), la fa«
 Digitized by Google

132 le canard au ballon* euMé de taire édiapper da gaz par une soupape ; mais la perte du gaz impliquait une déperdition proportionnelle de la force d'ascension ; si bien que, dans im laps de temps comparativement très-bref, le ballon le mieux construit devait nécessairement épuiser toutes ses ressources et s'abattre sur le sol. C'était là le grand obstacle aux voyages un peu longs. Le guide-rope remédie à la difficulté de la manière la plus simple du monde» C'est simplement une très-longue corde qu'on laisse traîner hors de la nacelle^ et dont Teffet est d'empêcher le ballon de changer de niveau à un degré sensible* Si^ par exemple^ la soie est chargée d'humidité^ et si conséquemment la machine commence à descendre, il n'y a pas nécessité de jeter du lest pour compenser l'augmentation du poids, car on y remédie, ou on la neutralise, dans une proportion exacte, en déposant à terre autant de longueur de corde qu'il est nécessaire. Si» au contrwe, qielques cvconstances amènent une légèreté excessive et une ascension précipitée, cette légèreté sera immédiatement neutralisée par le poids additionnel de la corde qu'on ramène de terre. Ainsi le ballon ne peut monter ou descendre que dans des proportions très-petites, et ses ressources en gaz et en lest restent à peu près intactes. Quand on passe audessus d'une étendue d'eau, il devient nécessaire d'employer de petits barils de cuivre ou de bois remplis d'un lest liquide plus léger que l'eau. Us flottent et remplissent l'office d'une corde sur la terre. Un autre of6ce très^important du guide-rope est démarquer la direction du ballon. La corde drague, pour ainsi dire^ soit sur terre^ soit sur mer^ quand le ballon est libre; ce dernier consé^ quemment^ toutes les fois qu'il marche^ est en avance; ainsi, une appréciation faite, au compas, des positions des deux objets, indiquera toiyours la direction. . Kj L y Google

^ UE CANARD Ali BAUON» 133 De k même façon^ l'angle
 formé par la corde avec l'axe vertical de la machine indique la vitesse.
 Quand il n'y a pas d'angle, — en d'autres termes, quand la corde descend
 perpendiculairement, c'est que la machine est stationnaire ; mais plus
 l'angle est ouvert, c'est-à-dire plus le ballon est en avance sur le bout de la
 corde, plus grande est la vitesse ; — et réciproquement. Comme le projet
 des voyageurs, dans le principe, était de traverser le canal de la Manche, et
 de descendre aussi près de Paris qu'il serait possible, ils avaient pris la
 précaution de se munir de passe-ports visés pour toutes les parties du
 continent, spécifiant la nature de l'expédition, comme dans le cas du voyage
 sur l'U Noëtau, et assurant aux courageux aventuriers une dispense des
 formalités usuelles de bureaux ; mais des événements inattendus rendirent
 leurs passe-ports superflus. L'opération du gonflement commença fort
 tranquillement samedi matin, 6 du courant, au point du jour, dans la grande
 cour de Wealvor House, résidence de M. Osborne, à un mille environ de
 Penshurst, dans la Galle du Nord ; et, à onze heures sept minutes, tout
 étant prêt pour le départ, le ballon fut lâché et s'éleva doucement, mais
 constamment, dans une direction presque sud. On ne fit point usage,
 pendant la première demi-heure, de la vis ni du gouvernail. Nous nous
 servons maintenant du journal, tel qu'il a été transcrit par M. Forsyth d'après
 les manuscrits réunis de MM. Monck Mason et Ainsworth. Le corps du
 journal tel que nous le donnons, est de la main de M. Mason, et il y a été
 ajouté un post-scriptum ou appendice de M. Ainsworth, qui a en
 préparation et donnera très-prochainement au public un compte-rendu
 plus minutieux du voyage, et, sans aucun doute, d'un intérêt saisissant» ,
 - ~ g Digitized by Google

— Tous les préparatifs qui pouvaient nous embarrasser ont été finis cette nuit; nous avons commencé le gonflement ce matin au point du jour ; mais, par suite d'un brouillard épais qui couvrait d'eau les plis de la soie et la rendait peu maniable, nous ne nous sommes pas élevés avant onze heures à peu près. Alors nous fîmes tout larguer[^] dans un grand enthousiasme, et nous nous élevâmes doucement[^] mais sans interruption[^] « car une jolie brise du nord, qui nous porta dans la direction du canal de la Manche. Nous trouvâmes la force ascensionnelle plus forte que nous ne l'avions espéré, et, comme nous montions assez haut pour dominer toutes les falaises et nous trouver soumis à l'action plus prochaine des rayons du soleil', notre ascension devenait de plus en plus rapide. Cependant je désirais ne pas perdre de gaz dès le commencement de notre tentative, et je résolus qu'il fallait monter, pour le moment présent. Nous retirâmes bien vite à nous notre guide[^]pe; mais même après l'avoir absolument enlevé de terre, nous continuâmes à monter très-rapidement. Le ballon marchait avec une assurance singulière et avait un aspect magnifique. Dix minutes environ après notre départ[^] le baromètre indiquait une hauteur de 15,000 pieds. ' Le temps était remarquablement beau, et l'aspect de la campagne placée sous nos pieds, — une des plus romantiques à tous les points de vue, — était alors particulièrement sublime. Les gorges nombreuses et profondes présentaient l'apparence de lacs, en raison des épaisses vapeurs dont elles étaient remplies, et les hauteurs et les rochers situés au sud-est, empilés dans un inextricable chaos[^] semblaient

LE GANABD AU BALLON* m Liaient absolument aux cités géantes de la fable orientale. Nous approchions rapidement des montagnes vers le sué; mais notre élévation était plus que suffisante pour nous permettre de les dépasser en toute sûreté, En quel* ques minutes^ nous planâmes au-dessus magnifiquement^ et M. Ainsworth, ainsi que les marins, furent frappés de leur apparence peu élevée, vues ainsi de la nacelle ; une grande élévation en ballon ayant pour résultat de réduire les inégalités de la surface située au-dessous à un niveau presque uni. A onze heures et doniie, nous dirigeant . toujours vers le sud, ou à peu près^ nous aperçûmes pour la première fois le canal de Bristol; et quinze minutes après, la ligne des brisants de la côte apparut brusquement au-dessous de nous^ et nous marchâmes rondement au-dessus de la mer. Nous résolûmes alors de lâcher assez de gaz pour laisser notre guide-rope traîner dans l'eau avec les bouées attenantes. Cela fut fait à la taU nute, et nous commençâmes à descendre graduellement. Au bout de vingt minutes environ, notre première bouée toucha, et, au plongeon de la seconde, nous restâmes à une élévation fixe. Nous étions tous très-inquiets de véri** fier Tefficacité du gouvernail et de la vis, et nous les mîmes immédiatt nient en réquisition dans le but de déterminer davantage notre route vers l'est et de mettre le tap sur Paris. Au moyen du gonvemail, nous effectuâmes à l'instant le changement nécessaire de direction, et notre route se trouva presque à angle droit avec le vent ; puis nous mUnes en mouvement le ressort de la vis, et nous fûmes ravis de voir qu'elle nous portait docilement dans le sens voulu. Là-dessus, nous poussâmes neuf fois un fort vivat, et nous jetâmes à la mer une bouteille qui contenait une bande de parchemin avec le bref compterendu dtt principe de llavention. Toutefois^ nous ea Digitized by Google

LE CANARD AU BALLON. avions à peine fini avec nos manifestations de triomphe^ qu'il survint un accident imjMrévu qui n'était pas peu propre à nous décourager. La verge d'acirr qui reliait le levier au propulseur fut soudainement jetée hors de sa place par le bout qui confinait à la nacelle (ce fut TefFet de ^inclinaison de la nacelle par suite de quelque mouvement de Tun des marins que nous avions pris avec nous)^ et^ en un instant^ se trouva suspendue et dansante hors de notre portée, loin .du pivot de Taxe de la vis. Pendant que nous nous t lTorcions de la rattraper, et que toute notre attention y était absorbée^ nous fûmes enveloppés dans un violent courant d'air de Test qui nous porta avec une force rapide tt croissante du côté de TAtlantique. Nous uous trouvâmes chasses en mer par une vitesse qui n'était certainement pas de moins de cinquante ou do soixante milles à l'heure^ si bien que nous atteignîmes le caij^ Clear, à quarante milles vers notre nord^ avant d'a* voir pu assurer la verge d'acier et d'avoir eu le temps de penser à virer de bord. Ce fut alors que M. Ainsworlh fit une proposition extraordinaire^ mais qui, dans mon opinion^ n'était nullement déraisonnable ni chimérique^ dans laquelle il fut inoiftnédiatement encouragé par M. HoUand, — à savoir, que nous pourrions profiter de la forte brise qui nous emportait, et tenter, au lieu de rabattre sur Paris, d'atteindre la côte du Nord- Amérique* Après une légère réflexion, je donnai de bon gré mon assentiment à cette violente proposition, qui, chose étrange à dire, ne trouva d'objections que dans les deux marins. Toutefois, comme nous étions hi majorité, nous maîtrisâmes leurs appréhensions, et nous maintînmes résolûment notre route. Nous gouvernâmes droit à l'ouest ; mais, comme le traînage des bouées faisait un obsta-* Digitized by Google

LB GAICARD AU BALLOIF. 137 de matériel à notre marche, et que nous étions suffisamment maîtres du ballon, soit pour monter, soit pour descendre, nous jetâmes tout d'abord cinquante livres de lest, et nous ramenâmes, au moyen d'une manivelle, toute la corde hors de la mer. Nous constatâmes immé* diatement l'effet de cette manœuvre par un prodigieux accroissement de vitesse ; et, comme la brise fraîchissait, nous filâmes avec une vélocité presque inconcevable; le guide-rope s'allongeait derrière la nacelle comme un sillage de navire* Il est superflu de dire qu'il nous suffit d'un irès^urt espace de temps pour perdre la côte de vue. Nous passâmes au-dessus d'innombrables navires de toute espèce, dont quelques-uns louvoyaient avec • peine, mais dont la plupart restaient en panne. Nous causâmes à leur bord le plus grand enthousiasme, — en* tijousiasme fortement savouré par nous-mêmes, et particulièrement par nos deux hommes qui, maintenant^ sous rinfluence de quelques petits x'eres de genièvre, semblaient résolus à jeter au vent toutes craintes et tons scrupules. Plusieurs navires tirèrent le canon de signal; et tous nous saluèrent par de grands vivat que nous entendions avec une netteté surprenante, et par Tagitatlon des chapeaux et des mouchoirs. Nous marchâmes ainsi tout le jour, sans incident matériel, et comme les premières ombres se formaient autour de nous, nous fîmes une estimation approximative de la distance parcourue. Elle no pouvait pas être de moins de cinq cents milles, probablement davantage. Pendant tout ce temps le propulseur fonctionna, et, sans aucun doute, aida positivement notre marche. Quand le soleil se coucha, la brise fraîchit et se transforma en une vraie tempête. Au-dessous de nous rOcéan était parfaitement visible en raison de sa phosphorescence. Le vent souffla de l'est toute la nuit, et nous donna les plus brillants présages de succès. Nous ne souf« Digitized by Google

438 tS GA1fA«0 Air BAiUm* frimes pas peu du froid, et
Thumidité de raimospfaie . nous était fort pénible; mais la place libre dans
la nacelle était assez vaste pour nous permettre de nous coucher, et au
moyen de nos manteaux et de quelques couvertures nous nous tirâmes
passablement d'affaire. Pùst-scriptum (par M, Ainsmrih)^ — - Ces neuf
dernières heures ont été incontestablement les plus enflammées de ma vie.
Je ne peux rien concevoir de plus enthousiasmant que rétrange péril et la
nouveauté d'une pareille aventure. Dieu veuille nous dmmer le succès! Je ne
demande pas le succès pour le simple salut de inon insignifiante personne,
mais pour l'amour de la science humaine et pour l'inunensité du triomphe.
£t cependant Texploit est si évidemment faisable^ que mon seul éton«
nement est que les hommes aient reculé jusqu'à présent devant la tentative.
Qu'une simple brise comme celle qui nous favorise maintenant, — qu'une
pareille rafale pousse un ballon pendant quatre ou cinq jours (ces brises
durent quelquefois plus longtemps)^ et le voyageur sera facile^ ment porté,
dans ce laps de temps, d'une rive à l'autre. Avec une pareille brise^ la vaste
Atlantiqi;e n'est plus qu'un lac. Je suis plus frappé^ au moment où j'écris^
du silence suprême qui règne sur la mer, malgré son agitation, que d'aucun
autre phénomène. Les eaux ne jettent pas de voix vers les cieux. L'immense
océan flamboyant au-dessous de nous se tord et sè tourmente sans pousser
une plainte. Les houles montagneuses donnent lldée d'innom* brables
démons, gigantesques et muets, qui se tordraient dans une impuissante
agonie. Dans une nuit telle qu'est pour moi celle-ci, un homme vit, — il vit
tout un siècle 4e vie ordinaire, •— et je ne donnerais pas ce délice ravissant
pour ce siècle d'existence vulgaire. Dimanche, 7 .{ManuscrU de M,
Mason), — Ce matin. Digitized by Google

LE CANAED AU BALLOH. 439 vers dix heiu^{es}, la tempête n'était plus qu'une brise de huit ou neuf noeuds (pour un navire en mer)^{et} elle nous fait parcourir peut-être trente milles à l'heure^{peut-être} davantiige. Néanmoins^{elle} a tourné ferme vers le nord; et, maintenant, au coucher du soleil, nous nous dirigeons droit à l'ouest, grâce surtout à la vis et au gouvernail, qui fonctionnent admirablement. Je regarde Ten,treprise comme entièrement réussie, et la navigation aérienne dans toutes les directions (si ce n'est peut-être avec le vent absolument debout), comme un problème résolu. Nous n'aurions pas pu faire tête à la rude brise dliier; mais, en montant, noiis aurions pu sortir du champ de son action, si nous en avions eu besoin. Je suis convaincu qu'avec notre propulseur, nous pourrions marcher contre une jolie brise carabinée. Aujourd'hui, à midi, nous qous sommes élevés à une hauteur de 25,000 pieds, en jetant du lest. Nous avons agi ainsi pour chercher un courant plus direct, mais nous n'en avons pas trouvé de plus favorable que celui dans lequel nous sommes à présent. Nous avons surabondamment de gaz pour traverser ce petit lac, dût le voyage durer trois semaines. Je n'ai pas la plus légère crainte relativement à l'issue de notre entreprise. Les difficultés ont été étrangement exagérées et incomprises. Je puis choisir mon courant, et, eussé-je contre moi' tms les courants, je puis faire passablement ma route avec mon propulseur. Nous n'avons pas eu d'incidents notables. La nuit s'annonce bien. PoiUseriptum (par M, Ainmorth), — J'ai peu de chose à noter, excepté le fait (fort surprenant pour moi), qu'à une élévation égale à celle du Cotopaxi je n'ai éprouvé ni froid trop intense, ni migraine, ni difficulté de respiration; M. Mason, H. HoUand, sir Everard, n'ont pas plus soufl'ert que moi, je crois. M. Osborne s'est plaint d'une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

140 U CANARD XV BALLON. constriction de la poitrine, — mais cela a disparu assez vite. Nous avons filé avec une grande vitesse toute la journée, et nous devons être à plus de moitié chemin de l'Atlantique. Nous avons passé au-dessus de vingt ou trente navires de toute sorte, et tous semblaient délicieusement étonnés. Traverser l'océan en ballon n'est pas une affaire si difficile après tout l'Omne igitur pro magnifico. Nota. — A une hauteur de 25,000 pieds, le ciel apparaît presque noir, et les étoiles se voient distinctement; pendant que la mer, au lieu de paraître convexe[^] comme on pourrait le supposer, semble abscondument et entièrement^{*} ment concave Lundi, 8 (Manuscrit de M. Mason)» — Ce matin nous avons encore eu quelque embarras avec la tige du propulseur, qui devra être entièrement modifiée, de crainte de sérieux accidents; — je parle de la tige d'acier. > II. Aionrorth n'a pas essayé de se rendre compte de ce phénomène» dont l'explication est cependant bien simple. Une ligne abaissée perpendiculairement sur la surface de la terre (ou de la mer) d'une hauteur de 25,000 pieds, formerait la perpendiculaire d'un triangle rectangle, dont la base s'étendrait de l'angle droit & l'hypoténuse de l'horizon au ballon. Mais les 25,000 pieds de hauteur sont peu de chose ou presque rien relativement à l'étendue de la perspective. En d'autres termes, la base et l'hypoténuse du triangle supposé seraient si longues, comparées avec la perpendiculaire, qu'elles pourraient être regardées comme presque parallèles. De cette façon, l'horizon de l'aéronaute devrait lui apparaître de niveau avec la nacelle. Mais comme le point, situé immédiatement au-dessous de lui, paraît et est en effet à une grande distance, il lui semble naturellement à une grande distance au-dessous de l'horizon. De là l'impression de concavité, et cette impression durera jusqu'à ce que l'élévation se trouve dans une telle proportion avec l'étendue de l'horizon, que le parallélisme apparent de la base et de l'hypoténuse disparaisse, — alors la réelle convexité de la terre deviendra sensible. E. A. P.

U CANARD AU BAUOH. et non pas [des palettes; ces dernières ne laissent rien à désirer. Le vent a soufflé tout le jour du nord-est» raide et sans interruption, tant la fortune semble résolue à nous favoriser. Juste avant le jour, nous fûmes tous un peu alarmés par quelques bruits singuliers et quelques secousses dans le ballon, accompagnés de la soudaine interruption du jeu de la machine. Ces phénomènes étaient occasionnés par l'expansion du gaz, résultant d'une augmentation de chaleur dans l'atmosphère, et la débâcle naturelle des particules de glace dont le filet s'était incrusté pendant la nuit. Nous avons jeté quelques bouteilles aux navires que nous avons aperçus. L'une d'elles a été recueillie par un grand navire, vraisemblablement un des paquebots qui font le service de New York. Nous avons essayé de déchiffrer son nom, mais nous ne sommes pas sûrs d'y avoir réussi. Le télescope de M. Osborne nous a laissé lire quelque chose comme L' Aidante* Il est maintenant minuit, et nous marchons toujours à peu près vers l'ouest d'une allure rapide. La mer est singulièrement phosphorescente. Post scriptum (par M. Ainsworth), — Il est maintenant deux heures du matin, et il fait presque calme, autant du moins que j'en peux juger; ^ mais c'est un point qu'il est fort difficile d'apprécier, depuis que nous nous mouvons si complètement avec et dans l'air. Je n'ai point dormi depuis que j'ai quitté Wheal-Vor, mais je ne peux plus y tenir, et je vais faire un somme. Nous ne pouvons pas être loin de la côte d'Amérique. A l'en*di, d (Manuscrit de M. Ainsworth), — à une heure de Vapres-midi, — Nous sommes en vue de la côte basse de la Caroline du Sud ! Le grand problème est résolu. Nous avons traversé l'Atlantique, nous l'avons traversée en ballon, facilement, rondement! Dieu soit loué ! Qui osera dire maintenant qu'il y a quelque chose d'impossible ici; Digiiiizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 28.40% accurate

U2 LE CANARD AU BAUOIf. « ici finit le journal. Quelques détails sur la descente ont été communiqués toutefois par M. Ainsworth à M. Forsyth. Il faisait presque un calme plat quand les voyageurs arrivèrent en vue de la côte^ qui fut immédiatement reconnue par les deux marins et par H. Osborn. Ce gentleman ayant des connaissances au fort Moultrie, on résolut immédiatement de descendre dans le voisinage. Le ballon fut porté vers la plage; la marée était basse^ le sable ferme^ uni, admirablement approprié à une descente^ et le grappin mordit du premier coup et tint bon. Les habitants de l'île et du fort se pressaient naturellement pour voir le ballon; mais ce n'était qu'avec . difficulté qu'on ajoutait foi au voyage accompli, la ira» versée de VAtlantique L'ancre mordait à deux heures de l'après-midi; ainsi le voyage cijtier avait duré soixiiiitoquinze heures ; ou plutôt un peu moins^ si on compte simplement le trajet d'un rivage à l'autre. U n'était arrivé aucun accident sérieux* On n'avait eu à craindre aucun danger réel. Le ballon fut dégonflé et serré sans peine; et ces messieurs étaient encore au fort Moultrie, quand les manuscrits d'où ce récit est tiré partaient par le courrier de Charleston. On ne sait rien de positif sur leurs intentions ultérieures; mais nous pouvons promettre en toute sûreté à nos lecteurs quelques informations supplémentaires^ soit pour lundi soit pour le jour suivant au plus tard. Voilà certainement l'entreprise la plus prodigieuse^ la plus intéressante^ la plus importante qui ait jamais été accomplie ou même tentée par un homme. Quels magnifiques résultats on en peut tirer, n'est-il pas superflu maintenant de le déterminer! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

- , — — r — • •'1 AVENTURE SAKS PAREILLE . D^UN
GBATAUF BANS PFAAIX. ^ . Avec un cœur plein de fantaisies délirantes
, Dont Je suis le capitaine, . . à la tête d'une lance de fer el «» «Avec l'air, A
travers l'immobilité je voyage. C'est MO» «Te Tem (yBtiUm* D'après les
nouvelles les plus récentes de Rotterdam 9 paraît que cette ville est dans
un singulier état d'effervescence philosophique. En réalité, il s'y est
produit des phénomènes d'un genre si complètement inattendu^ si
entièrement nouveau^ si absolument en contradiction avec toutes les
opinions reçues, que je ne doute pas qu'il vaut peu toute l'Europe ne soit
sens dessus dessous^ toute la physique en fermentation, et que la raison et
l'Astronomie ne se prennent aux cheveux. Il paraît que le... du mois de... (je
ne me rappelle pas positivement la date), une foule immense était
rassemblée, dans un but qui n'est pas spécifié, sur la grande place de la
Bourse de la confortable ville de Rotterdam. La journée était singulièrement
chaude pour la saison^—* il y avait à peine un souffle d'air, et la foule
n'était pas trop fâchée de se trouver de temps à autre aspergée d'une ondée
amicale de quelques minutes^ qui s'épanchait des vastes masses de nuages
blancs abondamment éparpillés à travers la voûte Meuble du firmament. /
Digitized by Google

lié AtBNTimB SANS PARBILLS , ^ Toutefois, vers mit!., il se manifesta dans l'assemblée une légère mais remarquable ^gitatioD^ suivie du brouhaha de dix mille langues; une minute après^ dix mille visages se tournèrent vers le ciel, dix mille pipes descendirent simultanément du coin de dix mille bouches, et un cri, qui ne peut être comparé qu'au rugissement du Niagara^ retentit longuement^ hautement^ furieusement^ à travers toute la cité et tous les environs de Rotterdam. L'origine de ce vacarme devint bientôt suffisamment manifeste. On vit déboucher et entrer dans une des lacunes de rétendue azurée^ du fond d'une de ces vastes . masses de nuages aux contours vigoureusement définis^ un être étrange, hétérogène, d'une apparence solide, si singulièrement configuré, si fantastiquement organisé, que la foule de ces gros bourgeois qui le regardaient d'en Cas, bouche béante, ne pouvait absolument y rien comprendre ni se lasser de l'admirer. Qu'est-ce que cela pouvait être? Au nom de tous les diables de Rolterdam, qu'est-ce que cela pouvait présa* ger ?Personnenele savait, personne ne pouvait le deviner.; personne,— pas même le bourgmestre Hynbeer Superbus Von Underduk, — ne possédait la plus légère donnée pour éclaircir ce mystère; de sorte que n'ayant rien de mieux à faire, tous les Rotterdamois, à un homme près, remiit^nt sérieusement leurs pipes dans le coin de leurs bouches, et, gardant toujours un œil braqué sur le phénomène, se mirent à pousser leurs fumées^ firent une pause, se dandinèrent de droite à gauche, et grognèrent significâtivement, — puis se dandinèrent de gauche à droite^ grognèrent, firent une pause, et finalement — se remirent à pousser leurs fumées. Cependant on voyait descendre, toujours, toujours plus bas vers la béate ville de Rotterdam, l'objet d'une si grande curiosité et la cause d'une si grosse fumée. En quelques

D[^]ON GtoTAIN fi ANS PFAAU* itô minutesi» la chose arriva assez près pour qu'on pût la distinguer exactement. Cela semblait èlre[^] — oui ! c[^]était indubitablement une espèce de ballon; mais jusqu'alors, à coup sûr[^] Rotterdam n'avait pas vu de pareil ballon. Car qui[^] — je vous le demande[^] — a jamais entendu parler d'un ballon entièrement fabriqué avec des journaux crasseux? Personne en Hollande[^] certainement; et cependant là, sous le nez même du peuple, ou plutôt à quelque distance au-dessus de son nez, apparaissait la chose en ques* tion, la chose elle-même[^] faite, — j'ai de bonnes autorités pour Vaffirmer, — avec cette même matière à laquelle personne n'avait jamais pensé pour un pareil dessein. C'était une énorme insuite au bon sens des bourgeois de Rotterdam. Quant à la forme du phénomène[^] elle était encore plus répréhensible, — ce n'était guère qu'un gigantesque bonnet de fou tourné sens dessus dessous. Et cette similitude fut loin d'être amoindrie, quand, en l'inspectant de plus près, la foule vit un énorme gland pendu à la pointe, et autour du bord supérieur ou de la base du cône un rang de petits instruments qui ressemblaient à des clo« chettes de brebis, et tintinnabulaient incessamment sur Tair de Betty Martin. Hais voilà qui était encore plus violent : — suspenda par des rubans bleus au bout de la fantastique machine, se balançait, en manière de nacelle, un immense chapeau de castor gris américain, à bords superlativement larges[^] à calotte hémisphérique, avec un ruban noir et une bott'> cle d'argent. Chose assez remarquable toutefois, maint citoyen de Rotterdam aurait juré qu'il connaissait déjà ce chapeau, et, en vérité, toute l'assemblée le regardait près* que avec des yeux familiers; pendant que dame Grettel Pfaall poussait en le voyant une exclamation de joie et de surprise, et déclarait que c'était positivement le chapeau 9 Digiiiizeu by Google

Hê A\£Mi;U£ SANS PAUEILLË # de son cher homme lui-même. Or^ c'était une cvcoii* stance d'autant plus importante à noter, que Pfaall, avec trois compagnons, avait disparu de Rotterdam, depuis cinq ans environ^ d'une manière soudaine et inexplicable^ ct^ jusqu'au moment où commence ce récit, tous les efforts pour obtenir des renseignements sur eux avaient échoué. Il est vrai qu'on avait découvert réceninienl^ dans une pal lie retirée de la ville, à Test, quelques ossements qu'on avait pris pour des ossements humains, mêlés à un amas de décombres d^in aspect bizarre ; et quelques profanes avaient été jusqu'à supposer qu'un hideux meurtre avait du être commis en cet endroit, et que ilans Pfaall et ses camarades en avaient été très-probablement les victimes.; Hais revenons à notre récit. Le ballon (car c'en était un, décidément) était maintenant descendu à cent pieds du sol, et montrait distinctement à la foule le personnage qui l'habitait. Un singulier individu, en vérité. Il ne pouvait guère avoir plus de deux pieds de haut. Mais sa taille^ toute ix tiie qu'elle était, ne l'aurait pas empêché de perdre l'équilibre, et de passer par-dessus le bord de sa toute petite nacelle, sans l'intervention d'un rebord circulaire qui lui montait jus* qu'à la poitrine, et se rattachait aux cordes du ballon. Le corps du petit lioinme était volumineux au delà de toute proportion, et donnait à l ensemble de son individu une apparence de rotondité singulièrement absurde. De ses pieds^ naturellement, on n'en pouvait rien voir. Ses mains étaient monstrueusement grosses, ses cheveux, gris et rassemblés par derrière en une queue; son nez, prodigieusement long; crochu et empourpré ; ses yeux, pleins, brillants et perçants, son menton et'ses joues, — quoi« que ridés par la vieillesse, — larges, boursouflés, doubles; mais sur les deux côtés de sa tête, il était impos-*, sible d'apercevoir le semblant d'une oreille* Digiii^cu by Cookie

II^ON GSRTAIN HÀNS PFAAtL. Ce drôle de petit monsieur était habillé d'uii paletotsac de satin bleu de ciel et de culottes collantes assorties^ serrées aux genoux par des boudes d'argent* Son gilet était d'une étoffe jaune et brillante; un bonnet de taffetas blanc était gentiment posé sur le côté de sa tête; et^ pour compléter cet accoutrement^ un foulard écarlate entourait son COU; et, contourné en un nœud superlatif^ laissait traîner sur sa poitrine ses bouts prétentieusement longs. Étant descendu, comme je Tai dit^ à cent pieds environ du sol, le vieux petit monsieur fut soudainement saisi d'une agitation nerveuse^ et parut peu soucieux de s'apn procher davantage de la terre ferme. Il jeta donc une quantité de sable d'un sac de toile qu'il souleva à groud'peine^ et resta stationnaire pendant un instant. 11 s'appliqua dors à extraire de la poche de son paletot^ d'une manière agitée et précipitée, un grand portefeuille de maroquin. Il le pesa soupçoniieusement dans sa main, Texamina avec un air d'extrême surprise, comme évi** demment étonné de son poids. Enân il l'ouvrit^ en tira une énorme lettre scellée de cire rôte et soigneusement entortillée de fil de même couleur, et la laissa tomber juste aux pieds du bourgmestre Supcrbus Yon Uaderduk. . Son Ëxcelleuce se baissa pour la ramasser. Mais Taéronaute^ toujours fort inquiet, et n'ayant apparemment .pas d'autres affaires qui le retinssent à Rotterdam, corn* mençait déjà à faire précipitamment ses préparatifs de départ; et^ comme il lui fallait décharger une portion de .son lest pour pouvoir s'élever de nouveau^ une demidouzaine de sacs qu'/l jeta l'un après l'autre, sans se ûon^ ner la peine de les r ider, tombèrent coup sur coup sur le dos de l'infortuné i)ourgmestre, et le culbutèrent juste une demi-douzaine de fois à la face de tout Rotterdam. U ne faut pas supposer toutefois que le grand Underduk ait laissé passer impunément cette impertinence de

Digitized by Google

À VENTDEFI SANS PAEBIUB la part du vieux petit bonhomme.
 On dit, au contraire, qu'à chacune de ses six culbutes il ne poussa pas moins
 de six bouffées^ distinctes et iiirieusesi de sa dière pipe XfùH retenait
 pendant tout ce temps et de tontes ses forces, et qu'il se propose de tenir
 ainsi, — si Dieu le permet, — jusqu'au jour de sa mort* Cependant le
 ballon s'élevait comme tine alouette, et, planant au-dessus de la cité, finit
 par disparaître tranquillement derrière un nuage semblable à celui d'où il
 avait si singulièrement émergé, et fut ainsi perdu pour les yeux éblouis des
 bons citoyens de Rotterdam. Toute l'attention se porta dors sur la lettre, dont
 la transmission avec les accidents qui la suivirent avait failli être si fatale à
 la personne et à la dignité de Son Excellence Von Underduk. Toutefois, ce
 fonctionnaire n'avait pas oublié durant ses mouvements gyratoires de mettre
 en sûreté Tobjet important, — la lettre, — qui, d'après la suscription, était
 tombée dans des mains légitimes, puisqu'elle était adressée à lui d'abord, et
 au professeur Rudabub, en leurs qualités respectives de président et de vice-
 président du Collège astronomique de Rotterdam. Elle fut donc ouverte sur-
 le-champ par ces dignitaires, et ils y trouvèrent la communication suivante,
 très-extraordinaire, et, ma foi, très-sérieuse : A Leurs Écellences Van
 Underduk ei ÈudabiA, présU dent et vice-président du Collège national
 astronomique de la ville de Rotterdam. Vos Excellences se souviendront
 peutrêtre d'un humble artisan, du nom de Hans Pfaall, racoommodeur de
 soufflets de son métier, qui disparut de Rotterdam, il y a environ cinq ans,
 avec trois autres individus, et d'une manière qui a dû être regardée comme
 inexplicable C'est moi. Bans Pfaall lui-même, — n'en déplaise à Vos
 Excellences, — qui suis l'auteur de cette èommunication. Il est de no«
 Digitized by

d'un certain hantement. 149 toriété parmi la plupart de mes concitoyens que j'ai occupé, quatre ans durant, la petite maison de briques placée à l'entrée de la ruelle dite Sauerkraut, et que j'y demeurais encore au moment de ma disparition. Mes aïeux y ont toujours résidé de temps immémorial, et ils y ont invariablement exercé comme moi-même la très-respectable et très-lucrative profession de raccommodeur de soufflets ; car, pour dire la vérité jusqu'à ces dernières années, où les têtes de toute la population ont été mises en feu par la politique, jamais plus fructueuse industrie n'avait été exercée par un honnête citoyen de Rotterdam, et personne n'en était plus digne que moi. Le crédit était bon, la pratique donnait ferme, on ne manquait ni d'argent ni de bonne volonté. Mais, comme je l'ai dit, nous ressentîmes bientôt les effets de la liberté, des grands discours, du radicalisme et de toutes les drogues de cette espèce. Les gens qui jusque-là avaient été les meilleures pratiques du monde n'avaient plus un moment pour penser à nous. Ils en avaient à peine assez pour apprendre l'histoire des révolutions et pour surveiller dans sa marche l'intelligence et l'idée du siècle. S'ils avaient besoin de souffler leur feu, ils se faisaient un soufflet avec un journal. A mesure que le gouvernement devenait plus faible, j'acquiesçais la conviction que le cuir et le fer devenaient de plus en plus indestructibles ; et bientôt il n'y eut pas dans tout Rotterdam un seul soufflet qui eût besoin d'être repiqué, ou qui réclamât l'assistance du marteau. C'était un état de choses impossible. Je fus bientôt aussi gueux qu'un rat, et comme j'avais une femme et des enfants à nourrir, mes charges devinrent à la longue intolérables, et je passai toutes mes heures à réfléchir sur le mode le plus convenable pour me débarrasser de la vie. • Cependant, mes créanciers me laissaient peu de loisir pour la méditation. Ma maison était

littéralement Digitized by Google

4 480 ATBlfTCBt SAHS PABBIIAI assiégée du matin au soir. Il y avait parUcolièrement trois gaillards qui me tourmentaient au delà du possible, montant continuellement la garde devant ma porte, et me menaçant toujours de la loi. Je me promis de tirer de ces trois êtres une vengeance amère^ si jamais j'étais assez heureux pour les tenir dans mes griffes ; et je crois que cette espérance ravissante fut la seule chose qui m'empêcha de mettre immédiatement à exécution mon plan de suicide^ qui était de me faire sauter la cervelle d'im eoup d'espingole. Toutefois je jugeai qu'il valait mieux dissimuler ma rage, et les bourrer de promesses et de belles paroles, jusqu'à ce que, par un caprice heureux" de la destinée^ roccasion de la vengeance vint s'oârir à moi» Un jour que j'étais parvenu à leur échapper^ et que je me sentais encore plus abattu que d'habitude, je continuai h errer pendant longtemps encore et sans but h travers les rues les plus obscures, jusqu'à ce qu'enfin je buttai contre le coin d'une échoppe de bouquiniste. Trouvant sous ma main un fauteuil à Tusage des pratiques, je m'y jetai de mauvaise humeur, et, sans savoir pourquoi, j'ouvris le premier volume qui me tomba sous la main. Il se trouva que c'était une petite brochure traitant de l'astronomie spéculative, et écrite, soit par le professeur Ęncke, de Berlin, soit par tin Français dont le nom ressemblait beaucoup au sien. J'avais une; légère teinture de cette science, et je fus bientôt tellement absorbé par la lecture de ce livre, que je le lus deux fois d'un bout à l'autre avant de revenir au sentiment de ce qui se passait au«. tour de moi. Cependant, il commençait à faire nuit, et je repris le chemin de mon logis. Mais la lecture de ce petit traité, (coïncidant avec une découverte pneumatique qui m'avait cté récemment communiquée par un cousin de Nantes, comme un secret d'une haute importance) avait fait ^ kj i^Lo Ly Google

d'un certain hanté par l'idée. 154 \$UT mon esprit une impression indélébile ; et, tout en flânant à travers les rues crépusculeuses, je repassais rapidement dans ma mémoire les raisonnements étranges, et quelquefois intelligibles, de l'écrivain. Il y avait quelques passages qui avaient affecté mon imagination d'une manière extraordinaire. Plus j'y rêvais, plus intense devenait l'intérêt qu'ils avaient excité en moi. Mon éducation, généralement fort limitée, mon ignorance spéciale des sujets relatifs à la philosophie naturelle loin de m'ôter toute confiance dans mon aptitude à comprendre ce que j'avais lu, ou de m'induire à mettre en suspicion les notions confuses et vagues qui avaient surgi naturellement de ma lecture devenaient simplement un aiguillon plus puissant pour mon imagination ; et j'étais assez vain, ou peut-être assez raisonnable, pour me demander si ces idées indigestes qui surgissent dans les esprits mal réglés ne contiennent pas souvent en elles, comme elles en ont la parfaite apparence, — toute la force, toute la réalité, et toutes les autres propriétés inhérentes à l'instinct et à l'intuition. Il était tard quand j'arrivai à la maison, et je me mis immédiatement au lit. Mais mon esprit était trop préoccupé pour que je pusse dormir, et je passai la nuit entière en méditations. Je me levai de grand matin, et je courus vivement à l'échoppe du bouquiniste, où j'employai tout le peu d'argent qui me restait à l'acquisition de quelques volumes de mécanique et d'astronomie pratiques. Je les transportai chez moi comme un trésor, et je consacrai à les lire tous mes instants de loisir. Je fis ainsi assez de progrès dans mes nouvelles études pour mettre à exécution certain projet qui m'avait été inspiré par le diable ou par mon bon génie. Pendant tout ce temps, je fis tous mes efforts pour me concilier les trois créanciers qui m'avaient causé tant de

Digitized by Google

i52 AVENTURE SANS PARËILLS tourments. Finalement, j'y réussis, tant en vendant une assez grande partie de mon mobilier pour satisfaire à moitié leurs réclamations, qu'en leur faisant la promesse de solder la différence après la réalisation d'un petit projet qui me trottait dans la tête, et pour l'accomplissement duquel je réclamaï leurs services. Grâce à ces moyens (car c'étaient des gens fort ignorants) je n'eus pas grand'peine à les faire entrer dans mes vues* Les choses ainsi arrangées je m'appliquai, avec l'aide de ma femme, avec les plus grandes précautions et dans le plus parfait secret, à disposer du bien qui me restait, et à réaliser par de petits emprunts et sous différents prétextes, une assez bonne quantité d'argent comptant, - sans m'inquiéter le moins du monde, je Pavoue à ma honte, des moyens de remboursement. Grâce à cet accroissement de ressources, je me procurai, en diverses fois, plusieurs pièces de très-belle batiste, de douze yards chacune, — de la ficelle, — une provision de vernis de caoutchouc, — un vaste et profond panier d'osier, fait sur commande, — et quelques autres articles nécessaires à la construction et à l'équipement d'un ballon d'une dimension extraordinaire. Je chargeai ma femme de le confectionner le plus rapidement possible, et je lui donnai toutes les instructions nécessaires pour la manière de procéder. En même temps, je fabriquai avec de la ficelle un filet d'une dimension suffisante, j'y adaptai un cerceau et des cordes, et je faisais l'emplette des nombreux instruments et des matières nécessaires pour faire des expériences dans les plus hautes régions de l'atmosphère. Une nuit, je transportai prudemment dans un endroit retiré de Rotterdam, à Test, cinq barriques cerclées de fer, qui pouvaient contenir chacune environ cinquante gallons, et une si[^]ème d'une dimension plus vaste ; six tubes en Digitized by

d'un r4BRTAIN uâm pfaau« 453 -fer-blanc, de trois pouces de diamètre et de quatre pieds de long^ façonnés â(/ hoc; une bonne quantité d'une tertaine mistance métallique ou demi^métal, que je ne nommerai pas, et une douzaine de dames-jeannes remplies d'un acide très-commun. Le gaz qui devait résulter de cette combinaison est un gaz qui n'a jamais été, jusqu'à présent; fabriqué que par moi, ou du moins qui n'a jamais été appliqué à un pareil objet, fout ce que je puis dire ici, c'est qu'il est une des parties constituantes de l'azote, qui a été si longtemps regardé comme irré* ductible, et que sa densité est moindre que celle de Hiydrogène d'environ trente-sept fois et quatre dixièmes. Il est sans saveur, mais non sans odeur ; il brûle, quand il est pur, avec une flamme verdâtre ; il attaque instantanément la vie animale. Je ne ferais aucune difficulté d'en livrer tout le secret, mais il appartient de droit, comme je Tai déjà fait entendre, à un citoyen de Nantes, en France, par qui il m'a été communiqué sous condition. Le même individu m'a confié, sans être le moins du monde au fait de mes intentions, un procédé pour fabriquer les ballons avec un certain tissu animal, qui rend la fuite du gaz chose presque impossible ; mais je trouvai ce moyen beaucoup trop dispendieux, et d'ailleurs il se pouvait que la batiste, revêtue d'une cône de caoutchouc, fût tout aussi bonne. Je ne mentionne cette circonstance que parce que je crois probable que l'individu en question tentera, un de ces jours, une ascension avec le nouveau gaz et la matière dont j'ai parlé, et que je ne veux pas le priver de Fhonneur d'une invention très-originale. A chacune des places qui devait être occupée par l'un des petits tonneaux, je creusai secrètement un petit trou ; les trous formant de cette faç

454 AVmURB SANS PARBIUB < piods (le diamètre. Au centre du cercle^ qui était la placd^^^ désignée pour la plus grande barrique^ je creusai un trou ' plus profond. Dans chacun des cinq petits trous, je dé- * posai une boîte de fer-blanc contenant cinquante livres de poudre à caon^ et dans le plus grand un baril qui en tenait cent cinquante. Je reliai convenablement le baril et les cinq boîtes par des traînées couvertes, et, ayant fourré dans Tune des boîtes le bout d'une mèche longue de quatre pieds environ, je comblai le trou et plaçai la barrique par-dessus^ laissant dépasser Tautre bout de la mèche d'un pouce à peu près au delà de la barrique, et d'une manière presque invisible. Je comblai successivement les autres trous, et disposai chaque barrique à la place qui lui était destinée. Outre les articles jque j'ai énumérés^ je transportai h mon dépôt général et j'y cachai un des appareils perfectionnés de Grimm pour la condensation de Tair atmosphérique. Toutefois je découvris que cette machine avait besoin de singulières modifications pour devenir' propre à l'emploi auquel jé la destinais. Hais^ grâce à un travail entêté et à une incessante persévérance, j'arrivai à des résultats excellents dans tous [mes préparatifs. Mon ballon fut bientôt parachevé. U pouvait contenir plus de quarante mille pieds cubes de gaz ; il pouvait faciement m'enlever^ selon mes calculs^ moi et tout mon attirail, ' et même, en le gouvernant convenablement, cent soixante-quinze livres de lest par-dessus le marché. Il avait reçu trois couches de vernis, et je vis que la batiste remplissait parfaitement l'office de la soie ; elle était également solide et coûtait beaucoup moins cher. Tout étant prêt, j'exigeai de ma femme qu'elle me jurât le secret sur toutes mes actions depuis le jour de ma première visite à l'échoppe du bouquiniste ; et je lui promis de mon côté de revenir aussitôt que iescir-* < Oigitized

D'N certain HANS PFAÀIXr constances me le permettraient. Je lui donnai le peu d'argent qui me restait, et je lui fis mes adieux. En réalité^ je n'avais pas d'inquiétude sur son compte. Elle était ce que les gens appellent une maîtresse femme, et pou* vait très-bien faire ses affaires sans mon assistance. Je crois même, pour tout dire, qu'elle m'avait toujours regardé comme un triste fainéant, — un simple complément de poids, — un remplissage, — une espèce d'homme bon pour bâtir des chAteaux en l'air, et rien de plus, —et qu'elle n'était pas fâchée d'être débarrassée de moi. Il faisait nuit sombre quand j'ui fis mes adieux^, et, prenant avec moi, en manière d'aides de camp, les trois créanciers qui m'avaient causé tant de souci, nous portâmes le ballon avec sa nacelle et tous ses accessoires, par une route détournée, à l'endroit où j'avais déposé les autres articles. Nous les y trouvâmes parfaitement intacts, et je me mis immédiatement à la besogne. Nous étions au avril. La nuit, comme je l'ai dit, était sombre ; on ne pouvait pas apercevoir une étoile ; et une bruine épaisse, qui tombait par intervalles, nous incommodait fort. Mais ma grande inquiétude, c'était, le ballon, qui, en dépit du vernis qui le protégeait^ commençait à s'alourdir par l'humidité ; la poudre aussi pouvait s'avarier. Je leur dis donc de travailler rudement mes trois gredins, je leur fis piler de la glace autour de la baïTique centrale et agiter Pacide dans les autres. Cependant, ils ne cessaient de m'importuner de questions pour savoir ce que je voulais faire avec tout cet attirail, et exprimaient un vif mécontentement de la terrible, besogne à laquelle je les condamnais. Ils ne comprenaient pas, — disaient-ils, — ce qu'il pouvait résulter^ de bon à leur faire ainsi se mouiller la peau uniquement pour les rendre complices d'une aussi abominable incantation. 4ecofnmençi»is à être m fxi u iAquie^^ et j'avais

AVBNTUBE SANS PARBILLB Touvrage de touto ma forco;
car^ en vérité, ces idiots s'étaient figuré^ j'imagine^ que j'avais fait un pacte
avec le diable^ et que dans tout ce que je faisais maintenant Il n'y avait rien
de bien rassurant. J'avais donc une trèsgrande crainte de les voir me planter
là. Toutefois, je m'efforçai de les apaiser eu leur promettant de les payer
jusqu'au dernier sou^ aussitôt que j'aurais mnrné à bonne fin la besogne en
préparation. Naturellement ils interprétirent ces beaux discours comme ils
voulurent, s'imaginant sans doute que de toute manière j'allais me rendre
maître d'une immense quantité d'argent comptant; et^ pourvu que je leur
payasse ma dette^ et un petit brin en plus^ en considération de leurs
services, j'ose affirmer qu'ils s'inquiétaient fort peu de ce qui pouvait
advenir do mon âme ou de ma carcasse. Âu bout de quatre heures et demie
environ, ie ballon me parut suffisamment gonfié^J'y suspendis donc la na«
wHe, et j'y plaçai tous mes bagages, — un télescope, un baromètre avec
quelques modifications importantes, un thermomètre, un électromètre, un
compas, une boussole, une montre à secondes, une cloche, un portevoix,
etc., etc., ainsi qu'un globe de verre où j'avais fait le vide, et
hermétiquement bouché, sans oublier l'appa* reil condensateur, de la chaux
vive, un bâton de cire h cacheter, une abondante provision d'eau, et des
vivres en quantité, tels que le pemmican, qui contient une énorme matière
nutritive comparativement à son petit volume. J'installai aussi dans ma
nacelle une couple de pigeons et une chatte. Nous étions presque au point
du jour, et je pensai qu'il était grandement temps d'efiéctuer mon départ. Je
laissai donc tomber par terre, comme par accident, un cigare allumé, et, en
me baissant pour le ramasser, j'eus soin de mettre sournoisement le feu à la
mèche, dont ie bout. Digiii^eu by Cookie

. h*m CERTAIN. HAN8 PPAJkU. Wl comme je l'ai dit^ dépassait un peu le bord inférieur d'ua des petits tonneaux. J'exécutai cette manœuvre sans être vu le moins du monde par mes trois bourreaux ; je sautai dans la nacelle, je coupai immédiatement l'unique corde qui me retenait à la terre, et je m'aperçus avec bonheur que j'étais enlevé avec une inconcevable rapidité; le ballon emportait très* facilement ses cent soixante-quinze livres de lest de plomb ; il aurait pu en porter le double. Quand je quittai la terre, le baromètre marquait trente pouces, et le thermomètre centigrade 19 degrés. Cependant^ j'étais à peine monté k une hauteur de cinquante yards, quand arriva derrière moi, avec un rugissement et un grondement épouvantables, une si épaisse trombe de feu et de gravier, de bois et de métal enflammés, mêlés à des membres humains déchirés, que ja sentis mon cœur défaillir, et que je me jetai tout au fond de ma nacelle, tremblant de terreur. Alors je compris que j'avais horriblement chargé la mine, et que j'avais encore à subir les principales conséquences de la secousse. En effet, en moins d'une seconde, je sentis tout mon sang refluer vers mes tempes, et immédiatement, inopinément, une commotion que je n'oublierai jamais éclata à travers les ténèbres, et sembla déchirer en deux le firmament lui-même. Plus tard, quand j'eus le temps de la réflexion, je ne manquai pas d'attribuer l'extrême violence de l'explosion, relativement à moi, à sa véritable cause, — c'est-à-dire à ma position,, directement au-dessus de la mine et dans la ligne de son action la plus puissante. Mais, en ce moment, je ne songeais qu'à sauver ma vie. D'abord, le ballon s'affaissa, puis il se dilata furieusement, puis il se mit à pirouetter avec une vélocité vertigineuse, et finalement, vacillant et roulant comme un h

im , AtmmmmB sans PAHntu de la nacelle, et me laissa accroché à une épouvantable hauteur, la tête en bas^ par un bout de corde fort minoe^ de trois pieds de long environ, qui pendait par hasard à travers une crevasse, près du fond du panier d'osier, et dans lequel, au milieu de ma chute, mon pied gauche s'engagea providentiellement. Il est impossible, absolument impossible^ de se faire une idée juste de l'horreur de ma situation. J'ouvrais convulsivement la bouche pour respirer, — un frisson ressemblant à un accès de fièvre secourut tous les nerfs et tous les muscles de mon être^ — je sentais mes yeux jaillir de leurs orbites^ — une Horrible nausée m'envahit^ — enfin je m'évanouis et perdis toute conscience. Combien de temps restai-je dans cet état, il m'est impossible de le dire. U s'écoula toutefois un assez long temps, car lorsque je recouvrai en partie f usage de mes sens, je vis le jour qui se levait ; — le ballon se trouvait à une prodigieuse hauteur au-dessus de Timmensité de l'Océan, et dans les limites de ce vaste horizon, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, je n'apercevais pas trace de terre. Cependant mes sensations, quand je revins à moi, n'étaient pas aussi étrangement douloureuses que j'aurais dû m'y attendre. En réalité, il y avait beaucoup de folie dans la contemplation placide avec laquelle j'examinai d'abôrd ma situation. Je portai mes deux mains devant mes yeux, l'une après l'autre, et me demandai avec étonnement quel accident pouvait avoir gonilé mes veines et noirci si horriblement mes ongles. Puis j'examinai soigneusement ma tête, je la secouai à plusieurs reprises, et la tâtai avec une attention minutieuse,* jusqu'à ce que je me fusse heureusement assuré qu'elle n'était pas, ainsi que j'en avais eu l'horrible idée, pluà grosse que mon ballon. Puis, avec l'habitude d'un homme qui sait où sont ses poches, je tfttai les demDigitized by Google

poches de ma culotte[^] et, m'apercevant que j[^]avais perdu mon calepin et mon étui à cuFe-dents, je m'efforçai de me rendre compte de leur disparition[^] et[^] ne pouvant y réussir, j^{*}'en ressentis un inexprimable chagrin. Il me sembla alors que j'éprouvais une vive douleur à la cheville de mon pied gauche, et une obscure conscience de ma situation commença à poindre dans mon esprit. Mais, — chose étrange, — je n'éprouvai ni étonnement ni horreur. Si je ressentis une émotion quelconque[^] ce fut une espèce de satisfaction ou d'épanouissement en pensant à l'adresse q[ui] il me &udrait déployer pour me tirer de cette singulière alternative ; et je ne fis pas de mon salut définitif l'objet d'un doute d'une seconde. Pendant quelques minutes, je restai plongé dans la plus profonde méditation* Je me rappelle distinctement que • j'ai souvent serré les lèvres, que j'ai appliqué mon index sur le côté de mon nez, et que j'ai pratiqué les gesticulations et grimaces habituelles aux gens qui, installés tout à leur aise dans leur fauteuil[^] méditent sur des matières embrouillées ou importantes. Quand je crus avoir suffisamment rassemblé mes idées, je portai avec la plus grande précaution, la plus parfaite délibération[^] mes mains derrière mon dos, et je détachai la grosse boucle de fer qui terminait la ceinture de mon pantalon. Cette boucle avait trois dents qui, étant un peu rouillées, tournaient difficilement sur leur axe. Cependant, avec beaucoup de patience, je les amenai à angle droit avec le corps de la boucle et m'aperçus avec joie qu'elles restaient fermes dans cette position. Tenant entre mes dents cette espèce d'instrument, je m'appliquai à dénouer le nœud de ma cravate. Je fus obligé de me reposer plus d'une fois avant d'avoir accompli cette manœuvre; mais, à la longue, j'y réussis. A l'un des bouts de la cravate, j'assujettis la boucle[^] et[^] pour plus de sécurité[^] je nouais

Digitized by Google

ATBNTUBB SAKS PABBILLB étroitement Taiitre bout autour de mon poing. Soulevant alors mon corps par un déploiement prodigieux de force musculaire^ je réussis du premier coup à jeter la boucle par-dessus la nacelle et à raccrocher^ comme je l'avais espéré, dans le rebord circulaire de Tosier. Mon corps faisait alors avec la paroi de la nacelle un angle de quarante-cinq degrés environ; mais il ne faut pas entendre que je fusse à quarante-cinq degrés audessous de la perpendiculaire ; bien loin de là, j'étais toujours placé dans un plan presque parallèle au niveau de rhorizon; car la nouvelle position que j'avais con- ^ quise avait eu pour effet de chasser d'autant le fond de la nacelle, et conséquemment ma position était des plus périlleuses. Mais qu'on suppose que, dans le principe^ lorsque je tombai de la nacelle^ je fusse tombé la face tournée vers le ballon au Tteu de ravoir tournée du oôté opposé, comme elle était maintenant, — ou, on second lieu, que la corde par laquelle j'étais accroché eut pendu par hasard du rebord supérieur^ au lieu de passer par une crevasse du fond^ — on concevra fadlement que, dans CCS deux hypothèses, il m'eût été impossible d'accomplir un pareil miracle, — et les présentes révélations eussent été entièrement perdues pour la postérité. J'avais donc toutes^les raisons de bénir le hasard ; mais en somme j'étais tellement stupéfié, que je me sentais incapable de rien • faire, et que je restai suspendu, pendant un quart d'heure peut-êtreCj dans cette extraordinaire situation, sans tenter de nouveau le plus léger effort, perdu dans un singulier calme et dans une béatitude idiote. Hais cette disposition de mon être s'évanouit bien vite et fit place à un sentl^ ment d'horreur, d'effroi, d'absolue désespérance et de destruction. En réalité, le sang si longtemps accumulé dans les vaisseaux de la tête et de la gorge, et qui avait .

d'un CCaTAIN HANS PPAAiL. 461 jusqiie-lîi créé en moi un délire salulaire dont l'ar t ion suppléait à Ténergie^ commençait maintenant à rciluer et à reprendre son niveau ; et la clairvoyance qui me revenait, augmentant la perception du danger, ne servait qu'à me priver du sang-froid et du courage nécessaires pour Talfronter. Mais^ par bonheur pour moi^ cette faiblesse ne fui pas de longue durée. L'énergie du désespoir me revint à propos, et, avec des cris et des efforts frénétiques, je m'élançai convulsivement et à plusieurs reprises par une secousse générale, jusqu'à ce qu'enfin, m'accrochant au bord si désiré avec des griifes plus serrées qu'un étai, je tortillai nion corps par-dessus et tombai la tête la première et tout pantelant dans le fond de la nacelle. Ce ne fut qu'après un certain laps de temps que je fus assez maître de moi pour m'occuper de mon ballon. Mais alors je Texaminai avec attention et découvris, à ma grande joie, qu'il n'avait subi aucune avarie. Tous mes instruments étaient sains et saufs, et, très-beureusement je n'avais perdu ni lest ni provisions. A la vérité, je les avais si bien assujettis à leur place qu'un pareil accident était chose tout à fait improbable. Je regardai ma montre, elle marquait six heures. Je continuais à monter rapidement, et le, baromètre me donnait alors une hauteur de trois milles trois quarts. Juste au-dessous de moi apparaissait dans rOcéan un petit objet noir, d'une forme légèrement allongée, à peu près de la dimension d'un domino, et ressemblant fortement, à tous égards, à l'un de ces petits joujoux. Je dirigeai mon télescope sur lui, et je vis distinctement que c'était un vaiss^u anglais de quatre-vingt-quatorze canons, tanguant lourdement dans la mer, au plus près du vent, et le cap à l'ouestnsud-ouest. A l'exception de ce navire, je ne vis rien que l'Océan et le ciel, et le soleil qui était lavé depuis longtemps. Il est grandement temps que j'explique à Vos Excel*

CH2 AVENTURE SANS PAREILLE l'enceinte de mon
voyage. Vos Excellences se souviennent que ma situation déplorable à
Rotterdam m'avait h la longue poussé à la résolution du suicide. Ce n'était
pas cependant que j'eusse un dégoût positif de la vie elle-même, mais j'étais
harassé à n'en pouvoir plus par les misères accidentelles de ma portion.
Dans cette disposition d'esprit, désirant vivre encore, et cependant fatigué
de la vie le traité que je lus à Téchoppe du bouquiniste appuyé par
Topportune découverte de mon cousin de Nantes, ouvrit une ressource à
mon imagination. Je pris enfin un parti décisif. Je résolus de partir, mais de
vivre — de quitter le monde, mais de continuer mon existence, — bref, et
pour couper court aux énigmes, je résolus, sans m'inquiéter du reste, de me
frayer, si je pouvais, un passage jusqu'à la lune. Maintenant, pour qu'on ne
me croie pas plus fou que je ne le suis, je vais exposer en détail, et le mieux
que je pourrai, les considérations qui m'induisirent à croire qu'une
entreprise de cette nature, quoique difficile sans doute et pleine de dangers,
n'était pas absolument, pour un esprit audacieux, située au delà des limites
du possible. La première chose à considérer était la distance positive de la
lune à la terre. Or, la distance moyenne ou approximative entre les centres
de ces deux planètes est de cinquante-neuf fois, plus une fraction, le rayon
équatorial de la terre, ou environ 237,000 milles. Je dis la distance moyenne
ou approximative, mais il est facile de concevoir que, la forme de l'orbite
lunaire étant une ellipse d'une excentricité qui n'est pas de moins de
0,05484 de son demi-grand axe, et le centre de la terre occupant le foyer de
cette ellipse, si je pouvais réussir d'une manière quelconque à rencontrer la
lune à son périhélie, la distance ci-dessus évaluée se trouverait sensiblement
diminuée. Mais, pour laisser de côté cette hypothèse, il était positif

Digitized by Google

^ • d'un certain hans pfaau: 163 qu'en tout cas j'avais h déduire des 237,000 milles le rayon de la terre^ c'est-à-dire 4,000, et le rayon de la lune^ c'est-à-dire 1,080, en tout 5,080^ et qu'il ne me resterait ainri à frandar qa^me distance approximative de 231,920 milles. Cet espace, pensais-je, n'était pas vraiment extraordinaire. On a fait nombre de fois sur cette terre des voyages d'une vitesse de 60 milles par heure, et, en réalité, il y a tout lieu de croire qu'on arrivera à une plus grande vélocité; mais, même en me contentant de la vitesse dont je parlais, il ne me faudrait pas plus de 161 jours pour atteindre la surface de la lune* , Il y avait toutefois de nombreuses circonstances qui m^induisaient à croire que la vitesse approximative de mon voyage dépasserait de beaucoup celle de soixante milles à l'heure ; et comme ces considérations produisirent sur moi une impression profonde, je les expliquerai plus amplement par la suite. Le second point à examiner était d'une bien autre importance. D'après les indications fournies par le baromètre, nous savons que lorsqu'on s'élève, au-dessus de la surface de la terre, à une hauteur de 10,000 pieds^ on laisse au-dessous de soi environ un trentième de la masse atmosphérique; qu'à 10,600 pieds, nous arrivons h peu près à un tiers; et qu'à 18,000, ce qui est presque la hau^ leur du Cotopaxi, nous avons dépassé la moitié de la .masse fluide, ou, en tout cas^ la moitié de la partie pondérable de l'air qui enveloppe notre globe. On a aussi calculé qu'à une hauteur qui n'excède pas la centième partie du diamètre terrestre, — c'est-à-dire 80 milles, — « là raréfaction devait être telle que la vie animale ne pouvait^en aucune façon s'y maintenir; et, de plus, que les moyens les plus subtils que nous ayons de constater la présence de l'atmosphère devenai^t alors totalement insuffisants. Mais je ne manquai pas -d'observer que ces Digitized by Goe^^le

164 AVENTURE SANS PAREILLE derniers caloids étaient uniquement basés sur notre cm* • naissance expérimentale des propriétés de l'air et des lois mécaniques qui régissent sa dilatation et sa compression dans ce qu'on peut appeler^ comparativement parlant, la proximité immédiate de la terre. Et en même temps, on regarde comme chose positive, qu'une distance quelconque donnée, mais inaccessible, de sa surface, la vie animale est et doit être essentiellement incapable de modification. Maintenant tout raisonnement de ce genre, et d'après de pareilles données^ doit évidemment être purement analogique. La plus grande hauteur où l'homme soit jamais parvenu est de 25,000 pieds ; je parle de l'expédition nautique de M^r. Gay-Lussac et Biot. C'est . une hauteur assez médiocre, même quand on la compare aux 80 milles en question; et je ne pouvais m'empêcher de penser que la question laissait une place au doute et une grande latitude aux conjectures. Mais en fait, en supposant une ascension opérée à une hauteur donnée quelconque, la quantité d'air pondérable traversée dans toute période ultérieure de l'ascension n'est nullement en proportion avec la hauteur additionnelle acquise, comme on peut le voir d'après ce qui a été énoncé . précédemment, mais dans une raison constamment décroissante. Il est donc évident que, nous élevant aussi haut que possible, nous ne pouvons pas, littéralement parlant, arriver à une limite au delà de laquelle l'atmosphère cesse absolument d'exister. Elle doit exister, concluais-je, quoiqu'elle puisse, il est vrai, exister à un état de raréfaction infinie. D'un autre côté, je savais que les arguments ne manquent pas pour prouver qu'il existe une limite réelle et déterminée de l'atmosphère, au delà de laquelle il n'y a absolument plus d'air respirable. Mais une circonstance a été omise par ceux qui opinent pour cette limite, qui sem^.

b'ln CEKTAIN UAMS PFAAU. IdS bbii^ noo pas une réfutation
 péremptoire de leur doctrine^ mais un point digne d'une sérieuse
 investigation. Comparons les intervalles entre les retours successifs de la
 comète d'Encke à son périhélie^ en tenant compte de toutes les
 perturbations dues à l'attraction planétaire^ et nous verrons que les
 périodes diminuent graduellement^ c'est* à-dire que le grand axe de
 l'ellipse de la comète va toujours se raccourcissant dans une proportion
 lente, mais parfaitement régulière. Or, c'est précisément le cas qui doit avoir
 lieu^ si nous supposons que la comète subisse une résistance par le fait d'un
 milieu éthéré excessivement rare qui pénètre les régions de son orbite. Car
 il est évident qu'un pareil milieu doit, en retardant la vitesse de la comète,
 accroître sa force centripète et affaiblir sa force centrifuge. En d'autres
 termes^ l'attraction du soleil deviendrait de plus en plus puissante, et la
 comète s'en rapprocherait davantage à chaque révolution. Véritablement, il
 n'y a pas d'autre moyen de se rendre compte de la variation en question.
 Mais voici un autre fait : on observe que le diamètre réel de la partie
 nébuleuse de cette même comète se contracte rapidement à mesure qu'elle
 s'approche du soleil, et se dilate avec la même rapidité quand elle repart vers
 son aphélie. N'avais-je pas quelque raison de supposer avec M. Valz que
 cette apparente condensation de volume prenait son origine dans la
 compression de ce milieu éthéré dont je parlais tout à l'heure, et dont la
 densité est en proportion de la proximité du soleil ? Le phénomène qui
 affecte la forme lenticulaire et qu'on appelle la lumière zodiacale était aussi
 un point digne d'attention. Cette lumière si visible sous les tropiques, et
 qu'on est impossible de prendre pour une lumière météorique quel-
 conque, s'élève obliquement de l'horizon et suit généralement la ligne de
 l'équateur du soleil. Elle me semblait

466 AVENTORS SANS PABBIUB • ^ évidemment provenir d'une atmosphère rare qui s'éteintⁱ drait depuis le soleil jusque par delà l'orbite de Vénus au moins, et même[^] selon moi[^] indéfiniment plus loin, le ne pouvais pas supposer que ce milieu- fût limité par la ligne du parcours de la comète, ou iilt coniiiné dans le voisinage immédiat du soleil. U était si simple dimaginer au contraire qu'il envahissait toutes les régions de notre système planétaire, condensé autour des planètes en ce que nous appelons atmosphère, et peut-être modifié chez quelques-unes par des circonstances purement géologiques[^] c'est-à-dire modifié ou varié dans ses prop

d'un GëUTAIN hans pfaaix. 16^ santé, puisse gagner en vitesse et accélérer sa Yélocité primitive. D'un autre côté, je n'avais pas souvenir que, dans un compte rendu quelconque d'une expérience antérieure. Ton eût jamais constaté une diminution appa-. rente dans la vitesse absolue de Tascension, quoique tel eût pu être le cas, en raison de la fuite du gaz à travers un aérostat mal confectionné et généralement revêtu d'un vernis Insuffisant, ou pour toute autre cause. Il me semblait donc que Teffet de cétte-déperdition pouvait seulement contrebalancer l'accélération acquise par le ballon à mesure qu'il s'éloignait du centre de gravitation. Or, je considérai que, pourvu que dans ma traversée je trouvasse le milieu 'que f avais imaginé, et poin*vU qu'il fût de même essence que ce que nous appelons Fatr atmosphé* rique, il importait relativement assez peu que je le trouvasse à tel ou tel degré de raréfaction, c'est-à-dire relativement à ma force ascensionnelle; car non-seulement le gaz du ballon serait soumis à la même raréfaction (et dans cette occurrence^ je n'avais qu'à lâcher une quantité proportionnelle de gaz, suffisante pour prévenir une explosion), mais, par la nature de ses parties intégrantest il devait, en tous cas, être toujours spécifiquement plus lé« ger qu'un composé quelconque de pur azote et d'oxygène. Il y avait donc une chance, — et même, en somme, une forte probabilité, pour qu'à aucune période de mon a&cen" sùm je n'arrivasse à m point où les différentes pesanteurs réunies de mon immense ballon, du gaz inconeewAlement rare qu'il renfermait, de la nacelle et de son contenu, pussent égaler la pesanteur de la masse d'atmosphère ambiante déplacée; et l'on conçoit facilement ^ue c'était là l'unique conditioii qui pût arrêter ma fuite ascensionnelle. Mais encore, si jamais j'atteignais ce point imaginaire, il me restait la faculté d'user de mon lest et d'autres poids montant à peu près à un total de 300 livres. Digitized by Google

16t t AVBNTimB SANS l'ARÈIltt ^ En même lemps^ la force
 oeniripèle devait toujours décroître en raison du carré des distances^ et ainsi
 je de^ vais^ avec une vélocité prodigieusement accélérée, arriver à la
 longue dans ces lointaines régions où la force d'attraction de la lune serait
 substituée à celle de la terre. Il y avait une autre difficulté qui ne laissait pas
 de me causer quelque inquiétude. On a observé que dans les ascensions
 poussées à une hauteur considérable, outre la gêne de la respiration^ on
 éprouvait dans la tête et dans tout le corps un immense malaise^ souvent
 accompagné de saignements de nez et d^autres symptômes passablement
 alarmants, et qui devenait de plus en plus insupportable à proportion qu'on
 s'élevait ^. C'était là une considération passablement effrayante. N'étais-il
 pas probable que ces symptômes augmenteraient jusqu'à ce qu'ils se
 terminassent par la mortelle-même? Après mûre réflexion, je conclus que
 non. Il fallait en chercher l'origine dans la disparition progressive de la
 pression atmosphérique^ à laquelle est accoutumée la surface de notre
 corps, et dans la distension inévitable des vaisseaux sanguins superiiciels,
 — et non dans une désorganisation positive du système animal, comme
 dans le cas de difficulté de respiration^ où la densité atmospbé* rique est
 chimiquement insuffisante pour la rénovation régulière du sang dans un
 ventricule du cœur. Excepté dans le cas où cette rénovation ferait défaut, je
 ne voyais pas de raisijn pour que la vie ne se maintint pas, même dans le
 vide ; car l'expansion et la compression de la poil Depuis la première
 publication de Hans *Pfaaii, j'apprends qad M. Green, le célèbre aéronaute
 du ballon le Nassau, el d'autres expérimentateurs contesient à cet égard les
 assertions de M. de Humboldt, et parlent au contraire d'une incommodité
 toujours dé^ croissantet ce qui s'accorde précisément avec la théorie
 présentée Ici. — fi. A. P. Digitized by Google

d'lin certain bans pfaaix. 100 triae^

m AVKNTVftB SANS PJUIBIUJi près. La perspective semblait sans bornes. Rien de plus facile d'ailleurs que de calculer à l'aide de la trigonométrie sphérique l'étendue de surface terrestre qu'embrassait mon regard. La surface convexe d'un segment de sphère est à la surface entière de la sphère comme le sinus versé du segment est au diamètre de la sphère. Or, dans mon cas le sinus versé — c'est-à-dire l'épaisseur du segment situé au-dessous de moi, — était à peu près égal à mon élévation, ou à l'élévation du point de vue au-dessus de la surface. La proportion de 5 milles à 8 milles exprimerait donc l'étendue de la surface que j'embrassais, c'est-à-dire que j'apercevais la seize-centième partie de la surface totale du globe. La mer apparaissait polie comme un miroir, bien qu'à l'aide du télescope je découvrisse qu'elle était dans un état de violente agitation. Le navire n'était plus viable, il avait sans doute été versé. Je commençai dès lors à ressentir par intervalles une forte douleur à la tête, bien que je continuasse à respirer à peu près librement. La chaleur et les pigeons semblaient n'éprouver aucune incommodité. A sept heures moins vingt, le brouillard entra dans la région d'un grand et épais nuage qui me causa beaucoup d'ennui ; mon appareil condensateur en fut endommagé et je fus trempé jusqu'aux os. C'était à coup sûr une singulière rencontre, car je n'aurais pas supposé qu'un nuage de cette nature pût se soutenir à une si grande élévation. Je pensai faire pour le mieux en jetant deux morceaux de lest de deux livres chaque ce qui me laissait encore cent soixante-deux livres de lest. Grâce à cette opération, je traversai bien vite l'obstacle, et je m'aperçus immédiatement que j'avais gagné prodigieusement en vitesse. Quelques secondes après que j'eus quitté le nuage, un éclair éblouissant le traversa d'un bout à l'autre et tout cessa dans toute son étendue lui donnant l'aspect d'une. Digitized by

d'un Certain hans pfaaîx; 471 masse de charbon en Ignition. Qu'on se rappelle que ceet se passait en plein jour. Aucune pensée ne pourrait rendre la sublimité d'un pareil phénomène se déployant dans les ténèbres de la nuit. L'enfer lui-même aurait trouvé son image exacte. Tel que je le vis^ ce spectacle me fit dresser les cheveux. Cependant, je dardais au loin mon regard dans les abîmes béants; je laissais mon imagination plonger et se promener sous d'étranges et immenses voû-* I6S5 dans des gouffres empourprés, dans les abîmes rour ges et sinistres d'un feu effrayant et insondable. Je l'avais échappé belle. Si le ballon était resté une minute de plus dans le nuage^ — c'est-à-dire si Tincommodité dont je souffrais ne m'avait pas déterminé à jeter du lest, — ma destruction pouvait en être et en eût très-probablemeht été la conséquence. De pareils dangers, quoiqu'on y fasse peu d'attention, sont les plus grands peut-être qu'on puisse courir en ballon. J'avais pendant ce temps atteint une hauteur assez grande pour n'avoir aucune inquiétude à ce sujet. Je m'élevais alors très-rapidement, et à sept heures le baromètre donnait une hauteur qui n'était pas moindre de neitf milles et demi. Je commençais à éprouver une grande difficulté de respiration. Ma tête aussi me faisait excessivement souffrir; et ayant senti depuis quelque temps de l'humidité sur mes joues, je découvris à la fin que c'était du sang qui suintait continuellement du tympan de mes oreilles. Mes yeux me donnaient aussi beau-^ coup d'inquiétude. En passant ma main dessus^ il me sembla qu'ils étaient poussés hors de leurs orbites, et à un degré assez considérable; et tous les objets contenus dans ta nacelle et le ballon lui-même seprésentment à ma vision sous une forme monstrueuse et faussée. Ces symptômes dépassaient ceux auxquels je m'attendais, et me Çdusaient quelque alarme. Dans cette conjoncture^ très* Digitized by Google

m ATBIITCII SANS PA^tVILIV imprudeaunent et sans réQexton[^] je jetai hors de la nacelle trois morceaux de lest de cinq livres chaque. La vitesse dès lors accélérée de mon ascension m'emporta[^] trop rapidement et sans gi'adation suffisante[^] dans une couche d'atmosphère singulièrement rarétiée[^] ce qui faillit amener un résultat fatal pour mon expédition et pour moîmérae. Je fus soudainement pris par un spasme qui dura plus de cinq minutes, et, même quand il eut en partie cessé, il se trouva que je ne pouvais plus aspirer qu'à de longs intervalles et d'une manière convulsive, saignant copieusement pendant tout ce temps par le nez[^] par les oreilles, et même légèrement par les yeux. Les pigeons semblaient en proie à une excessive angoisse et se débattaient pour s'échapper[^] pendant que la chatte miaulait lamentablement[^] chancelant çà et là à travers la nacelle comme sous rinfluence d'un poison. Je découvris alors trop tard Timmense imprudence que j'avais commise en jetant du lest, et mon trouble devint extrême. Je n'attendais rien moins que la mort[^] et la mort dans quelques minutes. La souffiraince physique que j'éprouvais contribuait aussi à me rendre presque incapable d'un effort quelconque pour sauver ma vie. 11 me restait à peine la faculté de réfléchir[^] et la violence de mon mal de tête semblait augmenter de minute en minute. Je m'aperçus alors que mes sens allaient bientôt m'abandonner tout à fait, et j'avais déjà empoigné une des cordes de la soupape[^] quand le souvenir du mauvais tour que j'avais joué aux trois créanciers[^] et la crainte des Conséquences qui pouvaient m'accueillir à mon retour, m'effrayèrent et m'arrêtèrent pour le moment. Je me couchai au fond do la nacelle et m'efforçai de rassembler mes facultés. J'y [^]ussis un peu[^] et je résolus dd tenter l'expérience d'une saignée., Mais çomme je n'avais pas de lancette[^] je fus obligé de Digitized by Go

D[^]im GBBTAuf HANS PFA4XX. 173 procéder à cotte opération tant bien que mal, et finalement j'y réussis en m'ouvrant une veine au bras gauche avec la lame de mon canif. Le sang avait à peine commencé à couler que j'éprouvai un soulagement notable, et lorsque j'en eus perdu à peu près la valeur d'une demîcuvetle de dimension ordinaire, les plus dangereux symptômes avaient pour la plupart entièrement disparu* Cependant je ne jugeai pas prudent d'essayer de me remettre immédiatement sur mes pieds; mais, ayant bandé mon bras du mieux que je pus, je restai immobile pendant un quart d'heure environ. Au bout de ce temps,- je me levai et ioie sentis plus libre, plus dégagé de toute espèce de malmse que je ne l'avais été depuis une heure un quart. Cependant la difflculté de respiration n'avait que fort peu diminué, et je pensai qu'il y aurait bientôt nécessité urgente à faire usage du condensateur. En même temps je jetai les youx sur ma chatte qui s'était commodément réinstallée sur mon habit, et, à ma grande surprise, je découvris qu'elle avait jugé à propos, pendant mon indisposition, de mettre au jour une ventrée de cinq petits chats. Certes, je ne m'attendais pas le moins du monde à ce supplément de passagers, mais en somme, l'aventure me fit plaisir. Elle me fournissait l'occasion de vérifier une conjecture qui, plus qu'aucuiae autre, m'avait décidé à tenter cette ascension. J'avais imaginé que Vhabitude de la pression atmosphérique à la surface de la terre était en grande priHie la . cause des douleurs qui attaquaient la vie animale à une certaine distance au-dessus de cette surface. Si les petits chats éprouvaient du malaise au même degré que leur mère, je devais considérer ma théorie comme fausse, mais je pouvais regarder le cas contraire comme une excel« lente confkmentation de mon idée. 10. Digiii[^]eu by Cookie

ATBRnms SANS PABVILIB A huit heures^ j'avais atteiût une élévation de dix-sept milles. Ainsi il me parut évident que ma vitesse ascensionnelle non-seulcmrnt augmentait , mais que cette augmentatioa eût été légèrement sensible^ même dans le cas où je n'aurais pas jeté de lest^ comme je Tavals fait» Les douleurs de tête et d'oreilles revenaient par intervalles avec violence, et de temps à autre j'étais repris par des saignements de nez ; mais, en somme, je souffrais beaucoup moins que je ne m'y étais attendu. Cependant^ . de minute en minute^ ma respiration devenait plus diffi« cile^ et chaque inhalation était suivie d'un mouvement spasmodique de la poitrine des plus fatigants. Jedéployai alors Tappareil condensateur, de manière à le faire fono* tionner immédiatement. L'aspect de la terre, à cette période de mon ascension, était vraiment magnifique. A l'ouest, au nord et au sud, aussi loin que pénétrait mon regard, s'étendait une nappe illimitée de mer en apparence immobile, qui, de seconde en seconde, prtoait une teinte bleue plus profonde. A une vaste distance vers l'est, s'allongeûent très-distinctement les îles Britanniques^ les côtes occidentales de la France et de r£spagne, ainsi qu'une petite portion de la partie nord du continent afHcain. U était impossible de découvrir une trace des édifices particuliers, et les plus orgueilleuses cités (le rhumanité avaient absolument disparu de la face de la terre. Ce qui m'étonna particulièrement dans l'aspect des dioses situées au-dessous de moi^ ce fut la concavité apparente de la surface du globe. Je m'attendais, assez sottement, à voir sa convexité réelle se manifester plus distinctement à proportion que je m'élèverais ; mais quelques secondes de réflexion me suffirent pour expliquer cette contradiction. Une ligne abais^ perpendiculairementciiiUur la terre du poiât où je me trouvais aurait formé Digitized by Go

^ D'ON certain HANS PFAALT; ^ .175' la perpendiculaire d'un triangle rectangle dont la base se serait étendue de Tangle droit à rhorizon^et rhypotéiuse de rhorizon au point occupé par mon ballon. Mais réiévation où j'étais placé n'était rien ou presque rien comparativement à Tétendue embrassée par mon regard; en d'autres termes, la base et Thypoténuse du triangle supposé étaient si- longues, comparées à la perpendiculaire^ qu'elles pouvaient être considérées comme deux lignes presque parallèles. De cette façon Thorizon de l'aéronaute lui apparaît toujours au niveau de sa nacelle. ^ Mais comme le point situé immédiatement au-dessous de lui^ lui paraît et est» en el^et, à une immense distance^ naturellement il lui paraît aussi à une immense distance au-dessous de l%ori7X)n. De là l'impression de concavité ; et cette impression durera jusqu'à ce que l'élévation se trouve relativement à l'étendue de la perspective dans une proportion telle que le parallélisme apparent de la base et de l'hypoténusé disparaisse. Cependant, comme les pigeons semblaient souffrir horriblement, je résolus de leur donner la liberté. Je déliai d'abord Vun d'eux, un superbe pigeon gris saumoné^ et le plaçai sur le bord de la uM^lle. Il semblait excessivement mal à son aise, regardait anxieusement autour de lui, battait des ailes, faisait entendre un roucoulement très-accentué, mais ne pouvait pas se décider à s'élancer hors de la nacelle. A la fin, je le pris et le jetai à six yards environ du ballon. Cependant^ bien loin de descendre, comme je m'y attendais, il fit des etforts véhéments pour rejoindre le ballon^ poussant en même temps des cris très-aigus et très-perçants. Enfin, il réussit^à rattraper sa première position sur le bord du panier; mais à peine s'y était-il posé quMl pencha ^ tête * sur sa gorge et tomba mort au fond de la nacelle. L'autre n'eut pas un sort aussi déplorable. Pour l'empêcher de

i76 AVENTURE SANS PAREILLE ^ suivre l'exemple de son camarade et d'Wectoer un refour vers le ballOTi^ je le précipitai vers la iene de toute ma force, et vis avec plaisir qu'il continuait à descendre avec une grande vélocité^ faisant usage de ses ailes très-facilement et d'une manière parfaitement naturelle. En trèspeu de temps, il fut hors de vue^ et je ne doute pas qu'il ne soit arrivé à bon porl. Quant à la minette, qui semblait en grande partie remise de sa crise^ elle se faisait maintenant un joyeux régal de Toiseau mort^ et finit par s'endormir avec toutes les apparences du contentement. Les petits chats étaient parfaitement vivants et ne manifestaient pas le plus léger symptôme de malaise. A huit heures un quart, ne pouvant pas respirer plus lcmgtemps sans une douleur intolérable, je commençai immédiatement à ajuster autour de la nacelle l'appareil attendant au condensateur. Cet appareil demande quelques explications, et Vos Excellences voudront bien se rappeler que mon but, en premier lieu, était de m'enfermer entièrement, moi et ma nacelle, et de me barricada contre l'atmosphère singulièrement raréfiée au sein de laquelle j'existais, et enfin d'introduire à l'intérieur, à l'aide de mon condensateur, une quantité de cette même atmosphère suffisanunent condensée pour les besoins de la respiration. Dans ce but, j'avais préparé un vaste sac de caoutchouc très-flexible, très-solide, absolument imperméable. La nacelle tout entière se trouvait en quelque sorte placée dans ce sac dont les dimensions avaient été calculées pour cet objet, c'est-à-dire qu'il passait sous le fond de la nacelle^ s'étendait sur ses bords, et montait extérieurement le long des cordes jusqu'au cerceau où le filet était attaché. Ayant ainsi déployé le sac et fait hermétiquement la clôture de tous les côtés, il fallait maintenant assujettir le haut ou l'ouverture du sac en faisant passer

tfm CfiaTAOf HAN8 PFAAIX. 177 le tissu de caoutchouc au-dessus du cerceau, en d'autres termes, entre le filet et le cerceau. Mais^ si je détachais le filet du cerceaa poar opérer ce passage, comment la na« celle pourrait^Ue se soutenir? Or, le filetn'était pas ajusté au cerceau d'une manière permanente, mais attaché par une série de brides mobiles ou de nœuds coulants. Je ne défis donc qu'un petit nombre de ces brides à la fois, laissant la nacelle suspendue par les autres. Ayant fait passer ce que je pus de la partie supérieure du sac, je rattachai les brides, — non pas au cerceau, car Tinterposition de l'enveloppe de caoutchouc rendait cela impossible, — mais 4 une série de gros boutons fixés à l'enveloppe dle-même, à trois pieds environ au-dessou&de l'ouverture du sac, les intervalles des boutons correspond dant aux intervalles des brides. Cela fait, je détachai du cerceau quelques autres brides, j'introduisis une nouvelle portion de Tenveloppe, et les brides dénouées furent à leur tour assujetties à leivs boutons respectife. Par ce procédé, je pouvais faire passer toute la partie àu^erieuie du sac entre le filet et le cerceau. 11 est évident que le cerceau devait dès lors tomber dans la nacelle, tout le poids de la nacelle et de son cou* tenu n'étant plus supporté que par la force des boutons. A première vue, ce système p

178 ^ AVENTURE SANS PAREILLE tolir la partie inférieure da
 filet dans la position voulue.' Tout ce qui me restait à faire maintenant était
 de nouer l'ouverture du sac, — ce que j'opérai facilement en rassemblant les
 plis du caoutchouc^ et en les tordant ^4?oitement ensemble ^an moyen
 d'une espèce de tourniquet à demeure. Sur les côtés de Tenveloppe ainsi
 déployée autour de lanacelle^ j'avaisfaitadaptertroiscaneaux de vmeronds, •
 très-épais, mais très-clairs, au travers desquels je pouvais voir facilement
 autour de moi dans toutes les directions horizontales. Dans la partie du sac
 qui formait le fond était une quatrième fenêtre analogue correspondantà une
 petite ouverture pratiquée dans le fond de la nacelle elle* même. Celle-d me
 permettait de regarder perpendiculairement au-dessous de moi. Mais il
 m'avait été impossible d'ajuster une invention du même genre au-dessus de
 ma tête, en raison de la manière particulière dont j^étais obligé de fermer
 Fouverture et des plis nombreux qui en résultaient; f avais donc renoncé à
 voir les objets situés dans mon zénith. Mais c'était là une cbose de peu
 d'importance^ car lors même que j'au« rais pu placer une fenêtre au-dessus
 de moi^ le billion aurait fait obstacle à ma vue et m'aurait empêché d'en,
 faire usage. A un pied environ au-dessous d'une des fenêtres latérales était
 une ouverture circulaire de trois pouces de diamètre, avec un rebord de
 cuivre façonné intérieurs^ ment pour s'adapter à la spirale d'une vis. Dans
 ce rebord se vissait le large tube du condensateur, le corps de la machine
 étant naturellement placé dans la chambre de caoutchouc. En faisant le vide
 dans le corps de la machine, on attirait dans ce tube une masse d'atmosphère
 ambiante rareliée, qui de là était déversée à l'état con-^ densé et mêlée k
 l'air subtil déjà çQutenvi dans la chaiQ%^ Digitized by Google

H^m GBRTÀtlC HANS FPAALL.' bre. Cette opération[^] répétée plusieurs fois, remplissait à la longue la chambre d'une atmosphère suffisant aux besoins de la respiration* Hais dans un espace aussi étroit que celui-ci, elle devait nécessairement, au bout d'un temps très-court, se vicier et devenir impropre à la vie par son contact répété avec les poumons. Elle était alors recotée par une petite soupape placée au fond de la nacelle[^] Fair dense se précipitant promptement dans l'atmosphère raréfiée. Pour éviter à un certain moment l'inconvénient d'un vide total dans la chambre, cette purification ne devait jamais être effectuée en une seule fois[^] mais graduellement, la soupape n'étant ouverte que pour quelques secondes, puis refermée, jusqu'à ce qu'un ou deux coups de pompe du condenseur eussent fourni de quoi remplacer l'atmosphère expulsée. Par amour des expériences, j'avais placé la chatte et ses petits chats dans un petit panier, et les avais suspendus en dehors de la nacelle par un bouton placé près du fond, tout auprès de la soupape, à travers laquelle je pouvais leur faire passer de la nourriture quand besoin était. J'accomplis cette manœuvre avant de fermer l'ouverture de la chambre, et non sans quelque difficulté, car il me fallut, pour atteindre le dessous de la nacelle, me servir d'une des perches dont j'ai parlé, à laquelle était fixé un crochet. Aussitôt que l'air condensé eut pénétré dans la chambre, le cerceau et les perches devinrent inutiles ; l'expansion de l'atmosphère incluse distendit puissamment le caoutchouc* r Quand j'eus fini tous ces arrangements et rempli la chambre d'air condensé, il était neuf heures moins dix. Pendant tout le temps qu'avaient duré ces opérations, j'avais horriblement souffert de la difficulté de respirer** tiott, et je me repentai amèrement de la négligence ou plutôt de l'incroyable imprudence dont je m'étais rendu iijyiiiz:ecl

m AVSNTURB SANS PASktIUÉ coupable en remettant au
 dernier moment une affaire d'une si haute importance. Mais enfin lorsque
 j'eus fini^ je commençai à recueillir, et promptement^ les bénéfices de mon
 invention. Je respirai de nouveau avec une aisance et une liberté parfaites; et
 vraiment^ pourquoi n'en eût-il pas été ainsi? Je fus aussi très^agréablement
 surpris de me trouver en grande partie soulagé des vives douleurs qui
 m^avaient affligé jusqu'alors. Un léger mal de tête, accompagné d'une
 sensation de plénitude ou de distension dans les poignets, les chevilles et la
 gorge, était à peu près tout ce dont j'avais à me plaindre maintenant. Ainsi,
 il était positif qu'une grande partie du malaise provenant de la disparition de
 la pression atmosphérique s'était absolument évanouie, et que presque
 toutes les douleurs que j'avais endurées pendant les deux dernières heures
 devaient être attribuées uniquement aux efléts d'une req[>iration insuffi*
 santé. A neuf heures moins vingt, — c'est-à-dire peu de temps avant d'avoir
 fermé l'ouverture de ma chambre, — le mercure avait atteint son extrême
 limite et était retombé dans la euvette du baromètre/ qui, comme je Tai dit^
 était d'une vaste dimension. Il me donnait alors une hauteur de 132,000
 pieds ou de 25 milles, et conséquemment mon regard en ce moment
 n'embrassait pas moins de la 320* partie de la superficie totale de la terre*
 À neuf heures, j'avais de nouveau perdu de vue la terre dans l'est, mais pas
 avant de m'être aperçu que le ballon dérivait rapidement vers le nord-nord-
 ouest. L'Océan, audessous de moi, gardait toujours son apparence de con-*
 cavité; mais ma vue était souvent interceptée par des masses de nuées qui
 flottaient ça et là. A neuf heures et denàie, je recommençai l'expérience des
 plumes, ym jetai une poignée & travm la soupape* Digitized by Google

B'UM C£&TAi^ UAiNS PFÂALL. 181 Elles ne voltigèrent pas^ comme je m'y attendais, mai» tombèrent perpendiculairement, en masse, comme un boulet^ et avec une telle vélocité que je les perdis de vue en quelques secondes. Je ne savais d'abord que penser de cet extraordinaire phénomène ; je ne pouvais croire que ma vitesse ascensionnelle se fût si soudainement et si prodigieusement accélérée. Mais je réfléchis bientôt que l'atmosphère était maintenant trop rqréûée pour soutenir même des plumes^ — qu'elles tombaient réellement, ainsi qu'il m'avait semblé, avec une excessive rapidité^ — et que j'avais été simplement surpris par les vitesses combinées de leur chute et de mon ascensioQt . A dix heures^ il se- trouva que je n'avais plus grand chose à faire et que rien ne réclamait mon attention inn médiate. Mes affaires allaient donc comme sur des roulettes, et j'étais persuadé que le ballon montait av4ec u^e vitesse incessamment croissante^ quoique je n'eusse plus aucun moyen d'apprécier cette progression de vitesse. Je n^éprouvais de peine ni de malaise d'aucune espèce ; je jouissais même d'un bien-être que je n'avais pas encore conî^u depuis mon départ de Eptterdam. Je m'occupais tantôt à vÂdfier l'état de tous mes instruments, tantôt à. renouveler l'atmosphère de la chambre. Quant à ce dernier point, je résolus de m'en occuper à des intervalles réguliers de quai'ante minutes^ plutôt pour garantir com- ^ plètement ma santé que par une absolue nécessité. Ce* pendant, je ne pouvais pas m'empêcher de faire des' rêves et des conjectures. Ma pensée s'ébattait dans les étranges et chimériques régions de la lune. Mon imagination, se sentant une bonne fois délivrée de toute entrave, errait à son gré parmi les merveilles multiformes d'une planète ténébreuse et changeante. Tantôt c'étaient des forêts chenues et vénérables, des précipices rocailleux et des cascades^ reteaUssontes s'écroulant dans des gouâros U uiyui^ed by Google

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

AVBNTUEB SAKS PAttEILliK sans fond. Tantôt j'arrivais tout à coup daiis de calmes solitudes inondées d'un soleil de midi^ où ne s'introduit sait jamais aucun veat du ciel^ et où s'étaient à perte de vue de vastes prairies de pavots ei de longues fleurs élancées semblables à des lis, toutes silencieuses et immobiles pour Téternité. Puis je voyageais longtemps^ longtemps^ et Je pénétrais dans une contrée qui n'était tout entière qu'un lac ténébreux et vague, avec unefrontière de nuages. Mais ces images n'étaient pas les seules qui prissent possession de mon cerveau. Parfois des horreurs d'une nature plus noire^ pluseffrayante, s'introduisaient d'elles-mêmes dans mon esprit, et ébranlaient les dernières profondeurs de mon âme par la simple hypothèse de leur possibilité. Cependant je ne pouvais permettre à ma pensée de s'appesantir trop longtemps sur ^ ces dernières contemplations ; je pensais judicieusement que les dangers réels ^ palpables de mon voyage suffisaient largement pour absorber toute mon attention. A cinq heures de l'après-midi, comme j'étais occupé à renouveler l'atmosphère de la chambre, je pris cette occasion pour observer la chatte et ses petits à travers la soupape. La chatte semblait île nouveau souffrir beaucoup, et je ne doutai pas qu'il ne fallût attribuer paiculièrément son malaise à la difficulté de respirer ; mais mon expérience relativement aux petits avait eu un résultat des plus étranges* Natindlement je m'altendais à les voir ma* nifester une sensation de peine^ quoique à un degré moindre ' que leur mère, et cela eût été suffisant pour confirmer mou opinion touchant Thabilude de la pres^on atmosphérique. Mais je n'espérais pas les ti-ouver^ après un examen acrapuleux^ fouissant d'une parfaite santé et ne laissant pas voir le plus léger signe de malaise. Je ne pouvais me rendre compte de cela qu'en élargissant ma théorie, et en supposant que ratmosphère anriûante bauteiaeiit raréfiée Digiii^eu by Cookie

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

^ D UN CfHTAiM ttAKft PFAAU* « 183 pouvait bien, contrairement à l'opinion que j'avais d'abord adoptée comme positive, n'être pas chimiquement inwifâsante pour ieft foAclictts vitales^ ^ qu'uM . née dttiS'un pareil milieu pounait peut-être ne ft'4qpe^• cevoir d'aucune incommodité de respiration, tandis que, ramenée vers les couches plus denses avoisinant la terre, elle souffrîtsait vraisemblablement de& douleurs analogues à celles que j'avais endurées tout à FJbeove. Ç'a été pour moi, depuis lors, l'occasioii .d'on profond regret, qu'un accident malheureux m'ait privé de ma petite famille de chats et m'ait enlevé le moyen d'approfondir cette question par une expérience eoptinoe» Eu passant ma mai^ k travers la soupape avec une tasse^ pleine d'eau pour la vieille minette, la manche de ma chemise s'accrocha à la boucle qui supportait le panier, et du coup la détacha du bouton. Quand même tout le panier se lût absouhuent évapiné dans Vek, il . n'aurait pas été escamoté è ma vue d'une manière plus abrupte et plus instantanée. Positivement, il ne s'écoula pas la dixième partie d'une seconde entre le moment où le panier se décrocha et . celui oii il tKsparut comjdètement avec tout ce qu'il con* tenait. Mes soubaKs les plus l^ureux l'aocompagnèrenl vers la terre, mais, naturellement, je n'espérai guère que la chatte ou ses petits survécussent pour raconter leur odyssée. A aix betnres; }e m'aperçus qu'une grande partie de la surface visible de la terre, vers l'est, était plongée dans une ombre épaisse, qui s'avavançait incessamment avec une grande rapidité; en^m, à sept heures moins cinq, toute la surface visible fut enveloppée "dans tes ténèbres de la nuit. €e ne ftU^ toutefois que quelques instants plus tilrd que les rayons du soleil couchant cessèrent d'illuminer le ballon ; et cette circonstance, à laquelle je m'attendais parfaitement^ ne inanqua {ma de me çanaer un im^ Digitized by Google

184 AVSMURB SAKS I*AREI1XB mense plaisir. Il était évident qu'au matin je contemplerai le corps lumineux à son lever plusieurs heures au moins avant les citoyens de Rotterdam[^] bi[^] qu'ils fussent situés beaucoup plus Mn que moi dans Test[^] et qu'ainsi[^] de jour en jour, à mesure que je serais placé plus haut dans l'atmosphère[^] je jouirais de la lumière solaire pendant une période de plus en plus longue. Je résolus alors de rédiger un journal de mon voyage en comptant les jours de vingt-quatre heures consécutives, sans avoir é[^]ard aux intervalles de ténèbres. A dix heures[^] sentant venir le sommeil, je résolus de me coucher pour le reste de la nuit ; mais ici se présenta une difficulté qui[^] quoique de nature à sauter aux yeux, avait échappé à mon attention jusqu'au dernier moment. Si je me mettais à dormir[^] comme j'en avais l'intention, comment renouveler l'air de la chambre pendant cet intervalle ? Re[^]ir[^] cette atmosphère plus d'une heure, au maximum[^] était chose absolument impossible ; et[^] en supposant ce terme poussé jusqu'à une heure un quart, les plus déplorables conséquences pouvaient en résulter. Cette cruelle alternative ne me causa pas peu d'agitation ; et l'on croira à peine qu'après les dangers que j'avais essuyés je pris la chose tellement au sérieux, que je désespérai d'accomplir mon dessein[^] et que finalement je me résignai à la nécessité d'une descente* Mais cette hésitation ne fut que momentanée. Je réfléchis que l'homme est le plus parfait esclave de l'habitude, et que mille cas de la routine de son existence sont considérés comme essentiellement importants, qui ne sont tels que parce qu'il en a fait des nécessités de routine. Il était positif que je ne pouvais pas ne pas dormir ; mais je pouvais facilement m'accoutumer à me réveiller sans inconvénient d'heure en heure durant tout le temps consacré à mon repos, il ne me fallait pas {dus de cinq[^] minutes au Digitized by Go

d'un certain haks pfaau. m plus pour roliouveler complètement
Tatmosphère ; et la seule difficulté réelle était d'inventer un procédé pour
m'éveiller au moment nécessaire. Mais c'était là un pro* blême dont la
solution, je le confesse, ne me causait pas peu d'embarras. J'avais
certainement entendu parler de l'étudiant qui, pour s'empêcher de tomber de
sommeil sur ses livres, tenait dans une main une boule de cuivre, dont la
cbute retentissante dans un bassin de même métal placé par terre, a côté de
sa chaise, servait à le réveiller en sursaut, si quelquefois il se laissait aller à
Tengourdissement. Mon cas> toutefois, était fort différent du sien et ne
livrait pas depkceè une pareille idée; car je ne désirais pas rester éveillé,
mais me réveiller à des intervalles réguliers. Enfin, j'im«nginai Texpédient
suivant qui, quelque simple qu'il paraisse, fut salué par moi, au moment de
ma découv^te, comme une invmition absolument comparable à celle du
télescope, des madiines à vapeur, et même de l'imprimerie. Il est nécessaire
de remarquer d'abord que le ballon, è la hauteur où j'étais parvenu,
continuait à monter ea Ugne droite avec une régularité parfaite, et que la
nacelle le suivait conséquemment sans éprouver la plus légère oscillation.
Celte circonstance me favorisa grandement dans l'exécution du plan que
j'avais adopté. Ma provision d'eau avait été embarquée dans des barite qui
contenaient chacun cinq gallons et étaient solidement arrimés dans
l'intérieur de la nacelle. Je détachai l'un de ces barils, et prenant deux
cordes, je les attachai étroitement au rebord d*osicr>de manière qu'elles
traversaient la nacelle, parai' lèlem^t, et à une di^ce d'un pied l'une de
Tautre; elles formaient ainsi une sorte de tablette, sur laquelle je plaçai le
baril et l'assujettis dans une position horizontale, A huit pouces environ au-
dessous de ces coi^des et k Digitized

i8û AVENTURE SANS PAREILLE quatre pieds du fond de te naorile^ je fixai vue autre tablette, mais faite d'une planche mince, la seule de cette nature qui fût h ma disposition. Sur cette dernière, et juste an-dessous d'un des bords du baril^ je déposai une petite cruche de terre. Je perçai alors un trou dans le fond du baril, au-dessus de la cruche, et j'y fichai une cheville de bois taillée en cône, ou en forme de bougie. J'enfonçai et je retirai cette cheville^ plus on moins, jusqu'à ce qu'elle s'adaptât, après plusieurs tâtonnements, juste assez pour que Feaif filtrant par le trou et tombant dans la cruche la remplît jusqu'au bord dans un intervalle de soixante minutes. Quant k ceci, il me fui facile de m'en assurer en peu de temps ; j e n'eus qu% observer jusqu'à quel point la crudie se remplissait dans un temps donné. Tout cela dûment arrangé, le reste se devine. Mon lit était disposé sur lefondde lanace^e de manière que ma tête, quand j'étais couché, se trouvait immédia-* tement au-dessous de la gueule de te cruche. Il était évident qu'au bout d'une heure la cruche remplie devait déborder, et le trop plein s'écouler par la gueule qui était un peu aihdessous du niveau du bord. Il était éga« lement certain que Teau tombant ainsi d'une hauteur de plus de quatre pieds ne pouvait pas ne pas tomber sur ma face, et que le résultat devait être un réveil instantané, quand même j'aurais dormi du plus profond sommeil. Il était au moins onze heures quand j'eus fciî toute celte installation, et je me mis immédiatement au lit, plein de confiance dans l'efficacité de mon invention. El je ne fus pas désappointé dans mes espérances. De soixante en soixante minutes, je fus ponctuellement éveillé par mon fidèle chronomètre ; je vidais le contenu d^ la cruche par le trou 4e \màe du baril, je faisais fono

d'un certain bans pfaall. ia7 iioiiiiier le condensateur, et je me remettais au lit. Ces interruptions régulières dans mon sommeil me causèrent même moins de fatigue que je ne m'y étais attendu ; et quand enûa je me levai pour tout de bon, il était êept heures, et le soleil avait atteint déjà quelques degrés aïtdessus de la ligne de mon horizon. 3 avril, — Je trouvai que mon ballon était arrivé à une immense hauteur, et que la convexité de la terre se. manifestait enfin d'une manière frappante^ Au-dessous de moi, dans POoéan, se montrait un semis de points noirs qui devaient être indubitablement des îles. Audessus de ma tête, le ciel était d'un noir de jais, et les étoiles visibles et sdntillantes; en réalité, elles m'avaient toujours apparu ainsi depuis le premier jour de mon asicensôn. Bien loin vers le nord, j'apercevais au bord de rhorizon une ligne ou une bande mince, blanche et excessivement brillante^ et je supposai immédiatement que ce devait être la limite sud de la mer de glaces polaires. Jf a curiosité fut grandement excitée, car j'avais Pespoir de m'avancer beaucoup plus vers le nord, et peut-être, à un certain moment, de me trouver directement au-dessus •du pôle lui-même. Je déplorai alors que Ténorme hauteur où j'étais placé m'empêchât d'en faire ùn examen aussi positif que je l'aurais désiré. Toutefois, il y avait encore quelques bonnes observations à faire. Il ne n^'arriva d'ailleurs rien d'extraordinaire durant cette journée.- Mon appareil fonctionnait toujours très* régulièrement, et le ballon montait toujours sans aucune vacillation apparente^ Le froid était intense et m'obligeait de m'envelopper soigneusement d'un paletot. Quand les ténèbres couvrirent la terre, je me mis au lit, quoique je dusse être pour plusieurs heures encore enveloppé de la lumière du plein jour. Mon horloge hydraulique accomplit ponctuellement ^n devoir» et je doroûs pro

488 AVBifrtmE sans pareiiu ^ fondémenl jusqu'au matin Suivant^
sauf les intârrupUons périodiques. 4 avril, — Je me suis levé en bonne santé
et en joyeuse humeur, et j'ai été fort étonné du singulier ciiaagenieat
survenu dans Taspect de la mer. Elle avait peidu^ en grande partie^ la teinte
de bleu profond qu'elle avait revêtue jusqu'à présent ; elle était d'un blanc
grisâtre et d'un éclat qui éblouissait l'œil. La convexité de TOcéan était
devenue si évidente^ que la masse entière de ses eaux lointaines
semblait s'écrouler précipitamment dansPablme de l'horizon, et je me surpris
prêtant l'oseille et cherchant les échos de la puissante cataracte. Les îles
n'étaient plus visibles, soit qu'elles eussent passé derrière l'horizon vers le
sud-est, soit que mon élé* vation croissante les eût chassées au delà de la
portée de ma vue ; c'est ce qu'il m'est impossible de dire. Toutefois,
j'inclinai vers cette dernière opinion. La bande de glace, au nord, devenait
de plus en plus apparente. Le froid avait beaucoup perdu de son intensité. Il
ne m'arriva rien d'important, et je passai tout le jour à lire, car je n'avais pas
oublié de faire une provision de livres. 5 avril, — J'ai contemplé le singulier
phénomène du soleil levant pendant que presque toute la surface visible
delà terre restait enveloppée dans les ténèbres. Toutefois, la lumière
commença à se répandre sur toutes clioses^ et je revis la ligne de glaces au
nord. Elle était maintenant très-distincte, et paraissait d'un ton plus foncé
que les eaux de l'Océan. Évidenunent, je m'en rapprochais, et avec une
grande rapidité. Je m'imaginai que je distinguais encore une bande de terre
vers l'est^ et une autre vers l'ouest, mais il me fut impossible de m'en
assurer. * Température modérée. Rien d'important ne m'arriva ce jour-là. Je
me mis au lit de fort bonne heure. 6 avril,

D'im CBKTAÏN H1N8 FPAAU.. 489 glace h line distance assez modérée, et un immense champ de glaces s'étendant à l'horizon vers le nord. Il était évident que si le ballon gardait sa direction actuelle il devait arriver bientôt au-dessus de l'Océan boréal et maintenant j'avais une forte espérance de voir le pôle. Durant tout le jour je continuai à me rapprocher des glaces* Vers la nuit, les limites de mon horizon s'agrandirent très-soudainement et très-sensiblement, ce que je devais sans aucun doute à la forme de notre planète qui est celle d'un sphéroïde écrasé, et parce que j'arrivais au-dessus des régions aplaties qui avoisinent le cercle arctique. A la longue quand les ténèbres m'envahirent, je me mis au lit dans une grande anxiété, tremblant dépasser au-dessus de l'objet d'une si grande curiosité sans pouvoir l'observer à loisir. 7 avril — Je me levai de bonne heure et à ma grande joie je contemplai ce que je n'hésitai pas à considérer comme le pôle nord lui-même. Il était là, sans aucun doute, et directement sous mes pieds ; mais hélas ! j'étais maintenant placé à une si grande hauteur que je ne pouvais rien distinguer avec netteté. En réalité à en juger d'après la progression des chiffres indiquant mes diverses hauteurs à différents moments, depuis le 4 avril à 6 heures du matin jusqu'à 9 heures moins 20 de la même matinée (moment où le mercure retomba dans la cuvette du baromètre), il y avait vraisemblablement lieu de supposer que le ballon devait maintenant, — 7 avril à 4 heures du matin, — avoir atteint une hauteur qui était au moins de 7,354 milles au-dessus du niveau de la mer. Cette élévation peut paraître énorme ; mais l'estime sur laquelle elle était basée donnait très-probablement un résultat bien inférieur à la réalité. En tout cas, j'avais indubitablement sous les yeux la totalité du plus grand u. .

IdO AYENTUaS^AMS PAREILLE ^ diamètre terrestre ; tout
Thémisphère nord s'étendait audessous de moi comme une carte en
projection orthographique ; et le grand cercle même de Téquateur formait la
ligne*frontière de mon horizon. Vos Ëxcelienoes, toutefois, concevront
facilement que les régions inexplorées jusqu'à présent et confinées dans les
limites du cercle arctique^ quoique situées directement au-dessous de moi^
6i conséquemment aperçues sans aucune appiffenoe de raccourci» étaient
trop rapetissées et placées à une trop grande distance du point
d'observation^ pour admettre un examen quelque peu minutieux.
Néanmoins, ce que j'en voyais était d'une nature sin* gulière et intéressante.
Au nord de cette immense bordure dont j'ai parlée et que Pon peut définir»
sauf une légère restriction, la limite de l'exploration humaine dans tes
régions» continue de s'étendre sans interruption ou presque saos intermption
une nappe de glace. Dès son commencement» la surface de cette mer de
glace s'affaisse senablement; plus loin elle est déprimée jusqu'à paraître
plane, et finalement elle devient singulièrement concave, et se termine au
pôle lui-même en une cavité centrale circulaire dont les bords sont
nettement définis» et dont le diamètre apparent souft-tendait alors,
relativement à mon ballon, un angle de soixantecinq secondes environ;
quant à la couleur, elle était obscure» variant d'intensité, toujours plus
sombre qu'aucun point de l'hémisphère visible» et s'approfondissant quel*
quefois jusqu'au noir parfait. Au delà» il était difficile de distinguer quelque
chose. A midi, la circonférence de ce trou central avait sensiblement décru»
et à sept heures de Faprès-midi» je l'avais entièrement perdu de vue ; le bal-
lon passait vers le bord ouest des glaces «t filait rapidement dans la
direction de Téquateur. ^ avriL — J'ai remarqué une sensible diminution
dans Digitized by Google

^ # • le diamètre apparent de la terre, sans parler d'une altération positive dans sa couleur et son aspect général. Toute, la surface visible participait alors, à différents degrés, de la teinte jaune pâle^ et dans certaines parties elle avait re* vêtu un éclat presque douloureux pour ToBil. Ma vue était singulièrement gênée par la densité de l'atmosphère et les amas de nuages qui avoisinaient cette surface ; c'esia peine jsi entre ces masses je pouvais de temps à autre apeiv cevoir la planète. Depuis les dernières quarante-huit heures ma vue avait été plus ou moins empêchée pai' ces obstacles; mais mon élévation actuelle, qui était excessive, fapproehait et confondait ces masses ilottantesd» vapeur, et inconvenient devenait de plus en plus sensible à mesure que je montais. Néanmoins^ je percevais facilement que le ballon planait maintenant au-dessus du groupe des grands lacs du Nord-Amérique et courait drok vers le sud, ce qui devait m'amener bientôt vers les tro» piques. Cette circonstance ne manqua pas de me causer la plus sensible satisfaction, et je la saluai comme un heureux présage de mon succès final. En réalité, la directioii que j'avais prise jusqu'alors m'avmt rempli d'inquiétude; car il était évident que, si je l'avais suivie longtemps encore, je n'aurais jamais pu arriver à la lune, dont Tor* bite n'est inclinés sur i'éclipUque que d'un petit ai^le de 5 degrés 8 minutes 48 secondes. Quelque étrange que cela puisse paraître, ce ne fut qu'à cette période tardive que je commençai à comprendre la grande faute que i'svm commise en n'effectuant pas mon départ de quelque point terrestre situé dans le plan de l'ellipse lunaire. 9 avril, — Aujourd'hui, le diamètre de la terre est grandement diminué, et la surface prend d'tu ure m lieure mie teinte jaune plus prononcée. Le ballon ti Digitized by

ATBMTUBB 6A1IS PARBIUB toujours filé droit vers le sud, et est arrivé à 9 heures de l'après-midi au-dessus de la côte nord du golfe du Mexique. 10 avril. — J'ai été soudainement tiré de mon sommeil vers 5 heures du matin par un grand bruit, un craquement terrible dont je n'ai pu en aucune façon me rendre compte. Il a été de courte durée; mais^ tant qu'il a duré, il ne ressemblait à aucun bruit terrestre dont j'eusse gardé la sensation. Il est inutile de dire que je fus excessivement alarmé, car j'attribuai d'abord ce bruit à une déchirure du ballon. Cependant j'examinai tout mon appareil avec une grande attention^ et je n'y pus découvrir aucune avarie. J'ai passé la plus grande partie du jour à méditer sur un accident aussi extraordinaire, mais je n'ai absolument rien trouvé de satisfaisant. Je me suis mis au lit fort mécontent et dans un état d'agitation et d'anxiété excessives. 11 avril. — J'ai trouvé une diminution sensible dans le diamètre apparent de la terre et un accroissement considérable^ observable pour la première, fois, dans celui de la lune, qui n'était qu'à quelques jours de son plein. Ce flit alors pour moi un très-long et très-pénible labeur de condenser dans la chambre une quantité d'air atmosphérique suffisante pour l'entretien de la vie. 12 avril. — Un singulier changement^ a eu lieu dans la direction du ballon, qui, bien que je m'y attendisse parfaitement, m'a causé le plus sensible plaisir. Il était parvenu dans sa direction première au vingtième parallèle de latitude sud, et il a tourné brusquement vers l'est, à angle aigu, et a suivi cette route tout le jour» en se tenant à peu près, sinon absolument, dans le plan exact de l'ellipse lunaire. Ce qui était digne de remarque, c'est que ce changement de direction occasionnait une oscillation sensible de la nacelle, — oscil^ kj i^Lo Ly Google

DHm GBRTAIN haus pvaau. lation qui a duré plusieurs heures[^] à un degré plus ou moins vif. 13 avril. — J'ai été de nouveau très-alarraé par la répétition de ce grand bruit de craquement qui m'avait terrifié le 10. J'ai longtemps médité sur ce sujet, mais il m'a été impossible d'arriver *à une conclusion satis»f disante. Grand décroisse ment dans le diamètre appa* rent de la terre. Il ne sous-tendait plus[^] relativement au ballon[^] qu'un angle d'un peu plus de 25 degrés. Quant à la lune[^] il m'était impossible de la voir, elle était presque dans mon zénitb. Je marchais toujours dans le plan de l'ellipse, mais je faisais peu de progrès vers l'est. 14 aorii. — Diminution excessivement rapide dans le diamètre de là terre. Aujourd'hui, j'ai été fortement impressionné de ridée que le ballon courait maintenant sur la ligne des apsides en remontant vers le périgée, — en d'autres termes, qu'il suivait directement la route gui devait le conduire à la lune dans cette partie de son orbite qui est la plus rapprochée de la terre. La lune était juste au-dessus de ma tête, et conséquemment cachée à ma vue. Toujours Ce grand et long travail indispensable pour la condensation de l'atmosphère. ië amL — Je ne pouvais même plus [^]inguer net* tement sur la planète les contours des continents et des mers. Vers midi, je fus frappé pour la troisième fois de ce bruit effrayant qui m'avait déjà si fort étonné. Cette foisKii, cependant, il diva quelques moments et prit de Vintensité. A la longue, stupéfié, frappé de terreur, j'at-* tendais anxieusement je ne sais quelle épouvantable destruction, lorsque la nacelle oscilla avec une violence excessive, et une mas[^]e de matière que Je n'eus pas le temps de distinguer passa à côté du bsàlon, gigantesque et en* flauimée, retentissante et rugissante comme la voix de

4M . ATERTURI SAN» PAKHIU mille tonnerres. Quand mes terreurs et mon étonnement furent un peu diminués^ je supposai naturellem^t que ce devait être quelque éoorme fragment volcanique vomé par ce monde dont j'approchais si rapidement^ cX, selon toute probabilité, un morceau d'une de ces substances singqUères qu'on ramasse quelquefois sur la terre, et qu'on nomme aérolithes, faute d'une appellation plus précise.

46 avril, — Aujourd'hui, en regardant au-dessous de moi, aussi bien que je pouvais, par chacune des deux fenêtres latérales alternativement^ j'aperçus^ à ma grande satisfaction, une très-petite portion du disque lunaire qui s^avançait, pour ainsi dire de tous les côtés, au delà de la vaste circonférence de mon ballon. Mon agitation devint extrême, car maintenant je ne doutais^ guère que je n'atteignisse bientôt le but de mon périlleux voyage. En vérité, le labeur qu'exigeait alors le condensateur s'était accru jusqu'à devenir obsédant, et ne laissait presque pas de répit à mes efforts. De sommeil, il n'en était, pour ainsi dire^ plus question. Je devenais rédlement malade, et tout mon être tremblait d'épuisement. La nuit un angle de ^ degrés. Le 14, cet angle avait fortement diminué; le 15, j'observai une diiTinition encore plus rapide ; et le 16 , avant de me coucher, j'avais estimé que l'angle n'était plus que^ de 7 degrés et 15 minutes. Qu'on se'figure d

d'un CÈaTAIN HAN8 PPMU. ttiê ma stupéfaction, quand, en m'éveiUani ce matiïi, 17^ et sortant d'un sommeil court et troublé^ je m'aperçus que la surface planétaire placée au-dessous de mof avait si inopinément et si efi^royablement augmenté de volume que son diamètre apparent sous-tendait un angle qui ne mesurait pas moins de d9 degrés ! J'étais foudroyé ! Aucune parole ne peut donner une idée exacte de Thorreur extrême^ absolue, et de la stupeur dont je fus saisi, possédé, écrasé* Mes genoux vacillèrent sous moi^ ' — mes dents claquèrent, — mon poil se dressa sur ma tête. — Le ballon a donc fait explosion ! — Telles furent les premières idées qui se précipitèrent tumultueusement dans mon esprit : Positivement^ le ballon a crevé ! Je tombe, — je tombe avec* la plus impétueuse^ la plus Incomparable vitesse ! A en juger par l'immense espace déjà si rapidement parcouru, je dois rencontrer la surface de la terre dans dix minutes au plus ; dans dix minutes je serai précipité^ anéanti ! Mais, à lalongue, la réflexion vint à monsecom». Jé fis une pause^ je méditai ; et je commençai à douter. La chose était impossible. Je ne pouvais en aucune façon être descendu aussi rapidement. En outre, bien que je me rapprochasse évidemment de la surface située au* dessous de moi, ma vitesse réelle n'était nullement en rapport avec l'épouvantable vélocité que j'avais d'abord imaginée. Cette considération calma efficacement la perturbation de mes idées, et je véussia finalement à envisager le phé» nomène sous son vrai point de vue. Il fallait que ma stupéfaction m'eût privé de Texercice de mes sens pour que je n'eusse pas vu quelle immense différence il y avait en* tre l'aspect de cette surface {riaçée au-dessous de moi et cdui de ma planète natale. Cette dernière était d

490 Atmmmv Mm famolv tandis que la lune[^] — la lune eUe-
même dans toute sa ijMrey — s'étendait au-dessous de moi; — je
Favais sous mes pieds! L'étonnemeni et la stupeur produits dans mon esprit
par eet extraordinaire changement dans la situation des choses étaient peut-
être[^] ' après tout[^] ce qu'il y avait de plus étonnant et de moins explicable
dans mon aventure. Car ce bouleversement, en lui-même, était nun-
seulenient naturel et inévitable[^] mais depuis longtemps même je r«vais
positivement prévu comme une circonstance toute simple, comme une
conséquence qui devait se produire quand j'arriverais au point exact de mon
parcours où l'attraction de la planète serait remplacée par Tattraction du
satellite, — ou» en termes plus précis, quand la graviti[^]on du ballon vers la
terre serait moins puissante que sa gravitation vers la lune. Il est vrai que je
sortais d'un profond sommeil, que tous mes sens étaientencore brouillés,
quand je me trouvais soudainement en face d'un phénomène des plus surpré*
nants, — d'un phénomène que j'attendais[^] mais que je n'attendais pas en ce
moment. La révolution elle-même devait avoir eu lieu naturellement[^] de la
façon la plus douce et la plus graduée, et il n'est pas le mrâs du monde
certain que, lors mtaie que j'eusse été éveillé au moment où «lie s'opéra,
j'eusse eu la conscience du sens dessus dessous, — que j'eusse perçu un
symptôme intérieur quelconque de l'inversion, [^] c'est-à-dire une
incommodité, un dérangement quel* conque, soit dans ma personne, soit
dans mon appareil. Il est presque inutile de dire qu'en revenant au sentiment
juste de ma situation, et émergeant de la terreur cpil avait absorbé toutes les
facultés de mon âme, mon attention s'appliqua d'abord uniquement à la
contempla* tien de l'aspect général de la lune. Elle se développait

D'ON CERTAIN HAKS PFAALt* 197 aiHlesâous de moi comme
 une carte, et, quoique je jugeasse qu'elle était encore à une distance assez
 consi • déorable^ les aspérités de sa surface se dessioaieBt à mes yeux avec
 une netteté très^singulière dont je ne pouvais absolument pas me rendre
 compte. L'absence complète d'océan, de mer, et même de tout lac et de toute
 rivière, me frappa^ au premier coup d'œil^ comme le signe le plus
 extraordinaire de sa condition géologique* Cependant^ chose étraî^e à dire,
 je voyais de vastes régions planes, d'un caractère positivement alluvial,
 quoique la plus grande partie de l'hémisphère visible fût couverte
 d'innombrables montagnes volcaniques eu forme de cônes, et qui avaient
 plutèt l'aspect d'éminencI B» façon* nées par Tart que de saillies naturelles.
 La plus haute d'entre elles n'excédait pas trois milles trois quarts en
 élévation perpendiculaire ; — d'ailleurs, une carte des régions volcaniques
 des Campi Pàlegrai donnerait à Vos Excellences une meilleure idée de leur
 surface générale que toute description, toujours insuffisante, que j'essaierais
 d'en faire. — La plupart de ces montagnes étaient évidemment en état
 d'éruption, et me donnaient une idée terrible de leur furie et de leur
 paksance parles falminations multipliées des pierres improprement dites
 météoriques, qui maintenant partaient d'en bas et filaient à côté du ballon
 avec une fréquence de plus en plus ef* frayante. 18 otriV. — Aujourd^ui,
 j'ai trouvé un accroissement énorme dans le volume apparent de la lune, —
 et la vitesse évidemment accélérée de ma descente a commencé à me
 remplir d'alarmes* On se rappellera que dans le principe, quand je
 commençai à appliquer mes rêveries à la possibilité d'un passage vers la
 lune, Thypothèse d'une atmosphère ambiante dont la densité devait être
 proportionné» au vokijne de la plao^t^ avait pris une ijiyiiiz:ecl

m AYEimniK SANS PAREILUE bit%a pari dans mes oaleulfr; et
 cela, en dépii éd muMa théorie admse, et même, je l'avoue, en dépit du
 préjugé universel contraire à Texistence d'une atmosphère lunaire
 quelconque. Mais^ outre les idées que j'ai déjà émises re« latlvemeat à la
 eomète d'Ëacke et à la lumière xodiacale^ ce qui me fortifiait dans ihon
 opinion, c'étaient certaines observations de M. Shroeler, de Lilienthal. Il a
 observé la lune, âgée de deux jours et demi, le soir^ peu de temps vptés le
 coucher du soleil, avant que la purUe obscure ne fût visible, et U ccmtinua
 à la surveiller jusqu'à ce que cette partie fût devenue visible. Les deux
 cornes semblaient s'affiler en une sorte de prolongement très-aigu, dont
 Textrémilé était faiblement éclairée par les rayons solttres, idorsqn'aucune
 partie derhémissphère obscur n'était visiMe. Peu de temps après^ tout le bord
 sombre s'éclaira. Je pensai que ce prolongement des cornes au delà du
 demi-c^cle prenait sa cause dans la réfraction des rayons 4a soleil par
 l'atmosphère de laiune» ie calculai anssi'^liie la hauteur de cette
 «tattosphère (qui pouvait réfracter assez de lumière dans son hémisphère
 obscur pour produire un crépuscule plus lumineux que la lumière réfléchie
 par la terre quand la lune est environ à 33 degrés de sa conjonction), devait
 être de 1,356 pieds de roi ; d'après cela, je supposai que la plus grande
 hauteur capable de réfracter le rayon solaire était de 5,376 pieds. Mes idées
 sur ce sujet se trouvaient également eonArmées par un pmsege du quatre-
 vingt-deuxième volume des 7Vmsaeiim\$ pkiitmphiques, dans lequel 11 est
 dit que, lors d'une occultation des satellites de Jupiter, le troisième disparut
 après avoir été indistinct pendant une ou deux secondes, et que le quatrième
 devint indiscernable en approchant du limbe ^ . » ■ • 1)|évéUQ8 écrit ^u'il a
 (U6l

The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate

h*m GBIITAIN BANS PPAALL. C'était sur la résistance, ou, plus exactement, sur lesapport d'une atmosphère existant à un état de densité hypothétique que j'avais absolument fondé mon espénmce de descendre sain et sauf ^ Aprèstout^ siyaviâsfiMi une conjecture absurde, je n'avais rien de mieux à aft* tendre, comme dénouement de mon aventure, que d'être pulvérisé contre la surface raboteuse du satellite. Et^ en aomme^ j'avais toutes les raisons possibles d'avdr peindr* La distance où j'étais de la lune était comparativeinment insignifiante, tandis que le labeur exigé par le condensateur n'était pas du tout diminué^ et que je ne découvrais aucun indice d'une densité croissante dans l'at^ mosphère. 49 ovriY. Ce mathi^ à ma grande joie, vers neuf heures, — me trouvant effroyablement près de la' surface hmaire^ etmes appréhensions étant excitées au dernier degré^ — le inston du condensateur a donné des symptômes évidents d*nne altération de raimospbèce. A dix heures, j'avais des raisons de croire sa densité considérablement augmentée. A onze heures, Tappareii ne réclamait plus qu'un travail très^ninime ; et, à midi, je me Jiasardaî, tement clairs, où des étoiles même de sixième et de septième g^randeur brillaient visiblement, que, — supposé la même hauteur de la lune, la même élongaiion de la terre, le même télescope, excellent, bien entendu, — la lune et ses lâches ne/ioss apparaissaient pas toujours aussi lumineuses. Ces circonstaïwses données, il est évident que la cause du phénomène n'est ni dans noire atmosphère, ni daas le télescope, ni dans la lune, ni jlans i'œii de l'observateur, mais qu'elle doit être cherchée dans quelque ebose (nno atmosphère?) existant autour de la lune. Cassioi a fréquemment observé que Saturne, Jupiter et les étoiles lixes, tu momenî d'être occultés par la tone, changeaient leur forme circulaire en une forme ovale ; et dans d'autres occultations, il n'a saisi aucun changement de forme. On pourrait donc en inférer qi;e» dans quelques cas, mais pas toujours, la lune est enveloppc'c d'pné vatiéie 4ense oit sont réfractés les rayons des étoiles, — 6» Digitized by Goe^^le

200 AVENTURE SANS PAUËILLE MO'MDt quelque bésitatkni, à deasefrer le tourniquet^ et, voyant qu'il n'y avait à cela aucun inconvénient, j'ouvris décidément la chambre de caoutchouc^ et je déshabillai la nacelle. Ainsi que f aurais dû m'y attendre^ une violente migraine aecompagnée de spasmes fut la conséquence inunédiate d'une expérience si précipitée et si pleine de dangers. Mais comme ces inconvénients et d'autres encore relatifs à la respiration n'étaient pas assez grands pour mettre ma vie en péril, je me résignai à les midurer de mon mieux, d'autant plus que j'avais tout lieu d'espérer qu'ils disparaîtraient progressivement, chaque minute me rapprochant des couches plus denses de l'atmosphère lunaire. Toutefois^ ce rapprocbenient a^opérait avec une im* pétuosité excessive^ et bientôt il me fut démontré^ — certitude fort alarmante, — que, bien que très-probablement je ne me fusse pas trompé en comptant sur une almosph^ dont la densité devait être proportionnelle au volume du satellite, cependant j'avais eu bien tort de sup-' poser que cette densité, même à la surface, serait suf^sante pour supporter Timmense poids contenu dans la nacelle de mon balloo. Tel cependant eût dû être le cas, exactement comme à la surface de la terre, si vous supposez, sur l'une et sur l'autre planète, la pesanteur réelle des corps en raison de la. densité atmospliérique ; mais tel n'était pas le cas; ma chute précipitée le démontrait suffisamment. Mais pourquoi t C'est ce qui ne pouvait s'expliquer qu'en tenant compte de ces perturbations géologiques dont j'ai déjà posé l'hypothèse. En tout cas, Je touchais presque à la planète, et je tombais avec la plus terrible impétuosité. Aussi je ne perdis pas une minute ; je jetai parnlessus bord tout mon lest, puis mes barriques d'eau, puis mon appareil condensateur et mon \$ac de caoutchouc, et enfin tous lea Digitized by Google

d'un UilfAIN HAJNS PFAAU. âOl articles contenus dans la nacelle. Mm tout cela ne serai à rien. Je tombais toujours avec une horrible rapidité^ et je n'étais pa\$à plus d'un demi-mille de la surface. Comme expédient suprême^ je me débarrassai de mon paletot, de - mon chapeau et de mes bottes ; je détachai du ballon la nacelle elle-même, qui n'était pas d'un poids médiocre ; et, m'accrochaat alors au filet avec mes deux mains^ j'eus à peine le temps d'observer que tout le pays, aussi loin que niion œil pouvait atteindre, était criblé d'habitations lilliputiennes, — avmit de tomber, comme une balle, au cœur même d'une cité d'un aspect fantastique et au beau milieu d'une multitude de vilain petit peuple, dont pas un individu ne prononça une syllabe ni ne se donna le moindre mal pour me prêter assistance. Ils se tenaient tons, les poings sur les hanches^ comme un tas d'idiots, grimaçant d'une manière ridicule et me regardant de travers, moi et mon ballon. Je me détournai d'eux avec un. su-* perbe mépris ; et levant mes regards vers la tetre que je venais de quitter, et dont je m^étais exilé pour toujours peut-être, je l'aperçus sous la forme d'un vaste et sombre bouclier de cuivre d'un diamètre de ^ degrés environ, fixe et immobile dans les cieux, et garni à l'un de ses bords d'un croissiuut d'or étincelant. On n'y pouvait dé* couvrir aucune trace de mer ni de continent, et le tout était nioucheté de taches variables et traversé par les zones tropicales et équatoriale, comme par des ceintures. . Ainm, avec la permission de Vos Excellences, après une longue série d'angoisses, de dangers inouïs et de délivrant ces incomparables, j'étais enfin, dix-neuf jours après mon départ de Rotterdam, arrivé sain et sauf au terme d'un voyage^ le plus extraordinaire/ le plus important qui ait jamais été accompli, entrepris, ou même conçu par tmi citoyen quelconque de votre planète. Mais il me reste k raconter mes avei|t|ires. Car, en vérité. Vos Excellences i! I' Digitized by Google

tmsàmBtAqvfûpeié une fêttdeoise de dnq ate sur une planète qui, déjà profondément intéressante par elle-même, l'est doublement encore par son intime parenté^ en qualité de satellite^ avec le monde habité par l^homme^ je puisse entretenir aveo le CoU^e National Astronomique des correspondance secrètes d'une bien autre importance que les simples détails, si surprenants qu'ils soient, du voyage que j'ai effiectué si heureusement* Telle est; en somme, la question réelle. J'ai beaucoup, beaucoup de choses à dire> et ce smit pour moi un véri*^ table plaisir de vous les communiquer. J'ai beaucoup à dire sur le climat de cette planète; — sur ses étonnantes àltemaâves de froid et de chaud; — sur cette clarté solaire qui dure quinze jours, implacable et brûlante, et sur cette température glaciale, plus que polaire, qui remplit Tautre quinzaine sur une translation constante d'humidité qui s'opère par distillation, comme dans le vide, du point «tué auninessouadu soleil fusqu'à celui qui en est le plus .éloigné ; — sur la race même des habitmits, sur leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques; sur leur organisme particulier, leur laideur, leur privation d'oreilles, appendices superflus dans une atmoe» phère si étrangement modifiée; conséquemment, sur leur ignorance de Tusage et des propriétés du langage ; sur la singulière méthode de communication qui remplace la parole; — sur l'incompréhcn^le rapport qui unit chaque citoyen de la lune à un citoyen du globe tiP' restre, — rapport analogue et soumis à celid qui régit éga-» lement les mouvements de la planète et du satellite^ et par suite duquel les existences et les destinées des habitants de fttae sont enlacées aux existences et aux destinées des bdritants de Pautre; et paMiessus toiH, s'il plaît à 'Vos Excellences, par-dessus tout, sur les sombres et horribles mystères reléguée dans les régions de Tautrc hémisphàro Digitized by Google

d'on certain hans fVAAii; lunaire^ régions qui^ grâce à la concordance presque miraculeuse de la rotation du satellite sur son axe avec sa révolution sidérale autour de la terre^ n'ont j amais tourné vers nous, et, Dieu merci, ne s' exposeront jamais à la curiosité des télescopes humains. Voilà tout ce que je voudrais raconter^ — ^ tout cela, et beaucoup plus encore. Mais, pour trancher la question, je réclame ma récompense. J^aspîre à rentrer dans ma fa* mille et mon chez moi ; et, comme prix de toute communication ultérieure de ma part, en considération de la lumière que je puis, s'il me plaît, jeter sur plusieurs bran?* cbes importantes dessciences physiques ètmétaphysiques, je sollicite, par Tentremise de votre honorable corps, le pardon du crime dont je me suis rendu coupable en mettant à mort mes créanciers lorsque je quittai Rotterdam. Tel est donc Tobjet de la présente lettre. Le porteur, qui est un habitant de la lune, que j'ai décidé à me servir de messenger sur la terre, et à qui j'ai donné des instructions suffisantes, attendra le bon plaisir de Vos fxcellen« ces, et me rapportera le pardon demandé, s'il y a moyen deTobtenir. J'ai rhonneur d'être de Vos Excellences le très-bum^ ble serviteur, HansPfaaix. En finissant la lecture de ce très-étrange document, le professeur Rudabub, dans l'excès de sa surprise, laissa, dit-on, tomber sa pipe par terre, et Hynheer Superbua 'Von Underduk, ayant ôté, essuyé, et serré dans sa poche ses besicles, s'oublia^ lui et sa dignité, au point de pirouetter trois fois sur son talon, dans la quintessence de i'étonnement et de i'admirationi^ On obtiendrait la grâce; cela ne pouvait pas ftite l'ombre d'un doute. Du moins, il. en fit le innient te

Digitized by Google

i04 AVËNTIiA£ &ÀNS l>AU£UXE bon professeur Rudabub, il
 en fit le serment avec un parfait juron, et telle fut décidément Vopinion de
 Tillustre Voû Underduk^ qui prit le bras de son collègue et fit^ sans
 prononcer une parole^ la plus grande partie de la route vers son domidle
 pour délibérer sur les mesures urgentes. Cependant, arrivé à la porte de la
 maison du bourgmestre, le professeur s'avisa de suggérer que^ le messenger
 ayant jugé à propos de disparaître (terrifié sans doute jusqu'à la mort par la
 physionomie sauvage des bourgeois de Rotterdam), le pardon ne servirait
 pas à grand'chose, puisqu'il n'y avait qu'un homme de la lune . qui pût
 entreprendre un voyage aussi lointain. En face d'une observation aussi
 sensée^ le bourgmestre se rendit, et l'affaire n'eut pas d'autres suites.
 Cependant, il n'en fut pas de même des rumeurs et des conjectures. La
 lettre^ ayant été publiée, donna naissance à une foule d'opinions et de
 cancans. Quelques-uns^ — des esprits par trop sages, — poussèrent le
 ridicule jusqu'à discrét* d'iter l'affaire et à la présenter comme un pur canard.
 Mais je crois que le mot canard est, pour cette espèce de gens, un terme
 général qu'ils appliquent à toutes les matières qui passent leur intelligence.
 Je ne puis, quant à moi, comprendre sur quelle base ils ont fondé ime
 pareille accusation. Voyons ce qu'ils disent : Avant tout, — que certains
 farceurs de Rotterdam ont de certaines antipathies spéciales contre certains
 bourgmestres et astronomes. Secundo y — qu'un petit nain bizarre,
 escamoteur de son métier, dont les deux oreilles avaient été, pour quel« que
 méfait, coupées au ras de la tête, avait depuis quelques jours disparu dé la
 ville de Bruges, qui est toute voisine. TertiOy — que les gazettes collées
 tout autour du petit ballon étaient des gazettes de Hi^ande, et conséquem-^
 Oigitized by

d'un CBRTAIM BAKS PFAAIX. SOS ment n'avaient pas pu être fabriquées dans la lune. C'étaient des papiers saies» crasseux, — très-crasseux; et Giuck, rimprimeur, pouvait jurer sur sa Bible qu'ils avaient été imprimés à Rotterdam. Quarto, — que Hans Pfaall lui-même^ le vilain ivrogne, et les trois fainéants. personnages qu'il appelle ses créanciers avaient été vus ensemble, deux ou trois jours auparavant tout au plus^ dans un cabaret mal famé des faubourgs, juste comme ils revenaient, avec de l'argent plein leurs poches, d'une expédition d'outre mer. Et en dernier lieu, — que c'est une opinion généralement reçue, ou qui doit Têtre, que le GoUége des Astronomes de la ville de Rotterdam, — aussi bien que tous autres collèges astronomiques de toutes autres parties de Tunivers, sans parler des collèges et des astronomes en général, — n'est, pour n'en pas dire plus, ni meilleur^ ni plus fort, ni plus éclairé qu'il n'est nécessaire.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate

MANUSCRIT TBOOVⁱ DALiS uns BODTEII.LI!. ■ Qui plus qu'uQ momeot à vhr^t N'a plu» r^{iea} à dissimuler, Qoiii4JUⁱT. — Ailfi» De mon pays et de ma famille je n'ai pas grand'chose à dire. De mauvais procédés et l*accumulatioⁱⁱ des années m'ont rendu étrangê[^] à IHm et à Fautre. Mon patrimoine me IH bénéficier d'une édu^{ea}tion peu commune[^] et un tour contemplatif d'esprit me rendit apte à classer méthodiquement tout ce matériel d'instruction diligemment amassé par une étude précoce. Par-dessus tout, les ouvrages des philosophes allemands me procuraient de grandes délices; cela ne venait pas d'une admi[^]ration malavisée pour leur éloquente folie, mais du plaisir que, grâce à mes habitudes d'analyse rigoureuse, j'avais à surprendre leurs erreurs. On m'a souvent reproché l'aridité de mon génie ; un manque dimaginaton m'a été imputé comme un crime, et le pyrrhonisme de mes opinions a fait de moi, en tout temps[^] un homme fameux. En réalité, une forte appéte^{nee} pour la philosophie physique a, je le crains, imprégné mon esprit d*un des défauts les plus communs de ce siècle, — je veux due de l'habitude de rapporter aux principes de cette science les circonstances même les moins susceptibles d'un pmU rapport. PaiHlessus toitt, persoim n'était Digitized by Goo

KARuscRiT nomri dahs que noinmLB. 901 exposé que moi à se laisser entraîner hors de la sévère juridiction de la vérité par les feux follets de la supersti[^] tton. J'ai jugé à propos de donner ce préambule, dans la crainte que Tincroyable récit que j'ai à faire ne soit considéré plutôt comme la frénésie d'une imagination indigeste que comme Texp[^]érience positive d'un esprit pour lequel les rêveries de Tlinagination ont été «lettre morte, efrnallité. Après plusieurs années dépensées dans un lointain voyage[^] je m'embarquai[^] en 18.., à Batavia, dans la riche et popnlense île de Java, pour une promenade dans Farchipel des lies de la Sonde. Je me mis en route comme passager, — n'ayant pas d'autre mobile qu'une nerveuse instabilité qui me hantait comme un mauvais esprit. Notre bâtiment était on bateau d'envircm quatre cents tonneaux, doublé en cuivre et construit à Bombay, en leck de Malabar. Il était frété de coton, de laine et d'huile des Laquedives. Nous avions aussi à bord du filin de cocotier, du sucre de pidmier, de l'huile de beurré bouilli, des noix de coco, et quel ques eusses d'opiOm. L'arrimage avait été mal fait, et le navire conséquemment donnait de la bande. Nous mimes sous voiles avec un souffle de vent, et pmidant plusieurs jours nous restâmes le long de la c6te orientale de Java, sans autre incident pour tromper la monotonie de notre route que la rencontre de quelques-uns des petits grabs de l'archipel où nous étions confinés. Dn fioîr, comme j'étais appuyé sur le bastingage de la dunette, j'observai un très- singulier nuage, isolé, vers le nord-ouest. Il était remarquable autant par sa couleur que parce qu'il était le premier que nous eussions vu de«
poisnotredéparideBatavia.Jele surveiUaiattentiveaient jusqu'au coucher du soleil; idors il se répandit tout d'un Digitized by Google

MANUSCRIT TROUVÉ coup de Test à Touest^ cernant l'horizon d'une ceinture précise de vapeur, et apparaissant comme une longue ligne de côte très-basse. Mon attention fut bientôt après attirée par Taspect rouge brou de la luoe et le caractère partieli^ de la mer. Cette dernière subissait un changement rapide, et l'eau semblait plus transparente que d'habitude. Je pouvais distinctement voir le fond^ et cepeadanly en jetant la sonde^ je trouvai que nous étions sur quioie brasses. L'air était devenu intolérablement chaud et se chargeait d'exhalaisons spirales semblables à celles qui s'élèvent du fer chauffé. Avec la nuit, toute brise tomba, et nous fûmes pris par un calme plus complet qu'il n'est possible de le concevoir. La flamme d'une bougie brûlait à l'arrière sans le mouvement le moins sensible, et un long cheveu tenu entre l'index et le pouce tombait droit et sans la moindre oscillation. Néanmoins^ comme le capitaine disait qu'il n'apercevait aucun symptôme de danger, et comme nous dérivions yests la terre par le travers, il commanda de carguer les voiles et de filer l'ancre. On ne mit point de vigie de quart, et l'équipage, qui se composait^ principalement de Malais, se coucha délibérément sur le pont. Je descendis dans la chambre, non sans le parfait pressentiment d'un malheur. En réalité, tous ces symptômes me donnaient à craindre ^n simoun. Je parlai de mes craintes au capitaine; mais il ne fit pas attention à ce que je lui disais^ et me quitta sans daigner me faire une réponse. Mon malaise, toutefois, m'empêcha de dormir, et vers minuit, je montai sur le pont. Comme je mettais le pied sur la dernière marche du capot-d'échelle, je fus effrayé par un profond bourdonnement sepiblable à celui que produit révolution rapide d'une roue de moulin, et avant que j'eusse pu en vérifier la cause, je sentis que le navire tremblait dans son centre. Presque aussitôt, un coup de mer

Oigitized

DANS UNE BOUTEILLE. nous jota sur le côté, et, courant pardessus nous, balaya tout le pont de Tavant à l'arrière. . L'extrême furie du coup de vent fit, en grande partie^ le salut du navire. Quoiqu'il fût absolument engagé dans Peau, comnfie ses mAts s'en étaient allés pardessus bord, il se releva lentement une minute après, et, vacillant quelques instants sous Timmense pression de la tempête, finalement il se redressa. Par quel miracle échappai-je à la mort, il m'est impossible de le dire. Étourdi par le choc de Teau, je me trouvai pris, quand je revins à moi, entre rétambot et le gouvernail. Ce fut à graud'peine que je me remis sur mes pieds, et regardant vertigineusement autour de moi, je fus d'abord frappé de Tidée que nous étions sur des brisants, tant était effrayant, au delà de toute imagination, le tourbillon de celte mer énorme et écumante dans laquelle nous étions engouffrés. Au bout de quelques instants, j'entendis la voix d'un vieux Suédois qui s'était embarqué avec nous au moment où nous quitions le port. Je le hélai de toute ma force, et il vint en chancelant me rejoindre à l'arrière. Nous reconnûmes bientôt que nous étions les seuls survivants du sinistre. Tout ce qui était sur le pont, nous exceptés, avait été balayé pardessus bord ; le capitaine et les matelots avaient péri pendant leur sommeil, car les cabines avaient été inondées par la mer. Sans auxiliaires, nous ne pouvions pte espérer de faire grand^chosé pour la sécurité du navire, et nos tentatives furent d'abord paralysées par la croyance où nous étions que nous allions sombrer d'un moment à Vautre. Notre càhle avait cassé comme un fil d'emballapre, au premier souille de Pouragan ; sans cela, nous eussions • été engloutis instantanément. Nous fuyions devant la mer avec une vélocité effrayante, et l'eau nous faisait des brèches visibles. La charpente de notre arrière était excessiDigitized by Goe^^le

210 MARUSOiiT Tftomri vement endommagée^ et^ presque sous tous les rapports^ nous avons essuyé de crueiles avaries; mais^ à notre grande joie^ nous trouvâmes que les pompes n'étaient pas engorgées, et que noU'e chargement n'avait pas été trèsdérangé. La plus grande furie de la tempête était passée^ et nous n'avions plus à craindre la violence du vent; mais nous pensions avec terreur au cas de sa totale cessation, bien persuadés que, dans notre état d'avarie, nous ne pourrions pas résister à l'épouvantable houle qui s'ensuivrait; mais cette très-juste appréhension ne semblait pas si près de se vérifier. Pendant cinq nuits et cinq jours entiers, durant lesquels nous vécûmes de quelques morceaux de sucre de palmier tirés à grand'peine du gaillard d'avant, notre coque fila avec une vitesse incalculable devant des reprises de vent qui se succédaient rapidement, et qui^ sans égaler la première violence du simoun, étaient cependant plus terribles qu'aucune tempête que j'eusse essuyée jusqu'alors. Pendant les quatre premiers jours» notre route, sauf de très-légères' variations, fut au sud* est quart de sud, et ainsi nous serions allés nous jeter sur la côte de la Nouvelle-Hollande. Le cinquième jour, le ffioid devint extrême, quoique le vent eût tourné d'un point vers le nord. Le soleil sô leva avec un éclat jaune et maladif, et se hissa à quelques " degrés à peine au-dessus de l'horizon, sans projeter une lumière franche. Il n'y avait aucun nuage apparent, et cependant le vent fraîchissait, fraîchissait, et souffMt avec des accès de furie. Vers midi, ou à peu près, autant que nous en pûmes juger, notre attention fut attirée de nouveau par la physionomie du soleil. Il n'émettait pas de lumière, à proprement parler, mais une espèce de feu sombre et triste, sans réfléadon, comnie si tous W rayons étaient polarisés. Juste avant de se plonger dans la mer Digitized by Google

DANS UN BOUT DE LA. grosissait son feu central disparaissait brusquement comme s'il était brusquement éteint par une puissance inexplicable. Ce n'était plus qu'une roue pâle et couleur d'argent, quand il se précipita dans l'insondable Océan. Nous attendîmes en vain l'arrivée du sixième jour; — ce jour n'est pas encore arrivé pour moi, — pour le Suédois il n'est jamais arrivé. Nous fîmes dès lors ensevelis dans des ténèbres de poix, si bien que nous n'aurions pas vu un objet à vingt pas du navire. Nous fûmes enveloppés d'une nuit éternelle que ne tempérerait même pas l'éclat phosphorique de la mer auquel nous étions accoutumés sous les tropiques. Nous observâmes aussi que, quoique la tempête continuât à faire rage sans accalmie, nous ne découvrions plus aucune apparence de ce ressac et de ces moutons qui nous avaient accompagnés jusque-là. Autour de nous, tout n'était qu'horreur, épaisse obscurité, un noir désert d'ébène liquide. Une terreur superstitieuse s'infiltrait par degrés dans l'esprit du vieux Suédois, et mon âme, quant à moi, était plongée dans une muette stupéfaction. Nous avions abandonné tout soin du navire, comme chose plus qu'inutile, et, nous attachant de notre mieux au tronçon du mât de misaine, nous promeniions nos regards avec amertume sur l'immensité de l'Océan. Nous n'avions aucun moyen de calculer le temps, et nous ne pouvions former aucune conjecture sur notre situation. Nous étions néanmoins bien sûrs d'avoir été plus loin dans le Sud qu'aucun des navigateurs précédents, et nous éprouvions un grand étonnement de ne pas rencontrer les obstacles ordinaires de glace. Cependant, chaque minute menaçait d'être la dernière, — chaque énorme vague se précipitait pour nous écraser. La houle surpassait tout ce que j'avais imaginé comme possible, et c'était un miracle de chaque instant que nous ne fussions pas engloutis. Mon camarade

Digitized by Google

MANUSCIUT TROUVA parlait de la légèreté de notre chargement^ et me rappe-' lait les excellentes qualités de notre bateau; mais je ne pouvais m'einpôcher d'éprouver l'absolu renoncement du désespoir, et je me préparais mélflicoliquement à cette mort que rien^ selon moi^ ne pouvait différer au delà d'une heure, puisque, à chaque nœud que filait le navire, la houle de cette mer noire et prodigieuse devenait plus lugubrement effrayante. Parfois, à une hauteur plus grande que celle de Talbatros, la respiration nous manquait^ et d'autres fois nous étions pris de vertige en descendant avec une horrible vélocité dans un eiïfer liquide où l'air devenait stagnant, et où aucun son ne pouvait troubla les sommeils du kraken. Nous étions au fond d'un de ces abîmes, quand un cri * soudain de mon compagnon éclata sinistrement dans la nuit. — Voyez î voyez ! — me criait-il dans les oreilles; — Dieu tout-puissant! Voyez! voyez! — Comme il parlait, j'aperçttsune lumière rouge^ d'un éclat sombre ettriste, qui flottait sur le versant du gouffre immense où nous étions ensevelis, et jetait à notre bord un reflet vacillant. En levant les yeux, je vis un spectacle qui glaça mon sang. A une hauteur teirifiante, juste au-dessus de nous et sur la crête même du précipice, planait un navire gigantesque^ de quatre mille tonneaux peut-être. Quoique juché au sommet d'une vague qui avait bien cent fois sa hauteur^ il paraissait d'une dimension l)eaucoup plus grande que celle d'aucun vaisseau de ligne ou de la Compagnie des Indes. Son énorme coque était d'un noir profond que ne tempérerait aucun des ornements ordinaires d'un navire. Une simple rangée de canons s'allongeait de ses sabords ouverts et renvoyait^ réfléchis par leurs surfaces polies^ les feux d'innombrables fanaux de combat qui se balançaient dans le gréement. Mais ce qui nous inspira le plus d'horreur et d'étonnement, c'est qu'il marchait

Digitized by

. ^ DANS UNE BOLTEILLB. ^ 213 toutes voiles dehors» en dépit de cette mer samatuielle et de cette tempête effrénée. D'abord, quand nous l'aperçûmes, nous ne pouvions voir que son avant, parce qu'il ne s'élevait que lentement du noir et horrible gouffre qu'il laissait derrière lui. Pendant un moment^ — moment d'intense terreur, — il fit une pause sur ce sommet vertigineux, comme dans Tenivrement de sa propre éléva^ tion^ — - puis trembla^ — s'inclina, — et enfin --^ glissa sur la pento. En ce moment, je ne sais quel sang-froid soudain maîtrisa mon esprit. Me rejetant autant que possible vers l'arrière, j'attendis hans trembler la catastrophe qui devait nous écraser. Notre propre navire, à la longue, ne luttait plus contre la mer et plongeait de Pavant. Le choc de la masse précipitée le frappa conséquemment dans cette partie de la charpente qui était déjà sous l'eau, et eut pour résultat inévitable de me lancer dans le gréement de rétranger. Comme je tombais, ce navire se souleva dans un temps d'arrêt, puis vira de bord ; et c'est, je présume, à la confusion qui s'ensuivit que je dus d'échapper à i'atten* tion de Téquipage. Je n'eus pas grand'peine à me frayer un clumiin, sans être vu, jusqu'à la principale écoutille, qui était en partie ouverte, et je trouvai bientôt une occasion propice pour me cacher dans la cale. Pourquoi fis-je ainsi ? je ne saurais trop le dire. Ce qui m'induisit à . me cacher fut peut-être un sentiment, vague de terreur qui s'était emparé tout d'abord de mon esprit à l'aspect des nouveaux navigateurs. Je ne me souciais pas de me confier à une race de gens qui, d'après le coup d'œil maimme que j'avais jeté sur eux, m'avaient offert le caractère d'une indéfinissable étrangeté, et tant de motifs de doute et d'appréhension. C'est pourquoi je jugeai à propos de m'arranger une çachctte dan\$ I9 cale, J'en* Digitized by Goe^^le

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

ii4 V MAMUSCftlT TROUTi ^ levai une petite partie du faux bordage, de manière à me ménager une retraite commode entre les énormes mem* brores du navire. Tavais à peine achevé ma besogne^ qu'un bràU de pas dans la cale me contraignit d'en faire usage. Un homme passa à côté de ma cachette d'un pas faible et mal assuré. Je ne pus pas voir son visage^ mais j'eus le loisir d'observer son aspect général.

Ilyavaitenluitoutleearaeièfedebi faiblesse et de la caducité. Ses genoux vacillaient mus la cliarge des années, et tout son être en tremblait. Il se parlait à lui-même^ marmottait d'une voix basse et cassée quelques mois d'une langue que je ne puspascomprendie^ et farfouillait dans anc

DANS ime BoirrBiLLÈ. 31K mière fois le poat de ce terrible navire^ et les rayons dé ma destinée vont j'e crols^ se concentrant et s^engloutissant dans un foyer. Incompréhensibles gens ! Envéloppés dans des méditations dont je ne puis deviner la nature^ ils passent à côté de moi sans me remarquer. Me cacher est pure folie de ma paît^ car ce monde^là ne veut pas voir. Il n'y a qu'un instant, je passais juste sous les yeux du second ; peu de temps auparavant je m'étais aventuré jusque dans la cabine du capitaine hii -même, .et c'est là que je me suis procuré les moyens d'écrire ceci et tout ce qui précède* Je continuerai ce journal de temps en temps. Il est ▼raî que je ne puis trouver aucune occasion de le transmettre au monde; pourtant j'en veux faire Tessai. Au dernier moment j'enfermerai le manuscrit dans une bouteille^ et je jetterai le tout à la m€^. Un incident est survenu qui m'a de nouveau donné lieu iréfléclûr. De pareilles choses sont-elles l'opération d'un hasard indisciplinée Je m'étais faufile sur le pont et m'étais étendty saiiis attirer l'attention de personne^ sur un amas d'entlèchures et de vieilles voiles, dans le fond de la yole. Tout en rêvant à la singularité de ma destinée, je barbouillais, sans y penser, avec une brosse à goudron, les bords d'une bonnette soigneusement pliée et posée à Gâté de moi sur un baril. La bonnette est maintenant tendue sur ses bouts-dehors, et les touches irréfléchies de la brosse figurent le mot dégouvertjs. • J^ai fait récemment plusieurs observations sur la struotors d«r vaisseau. Quoique bien -armé, ce n'est pas, je crois, un vaisseau de guerre. Son grément, sa structure, tout son équipement repoussent une supposition de ^elte nature. Ce qu'il n'est pas, je le perçois facilement ; mais te qu'il est, je crains qu'a ne me soit impossible de le dire. ' ne sais comment cela se fait, mais en eiaminant son "

216 IUMUSCaiT TROUVi étrange modèle et la singulière forme de ses espars, ses proporlioiiis colosbales, cette prodigieuse collection de voiles^ âon avant sévèrement simple et son arrière d'ua style suranné, il me semble parfois que la sensation d'objets (fui ne me sont pas inconniis traverse mon esprit comme un éclair, et toujours à ces ombres flottantes de la mémoire est mêlé un inexplicable souv^ir de vieilles légendes étranges et de siècles très-anei^Uk J'ai bien regardé la charpente du navire. Elle est faite de matériaux qni me sont inconnus. Il y a dans le bois un caractère qui me frappe, comme le rendant, ce me semble, impropre à Pusage auquel il a été destiné, le veux parler de son extrême porosité, considérée indépendamment des dégâts faits par les vers, qui sont une conséquence de la navigation dans ces mers, et de la pourriture résultant de sa vieillesse. Peut-être trouvera-t-on mon observation quelque peu subtile, mais il me semble que ce bois aurait tout le caractère du chêne espagnol^ si le chêne espagnol pouvait être dilaté par des moyens - artificiels. En relisant la phrase précédente, il me revient à prit un curieux apophihegme d'un vieux loup de mer hollandais. — Cela est positif, — disait-il toujours quand on exprimait quelque doute sur sa véracité, — comme il est positif qu'il y a une mer où le navire lui-même grossît comme le corps vivant d'un marin. Il y a environ une heure, je me suis senti la handiesse de me glisser dans un groupe d'hommes de Téquipage* Ils n'ont pas eu Tair de faire attention à mm, et^ quoique je me tinsse juste au milieu d'eux, ils paraissaient n'avoir aucune conscience de ma présence. Comme celui que j'avais vu le premier dans la cale, ils portaient tous les

Digitized by Google

Bâties d'une vieillesse chenue. Leurs genoux tremblaient de faiblesse; leurs épaules étaient arquées par la décrépitude; leur peau ratatinée frissonnait au vent ; leur voix était basse, chevrotante et cassée; leurs yeux distillaient les larmes brillantes de la vieillesse, et leurs cheveux gris fuyaient terriblement dans la tempête. Autour d'eux de chaque côté du pont, gisaient éparpillés des instruments mathématiques d'une structure très-ancienne et tout à fait tombée en désuétude. J'ai parlé un peu {dus haut d'une bonnette qu'on avait installée. Depuis ce moment le navire, chassé par le vent» n'a pas discontinué sa temble course dr(At au sud, chargé de toute sa toile disponible, depuis ses pommés de mâts jusqu'à ses bouts-dehors inférieurs, et plongeant ses bouts de vergues de perroquets dans le plus effrayant enfer liquide que jamais cervelle humaine «t pu concevoir. Je viens de quitter le pont, ne trouvant plus la place tenable ; cependant, l'équipage ne semble pas souffrir beaucoup. C'est pour moi le mirage des miracles qu'une si énorme masse ne soit pas engloutie tout de suite et pour toujours. Nous sommes condamnés, sans doute, à côtoyer éternellement le bord de l'éternité, sans jamais faire notre plongeon définitif dans le gouffre. Nous glissons avec la prèsse de hirondelle de mer sur des vagues mille fois plus effrayantes qu'aucune de celles que j'ai jamais vues; et des ondes colossales élèvent leurs têtes au-dessus de nous comme des démons de l'abîme, mais comme des démons restreints aux simples menaces et auxquels il est défendu de détruire. Je suis porté à attribuer c^ bonne chance perpétuelle à la seule cause naturelle qui puisse légitimer un pareil effet. Je suppose que le navire est si tenu par quelque fort courant ou remous sous-marin. ' r II Uiyiiiizea by Google

18 f MANUSCRIT TROUVÉ J'ai vu le capitaine face à face, et dans sa propre cabine; mais[^] comme je m'y attendais, il n'a fait aucune aUeulkm à moi. Bien qu'il n'y ait rien dans sa phyrionomie générale qui révèle, pour Toeil du premier venu, queUiue cliose de supérieur ou d'inférieur à l'homme, touU'fois i'étonuement que j'éprouvai à son aspect se mêlait d'un sentiment de respect et de terreur irrésisti-» bles. Il est à peu près de ma taiHe, c'est-à-dire de cinq pieds huit pouces environ. Il est bien proportionné, bien pris dans son ensemble ; mais cette constitution n'annonce ni vigueur particulière, ni quoi que ce soit da remarquable. Mais c[^]est la singularité de l'expression qui règne sur sa hœ, — c'est Pinteose, temUe[^] saisissante évidence de la vieillesse, si entière, si absolue, qui crée dans mon esprit un sentiment, — unesensatton ineffable. Son front, quoique peu.ridé, sianble porter le sceau d'une myriade d'annéei^{^*^} cheveux gris soHt dés archives du fNussé, et ses yeux, plus gris encore, sont des sibylles de l'avenir. Le plancher de sa cabine était encombré d'étranges infolio à fermoirs de fer, d'instruments de science usés et d'anciennes cartes d'un style complètement oubliée Sa tête éttdt appuyée sur ses mains, et d'un œil ardent et in« « quiet il dévorait un papier que je pris pour une commission, et qui, en tout cas, portait une signature royale. U se parlait à lui-même, — comme le premier matelot que j'avids aperçu dans la cale, et marmottait d'une voix basse et chagrine quelques syllabes d'une langue étrangère ; et, bien que je fusse tout à côté de lui, il me semblait que sa voix arrivait à mon oreille de la di&« tance d'un mille. • •«••.....••« Le navire avec tout ce qu'il contient est imprégné de l'esprit des anciens âges. Les hommes de l'équipage glis* sent çà et là comme les ombres des siècles euteivés ; daiu|

biilS DRit BOOTBILiS. 319 leurs y6iu(. vit ua^ pensée ardente et inquiète ; et quand, sur mon cheimo^ leurs mains U>ïX)bexki dans la lumière effarée des fanaux^ j'éprouve quelque chose que je n'ai jamais éprouvé jusqu'à présent, quoique toute ma vie j'aie eu la folie des antiquités, et que je me sois baigné dans l'ombre des colonnes ruinées de Balbek, de Tadmor et de PersépoHs, tant qu'à la fin mon ftme elle-mAme^est devenue une ruine. Quand je regarde autour de moi^ je suis honteux de mes (wernières terreurs. Si la tempête qui nous a poursuivis jusqu'à présent me faisait trembler, ne devrais^je pas être frappé d'horreur devant cette bataille du vent et de rOcéan, dont les mots vulgaires : tourbillon et simoun^ ne peuvent pas donner la moindre idée? Le na* vire est littéralement enfermé dans les ténèbres d'une éternelle nuit et dans un chaos d'eau qui n'écume plus; mais à une distance d'une lieue environ de chaque côté, nous pouvons apercevoir^ indistinctement et par intervalles, de prodi|;teux remparts de glace qui montent vers le ciel désolé et ressemUent aux murailles de l'univ&rsl Ckunme je Tavais pensé, le navire est évidemment dans un courant, — si Ton peut propriiement appela ainsi une marée qui va mugissant et hurlant à travers les blancheurs de la glace, et fait entendre du côté du sud un tonnerre plus précipité que celui d'une catarac^ tombant à pic. Concevoir l'horreur de mes sensations est^ je crois, chose absolument impossible; cependant, la curiosité de pénétrer les mystèresde ces eflbroyabtes régions surplombe encore mon désespoir et suffit à me réconcilier avec le plus hideux aspect de la mort. Il est évident que nous uiyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

Il précipitons vers quelque entraînante déoomrerie, — quelque incommunicaUe secret dont la connaissance . implique la mort. Peut-être ce courant nous conda!t41 au pôle sud lui-même. Il faut avouer que cette supposition, si étrange en apparence, a toute probabilité pour elle. L'équipage se promène sur le pont d'un pas tremUant et inquiet ; mais il y a dans toutes les physionomies une expression qui ressemble plutôt à Tardeur de l'espérance qu'à Tapathie du désespoir. Cependant nous avons toujours le vent arrière^ et^ comme nous portons une masse detoile^ le navire s'enlève quelquefois en grand hors de la mer. Oh! horreur sur honneur! la glæe s'ouvre soudainement à droite et à gauche, et nous tournons vertigineusement dans dim menses cercles concentriques, tout autour des bords d'un gigantesque amphithéâtre, dont les nuirs perdent lem sommet dans les ténèbres et Tespace. Mais il ne me reste que peu de temps pour rêver à ma destii^i Les cercles se rétrécissent rapidement, — nous plongeons follement dans rétreinte du tourbillon, — et, à travers le mugissement, le beuglement et le détonnementdeFOcéan et de la tempête, le navire tremble, — oh I Dieu ! — il se dérobe, — il scHnbre ! K > Le Manuscrit trouvé dans une bouteille fat publié pour la première fois en 1831, et ce ne fut que bien des années plus tard que j'eus connaissance des cartes de Mercator, dans lesqueUes on voit rOcéan se précipiter par quatre embouchures dans le gouffre polaire (au nord) et s'absorber dans les entrailles de la terre; le pôle lui-même y est figuré par un rocher noir, s'élevant à une prodigieuse hauteur, — A. P. biyiiizea by LiOOgle

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

t I . UNE DESCBNTB DAMS IE MAëLSTROM. Let foieide Dieu, dut ItHatm eoiMM dtos Vwàn de la Provi^caee, m tout point BM ToiM f «t let typet qne nont eoBMTODt n'ont aucune nocBure commune avec la vastitude, la profondeur el l'incompréheiuibililé de Ses œuvres, qui conlienent en elles un alime plus prq/ond que le puHs de Démo* * crile. JosiPB Glastill. Nous avions iMeini le sommet du locher le plus élevé. Le vieux homme pendant quelques minutes^ sembla trop épuisé pour parler. — U n'y a pas encore bien longtemps^ — dit-il à la flnj — je vous aurais guidé par m aussi bien que le plus jeune de mes fils. Maïs^ il y a trois ans, il m'est arrivé une aventure plus extraordinaire que n'en essaya jamais un être mortel^ ou du moins telle que jamais homme n'y a survécu pour la raconter, el les six mortelles heures que j'ai endurées m'ont brisé le corps et l'âme. Vous me croyez très-vieux, mais je ne le suis pas. U a suffi du quart d'une journée pour blanchir ces cheveux noirs comme du jais, affaiblir mes membres et détendre mes nerb au point de trembler après le moindre effort et d'être effrayé par une ombre. Savez- vous bien que je puis à peine^ sans attraper le vertige, regarder par-dessus ce petit promontoire ? Le petit promontoire sur le bord duquel 3 s'était si Digitizèu by C(.)0^1e

UNE DESCENTE » négligemment jeté pour se reposer^ de façon que la partie la plus pesante de son corps surplombait^ el qu'il n'était garanti d'une chute que par le point d'appui que prenait son coude sur Tarète extrême et glissante^ — le petit promontoire s'élevait à quinze ou seize cents pieds environ d'un chaos de rochers situés au-dessous de nous^ — immense précipice de granit luisant et noir. Pour rien au monde je n'aurais voulu me hasarder à six pieds du bord. Véritablement^ j'étais si profondément agité par la situation périlleuse de mon compagnon que je me laissai tomber tout de mon long sur le sol, m'accrochant à quelques arbustes voisins^ n'osant pas même lever les yeux vers le ciel. Je m'efforçais en vain de me débarrasser de l'idée que la fureur du vent mettait en danger la base même de la montagne. Il me fallut du temps pour me raisonner et trouver le courage de me mettre sur mon séant et de regarder au loin dans une paisible^ — Il vous faut prendre le dessus sur ces lubies-là, — me dit le guide, — car je vous ai amené ici pour vous faire voir à loisir le théâtre de l'événement dont je parlais tout à l'heure^ et pour vous raconter toute l'histoire avec la scène même sous vos yeux. Nous sommes maintenant^ reprit-il, avec cette manière minutieuse qui le caractérisait^ *^ nous sommes maintenant sur la côte même de Norwége, au 68* degré de latitude, dans la grande province de Nordland et dans le lugubre district de Lofoden. La montagne dont nous occupons le sommet est tielseggen, la Nuageuse. Maintenant levez-vous un peu ; accrochez-vous au gazon^ si vous sentez venir le vertige, — c'est cela, — et regardez au delà de cette ceinture de vapeurs qui nous cache^ la mer à nos pieds. Je regardai vertigineusement^ el je vis une vaste étendue

DAMS LE MAELSTROM. ^23 à» am^ doDtte eouleur d'encre me rappela tout d'abord le tableau du géographe Nubien et sa Mer des Ténèbres, C^était un panorama plus effroyablement désolé qu'il n'est donné à une imagination humaine de le concevoir. A droite et à gauche^ aoasi loin qoe i'œii pouvait atteindre, s'allongeaient^ comme les remparts du mcmde^ les lignes d'une falaise horriblement noire et surplombante, dont le caractère sombre était puissamment renforcé par le ressac qui montait jusque sur sacrôte blanche etlugu^bre, hurlant et mugissant éternellement. Juste en face du promontoire sur le sommet duquel nous étions placés, à une distance de cinq ou six milles en mer^ on apercevait . une île qui avait Ta» désert, ou plutôt on la devinait au .moutonnement énorme des brisants dont elle était enveloppée. A deux milles environ plus près de la terre, se dressait un autre îlot plus petit, horriblement pierreux et stérile, et entouré de groupes interrompus de roches .noires. L'aspect de l'Océan, dans Tétendue comprise entre le rivage et File la plus éloignée, avait quelque chose d'extraordinaire. En ce moment même il soufflait du côté de la terre une si forte brise, qu'un brick, tout au Jarge, était à la cape avec deux ris dans sa toile et que sa coque disparaissait quelquefois tout entière; et pourtant il n'y avait ici rien qui ressemblât à une houle faite, mais seulement, ^ et en dépit du vent, un clapotement d'eau, bref, vif^ tracassé dans tous les sens; — très-peu d'écume^ excepté dans le voisinage immédiat des rochers. — L'Ile que vous voyez là-bas, — reprit le vieux homme, — est appelée par les Norwégiens Vurrgh. Celle qui est à moitié chemin est Hoskoe. Celle qui est à un mille au nord est Ambaaren. Là-bas sont Islesen, Hotholm, Keildhelm, Suarven et Buckolm. Plus loin, — entre Moskoe et YuiTgh,— Otterbolm^ Flimen, Sandfleseo Digitized by Copple

324 4* DESCENTK « el Slockliolm«

DANS US UABLSTROU. combinant entre elies^ elles adoptèrent le uiovvement giratoire des tourbillons apaisés et semblèrent former le germe d'un vortex plus vaste. Soudainement^ très soudainement, celui-ci apparut et prit une existence distincte et déOnie, dans un cercle de plus d'un mille de diamètre. Le bord du tourbillon était marqué par une large ceinture d'écume lumineuse ; mais pas une parcelle ne glissait dans la gueule du terrible entonnoir, dont l'intérieur, aussi loin que l'œil pouvait y plonger, était fait d'un mur liquide, poli^ brillant et d'un noir . de jais^ faisant avec l'horizon un angle de 45 degrés environ, tournant sur lui-même sous l'influence d'un mouvement étourdissant, et projetant dans les airs une voix effrayante, moitié cri, moitié rugissement, telle que la puissante cataracte du Niagara eût-elle même^ dans ses convulsions^ n'en a jamais envoyé de pareille vers le ciel. La montagne tremblait dans sa base même^ et le roc remuait. Je me jetai à plat ventre, et^ dans un excès d'agitation nerveuse, je m'accrochai au maigre gazon. — Ceci, — dis-je enfin au vieillard, — ne peut pas être autre chose que le grand tourbillon du Maelstrom. — On rappelle quelquefois ainsi, — dit-il ; — mais nous autres Norvégiens, nous le nommons le Hoskoe-' Strom, de l'île de Hoskoe qui est située à moitié chemin. Les descriptions ordinaires de ce tourbillon ne m'avaient nullement préparé à ce que je voyais. Celle de Jonas Ramus, qui est peut-être. plus détaillée qu'aucune, ne donne pas la plus légère idée de la magnificence et de l'horreur du tableau, — ni de l'élévation et ravissante, sensation de nouveauté qui confond le spectateur. Je ne sais pas précisément de quel point de vue ni à quelle heure l'a vu l'écrivain en question ; mais ce ne put être ni du sommet de Helseggen, ni pendant une tem* Digitized by

296 ORB BtSCKlfTB pète. Il y a néanmoins quelques passages de sa descrip[^] lion qui peuvent être cités pour les détails[^] quoiqu'ils soient très[^]-insuffisants pour donner une impression du spectacle. a Entre Lofoden et Moskoe[^] — dit-il[^] — la profondeur de l'eau est de 36 à 40 brasses; mais de Taufre côté, du côté de Ver (il veut dire Vurrgh), cette pro[»] fondeur diminue au point qu'un navire ne pourrait y ebercKer un passage sans courir le danger de se déchirer sur les roches[^] ce qui peut arriver par le temps le plus ealme. Quand vient la marée, le courœit se jette dans l'espace compris entre Lofoden et Moskoe avec une tumultueuse rapidité ; mais le rugissement de son terrible reflux est à peine égalé par-celui des plus hautes et des plus terribles cataractes; le bruit se fait entendre à plusieurs lieues, et les tourbillons ou tournants creux sont d'une telle étendue et d'une telle profondeur, que[^] si un navire entre dans la région de son attraction[^] U est inévital[^]ement absoriié et entraîné au lond[^] et là décbiré en morceaux contre les rochers ; et cpiand le courant se relâche, les débris sont rejetés à la surface. Mais ces intervalles de tranquillité n'ont lieu qu'entre le réflux et le flux[^] par un tenqps icalme[>] et ne durent qu'un quart d'heure ; puis la vi[^]dencedu courant revioit graduellement. « Quand il bouillonne le plus et quand sa force est ac* crue par une tempête, il est dangereux d'[^] approclieri même d'un mille norvégien. Des barques, des yachts, des navires ont été entraînés pour n'y avoir pas pris garde avant de se trouver à portée de son attraction. Il arrive aussi assez fréquemment que des baleines viennent trop près du courant et sont maîtrisées par sa violence; et il est impossible de déeilre leurs mugissements et leurs beuglements dan& leur inutile effort pour se dégager. Digitized by

DANS LE MASLSTROBI. 19V • « Une fois^ un ours, essayant de passer à la nage le détroit entre Lofoden et Moskoe, fut saisi par le courant et emporté au fond ; il rugissait si effroyablement qu'on Tentendait du rivage. De vastes troncs de pins et de sapins, engtootis par le courant, réparaissent brisés et déchirés, au point qu'on dirait qu'il leur a poussé des poils. Cela démontre clairement que le fond est fait de roches pointues, sur lesquelles ils ont été roulés çà et là. Ce courant est réglé par le flux et le reflux de la mer, qui a constamment lieu de six en six heures; Dans Pannée 4615, le dimanche de la Sexagésime, de fort grand matin, il se précipita avec un tel fracas et une telle impétuosité, que des pierres se détachaient des maisons de la côte. » ' En ce qui concerne la profondeur dei'eau^ je ne comprends pas comment on a pu s'en assurer dans la proximité immédiate du tourbillon. Les quarante bra&m doivent a? oir trait seulement aux psorUes du canal qui sont tout près du rivage^ soit de Hoskoe, soH de Lofoden. La profondeur au centre du Moskoe-Strom doit être incoramensurablement plus grande, et il suffit, pour en acquérir la certitude, de jeter un coup d'œil oblique^ dans Fabime do tourbillon, quand on est sur le sommet le plus élevé de Helâeggen. En plongeant mon regard du haut de ce pic dans le Phlégéthon hurlant, je ne pouvais m'empêcher de sourire de la simplicité avec laquelle le bon Jonas Ramus raconte, comme choses difficiles à er^re, ses anecdotes d'ours et de briehies; car il me semblait que c'était chose évidente de soi que le plus grand vaisseau de ligne possible, arrivant dans le rayon de cette mortelle attraction, devait y résister aus^ peu qu'une plume à un coup de yent etdispandre tout en grand et tout d'un coup. Les explications qu'on a données du phénomène, — dtot qiuelquea-unes, je me le rappelle» me paraissaient «

p • soffitammeil plausiUes à la lecture, — avaiell mainte* nant
 un aspcMst irès^ifférai et très-peu satisfaisant; L'explication généralement
 reçue est que, comme les trois petits tourbillons des îles Féroé, celui-ci a n'a
 pas d'autre cause que le choc des vagues ùiontaut et retombant, au flux et au
 reflux, le long d'un banc de ro* ches qui endigue les eaux et les rej(?lte en
 cataracte ; et qu'ainsi, plus la marée s'élève, plus la chute est profonde, et
 que le résultat naturel est un tourbillon ou vcMiex, dont la prodigieuse
 puissance de succion est suffisamment démontrée par de moindres
 exemples. «Tels sont les termes de V Encyclopédie britannique. Kircher et
 d'autres imaginent qu'au milieu du canal du Haelstrom est un abîme qui
 travme.le gU^ et aboutit dans quelque région très-éloignée ; — le golfe de
 Boftmie a même- été désigné une fois un peu légèrement. Cette opinion
 assez puérile était celle à laquelle, pendant que je contemplais le lieu, mon
 imagination donnait le plus .vdontiers son assentiment; et, comme j'en
 faisais pari au guide, je fus assez surpris de l'entendre me dire que, bien que
 telle fût l'opinion presque générale des Norwégiens à ce sujet, ce n'était
 néanmoins pas la sienne. Quant à cette idée, il confessa qu'il était incqvable
 de la cbmprâddre, et je finis par être d'accwd avec lui; car, pour concluante
 qu'elle soit sur le papier, elle devient absolument inintelligible et absurde à
 côté du tonnerre de Tablme. • — Maintenant que vous avez bien vu le
 tourbillon, -rme dit le vieux homme, — si vous voulez que nous nous
 glissions derrière cette roche, sous le vent, de manière qu'elle amortisse le
 vacarme de l'eau, je vous conterai une histoire qui vous convaincra que jiOi
 dois en savoir qnel du Hoskoe-Strom ! le me plaçai comme il le désirait, et
 il commença : Uoi et mes deux frères,nous possédions autrefois un
 Digitized by Google

r DINS LE HASLSTROLL. flemaque grée en goêllete^ de soixanie^hc tonneaux à peu près, avec lequel nous péchions habituellement parmi les îles au delà de Moskoe^ près de Vurrgh. Tous les violents remous de mer donnent une bonne pêche^ pourvu qu'on s'y prenne en temps opportun^ et qu'on ait le cou-' rage de tenter Tavenlure ; mais parmi tous les hommes de la côte de Lofoden, nous "trois seuls, nous faisons noire métier ordinaire d'aller aux Ues^ comme je vous dis. Les pèdieries ordinaires sont beaucoup plus bas vers le sud. On y peut prendre du poisson à toute heure, sans courir grand risque, et naturellement ces endroits-là sont préférés; mais les places de choix, par ici, entre les roohers, dmment non-6eusement le poisson de la plus belle qualité^ mais aussi en bien plus grande abondanee; si bien que nous prenions souvent en un seul jour ce que les timides dans le métier n^auraient pas pu attraper tous ensemble en une semaine. En somme^ nous faisons de cela une espèce de spéculaâon désespérée^ — le risque de la vie remplaçait le travail^ et le courage tenait lieu do capital. Nous abritions notre semaque dans une anse à cinq milles sur la côte au-dessus de celle-ci; et c^était notre habitude^ par le beau temps, de profiter du répit de quinze minutes pour nous lancer à travers le canal principal du Uoskoe-Strom, bien au-dessus du Irou^ et d'aller jeter l'wncre quelque part dans la proximité d'Otterholm^ ou de Sandflesen, où les remous ne sont pas aussi vio* lents qu'ailleurs. Là, nous attendions ordinairement, pour lever l'ancre et retourner chez nous, à peu près jusqu'à l'heure de l'apaisement des eaux. Nous ne nous aventch rionsjamaisdans cette expédition sans un bon vent large pour aller et revenir, — un vent dont nous pouvions être sûrs pour notre retour^ — et nous nous sommes .arement trompés sur ce point. Deux fois^ en six ans^ nous

S30 uni DBseniTB avons été forcés de passer la nuit à Taocre par suite d'un . calme plat, ce qui est on cas bien rare duis ces para* ges ; et une autre fois nous sommes restés à terre près d'une semaine, affamés jusqu'à la mort, gnlce à un coup de vent qui se mit à souffler peu de temps après notre arrivée et rendit le canal trop orageux pour songer à le traverser. Dans cette occasion^ nous aurions été entraînés au large en dépit de tout (car les tourbillons nous ballottaient çà et là avec une telle violence qu'à la fm nous avions chassé sur notre ancre faussée), si nous n'avions dérivé dans un de ces innombrables courants qui se for* ment, ici aujourd'hui, et demain ailleurs, — et qui nous conduisit sous le vent de FiimeUj où, par bonheur, nous pûmes mouiller. Je ne vous dirai pas la vingtième partie des dangers que nous essayâmes dans les pêcheries, — c'est un mauvais parage, même par le beau temps, — mais nous trouvions toujours moyen de défier le Moskoe-Strom sans accidait; parfois pourtant le coeur me montait aux lèvres quand nous étions d'une minute en avance ou jsn retard sur l'accalmie. Quelquefois le vent n'était pas aussi vif que nous l'espérions en mettant à la voile, et alors noua allions moins vite que nous ne Saurions voulu, pendant que le courant rendait le semaque plus difficile à gou-* verner. Mon frère, aîné avait un fils âgé de dix-huit ans, et If avait pour mon compte deux grands gwçons. Ils nous eussent été d'un grand secours dans de pareils cas, soit qu'ils eussent pris les avirons, soit qu'ils eussent pêché à l'arrière, mais, vraiment, bien que nous consentissions à risquer notre vie, nous n'avions pas le cœur de laisser ces jeunesses aflronter le danger ;~ car, tout bien considéré, c'était un horrible danger, c'est la pure vérité. * Il y a maintenant trois ans moins quelque^ jours qu'aie Digitized by

« DANS LE IUELSTROM. ^ 231 riva ce que je vais vous raconter. C'était le 10 juillet 18..^ un jour que les gens de ce pays n'oublieront jamais^ — car ce fût un jour où souffla la plus horrible tempête qui soit jamais tombée de la calotte des cienx. Cependant, toute la matinée et même fort avaiit dans l'après-midi, nous avions eu une jolie brise bien faite . du sud-ouest^ le soleil était superbe^ si bien que le plus vieux loup de mer n'aurait pas pu^ prévoir ce qui allait arriver. Nous étions passés tous les trois, mes deux frères et moi, à travers les lies à deux heures de Taprè^-midi environ^ et nous eûmes bientôt chargé le semaque de fort beau poisson, qui, — nous Pavions remarqué tous trois^ — était plus abondant ce jour-là que nous ne Pavions jamais vu. Il était juste sept heures à ma montre quajod nous levâmes Pancre pour retourner chez nous, de manière4 fiiiré le plus dangereux du Strom dans Pintm^Uo des eaux tranquilles, que nous savions avoir lieu à huit heures. Nous parûmes avec une bonne brise à tribord, et pendant quelque temps nous filâmes très^irondément, sans songer le moins du monde au danger ; car, en réalité, nous ne voyions pas la moindre cause d'appréhension. Tout à coup nous fûmes masqués par une saute de vent qui venait de Helseggen. Cela était tout à bit extraordinaire, — c'était une chose qui ne nous était jamais arrivée, — et je commençais à être un peu inquiet, sans sav

232 UNE DESCENTE tombât et^ surpris alors par un calme plat, nous d^rivâmes à la merci de tous les courants. Mais cet état de choses ne dura pas assez longtemps pour nous donner le temps d'y réfléchir. En moins d'une minute^ la tempête était sur nous, — une minute après^ le ciel était entièrement charg

^ DANS liB M AELSTROK* 233 ment inondés, comme je vous le disais,, et pendant tout ce temps je retins ma respiration et me cramponnai à Tanneau. Quand je sentis que je ne pouvais pas rester unsi plus longtemps sans être suffoqué, je me dressai sur mes genoux, tenant toujours bon avec mes mains, et je dégageai ma tête. Alors notre petit bateau donna de lui-même une secousse^ juste comme un chien qui sort de l'eau ^ et se leva en partie au-dessus de la mer. Je m'efforçais alors de secouer de mon mieux la stupeur qui m'avait envahi et de recouvrer sunisamaient mes esprits pour voir ce qu'il y avait à faire, quand je sentis quelqu'un qui me saisissait par le bras. C'était mon frère atné, et mon cceur en sauta de joie, car je le croyais parti par-dessus bord ; — mais un moment après^ toute cette joie se changea en horreur^ quand, appliquant sa bouche à mon (MreiUe^ il vociféra ce simple mot : Lb Maskœ-vStrom l Personne ne saura jamais ce que furent en ce moment mes pensées. Je frissonnai de la tête aux pieds^ comme ptis. du plus violent accès de fièvre. Je com* prenais suffisamment ce quMl ent^dait par ce seul mot, — je savais bien ce qu'il voulait me faire entendre ! Avec le vent qui nous poussait maintenant, nous étions destinés au tourbillon du Strom, et rien ne pouvait noua sauver! Vous avez bien compris qu'en traversant le canal du Strom, nous faisions toujours notre route bien au-dessus du tourbillon, même par le temps le plus calme, et encore avions->nous bien soin d'attandre et d'épier le ré* pît de la marée \ mais maintenant nous courions ém% sur le gouffre lui-même, et avec une pareille tempête !— A coup sur, pensais-je, nous y serons juste au moment de l'accalmie, il y a ià encore un petit espoir ; — mais une. minute je me mandissm d'evoir été assez fou pour

234 CKB DSSCBNTB rêver d'une espérance quidconqae. Je voyais parfaitement que nous étions condamnés^ eussions-nous été un vaisseau de je ne sais combien de canons. Ea ce moment la premi^ fureur de la tempête était passée, ou peut*être ne la sentions-nous pas autant parce que nous fuyions devant ; mais, en tout cas, la mer, que le vent avait d'abord maîtrisée, plane et écumeuse. se dressait maintenant en véritables montagnes. Un changement singulier avmt eu lieu aussi dans le ciel. Autour de nous, dans toutes les directions, il était toujours noir comme de la poix, mais presque au-dessus de nous il s'était fait une ouverture circulaire, — un ciel clair, — dair comme je ne l'ai jamais vii, — d'un bleu brillant et foncé, — et à travers ce trou resplendissait la pleine lune avec un éclat que je ne lui avais jamais connu. Ëiie éclairait toutes choses autour de nous avec la plus grande netteté, ^ aiaia, grand Dieu i quelle scène à éclairer I . Je fis un ou deux efforts pour parler à mon frère ; mais le vacarme, sans que je pusse m'expliquer comment, était accru à un tel point, que je ne pus lui faire entendre un seul mot, bien que je criasse dans son oreille de toute la force de mes poumons. Tout à coup il secoua la tête, devint pâle comme la mort, et leva un de ses doigts comme pour me dire : Écoute I D'abord^ je ne compris pas ce qu'il voulait dire, — mais bientôt une épouvantable pensée se fit jour en m

DAifS LE MASUnOlf . , 935 équipé et pas trop chargé, les
lanies^ par une grande brise^ et quand il est au large^ semblent toujours
s^échapper de dessous sa quille, — ce qui paraît trèsétrange à UQ homme
de terre^ — et ce qu'on appelle, en langage de bord, chevaucher (riding).
Cela allait bien, tant que nous grimpions lestement sur la boule ; mais
actuellement, une mer gigantesque venait nous prendre par notre arrière et
nous enlevait avec elle, — haut, haut, — comme pour nous pousser jusqu'au
ciel. Je n'aurais jamais cru qu'une lame pût monter si haut Puis nous
descendions en faisant une courbe^ une glissade^ un ptongeon, qui me
donnait la nausée et le vertige, comme si je tombais en rêve du haut d'une
immense montagne. Mais du haut de la lame j'avais jeté un rapide coup
d'œil autour de moi, — et ce seul coup d'œil avait suffi. Je vis exactement
notre position en une seconde. Le tourbillon de Bf oskoe-Strom était à un
quart de mille environ, droit devant nous, mais il ressemblait aussi peu au
MoskoeStrom de tous les jours que ce tourbillon que vous voyez
maintenant ressemble à un remous de môilin. Si je n'avais pas su où nous
étions et ce que nous avions à attendre, je n'aurais pas reconnu l'endroit. Tel
que je le vis, je fermai involontairement les yeux d'horreur ; mes paupières
se collèrent comme dans un spasme. Moins de deux minutes après, nous
sentîmes tout à coup la vague s'apaiser, et nous fûmes enveloppés d'écume.
Le bateau fit un brusque demi-tour par bâbord, et partit dans cette nouvelle
direction comme la foudre. Au même instant, le rugissement de Vem se
peidit dans une espèce de clameur aiguë, — un son tel que vous pouvez le
concevoir en imaginant les soupapes de plusieurs milliers de steamers
lâchant à la fois leur vapeur. Nous étions alors dans la ceinture
moutonneuse^ qui cercle toujours le tourbiUon; et Je croyais naturellement
Digitized by Google

230 miB DESCENTE qu'en une seconde nous allions plonger dans le gouffre, au fond duquel nous ne pouvions pas voir distinctement, en raison de la prodigieuse vélocité avec laquelle nous y étions entraîné. Le bateau ne semblait pas plonger dans l'eau, mais la raser, comme une bulle d'air qui voltige sur la surface de la lame. Nous avions le tourbillon à tribord^ et à bâbord se dressait le vaste océan que nous venions de quitter. Il s'élevait comme un vaste mur se tordant entre nous et l'horizon. Cela peut paraître étrange; mais alors, quand nous fûmes dans la gueule même de l'abîme^ je me sentis {dus de sang-froid que quand nous en approchions. Ayant fait mon deuil de toute espérance, je fus délivré d'une grande partie de cette terreur qui m'avait d'abord écrasé. Je suppose que c'était le désespoir qui raidissait mes nerfs. Vous prendrez peut-être ceci pour une fanfaronnade, ce que je vous dis est la vérité : je commençai à songer quelle magnifique chose c'était de mourir d'une pareille manière, et combien il était sot à moi de m'occuper d'un aussi vulgaire intérêt que ma conservation individuelle, en face d'une si prodigieuse manifestation de la puissance de Dieu. Je crois que je rougis de honte quand cette idée traversa mon esprit. Peu d'instant après, je fus possédé de la plus ardente curiosité relativement au tourbillon lui-même. Je sentis positivement le désir d'explorer ses profondeurs^ même au prix du sacrifice que j'allais faire ; mon principal chagrin était de penser que je ne pourrais jamais raconter à mes vieux camarades les mystères que j'allais connaître. C'étaient là^ sans doute, de singulières pensées pour occuper l'esprit d'un homme dans une pareille extrémité, — et j'ai souvent eu l'idée depuis lors que les évolutions du bateau autour du gouffre m'avaient un peu étourdi la tête» Digitized by Google - ,

DANS LE MAELSTKOM. Il y eut une autre circonstance qui contribua à me rendre maître de moi-même ; ce fut la complète cessation du vent[^] qui ne pouvait plus nous atteindre dans notre situation actuelle ; — car[^] comme vous pouvez en juger par vous-même[^] la ceinture d'écume est considérablement au-dessous du niveau général de l'Océan[^] et ce dernier nous dominait maintenant comme la crête d'une haute et noire montagne. Si vous ne vous êtes ' jamais trouvé en mer par une grosse tempête[^] vous ne pouvez pas vous faire une idée du trouble d'esprit occasionné par l'action simultanée du vent et des embruns. Cela vous aveugle, vous étourdit, vous étrangle et vous ôte toute faculté d'action ou de réflexion. Mais nous étions maintenant grandement soulagés de tous ces embarras. — comme ces misérables condamnés à mort, à qui on accorde dans leur prison quelques petites faveurs qu'on leur refusait tant que Tanét n'était pas prononcé. Combien de fois fîmes-nous le tour de cette ceinture, il m'est impossible de le dire. Nous courûmes tout autour, pendant une heure à peu , près ; nous volions plutôt que nous ne flottions, et nous nous rapprochions toujours de plus en plus du centre du tourbillon, et toujours plus près, toujours plus près de son épouvantable arête intérieure. Pendant tout ce temps, je n'avais pas lâché le boulon. Mon frère était à l'arrière, se tenant à une petite barrique vide, solidement attachée sous Téchauguette, derrière l'habitacle ; c'était le s

238 , LKË DESCENTE douleur plus profonde que quand je le vis tenter une pareille action, — quoique je visse bien qu'alors il était insensé et que îa pure frayeur en avait fait un fou furieux. Néanmoins^ je ne cherchai pas à lui disputer la place. Je saviûs bien qu'il importait fort peu à qui appartiendrait Tanneau ; je lui laissid le boulon, et m'en allai au baril de l'arrière. Il n'y avait pas grande difficulté à opérer cette manoeuvre ; car le semaque filait en rond avec assez d'aplomb, et assez droit sur sa quille, — poussé quelque^ fois çà et à par les immenses houles et les bouillonnements du tourbillon. A peine m'étais-je arrangé dans ma nouvelle position, que nous donnâmes une violente embardée à tribord, et que nous piquâmes la tête la première dans l'abîme. Je murmurai une rapide prière à Dieu, et je pensai que tout était fini. Comme je subissais Feffet douloureusement nauséabond de la descente, je m'étais instinctivement cramponné au baril avec plus d'énergie, et j'avais fermé les yeux. Pendant quelques secondes je n'osai pas les ouvrir, — m'attendant à une destruction instantanée et m'^étonnant de ne ' pas déjà en être aux angoisses suprêmes de l'immersion. Mais les secondes s'écoulaient ; je vivais encore. La sensation de chute avait cessée et le mouvement du navire ressemblait beaucoup à ce qu'il était déjà, quand nous étions pris dans la ceinture d'écume, à l'exception que maintenant nous donnions davantage de la bande. Je repris courage et regardai une fois encore le tableau. Jamais je n'oublierai les sensations d'effroi, d'horreur et d'admiration que j'éprouvai en jetant les yeux autour de moi. Le bateau semblait suspendu comme par magie, à mi-chemin de sa ciiute, sur la surface intérieure d'un entonnoir d'une vaste circonférence, d'une profondeur piodigieuse, et dont les parois, admirablement polies, aijhaieat pu être prises pour de Tébène, sans l'éblouissante Oigitized by

• UJM Lfe liABiSTRÔlt. 239 vitesse avec laquelle elles
 pirouettaient et rétiûceiante et horrible clarté qu^elles répercutaient sous les
 rayons de la pleine lune, qui, de ce trou circulaire que j'ai déjà décrit,
 ruisselaient en un fleuve d'or et de splendeur le long des murs noirs et
 pénétraient jusque dans les plus intimes profondeurs de Tabime* D'abord^
 j'étais trop troublé pour observer n'importe quoi avec quelque exactitude.
 L'explosion générale de cette magnificence terrifiante était tout ce que je
 pouvais voir. Néanmoins^ quand je revins un peu à moi, mon regard se
 dirigea instinctivement vers le fond. Dans cette direction, je pouvais
 plonger ma vue sans obstacle à cause de la situation de notre sémaphore qui
 était suspendu sur la surface inclinée du gouffre ; il courait toujours sur sa
 quille^ c'est^à-dire que son pont formait un plan parallèle à celui de l'eau^
 qui faisait comme un tapis incliné à plus de 45 degrés, de sorte que nous
 avions l'air de nous soutenir sur notre côté. Je ne pouvais m'empêcher de
 remarquer, toutefois, que je n'avais guère plus de peine à me retenir des
 mûres des pieds, dans cette situation, que si nous avions été sur un plan
 horizontal ; et cela tenait, je suppose, à la vitesse avec laquelle nous
 tournions. Les rayons de la lune semblaient chercher le fin fond de
 l'immense gouffre ; cependant je ne pouvais rien distinguer nettement, à
 cause d'un épais brouillard qui enveloppait toutes choses, et sur lequel
 planait un magnifique an>en*ciel, semblable à ce pont étroit et vacillant
 que les Musulmans affirment être le seul passage entre le Temps et
 l'Éternité. Ce brouillard ou cette écume était sans doute occasionné par le
 conflit des grands murs de Tentonnoir, quand ils se rencontraient et se
 brisaient au fond ; ~ quant au hurlement qui montait de ce brouil^lard vers
 le ciel, je n'essaierai pas de le décrire.

i40 DftÈ I)ê6cbNtë Noire première glissade dans l'abîme^ à partir de là ceinture d'écume^ nom avait porté à une grande distance sur la pente ; mais postérieurement notre déserte ne . s'effectua pas aussi rapidement, à beaucoup près. Nous filions toujours, toujours circulairement, non plus avec un mouvement uniforme^ mais avec des élans et des secousses étourdissantes qui parfois ne nous projetaient . qu'à une centaine de yards, et d'autres fois nous faisaient accomplir une évolution complète autour du tourbillon. A chaque tour, nous nous rapprochions du gouffre, lentement, il est vrai, mais d'une manière très-sensible« Je regardai au large sur le vaste désert d'ébène qui nous portait, et je m'aperçus que notre barque n'était pas le seul objet qui fût tombé dans l'étreinte du tour* billon. Au-dessus et au-dessous de nous, on voyait des débris de navires, de gros morceaux de charpente, des troncs d'arbres, ainsi que bon nombre d'articles plus petits, tels que des pièces de mobilier, des malles brisées, des barils et des douves. J'ai déjà décrit la curiosité surnaturelle qui s'était substituée à mes primitives terreurs. Il me sembla qu'elle augmentait à mesure que je me rapprochais de mon épouvantable destinée. Je commençai alors à épier avec un étrange intérêt les nombreux objets qui flottaient en notre compagnie. Il fallait que j'eusse le délire, — car je trouvais même une sorte d'amusement à calculer les vitesses relatives de leur descente vers le tourbillon d'écume. — Ce sapin, — mesurpris-je une fois à dire, — sera certainement la première chose qui fera le terrible plongeon et qui disparaîtra ; — et je fus fort désappointé de voir qu'un bâtiment de commerce hollandais avait pris les devants et s'était engouffré le premier. A la longue après avoir fait quelques conjectures de cette nature, et m'être toujours trompé, ^ œ fait, le fait de mon io: Digitized by Go

DANS LB MABLSTftûV. S4i variable mécompte, — me jeta dans un ordre de réflexions qui firent de nouveau trembler mes membres et battre mon cœur encore plus lourdement. Ce notait pas une nouvelle terreur qui m[^]affectait ainsi, mais l'aube d'une espérance bien plus émouvante. Cette espérance surgissait en partie de la mémoire, en pturtie de Tobsevation présente, ie me rq>pelai Timmense variété d[^]épaves qui jonchaient la côte de Lofoden, et qui avaient toutes été absorbées et revomies par le Moskoe-Strom. Ces articles, pour la plus grande partie[^] étaient déchirés de la manière la plus extraordinaire[^] — éraillés, écorcbés, au point qu'ils avaient Fair d'être tout garnis de pointes et d'esquilles. — Mais je me rappelais distinctement alors qu'il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas défigurés du tout. Je ne pouvais maintenant me rendre compte de cette différence qu'en supposant que les fragments écorchés fussent les seuls qui eussent été complètement absorbés, — les autres étant entrés dans ie tourbillon à une période assez avancée de , la marée, ou[^] après y être entrés[^] étant, par une raison ou • par une autre, descendus assez lentement pour ne pas atteindre le fond avant le retour du flux ou du reflux , — suivant le cas. Je concevais qu'il était possible, dans les deux cas, qu'ils eussent remonté, en touri>iilonnant de nouveau, jusqu'au niveau de f'Océan, sans subir le sort de ceux qui avaient été entraînés de meilleure heure ou absorbés plus rapidement. Je fis aussi trois observations importantes : la première, que[^] — règle générale, — plus les corps étaient gros[^] plus leur descente était rapide; — la seconde, que, deux masses étant données[^] d'une égale étendue. Tune sphérique et l'autre de n'importe quelle autre forme, la supériorité de vitesse dans la descente était pour la sphère ; — la tfoisîènie, — que, de deux masses d'un volume Digitized by Google

âto bNfi DBÔGBNTfe égal. Tune cylindrique et l'autre de n'importe quelle autre forme, le cylindre était absorbé le plus lentement.' Depuis ma délivrance, j'ai eu à ce sujet quelques conversations avec un vieux maître d'école du district; et c'est de lui que j'ai appris l'usage des mots cylindre et sphère. Il m'a expliqué, — mais j'ai oublié l'explication, — que ce que j'avais observé était la conséquence naturelle de la forme des débris flottants, et il m'a démontré comment un cylindre, tournant dans un tourbillon, présentait plus de résistance à sa succion et était attiré avec plus de difficulté qu'un corps d'une autre, forme • quelconque et d'un volume égal. Il y avait une circonstance saisissante qui donnait une grande force à ces observations, et me rendait anxieux de les vérifier : c'était qu'à chaque révolution nous passions devant un baril ou devant une vergue ou un mât de navire, et que la plupart de ces objets, nageant à notre niveau quand j'avais ouvert les yeux pour la première fois sur les merveilles du tourbillon, étaient maintenant situés bien au-dessus de nous et semblaient n'avoir guère bougé de leur position première. Je n'hésitai pas plus longtemps sur ce que j'avais à faire. Je résolus de m'attacher avec confiance à la barrique que je tenais toujours embrassée, de larguer le câble qui la retenait à la cage, et de me jeter avec à la mer. Je m'efforçai d'attirer par signes l'attention de mon frère sur les barils flottants auprès desquels nous passions, et je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui faire comprendre ce que j'allais tenter. Je crus à la longue qu'il avait deviné mon dessein, — mais, qu'il l'eût ou ne l'eût pas saisi, il secoua la tête avec désespoir, et refusa de quitter sa place près du boulon. Il m'était injoachimède, De incideiUibus in fluidq, — £. A. P. Digitizèu by C(.)0^1e

f DANS LE MAELSTROM. 243 impossible de m'emparer de lui; la jonction ne permettait pas de délai. Ainsi^ avec une amère angoisse^ je abandonnai à sa destinée, je m'attachai moi-même à la ^ barrique avec le câble qui Tamarrait à l'échafaudage^ et^ sans hésiter un moment de plus, je me précipitai avec dans la mer. Le résultat fut précisément ce que j'espérais. Comme c'est moi-même qui vous raconte cette histoire, — comme TOUS voyez que j'ai échappé, — et comme vous connaissez déjà le mode de salut que j'employai et pouvez dès lors prévoir tout ce que j'aurais de plus à vous dire, — j'abrègerai mon récit, et j'irai droit à la conclusion. Il s'était écoulé une heure environ depuis que j'avais quitté le bord du sémaphore, quand, étant descendu à une vaste distance au-dessous de moi, il fit coup sur coup trois ou quatre tours précipités, et, emportant mon frère bien-aimé, piqua de l'avant, décidément et pour toujours, dans le chaos d'écume* Le baril auquel j'étais attaché nageait presque à moitié chemin de la distance qui séparait le fond du gouffre de l'endroit où je m'étais précipité par-dessus bord, quand un grand changement eut lieu dans le caractère du tourbillon. La pente des parois du vaste entonnoir se fit de moins en moins escarpée. Les évolutions du tourbillon devinrent graduellement de moins en moins rapides. Peu à peu l'écume et l'arc-en-ciel disparurent, et le fond du gouffre sembla s'élever lentement. Le ciel était clair, le vent était tombé, et la pleine lune se couchait radieusement à l'ouest, quand je me retrouvai à l'horizon de l'Océan Juste en vue de la côte de Lofoden, et au-dessus de l'endroit où était naguère le tourbillon du Moskoe-Strom. C'était l'heure de la accalmie,— mais la mer se soulevait toujours en vagues énormes par suite de la tempête. Je fus porté violemment dans le canal du Diyilizea by ^OOgle

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

• Vfm DBSCBNTK DANS LB VAEUTROV. Strom et jeté en quelques minutes à la côte, parmi les pêcheries. Un bateau me repêcha[^] — épuisé de fatigue; — et maintenant que le danger avait disparu[^] le souvenir de ces horreurs m'avait rendu muet. Ceux qui me tirèrent à bord étaient mes vieux camarades de mer et mes compagnons de chaque jour[^] — mais ils ne me reconnaissaient pas plu[^] qu'ils n'auraient reconnu un voyageur revenu du monde des esprits. Mes cheveux[^] qui la veille étaient d'un noir de corbeau[^], étaient aussi blancs que vous les voyez maintenant. Ils dirent aussi que toute l'expression de ma physionomie était changée. Je leur contai mon histoire, — ils ne voulurent pas y croire. — Je vous la raconte, à vous, maintenant, et j'ose à peine espérer que vous y ajouterez plus de foi que les plaisants pêcheurs de Lofoden, Digitizeû by Google

LA VÉRITÉ SUR LB CAS DB H* TALBBMAR; î Que le cas extraordinaire de M. Valdemar ait excité une discussion^ il n'y a certes pas lieu de s'en étonner. C'eût été un miracle qu'il n'en fût pas ainsi^ — particulièrement dans de telles circonstan^s. Le désir de toutes les parties intéressées à tenir l'affaire secrète, au moins pour le présent, ou en attendant l'opportunité d'une nouvelle investigation^ et nos efforts pour y réussir ont laissé place k un récit tronqué ou exagéré qui s'est propagé dans le public, et qui, présentant l'affaire sous les couleurs les plus désagréablement fausses, est naturellement devenu la source d'un grand discrédit. Il est maintenant devenu nécessaire que je donne lei faits, autant du moins que je les comprends mot-mémet Succinctement, les voici : Mon attention^ dans ces trois dernières années, avait été à plusieurs reprises attirée vers le magnétisme; et, il y a environ neuf mois, cette pensée frappa presque soudainement mon esprit, que dans la série des expé* riences faites jusqu'à présent il , y avait une très-remarquable et très-inexplicable lacune : — personne n'avait encore été magnétisé m txtiieuulo mortis\$. Restait à savoir, d'abord, si dans un pareil état existait chez le patient une réceptibilité quelconque de l'influx magnétique ; en se14. Uiyiiiizea

SM LA YtaiTt eond lieu^ si^ dans le cas dWirmative^ elle était
atlénute ou augmentée par la circonstance; troisièmement^ jusqu'il quel
poiût ou pour combien de temps les empiétements de la mort pouvaient être
arrêtés par l'opération. Il y avait d'autres points à vérifier, mais ceux-ci
excitaient le plus ma curiosité, — particulièrement le dernier, à cause du
caractère immensément grave de ses conséquences. En cherchant autour de
moi un sujet au moyen duquel je pusse éclaircir ces points, je fus amené à
jeter les yeux sur mon ami, M. Ernest Valdemar, le compilateur bien connu
de la Bibliotheca forensica, et auteur (sous le pseudonyme dissachar Marx)
des traductions polonaises de WaUenstein et de Gargantua. M. Valdemar,
qui résidait généralement à Harlem (New-Yoïk) depuis l'année 18^39, est
ou était particulièrement remarquable par rexcursive maigreur de sa
pmonne^ — ses membres inférieurs ressemblant beaucoup à ceux de lohn
Randolph; — et aussi parla blancheur de ses fevoris qui faisaient contraste
avec sa chevelure noire, que chacun prenait conséquemment pour une
perruque. Son tempérament était singulièrement nerveux et en faisait un
excellent sujet pour les expériences magnétiques. Dans deux ou trois
occasions, je «l'avais amené à dormir sans grande difficulté; mais je fus
désappointé quant aux autres ré- sultaksque sa constitution particulière
m'avait naturellement fait espérer* Sa volonté n'était jamais podtivement ni
entièrement soumise à mon influence, et relativement à la clairvoyance je
ne réussis à faire avec lui rien sur quoi l'on pût faire fond. J'avais toujours
attribué mon insuccès sur ces points au dérangement de sa santé. Quelques
mois avant Tépoque où je fis sa connaissance, les médecins l'avaient
déclaré atteint d'une phthisie bien caractérisée. C'était à vrai dire sa coutume
de parler de sa fin prochaine avec beaucoup de sang-froid^ comme

Digitized by Google

8UB LE CAS DE M. VALDEMAB. «- 247 d*ane chose qui ne pouvait être ni évitée ni regrettée. Quand ces idées, que j'exprimais tout à l'heure, me vinrent pour la première fois, il était très-naturel que je pensasse à M. Vaklemar. Je connaissais trop bien la solide philosophie de Thomme pour redouter quelques scrupules de sa part, et il n'avait point de parents en Amérique qui pussent plausiblement intervenir. Je lui parlai franchement de la chose ; et, à ma grande surprise, il parut y prendre un intérêt très^vif. Je dis à ma grande surprise^ car, quoiqu'il eût toujours gracieusement livré sa personne à mes expériences, il n'avait jamais témoigné de sympathie pour mes études. Sa maladie était de celles qui admettent un calcul exact relativement à Tépoque de leur dénouement ; et il fut finalement convenu entre nous qu'il m'enverrait chercher vingt-quatre heures avant le terme marqué par les médecins pour sa mort. Il y a maintenant sept mois passés que je reçus de H* Valdemar lui-même le billet suivant : Mon cher P..j Vous pouvez aussi bien vesat maintenant. D... et F,, fi^accordent à dire que je n'irai pas, demain, au delà de minuit ; et je crois qu'ils ont calculé Juste, ou bien peu s'en faut, Yaldemab. Je recevais ce billet une demi-heure après qu'il m'était écrit, et, en quinze minutes au plus, j'étais dans la chambre du mourant. Je ne l'avais pas vu depuis dix jours, et . je fus effrayé de la terrible altération que ce court intervalle avait produite en lui. Sa face était d'une couleur de plomb ; les yeux étaient entièrement éteints, et l'amaigrissement était si remarquable que les pommettes avaient

Digiiiized by Google

«48 LA rkMTÈ crevé la peau. L'expectoration était excessive ; le pouls à peine sensible. Il conservait néanmoins d'une manière fort singulière toutes ses facultés spirituelles et une certaine quantité de force physique. Il parlait distiuctementj — prenait sans aide quelques drogues palliatives, — et, quand j'entrai dans la chambre, il était occupé à écrire quelques notes sur un agenda. Il était soutenu dans son lit par des oreillers. Les docteurs D... et F... lui donnaient leurs soins. Après avoir serré la main de Valdemar, je pris ces messieurs à part et j'obtins un compte-rendu minutieux de rétat du malade. Le poumon gauche était depuis dixhuit mois dans un état semi-osseux ou cartilagineux, et conséquemment tout à fait impropre à toute fonction • vitale. Le droit, dans sa région supérieure, s'était aussi •ossifié^ sinon en totalité, du naoins partiellement, pendant que la partie inférieure n'était plus qu'une masse de tubercules purulents, se pénétrant les uns les autres. Il existait plusieurs perforations profondes, et en un certain point il y avait adhérence permanente des côtes. Ces phé» nomènes du lobe droit étaient de date comparativement récente. L'ossiAcation avait marché avec une rapidité . très-insolite. — un mois auparavant on n'en découvrait encore aucun symptôme, — et l'adhérence n'avait été remarquée que dansoes trois derniers jours. Indépendamment de la phthisie, on soupçonnait un anévrisme de l'aorte, mais sur ce point les symptômes d'ossification rendaient impossible lf)ut diagnostic exact. L'opinion ' des deux médecins était que M. Valdemar mourrait le lendemain dimanche vers minuit. Nous étions au samedi^ et il était sept heures du soir. En quittant le chevet du moribond pour causer avec moi, les docteurs D... et F... lui avaient dit un suprénie . adieu. lis n'avaient pas Tintention dē revenir, mais à ma Digitized by Google

Stm U CA8]« M . VALBEMAR. S49 requête^ ils consentirent à venir voir le patient vers dix heures de la nuit Quand ils furent partis, je causai librement avec M. Valdemar de sa mort prochaine, et plus particulièrement de Texpérience que nous nous étions proposée. Il \$e montra toujours plein de bon vouloir ; il témoigna même un vif désir de cette expérience et me pressa de commencer tout de suite. Deux domestiques, un homme et une femme, étaient là pour donner leurs soins ; mais je ne me sentis pas tout à fait libre de m'engager dans une tâche d'une telle gravité sans autres témoignages plus rassuriints que ceux que pourraient produire ers gens-là en cas d'accident soudain. Je renvoyais donc l'opération à huit heures, quand l'arrivée d'un ét udiant en médecine^ avec lequel j'étais un peu lié^ M. Théodore L....^ me tira définitivement d'embarras. Primitivement j'avais résolu d'attendre les médecins ; mais je fus induit à * conuencer tout de suite,, d'abord par les sollicitations pressantes de M. Valdemar^ en second lieu par la conviction que. je n'avais pas un instant à perdre, car il s'en allait évidemment. H. L.... fut assez bon pour accéder aa^ désir que j'exprimai qu'il prit des notes de tout ce qui surviendrait; et c'est d'après son procès-verbal que je décalque pour ainsi dire mon récit. Quand je n'ai pas condensé, j'ai copié mot pour mot. Il était environ huit heures moins dnq, quand, pre« nantlamniu du patient, je le priai de confirmer à M. L...., aussi distinctement qu'il le pourrait, que c'était son for» mel désir, à lui, Valdemar, que je fisse une expérience niagnétique sur lui^ dans de telles conditions. Il répliqua faiblement, mats très-distinctement : — Oui, je désire être magnétisé ; ajoutant immédiate* Digitizeû by Google

m LA TftRiri ment après : — Je crains bien que vous n'ayez différé trop longtemps. Pendant qu'il parlait, j'avais commencé les passes que j'avais déjà reconnues les plus efficaces pour l'endorm^{iir}. U fut évidemment influencé par le premier mouvement de ma main qui traversa son front ; mais[^] quoique je déployasse toute ma puissance, aucun autre eifet sensible[^] ne se manifesta jusqu'à dix heures dix minutes, quand les médecins D««« et F... arrivèrent au rendez-vous. Je leur expliquai en peu de mots mon dessein; et comme ils n'y faisaient aucune objection, disant que le patient était déjà dans sa période d'agonie, je continuai sans hésitation, changeant toutefois les passes latérales en passes longitudinales, et concentrant tout mon regard juste dans Toeil du moribond. Pendant ce temps[^], son pouls devint imperceptihle, et sa respiration obstruée et marquant un intervalle d une demi-minute. Cet état dura un quart d'heure[^] presque sans changement. A Texpiratlon de cette période, néanmoins, un soupir naturel, quoique horriblement profond, s'échappa du sein du moribond[^] et la respiration rontlante cessa, .c[^]est-à-dire que son ronflement ne fut plus sensible; lea intervalles n'étaient pas diminués. Les extrémités du patient étaient d'un froid de glace. A onze heures moins cinq minutes[^] j'aperçus des symptômes non équivoques de l'influence magnétique. Le vaciitement vitreux de Voëll s'était changé en cetta expression pénible de regard en dedans qui ne se voit jamais que dans les cas de somnambulisme, et à laquelle il est impossible de se méprendre ; avec quelques passes latérales rapides[^] je fis palpiter les paupières, comme quand le sommeil nous prend, et en insistant un peu je les . fermai tout à fait. Cependant ce n'était pas assez pour . Kj L y Google

stift LB (Sas i>B iii. valdeiiaè; . â5i moi, et je continuai mes exercices vigoureusement et avec la plus intense projection de volonté, jusqu'à ce que j'eusse complètement paralysé les membres du dormeur, après les avoir placés dans une position en apparence commode. Les jambes étaient tout à fait allongées; les bras à peu près étendus, et reposant sur le lit à une distance médiocre des reins. La tête était très-légèrement élevée. Quand j'eus fait tout cela, il était minuit sonné, et je priai ces messieurs d'examiner la situation de M. Valdemar. Après quelques expériences, ils reconnor^t qu'il était dans un état de catalepsie magnétique extraordinairement parfaite. La curiosité des deux médecins était grandement excitée. Le docteur D... résolut tout è coup de passer toute la nuit auprès du patient^ pendant que le docteur F., prit congé de nous en promettant de revenir au petit jour, H. L.*^ et les gardes-malades restèrent. Nous laissâmes M. Vaidemar absolument tranquille jusqu'à trois heures du matin ; alors je m'approchai de lui et le trouvai exactement dans le même état que quand le docteur F... était parti, — c'est-à-dire qu'il était étendu dans la même position ; que le pouls était imperceptible, la respiraticm douce, à peine sendble, — excepté par Tapplication d'un miroir aux lèvres ; les yeux fermés naturellement^ et les membres aussi rigides et aussi froids que du marbre. Toutefois l'apparence générale n'était certainement pas celle de la mort. En approchant de M. Vaidemar, je lis une espèce de deml-^ffort pour déterminer son bras droit à suivre le mien dans les mouvements que je décrivais doucement çà et là au-dessus de sa personne. Autrefois, quand j'avais tenté ces expériences avec le patient, elles n'avaient ja* mais pleinement réussi, et assurément je n'espérais guère Digitized by Google

U vÉ&iTi mieux réussir cette fois ; mais, à mon grand étonnement, son bras suivit très-doucement, quoique les indiquant faiblement, toutes les directions que le mi^ lui assigna. Je me déterminai à essayer quelques mots de conversation . — Monsieur Valdemar, — dis-je, — dormez- vous! Il ne répondit pas, mais f aperçus un tremblement sur ses lèvres^ et je fus obligé de répéter ma question une seconde et une troisième fois. A la troisième, tout son être fut agité d'un léger frémissement; les paupières se soulevèrent d'elies-mômea comme pour dévoiler une ligne blanche du globe; les lèvres remuèrent paresseusement et laissèrent échapper ces mots dans un murmure à peine intelligible : — Oui ; je dors maintenant* Ne m'éveillez pas 1 — Lais* sea^moi mourir ainsi! Je tâtai les membres et les trouvid toujours aussi rigides. Le bras droit, comme tout à Theure, obéissait à la direction de ma main. Je questionnai de nouveau le somnambule : — Vous sentez-vous toujours mal à la poitrine, monsieur Valdemar? La réponse ne fut pas immédiate; elle fut encore moins accentuée que la première : Mal? — non, — je meurs. Je ne jugeai pas convenable de le tourmenter davantage pour le moment, et il ne se dit, il ne se fit rien de nouveau jusqu'à l'arrivée du docteur F*.., qui précéda un peu le lever du soleil, et exprima un étonnement sans bornes en trouvant le patient encore vivant. Après avoir tâté le pouls du somnambule et lui avoir ai>pUqié un miroir sur les lèvres, il me pria de lui parler encore. — : J'obéis, et je lui dis: — Uqnsieur Yddemar/dormez-vous toiqoursî Digitized by Go

BtJR tB ÇAÈ DE U. VALDEUAR. So^ Comme précédemment^ quelques minutes s'écoulèrent avant la réponse ; et^ durant Flutervalle^ le moribond sembla rallier toute son énergie pour parler. A ma question répétée pour la quatrième fois^ il répondit très-faiblement^ presque inintelligiblement : — Oui, toujours; je dors, — je meurs. C'était alors l'opinion^ ou plutôt le désir des médecins, qu'on permît à M. Valdemar de rester sans être ti'oublé dans cet état actuel de calme apparent, jusqu'à ce que la mort survint; et cela devait avoir lieu, — on fut unanime là-dessus, — dans un délai de cinq minutes. Je résolus cependant de lui parler encore une fois, et je répétai simplement ma question précédente. Pendant que je parlais, il se fit un changement marqué dans la physionomie du somnambule. Le^yeux roulèrent dans leurs orbites, lentement découverts par les paupières qui remontaient; la peau prit un ton général cadavéreux, ressemblant moins à du parchemin qu'à du papier blanc; et les deux taches hectiques circulaires, qui jusque-là étaient vigoureusement fixées dans le centre de chaque joue, s' éteignirent tout d'un coup. Je me sers de. cette expression, parce que la soudaineté de leur disparition me fait penser à une bougie soufflée plutôt qu'à toute autre chose. La lèvre supérieure, en même temps, se tordît én remontant au-dessus des dents que tout à l'heure elle couvrait entièrement, pendant que la mâchoire infé- rieure tombait avec une saccade qui put être entendue, laissant la bouche toute grande ouverte, et découvrant en plein la langue noire et boursouflée. Je présume que tous les témoins étaient familiarisés avec les horreurs d'un lit de mort ; mais l'aspect de M. Valdemar en ce moment était tellement hideux, hideux au delà de toute conception, que ce fut une reculade générale loin de la région du lit. Je seiiâ maintenant que je suis arrivé à un point do Digitized by Google

SB4 LA YËiiiTi: mon récit oh le lecteur révolté me refuserft toute croyance. Crpendant, mon devoir "est de continuer. , Il n'y avait plus dans M. Valdeniar le plus faible symptôme de vitalité; et^ concluant qu'il était mort, nous le Ijiissîonsaux soins des gardes-malades> quand unfort mouvement de vibration se manifesta dans la langue. Cela dura pendant une minute peut-être. A rexpiration de cette période^ des mâchoirés distendues et immobiles jaillit; une voix^ — une voix telle que ce serait folie d'es* sayer de la décrire. Il y a cependant deux ou trois épithctesqui pourraient lui être appliquées comme desà-peuprès : ainsi, je puis dire que le son était âpre_, déchiré, caverneux ; mais le hideux total n'est pas définissable, par la raison que de pareils sons n'ont jamais hurlé dans l'oreille de l'humanité. 11 y avait cependant deux particularités qui, — je le pensai alors, et je le pense encore, — peuvent être justement prises comme caractéristiques de rintonation^ et qui sont propres à donner quelque Idée de son élrangeté extra-terrestre. En premier lieu, la voix semblilait parvenir à nos oreilles^ — aux miennes du moins, — comme d'une très-lointaine distance ou de quelque abtme souterrain. En second lieu, elle m'impressionna (je crains, en vérité, quil ne me soit impossible de me faire comprendre); de la même manière que les matières glutineuses ou gélatineuses affectent le sens du toucher. J'ai parié à la fois de son et de voix. Je yeilx dire que le son était d'une syllabisation distincte, et même terriblement, effroyablement distincte. M. Valdemar parlait, évidemment pour répondre à la question que je lui avais adressée quelques minutes auparavant. Je lui avais demandé, on s'en souvient, s'il dormait toujours. Il disait maintenant : — Oui, — non, — j'ai dormi ^ — et maintenant, — maintenant je^ui^ mort. . Kj L y Google

êtm LB CAS M V. VklOVMklî: fôs * 4 Aucune des personnes présentes n'essaya de nier ni même de réprimer l'indescriptible^ la frissonnante hor* reur que ces quelques mots ainsi prononcés étaient si bien faits pour créer. M. L...., Féndiait, s'évanouit. Les gardes-maladess'enfiirentiramédiatementdela chambre, et il fut impossible de les y ramener* Qaant à mes propres impressions^ je ne prétends pas les rendre intelHgibles pour le lecteur. Pendant près d'une heure, nous nous occupâmes en silence (pas un mot ne fut prononcé) à rappeler M. L..« à la vie. Quand il fut revénii à lu?^ nous reprimes nos investigations sur Pétat de H. Val-* demar. Il était resté à tous égards tel que je Tai décrit en dernier lieu, à l'exception que le miroir ne donnait pluS aucun vestige de respiration. Une tentative de saigftée au bras resta sans succès. Je dois mentionner aussi que ce membre n'était plus soumis à ma volonté. Je m'efforçai en vain de lui faire suivre la direction de ma main. La seule indication réelle de l'influence magnétique se ma

SS6 LA yÈkirt veiller ; mais nous fûmes bientôt d'accord en ceci qu'il n'en pouvait résulter aucune utilité. U était évident que jusque-là^ la mort^ ou ce que l'on définit habituellement par le mot mort, avait été arrêtée par l'opération magnétique. Il nous semblait clair à tous qu'éveiller M. Valdemar^ c'eût été simplement assurer sa minute suprême^ ou au moins accélérer sa désorganisation. Depuis lors jusqu'à la fin de la semaine dernière, un intervalle de sept mois à peu près, — nous nous réunîmes journellement dans la maison de M. Valdemar» accompagnés de médecins et d'autres amis. Pendant tout ce temps le somnambule resta exactement tel que je Tai décrit. La surveillance des infirmiers était continuée. Ce fut vendredi dernier que nous résolûmes finalement de faire l'expérience du réveil^ ou du moins d'essayer de l'éveiller; et c'est peut-être le déplorable résultat de cette dernière tentative qui a donné naissance à tant de discussions dans les cercles privés, à tant de bruits dans lesquels je ne puis m'empêcher de voir le résultat d'une crédulité populaire injustifiable. Pour arracher M. Valdemar à la catalepsie magnétique, je fis usage des passes accoutumées. Pendant quelque temps, elles furent sans résultat. Le premier symptôme de retour à la vie fut un abaissement partiel de l'iris. Nous observâmes comme un fait très-remarquable que cette descente de l'iris était accompagnée du flux très.abondant d'une liqueur jaunâtre (de dessous les paupières) d'une odeur âcre et fortement désagréable. On me suggéra alors d'essayer d'influencer le bras du patient, comme par le passé. J'essayai^ je ne pus. Le docteur F... exprima le désir que je lui adressasse une question. Je le fis de la manière suivante : : — Monsieur Valdemar, pouvez-vous nous expliquer quels sont maintenant vos sensations ou vos désirs ?

L/iyiiiiz:ecl

SDH LB CAS DB H. VALDEMAAtt. . 5fô7 Il y eut un retour immédiat des cercles hectiques sur les joues ; la langue trembla ou plutôt roula violemment dans la bouche (quoique les mâchoires et les lèvres demeuraient toujours immobiles), et à la longue la même horrible voix que j'ai déjà décrite fit éruption : — Pour l'amour de Dieu ! — vite ! — vile ! — faites* moi dormir^ — ou bien^ vite ! éveillez-moi ! — vite ! — Je vous dis que Je suis mort ! J'étais totalement énervé^ et pendant une minute je restai indécis sur ce que j'avais à faire. Je fis d'abord un effort pour calmer le patient ; mais cette totale vacance de ma volonté ne me permettant pas d'y réussir^ je fis l'inverse et m'efforçai aussi vivement que possible de le réveiller. Je vis bientôt, que cette tentative aurait un plein succès^ — ou du moins je me figurai bientôt que mon succès serait complet^ — et je suis sûr que chacun dans la chambre s'attendait au réveil du somnambule. Quant à ce qui arriva en réalité, aucun être humain n'aurait jamais pu s'y attendre ; c'est au delà de toute possibilité. Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de : — Mort ! mort ! — qui faisaient littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres du sujet — tout son corps^ — d'un seul coup^ — dans l'espace d'une minute^ et même moins^ — se déroba^ — s'émietta, — se pulvérisa absolument sous mes mains. Sur le lit^ devant tous les témoins^ gisait une niasse dégoûtante et quasi-liquide^ — une abominable putréfaction.

RÉVÉLATION MAGNÉTIQUE. Bien que les ténèbres du doute enveloppent encore toute la théorie positive du magnétisme, ses foudroyants effets sont maintenant presque universellement admis. Ceux qui doutent de ces effets sont de purs douteurs de profession^ une impuissante et peu honorable caste. * Ce serait absolument perdre son temps aujourd'hui que de s'amuser à prouver que l'homme, par un pur exercice de sa volonté^ peut impressionner suffisamment son semblable pour le jeter dans une condition anormale^ dont les phénomènes ressemblent littéralement à ceux de la mort, ou du moins leur ressemblent plus qu'aucun des phénomènes produits dans une condition normale connue ; que^ tout le temps que dure cet état^ la personne ainsi influencée n'emploie qu'avec effort^ et conséquemment avec peu d'aptitude^ les organes extérieurs des sens, et que néanmoins elle perçoit, avec une perspicacité singulièrement subtile, et par un canal mystérieux^ des objets situés au delà de la portée des organes physiques ; que, de plus, ses facultés intellectuelles s'exaltent et se fortifient d'une manière prodigieuse ; que ses sympathies avec la personne qui agit sur elle sont profondes ; et que finalement sa susceptibilité des impressions magnétiques croît en proportion de leur fréquence^ en même temps que les phénomènes particuliers obtenus s'étendent et se prononcent davantage et dans la même proportion.

RÉVIAÏÏÏS L'ÏAGNÉTIQUÏ. 259 Je dis qu'il serait superflu de démontrer ces faits di* vers, où est contenue la loi générale du magnétisme^ et qui en sont les traits principaux. Je n'infligerai donc pas aujourd'hui à mes lecteurs une démonstration aussi parfaitement, oiseuse. Mon dessein^ quant à présent, est eu vérité d'une tout autre nature. Je sens le besoin, en dépit de tout un monde de préjugés, de raconter, sans commentaires, mais dans tous ses détails, un très-remarquable dialogue qui eut lieu entre un somnambule et moi. J'avais depuis longtemps riabiUide de magnétiser la personne en question, M. Vankirk, et la susceptibilité vive, Texaltation du sens magnétique s'étaient déjà manifestées. Pendant plusieurs niois, M. Vankirk avait beaucoup souffert d'une phtbisie avancée, dont les effets les plus cruels avaient été diniiiiués par nies passes, et dans la nuit du mercredi, 15 courant, je fus appelé à sou cbevet. Le malade souffrait des douleurs vives d^ns la région du cœur et respirait avec une grande difficulté, ayant tous les symptômes ordinaires d'un asthme. Dans des spasmes semblables, il avait généralement trouvé du soulagement dans des applications de moutarde aux centres nerveux, mais ce sotr-là il y avait eu recours en vain. Quand j'entrai dans sa cbambre, il me salua d'un gracieux sourire, et, quoiqu'il fût en proie à des douleurs physiques aiguës, il me parut absolument calme ' quant au moral. . — Je vous ai envoyé chercher cette nuit, — dil-il, — non pas tant pour m'administrerun soulagement physique, que pour me satisfaire relativement à de certaines impressions psychiques qui m'ont récemment causé beaucoup d'anxiété et de surprise. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été sceptique jusqu'à présent sur le

2C0 ^ BÉVÉLATION MAGISETIQUE. ^ ' sujet de PimmoHalifé de Pâme. Je ne puis pas vous nier quo, dans celte m'^me âme que j'allais niant, a toujours existé comme un demi-sentiment assez vague de sa propre existence. Hais ce demi-sentiment ne s'est jamais élevé à Tétat de conviction. De tout cela ma raison n'avait rien à faire. Tous mes efforts pour établir là-dessus une enquête logique n'ont abouti qu'à me laisser plus sceptique qu'auparavant. Je me suis avisé d'étudier Cousin ; je Tai étudié dans ses propres ouvrages aussi bien que dans ses échos européens et américains. J'ai eu entre les mains, par exemple, lo Chnrlc!^ Elwood de M. Brownson. Je l'ai lu avec une profonde attention. Je Fai trouvé logique d'un bout à Tautre ; mais les portions qui ne sont pas de la pure logique sont malheureusement les arguments primordiaux du héros incrédule du livre. Dans son résumé^ il me parut évident que le rai* sonneur n'avait pas même réussi à se convaincre luimême. La fin du livre a visiblement oublié le commencement, comme Trinculo son gouvernement. Bref je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que, si l'homme doit être intellectuellement convaincu de sa propre immortalité^ il ne le sera jamais par les pures abstractions qui ont été si longtemps la manie deis moralistes anglais, français et allemands. Los abstractions peuvent être un amusement et une gymnastique, mais elles ne prennent pas possession de l'esprit. Tant que nous serons sur cette terre^ la philosophie, j'en suis persuadé, nous sommera toujours en vain de considérer les qualités comme des êtres. La volonté peut conseutir, — mais l'âme, -r- maisTintellect, jamais. Je répète donc que j'ai seulement senti à moitié, et que je n'ai jamais cru intellectuellement. Mais dernièrement, il y eut en moi un certain renforcement de sentiment, qui prit une intensité assez grande pour ressembler Digitized by

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

RÉVÉLATION MAGNÉTIQUE. 261 k un acquiescement de la raison[^] au point que je trouve fort difficile de distinguer entre les deux. Je crois avoir le droit d'attribuer simplement cet effet à l'influence magnétique. Je ne saurais expliquer ma pensée que par une hypothèse[^] à savoir que l'exaltation magnétique me rend apte à concevoir un système de raisonnement qui dans mon existence anormale me convainc, mais qui, par une complète analogie avec le phénomène magnétique, ne s'étend pas[^] excepté par son effet, jusqu'à mon existence, normale. Dans l'état somnambulique[^] il y a simultanéité et contemporanéité entre le raisonnement et la conclusion, entre la cause et son effet. Dans mon état naturel, la cause s'évanouissant, l'effet seul subsiste[^] et encore peut-être fort affaibli. Ces considérations m'ont induit à penser que Vous pourriez tirer quelques bons résultats d'une série de questions bien dirigées[^] proposées à mon intelligence dans l'état magnétique*. Vous avez souvent observé la profonde connaissance de soi-même manifestée par le somnambule et la vaste science qu'il déploie sur tous les points relatifs à l'état magnétique. De cette connaissance de soi-même on pourrait tirer des instructions suffisantes pour la rédaction rationnelle d'un catéchisme. Naturellement je consentis à faire cette expérience. Quelques passes plongèrent M. Vankirk dans le sommeil 'magnétique. Sa respiration devint immédiatement plus aisée^{Cj} et il ne parut plus souffrir aucun malaise physique. La conversation suivante s'engagea.-[^] F dans te*' dialogue représentera le somnambule, et ce sera moi. , P. Êtes-vous endormi 9 V, Oui, — non. Je voudrais bien dormir plus profondément. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.79% accurate

262 ÈVILATION IIAGNÊTIQUB. P. (après quelques nouvelles
^o^it^;. Dormez-vous bien^ maintenant? F.. Oui* P. Coinment supposez-
vous que finira votre maladie actuelle? V (après une langue hkiiaiiùn et
parlant comme avec e/fori). y an luoiiiiTai. F. Cette idée de mort vous
afflige-t-elle 1 V (avec vivacité). Non, — non I Cette perspective vous
réjouit-elle ? V. Si' j'étais éveillé, j'âimerais mourir. Mais maintenant il n*y
a pas lieu de le désirer. L'état magnétique esî ass£z près de la mort pour me
contenter. P, Je voudrais bien une explication un peu plus nette^ monsieur
Vankirk. V. Je le voudrais bien aussi *, mais cela demande plus d^effort que
je ne me sens capable d'en faire. Vons.ne me questionnez pas
convenablement. P. Alors que faut-il vous demander t F. Il faut que vous
commenciez par le comm^cernent. P. Le commencement i Mais où est41j le
commience* ment? V, Vous savez bien que le commencement est Dieu.
XCeci fut dit sur un ton bas, ondoyant, et avec tous les si* gnes de la plus
profonde vénération») P. Qu'est-ce donc que Dieu ? V (hésitant quelques
minutes). Je ne puis pas le dire. P, Dieu n'est-il pas un esprit ? F. Quand
j'étais éveillé^ je savais ce' que vous enten* dies par esprit. Hais
maintenant, cela ne me semUe plus Digitized by Google

RÉVÉLATION MAGNÉTIQUE. 203 qu'un mot[^] — tel, par exemple, que vérité, beauté, — une qualité enfin. P, Dieu n'est-il pas immatériel ? V. Il n'y a pas d'immatériabilité ; — c'est un simple mot. Ce qui n'est pas matière n'est pas[^] — à moins que les qualités ne soient des êtres. P* Dieu est-il donc matériel ? F. Non. {Cette réponse m[^]abasourdit,) P. Alors qu'est-il ? F (après une longue pause, et en marmottant). Je le vois, — je le vois, — mais c'est une chose très-difficile à dire. (Autre pause également longue,) Il n'est pas esprit, car il existe. Il n'est pas non plus matière, comme tu vois Veniendez. Mais il y a des gradations de matière dont l'homme n'a aucune connaissance, la plus dense entraînant la plus subtile, la plus subtile pénétrant la plus dense. L'atmosphère, par exemple, met en mouvement le principe électrique, pendant que le principe électrique pénètre l'atmosphère. Ces gradations de matière augmentent en raréfaction et en subtilité jusqu'à ce que nous arrivions à une matière imparticulée, — sans molécules, — indivisible, — une ; et ici la loi d'impulsion et de pénétration est modifiée. La matière suprême ou imparticulée non-seulement pénètre les êtres, mais met tous les êtres en mouvement, — et ainsi elle est tous les êtres en un, qui est elle-même. Cette matière est Dieu. Oï que les hommes cherchent à personnifier dans le mot pensée, c'est la matière en mouvement. P, Les métaphysiciens maintiennent que toute action se réduit à mouvement et pensée, et que celle-ci est l'origine de celle-là. V. Oui ; je vois maintenant la confusion d'idées. Le mouvement est l'action de l'esprit, non de la pensée, La Digitized by Google

264 RiviLATION MAGKtTIQOB. matière imparticuléf , ou Dieu à l'état de repos, est, autant que nous pouvons le concevoir, ce que les hommes appellent esprit. Et cette faculté d^automouvement, — équivalente en effet à la volonté humaine, — est dans la malièro imparliculée le' résultat de son unité et de son omnipotence; comment^ je ne le sais pas, et maintenant je vols clairement que je ne le saurai jamais ; mais la matière imparticulée, mise en mouvement par une loi ou une . qualité contenue en elle^ est pensante. * P. Ne pouvez-vous pas me donner une idée plus {H'écise de ce que vous entendez par matière imparticulée? V. Los matières dont Thomme a connaissance échappent aux sens, à mesure que l on monte réchellc. Nous avons, par exemple, -un métal, un morceau de bois, une goutte d'eau, l'atmosphère, un gaz, le calorique, Téléotricité,réther lumineux. Maintenant nous appelons toutes ces choses matière, et nous embrassons toute matière dans une définition générale ; mais en dépit de tout ceci, il n'y apas deux idées plusesse^itiellement distinctes que celle que nous attachons an métal, et celle que nous attachons à Téther lumineux. Si nous prenons ce dernier, nous sentons une presque irrésistible tentation de le classer avec Tesprit ou avec le néant. La seule considé* ration qui nous retient est notre conception de sa con^ stitutiou atomique. Et encore, ici même, avons-nous besoin d'appeler à notre aide et de nous remémorer notre notion primitivede l'atome, c'est-à-dire de quelque chose possédant dans une infinie exiguïté la solidité, la tangibilité, la pesanteur. Supprimons Pidée delà constitution atomique, et il nous sera impossible de considérer 'éth^r comme une entité ou au moins comme une matière. Faute d'un meilleur mot, nous pourrions l'appeler es^ prit. Maintenant montons d'un degré au delà de Téther hunineux, — concevons une matière qui soit à l'étber^

Digitized by CoogLe

RÉVÉLATION MAGNÉTIQim. \$65 quant à la raréfaction, ce que Téther est au métal, et nous arrivons cniia, en dépit de tous les dognoies de Técole^ à une masse unique^ — à une matièie imparticulée. Car, bien que nous puissions admettre une infinie petitesse dans les atomes eux-mêmes, supposer une infinie petitesse dans les espaces qui les séparent est * une absurdité. Il y aura un points — il y aura un degré de raréfaction^ où^ si les atomes^ sont en nombre suffisant, les espaces s'évanouiront, et où la masse sera absolument une. Mais la considération de la constitutioa atomique étant maintenant mise de côté^ la nature de cette masse glisse inévitablement dans notre conception de l'esprit. Il est clair, toutefois, qu'elle est tout aussi matière qu'auparavant. Le vrai est qu'il est aussi impossible de concevoir l'esprit que d'imaginer ce qui n'est pas. Quand nous nous flattons d'avoir enfin trouvé cette conception, nous avons simplement donné le change à notre intelligence par la considération de la matière infiniment raréfiée. ■ P. Il me semble qu'il y a une insurmontable objection à cette idée de cohésion absolue : et c'est la très^ faible résistance subie par les corps célestes dans leurs révolutions à travers Tespace, — résistance qui existe à un degré quelconque, cela est aujourd'hui démontré^ — mais à un degré si faible qu'elle a échappé à la saga" cité de Newton lui-même. Nous savons que la résistance des corps est surtout en raison de leur densité. L'absolue cohésion est l'absolue densité. Là où il n'y a pas d'intervalles, il ne peut pas y avoir de passage. Un éther abso^ lument dense constituerait un obstacle plus efficace à la marche d'une planète qu'un éther de diamant ou de fer. F. Vous m'avez fait cette objection avec une aisance qui^est à peu près en raison de son apparente irréfuta1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

266 RÉVÉLATION UAGNÉIIQUB. bilité. Une étoile marche ; qu'importe que l'étoile passe à travers l'éther, ou l'éther à travers elle ? Il n'y a pas d'erreur astronomique plus inexplicable que celle qui concilie le retard connu des comètes avec l'idée de leur passage à travers rétber. Car^ quelque raréfié q^i'onsup* pose Téther, il fera toujours obstacle à toute révolution sidérale, dans une période singulièrement plus courte que ne Tont admis tous ces astronomes qui se sont appli* qués à glisser sournoisement sur un point qu'ils jugeaient insoluble. Le retard réel est d'ailleurs à peu près égal à celui qui peut résulter du frottement de Téther dans son passage incessant à travers Tastre. La force de retard est donc double, d'abord momentanée et complète en eUe-même^ — et en second lieu infiniment croissante. P, Mais dans tout cela, — dans cette identification de la pure matière avec Dieu, n'y a-t-il rien d'irrespectueux? (Je fus forcé de répéter cette question, pour que le som* nambule pût complètement saisir ma pensée.) V. Pouvez-vous dire pourquoi la matière est moins respectée que Tesprit) Mais vous oubliez que la matière dont je parle est, à tous égards et surtout relativement à ses hautes propriétés, la véritable intelligence ou esprit des écoles et en même temps la matière de ces mêmes écoles. Dieu, avec tous les pouvoirs attribués à Vespni, n'est que la perfection de la matière. P, Vous affirmez donc que la matière imparcélée en mouvement est pensée ? F. En général, ce mouvement est fait pensée universelle de l'esprit universel. Cette pensée crée. Toutes les choses créées ne sont que les pensées de Dieu. P. Vous dites : en général. F. Oui. L'esprit universel est Dieu. Pour les nouvelles individualités, la matière est nécessaire*

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

RÉVÉLAT10i!< MAGNÉTIQUE. 207 • P. Mais vous parlez maintenant d'esprit et de matière comme les métaphysiciens. F. Oui> pour éviter la confusim. Quand je dis esprit, f entends la matière imparticulée ou suprême ; sous le nom de matière^ je comprends toutes les autres espèces, P. Vous disiez : pour les noavdles individualités la matière est nécessaire. F. Oui. Car Tesprit existant incorporellement^ c'est Dieu. Pour créer des êtres individuels pensants, il était nécessmre d'incarner des portions de Tesprit divin. C^est ainsi que l'homme est individualisé. Dépouillé du vêtement corporel, il serait Dieu. Maintenant, le mouvement spécial des portions incamées de la matière imparticulée, c'est la pensée de Phomme, comme le mouvement de l'ensemble est celle de Dieu. * P. Vous dites que, dépouillé de son corps^ l'homme sera Dieu? V {après quelque béHtaiùm)* Je n'ai pas pu dire eela; if^une absurdité. P (consultant mes notes). Vous avez affirmé que, dépouillé du vêtement corporel, l'homme serait-Dieu. V. Et cela est vrai. L'homme ainsi dégagé serait Dieu, il serait désindividualisé. Mais il ne peut être ainsi dé* pottiUé, — du moins il ne le sera jamais; — autrement il nous faudrait concevoir une action de Dieu revenant sur elle-même, une action futile et sans but. L'homme est. une créature. Les créatures sont les pensées de Dieu. Et c'est la nature d'une pensée d'être irrévocable. P. ^ Je ne icômprends pas. Vous dites que l'iionune ne pourra jamais rejeter son corps. F. Je dis qu'il ne sera jamais sans corps* • Digitized by Google

288 RÉVÉLATION VAGNÉTIQUE. P, Expliquez-vous. F. il y a deux corps : le rudimentaire et le complet^ •correspondant aux deux conditions de la chenille et du papillon. Ce que nous appelons mort n'est que la métamorphose douloureuse. Notre incarnation actuelle est progressive, préparatoire, temporaire. Notre incarnation future est parfaite, finie, immortelle. La vie finale est le but suprême. P, Mais nous avons une notion palpable de la métamorphose de la chenille. F. Nous, certainement, — mais non la chenille. La matière dont notre corps rudimentaire est composé est à la portée des organes de ce même corps; ou plus distinctement, nos organes rudimentaires sont appropriés à la matière dont est fait le corps rudimentaire, mais non à celle dont le corps suprême est composé. Le corps ultérieur ou suprême échappe donc à nos sens rudimentaires, et nous percevons seulement la coquille qui tombe en déperissant et se détache de la forme intérieure, et non la forme intime elle-même. Mais cette forme, intérieure, aussi bien que la coquille, est appréciable pour ceux qui ont déjà opéré la conquête de la vie ultérieure. P. Vous avez dit souvent que l'état magnétique ressemblait singulièrement à la mort. Comment cela ? y. Quand je dis qu'il ressemble à la mort, j'entends qu'il ressemble à la vie ultérieure. Car lorsque je suis magnétisé, les sens de ma vie rudimentaire sont en vacance, et je perçois les choses extérieures directement, sans organes, par un agent qui sera à mon service dans la vie ultérieure ou inorganique. />. Inorganique ? y. Oui. Les organes sont des mécanismes par lesquels l'individu est mis en rapport sensible avec certaines catégories et formes de la matière, à l'exclusion des autres catégories^ kj

i^Lo Ly Google

ftiVÂLATION MA6NÊTIQCB. gories et des autres formes. Les
 organes de l'homme sont appropriés À sa condition rudimentaire^ et à elle
 seule. Sa condition ultérieure, étant inorganique^ est propre à une
 compréhension infinie de toutes choses, une seule exceptée, — qui est la
 nature de la volonté de Dieu, e'est-à-dire le mouvement de la matière
 imparticuiée* Vous aurez une idée distincte du corps définitif, en le
 concevant tout cerveau. Il n'est pas cela, mais une conception de cette
 nature vous rapprochera de l'idée de sa constitution réelle. Un corps
 lumineux communique une vibration à Téther chargé de transmettre
 lalumière. Cette vibration en engendre de semblables dans la rétine, —
 lesquelles en communiquent de semblables au nerf optique. Le nerf les
 traduit au cer\eau, et le cervq|u à la matière imparterculée qui ie pénètre. Le
 mouvement de cette dernière est la pensée, et sa première vibration, c'était
 la perception. Tel est le mode par lequel Tesprit de la vie rudimentaire
 communique avec le monde extérieur; et ce monde extérieur est, dans la vie
 rudimentaire, limité par Tidiosyncrasie des organes. Hais dans la , vie
 ultérieure, inorganique, le monde extérieur communique avec le corps
 entier, — qui est d'une substance ayant quelque affinité avec le cerveau,
 comme je vous l'ai dit, — sans autre -intervention que celle d'un éther
 infiniment plus* subtil que Féther lumineux; et le corps tout entier vibre à
 l'unisson avec cet éther et met en mouvement la matière imparticulée dont il
 est pénétré. C'est donc à l'absence d'organes idiosyncrasiques qu'il faut
 attribuer la perception quasi-iUimitée de la vie ultéri euro. Les organes sont
 des cages nécessaires où sont enfermés les êtres rudimentaires jusqu'à ce
 qu'ils soient garnis de toutes leurs plumes. P. Vous parlez d'êtres
 rudimentaires ; y a4-il d'autre étires rudimentaires pensants que l'homme ?
 DigitizeO

agglomération de matière stibtile dans les nébuleuses^ les planètes^ les soleils^ et autres corps qui ne sont ni nébuleuses, ni soleils, ni planètes, a pour unique destination de servir d'aliment aux organes idiosyncrasiques d'une infinité d'êtresrudimentaires. Mais^ sans cette nécessité définitive de la vie rudimentaire, acheminement à la vie définitive;, de pareils inondes n'auraient pas existé. Chacun de ces mondes est occupé par une variété distincte de créatures organiques^ rudimentaires^ pensantes. Dans toutes, les organes varient avec les caractères généraux de Thabitacle. A la mort, ou métamorphose^, ces créatures, jouissant de la vie ultérieunî, de l'immortalité^ et connaissant tous les secrets^ excepté Vmiqtm^ opèrent tous leurs actes et se meuvent dans tous les sens par un pur effet de leur volonté; elles habitent, — non plus les étoiles qui nous paraissent les seuls mondes palpables^ et pour la commodité desquelles nous croyons-stupidement que Tespace a été créé^ — mais l'espace lui-même, — cet infini dont Fimmensité véritablement substantielle absorbe les étoiles comme des ombres et pour l'œil des anges les efface comme des nonentités. P. Vous dites que sans la néeessité de la vie mdimentaire, les astres n'auraient pas été créés. Hais pourquoi cette nécessité ? V. Dans la vie inorganique, aussi bien que généralement dans la matière inorganique, il n'y arien qui puisse contredire Faction d'une loi simple, unique, qui €»t la Volition Divine. La vie et la matière organiques — complexes, substantielles et gouvernées par une loi multiple, — ont été constituées dans le but de créer un empêchement. P. Mais encore, — où était la nécessité de créer cet empêchement \, « Digitized by Google

m RÉVÉLATION MAGNÉTIQUE. * 271 * V, Le résultat de la loi inviolée est perfection, justice, bonheur négatif. Le résultat de la loi violée est imperfection, injustice, douleur positive. Grâce aux empêchements apportés par le nombre, la complexité ou la substantialité des lois de la vie et de la matière organiques, la violation de la loi devient jusqu'à un certain point praticable. Ainsi, la douleur, qui est impossible dans la vie inorganique, est possible dans l'organique. P. Mais en vue de quel résultat satisfaisant la possibilité de la douleur a-t-elle été créée ? V. Toutes choses sont bonnes ou mauvaises par comparaison. Une suffisante analyse démontrera que le plaisir, dans tous les cas, n'est que le contraste de la gêne. Le plaisir positif est une pure idée. Pour être heureux jusqu'à un certain point, il faut que nous ayons souffert jusqu'au même point. Ne jamais souffrir serait équivalent à n'avoir jamais été heureux. Mais il est démontré que dans la vie inorganique la peine ne peut pas exister ; de là la nécessité de la peine dans la vie organique. La doctrine de la vie primitive sur la terre est la seule base, la seule garantie du bonheur dans la vie ultérieure, dans le ciel. P. Mais encore, il y a une de vos expressions que je ne puis absolument pas comprendre ; l'immensité véritablement substantielle de l'infini. V, C'est probablement parce que vous n'avez pas une notion suffisamment générique de l'expression substance : elle-même. Nous ne devons pas la considérer comme une qualité, mais comme un sentiment ; — c'est la perception, dans les êtres pensants, de l'appropriation de la matière à leur organisation. Il y a bien des choses sur la terre qui seraient néant pour les habitants de Vénus, — bien des choses visibles et tangibles dans Vénus ; dont nous connaissons

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

272 RIVÉLATIO MAGKÉTIQUB. incompetents à apprécifer l'existence. Mais pour les êtres inorganiques, — pour les anges, — la totalité de l'ia naa• ière imparticulée est substance, c'est-à-dire que pour eux la totalité de ce que nous appelons espace est la plus véritable substantialité. Cependant, les astres, pris au point de vue matériel, échappent au sens angélique dans la même proportion que la matière imparticulée, prise au point de vue immatériel, échappe aux sens organiques. Comme le somnambule, d'une voix faible, prononçait ces derniers mots, j'observai dans sa physionomie une singulière expression qui m'alarma un peu et me décida à le réveiller immédiatement. Je ne Teus pas plutôt fait, qu'il tomba en arrière sur son oreiller et expira, avec un brillant sourire qui illuminait tous ses traits. Je remarquai que moins d'une minute après son corps avait l'immuable rigidité de la pierre. Son front était d'un froid de glace. Tel sans doute je l'eusse trouvé après une longue pression de la main d'Azraëli. Le somnambule, pendant la dernière partie de son discours, m'avait-il donc parlé du fond de la région des ombres ? Digitized by Google

t LES SOUVENIRS DE M. AUGUSTE BEDLOE. Vers la fin de l'année 1857 pendant que je demeurais près de Charlottesville, dans la Virginie, je fis par hasard la connaissance de M. Auguste Bedloe. Ce jeune homme était remarquable à tous égards et excitait en moi une curiosité et un intérêt profonds. Je jugeai impossible de me rendre compte de son être tant physique que moral. Je ne pus obtenir sur sa famille aucun renseignement positif. D'où venait-il ? je ne le sus jamais bien. Même relativement à son âge quoique je l'aie appelé un jeune gentleman il y avait quelque chose qui m'intriguait au suprême degré. Certainement il semblait jeune, et, même il affectait de parler de sa jeunesse ; cependant il y avait des moments où je n'aurais guère hésité à le supposer âgé d'une centaine d'années. Mais c'était surtout son extérieur qui avait un aspect tout à fait particulier. Il était singulièrement grand et mince ; — se voûtant beau coup ; — les membres excessivement longs et émaciés ; le front large et bas ; — une complexion absolument exsangue ; sa bouche large et flexible, et ses dents, quoique saines, plus irrégulières que je n'en vis jamais dans aucune bouche humaine. L'expression de son visage toutefois n'était nullement désagréable, comme on pourrait le supposer ; mais il n'avait aucune espèce ♦

S7i LBS SOUVEMlttS ' de nuance. C^était tln profonde mélancolie^ nne tristesse sans phases et sans intermittences. Ses yeux étaient cFune largeur anormale et ronds comme ceux d'un chat. Les I>upilles elles-mêmes subissaient une contraction et une dilatation proportionnelles à Taccroissement et à la dimi* nution de la lumière/ exactement comme on Ta observé dans les races félines. Dans les moments d'excitation, les prunelles devenaient brillantes à un degré presque inconcevable et semblaient émettre des rayons lumineux d'un éclat non réfléchi^ mais intérieur, comiiic fait un flambeau ou le soleil ; toutefois, dans leur condition habituelle, elles étaient tellement ternes, inertes et nuageuses qu'elles faisaient penser aux yeux d'un corps enterj^ depuis longtemps. Ces particularités personnelles semblaient lui causer beaucoup d'ennui, et il y faisait continuellement allusion dans un style semi«expUcatif, . semi-justificatif, qui^ la première fois que je Tentendis, m'impressionna très-pé* niblement. Toutefois, je m'y accoutumai bientôt, et mou déplaisir se dissipa. Il semblait" avoir l'intention d'insi- ' nuer, plutôt que d'aflirmer positivement, que physiquement il n'avait pas toujours été ce qu'il était ; — qu'une longue série d'attaques névralgiques l'avaient réduit d'une condition de beauté personnelle non commune à celle que je voyais. Depuis plusieurs années, il recevait les soins d'im médecin nommé Templeton,r- un vieux gentleman âgé de soixante-dix ans, peut-être, — qu'il avait pour la première fois rencontré à Saratoga, et des soins duquel il tira, dans ce temps, ou crut tirer un grand secom^s. résultat fut que Bedloe qm était riche, fit un arrangement avec le docteur Templeton, par lequel ce dernier, en échange d'une généreuse rémunération annuelle, consentit à consacrer exclusivement son temps et son expé* rience médicale à soulager le malade. Digiiiized by Google

' M u. Âmmn bbdloè. • m Le docteur Templeton avait voyagé dans les jours de sa jeunesse, et était devenu à Paris un des sectaires les plus ardents des doctrines de Mesmer. C'était uniquement par le moyen des remèdes magnétiques qu'il avait réussi à soulager les douleurs aiguës de son malade ; et ce succès avait très-naturellement inspiré à ce dernier une certaine confiance dans les opinions qui servaient de base à ces remèdes. D'ailleurs, le docteur comme tous les enthousiastes, avait travaillé de son mieux à faire de son pupille un parfait prosélyte et finalement il réussit si bien qu'il parvint à le patient à se soumettre à de nombreuses expériences. Fréquemment répétées, elles amenèrent un résultat qui, depuis longtemps, est devenu assez commun pour n'attirer que peu ou point l'attention, mais qui, à l'époque dont je parle, s'était très-rarement manifesté en Amérique. Je veux dire qu'entre le docteur Templeton et Bedloe s'était établi peu à peu un rapport magnétique très-distinct et très-fortement accentué. Je n'ai pas toutefois l'intention d'affirmer que ce rapport s'étendit au delà des limites de la puissance somnifère ; mais cette puissance elle-même avait atteint une grande intensité. A la première tentative faite pour produire le sommeil magnétique, le disciple de Mesmer échoua complètement. A la cinquième ou sixième il ne réussit que très-imparfaitement, et après des efforts opiniâtres. Ce fut seulement à la douzième que le triomphe fut complet. Après celle-là la volonté du patient succomba rapidement à celle du médecin, si bien que, lorsque je fis pour la première fois leur connaissance, le sommeil arrivait presque instantanément par un pur acte de volonté de Topérateur, même quand le malade n'avait pas conscience de sa présence. C'est seulement maintenant, en l'an 1845, quand de semblables miracles ont été journellement attestés par des milliers d'hommes, que je me hasarde à Digitized by Google

^76 L£S SOdVfeNlftd citer cette apparente impossibilité comme un fait positif. Le tempérament de Bedloe était au plus haut degré sensitif, excitable, enthousiaste. Son imagination, singulièrement vigoureuse et créatrice, tirait sa »doute une force additionnelle de l'usage habituel de Popium^ qui! consommait en grande quantité, et sans^lequel l'existence lui eût été impossible. C'était son habitude d'en prendre une bonne dose immédiatement après son déjeuner^ chaque matin^ — ou plutôt immédiatement après une tasse de fort café^ car il ne mangeait rien dans l'avant-midi, — et alors il partait seul, ou seulement accompagné * d'un chien, pour une longue promenade à travers la chaîne de sauvages et lugubres hauteurs qui courent à l'ouest et au sud de Charlottesville^ et qui sont décorées ici du nom de Ragged Mountains *. Par un jour sombre, chaud et brumeux, vers la fin de novembre^ et durant l'étrange interrègne de saisons que nous appelons en Amérique l'été indien^ M. Bedloe partit; suivant son habitude^ pour les montagnes. Le jour s'écoula, et il ne revint pas. Vers huit heures du soir, étant sérieusement alarmés par cette absence prolongée, nous allions nous mettre à sa recherche^ quand il reparut inopinément, ni mieux ni plus mal portant, et plus animé que de coutume. Le récit qu'il fit de son expédition et des événements qui l'avaient retenu fut en vérité des plus singuliers : — Vous vous rappelez, — dit-il, — qu'il était environ neuf heures du matin quand je quittai Charlottesville. Je dirigeai immédiatement mes pas vers la montagne, et vers dix heures j'entrai dans une gorge qui était entièrement nouvelle pour moi. Je suivis toutes les sinuosités de * Montagnes déchirées ; une branche des Montagnes Bleues^ à l'ouest, partie orientale des Appalaches. — C. b. » Digitized by

* DB M. AUGUSTB BEL>tOB. 217 eeÛe passe avec beaucoup d'intérêt. * — Le théâtre qui se présentait de tous eftsés^ quoique ne méritant peut-être pas l'appellation de sublime^ portait en soi un caractère indescriptible^ et pour moi délicieux, de lugubre désolation. La solitude semblait absolument vierge. Je ne pouvais m'empêcher de croire que les gazons verts et les roches grises que je foulais n'avaient jamais été foulés par un pied humain. L'entrée du ravin est si complètement cachée, et de fait inaccessible, excepté à travers une série d'accidents, qu'il n'était pas du tout impossible que je fusse en vérité le premier aventurier, — le premier et le seul qui eût jamais pénétré ces solitudes. L'épais et singulier brouillard ou fumée qui distingue Tété indieu et qui s'étendait alors pesamment sur tous les objets, approfondissait sans doute les impressions vagues que ces objets créaient en moi. Cette brume poétique était si dense que je ne pouvais jamais voir au delà d'une douzaine de yards de ma route. Ce chemin était excessivement sinueux^ et^ comme il était impossible de voir le soleil, j'avais perdu toute idée de la direction dans laquelle je marchais. Cependant l'opium avait produit son effet accoutumé, — qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt. Dans le tremblement d'une feuille, — dans la couleur d'un brin d'herbe^ dans la forme d'un trèfle, — dans le bourdonnement d'une abeille, ~ dans l'éclat d'une goutte de rosée, — . dans le soupir du vent, dans les vagues odeurs qui venaient de la forêt,. se produisait tout un monde d'inspirations, — une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapsodiques. ' Tout occupé par ces rêveries, je iparchai plusieurs heures, durant lesquelles le brouillard s'épaissit autour de moi à un degré tel que je fus réduit à cliercher mon is uiyui^cd by Google

ils VBB SODVfiNtRd chemin à tâions. Et alors un indéfinissable malaise s'empara de moi, — me espèce dimiation neryeuse et de tremblement. — Je craignais d'avancer, de peur d'être précipité dans quelque abîme. Je me souvins aussi d'étranges histoires sur ces Rafjged Mountains, et de races d'hommes bizarres et sauvages qui habitaient leurs bois et leurs cavernes. Mille pensées vagues me pressaient et me déconcertaient, — pensées que leur vague rendait encore plus douloureuses. Tout à coup mon attention fut arrêtée par un fort battement de tambour. Ma stupéfaction, naturellement, fut extrême. Un tambour, dans ces montagnes, était chose inconnue. Je n'aurais pas été plus surpris par le son de la trompette de l'Archange. Mais une nouvelle et bien plus extraordinaire cause d'intérêt et de perplexité se manifesta. J'entendais s'approcher on bruissement sauvage, un cliquetis, comme d'un trousseau de grosses clefs, — et à Tinstant même 'un homme à moitié nu^ au visage basané, passa devant moi en poussant un cri aigu. Il passa si près de ma personne que je sentis le chaud de son haleine sur ma figare. Il tenait dans une main un instrument composé d'une série d'anneaux de fer et les secouait vigoureusement en ' courant. A peine avait-il disparu dans le brouillard, que, haletante derrière lui, la gueule ouverte et les yeux étincelants, s'élança une énorme bête. Je ne pouvais pas me méprendre sur son espèce : c'était une hyène. La vue de ce monstre soulagea plutôt qu'elle n'augmenta mes terreurs; — car j'étais bien sûr maintenant que je rêvais, et je m'efforçai, je m'excitai moi-même à réveiller ma conscience. Je marchai délibérément et les. tement en avant. Je me frottai les yeux. Je criai très-haut. Je me pinçai les membres^ Une petite source s'étapt pré« sentée à ma vue, je m'y arrêtai, et je m'y lavai les mains, la tête et le cou. Je

DE M. AUGUSTE BEDLOS. équivoque» qui m'avaient
tourmenté jusque-là. Il me parut quand je me relevai, que j'étais un nouvel
homme, et je poursuivis fermement et complaisamment ma route inconnue.
A la longue tout à fait épuisé par l'exercice et par la lourdeur oppressive de
l'atmosphère je m'assis sous un arbre. En ce moment parut un faible
rayon de soleil, et Tombre des feuilles de l'arbre tomba sur le gazon,
légèrement mais suffisamment définie. Pendant quelques minutes je fixai
cette ombre avec étonnement. Sa forme me comblait à stupeur. Je levai les
yeux. L'arbre était un palmier. Je me levai précipitamment et dans un état
d'agitation terrible, car l'idée que je rêvais n'était plus désormais suffisante.
Je vis — je sentis que j'avais le parfait gouvernement de mes sens, — et
ces sens apportaient maintenant à mon âme un monde de sensations
nouvelles et singulières. La chaleur devint tout d'un coup intolérable. Une
étrange odeur chargeait la brise. — Un murmure profond et continu,
comme celui qui s'élève d'une rivière abondante, mais coulant
régulièrement, vint à mes oreilles, entremêlé du bourdonnement particulier
d'une multitude de voix humaines. Pendant que j'écoutais, avec un
étonnement qu'il est bien inutile de vous décrire un fort et bref coup de
vent enleva, comme une baguette de magicien, le brouillard qui chargeait
la terre. Je me trouvai au pied d'une haute montagne dominant une vaste
plaine, à travers laquelle coulait une majestueuse rivière. Au bord de cette
rivière s'élevait une ville d'un aspect oriental, telle que nous en voyons dans
les Mille et une Nuits, mais d'un caractère encore plus singulier qu'aucune
de celles qui y sont décrites. De ma position, qui était bien au-dessus du
niveau de la ville je pouvais à » I Digitized by C.) 01 e

280 LES SOUYFNIAS apercevoir tous ses recoins et tous ses angles^ comme s'ils eussent été dessinés sur une carte. Les rues paraissaient innombrables et se croisaient irrégulièrement dans toutes les directions^ mais r^ semblaient moins à des rues qu'à de longues allées contournées, et fourmillaient littéralement d'habitants. Les maisons étaient étrangement pittoresques. De chaque côté, c'était une véritable débauche de balcons^ de vérandas^ de minarets^ de niches et de (ou« relies fantastiquement découpées. Les bazars abondaient ; les plus riches marchandises s'y déployaient avec une variété et une profusion infinies : soies, mousselines, la plus éblouissante coutellerie, diamants et bijoux des plus magnifiques. A côté de ces choses, on voyait de tous côtés des pavillons, des palanquins, des litières où se tenaient de magnifiques dames sévèrement voilées, des éléphants fastueusement caparaçonnés, des idoles grotesquement taillées, des tambours, des bannières et des gongs, des lances, des casse-tête dorés et argentés. Et parmi la foule, la clameur, la mêlée et la confusion générales, parmi un million d'hommes noirs et jaunes, en turban et en robe, avec la barbe flottante, circulait une multitude innombrable de bœufs saintement enrubanés, pendant que des légions de singes malpropres et sacrés grimpaient, jacassant et piaillant, après les corniches des mosquées, ou se suspendaient aux minarets et aux tourelles. Des rues fourmillantes aux quais de la rivière descendaient d'innombrables escaliers qui conduisaient à des bains, pendant que la rivière elle-même semblait avec peine se frayer un passage à travers les vastes flottes de bâtiments surchargés qui tourmentaient sa surface en tous sens. Au delà des murs de la ville s'élevaient fréquemment, en groupes majestueux^ le palmier et le cocotier, avec d'autres arbres d'un grand âge, gigantesques et solennels ; et çà et là on pouvait apercevoir un champ de riz^ la hutte

BI M. AUGIJSTB BEDLOB. • S8i de chaume d'ua paysan^ une citerne^ un temple isolé; un camp de Gypsies^ ou une gracieuse fille solitaire prenant sa route, avec une cruche sur sa tête^ vers les bords de la magnifique rivière. Maintenant, sans doute^ vous direz que je rêvais ; mais nullement. Ce que je voyais, — ce que j'entendais, — ce que je sentais, — ce que je pensais n'avait rien en soi de l'idiosyncrasie non méconnaissable du rêve. Tout se tenait logiquement et faisait corps. D'abord, doutant si j'étais réellement éveillé, je me soumis à une série d'épreuves qui me convainquirent bien vite que je Tétais réellement. Or, quand quelqu'un rêve, et que dans son rêve il soupçonne qu'il rêve, le soupçon ne manque jamais de se confirmer, et le dormeur est presque immédiatement réveillé. Ainsi Novalis ne se trompe pas en disant que nous wmmes près de nous réveiller quand nous rêvons que nous rêvons. Si la vision s'était offerte à moi telle que je la décris, sans que je l'eusse soupçonnée d'être un rêve, alors elle eût pu être purement un rêve; mais, se présentant comme je Tai dit^ et suspectée et vérifiée comme elle le fut, je sais forcé de la classer parmi d'autres phénomkies. — En cela, je n'affirme pas que vous ayez tort, — remarqua le docteur iempleton. — Mais poursuivez. Vous vous levâtes, et vous descendîtes dans la cité. — Je me levai, — continua Bedloe, regardant le docteur avec un air de profond étonnement; — je me levai, comme vous dites, et descendis dans la cité. Sur ma route, je tombai au milieu d'une immense populace qui encombrai chaque avenue, se dirigeant toute dans le même sens, et montrant dans son action la plus* violente animation. Très-soudainement, et sous je ne sais quelle pression inconcevable, je me sentis profondément pénétré d'un intérêt personnel dans ce qui allait arriver. Je croyais sentir que j'avais un rôle important à jouer.

282 LES 80UVBN1RS sans comprendre exactement quel il était. Contre la foule qui m'environnait j'éprouvai toutefois un profond sentiment d'adimiosité. Je m'arrachai du milieu de cette cohue^ et rapidement^ par un chemin circulaire, j'arrivai h la vilte^ et j'y entrai. Elle était en proie au tumulte et à la plus violente discorde. Un petit détachement d'hommes lyustés moitié à l'indienne, moitié à Te uropéenne, et * commandés par des gentlemen qui portent un uniforme en partie anglais^ soutenait un combat très-inégal contre la populace fourmillante des avenues. Je rejoignis cetle faible troupe^ je me saisis des armes d'un ofûcier tué, et je frappai au hasard avec la férocité nerveuse du désespoir. Nous fûmes bientôt écrasés par le nombre et contraints de chercher un refuge dans une espèce de kiosque. Nous nous y barricadâmes, et nous fûmes^ pour le ma* ment, en sOÔeté. Par une meurtrièrè, près du sommet da kiosque^ j'aperçus une vaste foute dans une agitation fa* rieuse^ entourant et assaillant un beau palais qui dominait la rivière. Alors^, par une fenêtre supérieure du palais, descendit un personnage d'une apparence etféminée, au moyen d'une corde faite avec les turiums de ses dômes* tiques. Un bateau était tout près, dans lequel il s'échappa vers le bord opposé de la rivière. Et alors un uouvel objet prit possession de mon âme. J'adressai à mes compagnons quelques paroles précipitées, ' mais énergiques, et, ayant réussi à en rallier quelquesuns à mon dessein, je fis une sortie furieuse hors du kiosque. Nous nous précipitâmes sur la foule qui l'assiégeait. Ils s'enfuiient d'abord devant nous, lisse rallièrent, combattirent comme des enragés, et firent une nouvelle retraite. Cependant nous avions été emportés loin du kiosque, et nous étions perdus et embarrassés dans dés rues étroites, étou liées par de hautes maisons, dans le fond desquelles le soleil n'avait jaiuais.envoyé sa lumière, Digitized by Goc^^le

DE M. AUGUSTE BEOLOB. 2â3 La populace se pressait impétueusement sur nous, nous harcelait avec ses lances, et nous accablait de ses volées de flèches. Ces dernières étaient remarquables et res« semblaient en quelque sorte au kriss tortillé des Malais; — imitant le mouvement d'un serpent qui rampe, — longues et noires, avec une pointe empoisonnée. L'une d'elles me frappa à la tempe droite. Je pirouettai^ je tombai. Un mal instantané et terrible s'empara de moi. Je m'agitai, — je m'efforçai de respirer^ — je mourus. — Vous ne vous obstinerez plus sans doute, — dis-je en souriant, — à croire que toute votre aventure n'est pas un rêve ? Êtes-vous décidé à soutenir que vous êtes mort? Quand j'eus prononcé ces mots, je m'attendais à quelque heureuse saillie de Bedloe, en manière de réplique; mais^ à mon grand étonnement^ il hésita^ trembla, devint terriblement pâle, et garda le silence. Je levai les yeux sur Templeton. Il se tenait droit et roide sur sa chaise ; — ses dents claquaient, et ses yeux s'élançaient de leurs orbites. ^ Continuez, — * dit-Il enfin à Bedioe, d'une voix rauque. — Pendant quelques minutes, poursuivit ce dernier, — ma seule impression, — ma seule sensation, — fût celle de la nuit et du non-être, avec la conscience de la mort. A la longue, il me sembla qu'une secousse violente et soudaine comme rélectricité traversait mon fime. Avec cette secousse vint le sens de l'élasticité et de la lumière. Quant à cette dernière, je la sentis, je ne la vis pas. En un instant, il me sembla que je m'élevais de terre ; mais je ne possédais pas ma présence corporelle, visible, audible ou palpable. La foule s'était retirée. Le tumulte avait cessé, La ville était comparativement calme. Au

284 LES SOUVENIRS dessous de moi gisait mou corps, avec la flèche dans ma tempe^ toute la tête grandement enflée et défigurée. Hais toutes ces choses^ je les sentis^ — je ne les vis pas. Je ne pris d'intérêt à rien. Et même le cadavre me semblait ua objet avec lequel je n'avais rien de commun. Je n'avais jtucune volonté^ mais il me sembla que j'étais mis en mouvement et que je m^envolais légèrement hors de Tenceinte de la ville par le même circuit que j'avais pris pour y entrer. Quand j'eus atteint, dans la montagne, Tendroit du raviu où j'avais rencontré l'hyène^ j'é* prouvai de nouveau un choc comme celui d'une pile galvanique ; le sentiment de la pesanteur, celui de la volition, celui de la substance rentrèrent en moi. Je redevins moi-même, mon propre individu, et je dirigeai vivement mes pas vers mm logis ; — mais le passé n'avait pas perdu l'énergie vivante de la réalité^ — et maintenant encore je ne puiscontraindre mon intelligence, même pour une minute, à considérer tout cela comme un songe. — Cc| n'en était pas un^ — dit Templeton^ avec un air de profonde solennité ; — mais il serait difficile de dire quel autre terme définirait mieux le cas en question. Supposons que l ame de l'homme moderne est sur le bord de quelques prodigieuses découvertes psyciiiques. Contentons-nous de cette hypothèse. Quant au reste, j'ai quelques éclaircissements à donner. Voici une peinture à l'aquarelle que je vous aurais déj à montrée, si un indéfinissable sentiment d'horreur ne m'en avait pas empêché jusqu'à i^ésent. Nous regardâmes la peinture qu'il nous présentait. Je n'y vis aucun caractère bien extraordinaire; mais son etlét sur Bedloe fut prodigieux. A peine l'eut-il regardée qu'il faillit s'évanouir. Et cependant ce n'était qu'un portrait à la miniature^ un portrait merveilleusement fini, à

DB K. AUCIUSTB BEDU>B. S85 vrai dite, de sa propre physionomie si originale. Du . moms telle fut ma pensée en la regardant. — Vous apercevez la date de la peinture, — dit Templeton; — elle est là, à peine visible, dans ce coin, 1780. C'est dans cette année que cette peinture fut faite. C'est le portrait d'un ami défunt^ — un M. Oldeb^ — à qui je m'attachai très-vivement à Calcutta, durant Tadministration de Warren Hastings. Je n'avais alors que vingt ans. Quand je vous vis pour la première ibis, mon' sieur Bedloe, à Saratpga^ ce fut la miraculeuse similitude qui existait entre vous et le portrait qui me détermina à vous aborder, à rechercher votre amitié et à amener ces arrangements qui firent de moi votre compagnon perpétuel. En agissant ainsi^ j'étais poussé en partie, et' peut-être principalement^ par les souvenirs pleins de regrets du défunt^ mais d'une autre part aussi par une curiosité inquiète à votre endroit, et qui n'était pas dénuée d'une certaine terreur. Dans votre récit de la vision qui s'est présentée à vous dans les montagnes, vous avez'décrit, avec le plus minutieux détail, là ville indienne de Bénarès, sur la Rivière* Sainte. Les rassemblements, les combats, le massacre, c'étaient les épisodes réels de l'insurrection de CheyteSing, qui eut lieu en 1780, éiooss que Hastings courut les plus grands dangers pour sa vie. L'homme qui s'est échappé par la corde faite de turbans, c'était Cheyte-Sihg lui-même. La troupe du kiosque était composée de ci- ' payes et d'officiers anglais, Hastings à leur tête. Je faisais partie de cette troupe, et je fis tous mes efforts pour em^ pêcher cette imprudente et fatale sortie de rofficier qui tomba dans la bagarre sous la flèche empoisonnée d'un Bengali. Cet officier était mon plus cher ami. C'était Oldeb. Tous verrez par ce manuscrit, — ici le narrateur produisit up livre de notes, dans le(^uel quelques pages uiyki^uu Oy Google

% 286 LES SOUVBNIRi paraissaient d'une date toute fraîche, — que, pendant que vous pensiez ces choses au milieu de la montagne, j'étais occupé ici^ à la maisoD^ à les décrire ^ur le papier. Une semaine environ après cette conversation, ^article suivant parut dans un journal de Charlottesville : « C'est pour nous un devoir douloureux d'annoncer la mort de M. Auguste Bedio^ un geutiemnn que ses ma^ nières charmantes et ses nombreuses vertus avaient de* puis longtemps rendu cher aux citoyens de Chariot» tesville. a M. B.,. depuis quelques années, souffrait d'une névralgie qui avait souvent menacé d'aboutir fatalement; mais elle ne peut être regardée que comme la cause indirecte de sa mort. La cause immédiate fut d'un caractère singulier et spécial. Dans une excursion qu'il fit dans , les Rayged Momtains, il y a quelques jours, il contracta un léger rhume avec de la fièvre^ qui fut suivi d'un grand ' mouvement du sang à la tété. Pour le soulager, le docteur Templeton eut recours à hi saignée locale. Des sangsues furent appliquées aux tempes. Dans un délai eiïroyablément court le malade mourut, et Ton s^aperçut que dans le bocal qui contenait les sangsues avait été intro* duite par hasard une de ces saiigsucs vermiculaires venimeuses qui se rencontrent ça et là dans les étangs circonvoisins* Cette bête se fixa d'elle-même sur une petite artère de la tempe droite. iSon extrême ressemblance avec la sangsue médicinale fit que la méprise fut découverte trop tard. a N. B. — La sangsue venimeuse de Charlottesville peut toujours se distinguer de la sangsue médicinale par sa noirceur, et spécialement par ses tortOlements, ou mouvements vermiculaires, qui ressemblent beaucoup à ceux d'un serpent, » 4e me ti^oi^yais avec l'éditeur du journal en quesliobi

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

« DE M. AUGUSTE BfidtOfi. ^87 et notid 4fiaustons de ce singulier accident, quand il me vint à ridée de lui demander pourquoi' Ton avait imprimé le nom du défunt avec ^orthographe : Bedlo. — Je présume^ — ^ dis-je^ — que vous avez quelque autorité pour Porthogr:iphêr ainsi ; j'ai toujours cru que le nom devait s écrire avec un e à la fin. — Autorité? — non, — répliqua-t-il. — C'est une simple erreur du typographe. Le nom est Bedloe, — avec un e ; c'est coimu de tout le monde^ et je ne Tai jamais vu écrit autrement. — Il peut donc se faire, — murmurai-je en moi-même, comme je tournais sur mes talons, — qu'une vérité floit plus étrange que toutes les fictions j; — car qu'estrce que Bedio sans si ce n'est Oldeb retourné ? Et cet * homme me dit que c'est une faute typographique ! ■ f

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

MOREËLLA * » homogènei élrnd. ' Ce que j'éprouvais
relativement à mon amie Horella était une profonde mais très-singulière
affection. Ayant fuit sa counuissauce par hasard^ il y a nombre d'années^
mon ftme> dès notre première rencontre^ brùia de feux qu'elle n'avait
jamais connus ; — mais ces feux n'étaient point ceux d'Eros, et ce fut pour
mon esprit un amer tourment que la conviction croissante que je ne pourrais
jamais définir leur caractère insolite^ ni régulariser leur inten»té errante.
Cependant nous nous convînmes^ et la destinée nous fit nous untr à i'autel.
Jamais je ne parlai de passion Jamais je ne songeai à l'amour. Néanmoins
elle fuyait la société^ et^ s'attachant à moi seul, elle me rendit heureux. Être
étonné, c'est un bonheur; et rêver, n'est-ce pas un bonheur aussi ? .
L'érudition deMorella était profonde. Comme jVspère le montrer, ses
talents n'étaient pas d'un ordre secondaire ; la puissance de son esprit était
gigantesque. Je le sentis, et dans mainte occasion je devins son écolier.
Toutefois^ je m'aperçus bientôt que Morella^ en raison de son éducation
faite à Presbourg, étalait devant moi bon nombre de ces écrits mystiques qui
sont généralement considérés comme Técume de la première littéra*
Digitized by Google

MOUBLA. 289 ture allemande. Ces livres, pour des raisons que je ne pouvais concevoir, faisaient son étude constante et favorite; — et, si avec le temps ils devinrent aussi la mienne, il ne faut attribuer cela qu'à la simple mais très-efficace influence de l'habitude et de l'exemple. En toutes ces choses, si je ne me trompe, ma raison n'avait presque rien à faire. Mes convictions[^] ou je ne me connais plus moi-même, n'étaient en aucune façon basées sur l'idéal, et on n'aurait pu découvrir, à moins que je ne m'abuse, grandement, aucune teinture du mysticisme de mes lectures, soit dans mes actions, soit dans[^]mes pensées. Persuadé de cela Je m'abandonnai aveuglément à la direction de ma femme[^] et j'entrai avec un cœur imperturbé dans le labyrinthe de ses études. Et alors, — quand, me plongeant dans des pages maudites, je sentis un esprit maudit qui s'allumait en moi,— [^] Morella venait, plaçant sa main froide sur la mienne et ramassant dans les cendres d'une philosophie morte quelques graves et singulières sentences dont le sens étrange s'incrétait de lui-même dans ma mémoire. Et alors, pendant des heures, je m'étendais rêveur à son côté, et je me plongeais dans la musique de sa voix, — jusqu'à ce que cette mélodie à la longue s'infectât de terreur; — et une ombre tombait sur mon âme, — et je devenais pMë, et je frissonnais* intérieurement à ces sons trop extraterrestres. Et ainsi, la jouissance s'évanouissait soudainement dans l'horreur, et l'idéal du beau devenait l'idéal de la hideur, comme la vallée de Hinnom est devenue la Géhenne. Il est inutile d'établir le caractère exact des problèmes, qui, jaillissant des volumes dont j'ai parlé, furent pendant longtemps presque le seul objet de conversation entre Morella et moi. Les gens instruits dans ce que Ton peut appeler la morale théologique les concevront facile11 Digitized by Google

-290 HOfBUA. meni, et ceux qai sont illettrés n'y comprendraient que peu de chose en tous cas. L'étrange panthéisme de Fichte, la Palingéacsie modifiée des Pythagoriciens, et, par-dessus tout, la doctrine de V Identité telle qu'elle est présentée par Schelling, étaient généralement les points de discussion qui offraient le plus de charmes à Fimaginative Morella. Cette identité, dite personnelle^ M. Lodke^ je crois, la fait judicieusement consister dans la permanence de rétre rationnel* En tant que par personne nous entendons une essence pensante douée da raison^ et en tant qu'il existe une conscience qui accompagne toujours la pensée, c'est elle, — cette conscience, — qui nous fait tous être ce que nous appelons nous-mêmes, — nous distinguant ùnsi des autres êtres pensants^ et nous donnantnotre identité personnelle. Hais le prvnepium itidim* duattonis, — la notion de cette identité qui, à la mort, est ou n'est pas perdue à jamais, fut pour moi, en tout temps, un problème du plus intense intérêt, non mais ne m'en taisait aucun reproche; elle semblait avoir îoonscieuce de ma faiblesse ou de ma fohe^ et^ tout en souriant, elle appelait cela ta Destinée. Elle semblait aussi avoir conscience de la cause, à moi inconnue» de l'altération graduelle de mon amitié; mais elle ne me donnait aucune exidicatiim et ne faisait aucune aUutton à la nature de cette cause. Morells toutefois D^était qu'une femme^ et elle dépérissait journellement* Digitized by Google

A la longue^ une tache pourpre se fixa immuablement sur sa joue^ et les veines bleues de son front pâle devinrent pro^inentes. Et ma nature se fondait parfois en pitié ; mais un moment après, je rencontrais Téclair de ses yeux chargés de pensée, et alors mon âme se trouvait mal et éprouvait le vertige de celui dont le regard a ' plongé dans quelque lugubre et insondable abîme. Dirai-je que j'aspirais, avec un désir intense et dévorant, au moment de la mort de Morelia? Gela fut ainsi ; mais le fragile esprit se (S^amponna à son habitude d'argile pendant bien des jours, bien des semaines et bien des mois fastidieux, si bien qu'à la fin mes nerfs torturés remportèrent la victoire sur ma raison; et je devins furieux de tous ces retards, et avec un cœur de démon je maudis les jours, et les heures, et les minutes amères qui semblaient s'allonger et s'allonger sans cesse, à mesure que sa noble vie déclinait, comme les ombres dans Tagonie du jour. Mais un soir d'automne, comme Pair dormait immobile dans le ciel, Morelia m'appela à son chevet. Il y avait un voile de brume sur toute la terre, et un chaud embrasement sur les eaux, et à voir les splendeurs d'octobre dans le feuillage de la forêt, on eût dit qu'un bel arc-enciel s^était laissé choir du firmament. — Toici le jour des jours, —dit-elle, quand j'approchai, — le plus beau des jours pour vivre ou pour mourir. CS^est un beau jour pour les fils de la terre et de la vie, — âh ! plus beau encore pour les filles du ciel et de la mortl Je baisai son fr«mt, et elle continua : — Je vais mourir, cependant je vivraL — MoreUal — Us n'ont jamais été, ces jours où il t'aurait été perDigiiized by Google

292 MORSELLA. mis de mVimer; — mais celle que dans la vie tu abhorras^ dans la mort tu Tadoreras. — Morella I — Jd répète que je vais mottrir. Mais en moi est un gage de cette affection — àh I quelle mince affection f — > que tu as éprouvée pour moi, Morella. Et quand mon esprit partira, Tenfaut vivra^ — ton enfant, mon enfant à moi^ Morella. Mais tes jours seront des jours pleins de chagrin, — de ce chagrin qui est la plus durable des impressions, comme le cyprès est le plus vivace des ar* bres. Car les heures de ton bonheur sont passées, et la joie ne se cueille pas deux fois dans une vie, comme les roses de Paestum deux fois dans une année. Tu ne joueras plus avec le temps le jeu de Thomme de Téos ; le myrte_ et la vigne te seront choses inconnues^ et partout sur la terre tu porteras avec toi ton suaire^ comme le Musulman de la Mecque. — Morella l — m'écrai>je, — Morella ! comment sais» tu cela? Mais elle retourna son visage sur Toreiller ; un léger tremblement courut sur ses membres^ elle mourut^ et je n'entendis plus sa voix. Cependant, comme elle Tavait prédit, son enfant,— auquel en mourant elle avait donné naissance, et qui ne respira qu'après que la mère eut cessé de respirer^ ~ son enfant^ une fille, vécut. Et elle grandit étrangement en taille et en intelligence, et devint la parfaite ressemblance de celle qui était partie, et je Taimai d'un plus fervent amour que je ne me serais cm capable d'en éprouver pour aucnne^ habitante de la tem. Mais, avant qu'il fût longtemps, le ciel de cette pure affection s'assombrit, et la mélancolie et l'horreur et Tangoisse y défilèrent en nuages. J'ai dit que Tenfant grandit étrangement en taille et en intelligence. Étrange, . y i^Lo Ly

Google

MORBLLA. en vérité^ fut le rapide accroissement de sa nature corporelle^ — mais terribles^ oh ! terribles furent les tumeurs tueuses pensées qui s'amoncelèrent sur moi, pendant que je surveillais le développement de son être intellectuel. Pouvaît-on en être autrement^ quand je découvrais chaque jour dans les conceptions de l'enfant la puissance adulte et les facultés de la femme? — quand les leçons de l'expérience tombaient des lèvres de l'enfance ? quand je voyais à chaque instant la sagesse et les passions de la maturité jaillir de cet œil large et méditatif! Quand^ disje, tout cela frappa mes sens épouvantés, — quand il fut impossible à mon âme de se le dissimuler pins longtemps, — à mes facultés frissonnantes de repousser cette certitude^ — y a-t-il lieu de s'étonner que des soupçons d'une nature terrible et inquiétante se soient glissés dans mon esprit, ou que mes pensées se soient reportées avec horreur vers les contes étranges et les pénétrantes théories de la défunte Morella ? J'arrachai à la curiosité du monde un être que la destinée me commandait d'adorer^ et dans la rigoureuse retraite de mon intérieur je veillai avec une anxiété mortelle sur tout ce qui concernait la créature aimée. Et comme les années se déroulaient, et comme chaque jour je contemplais son saint, son doux, son éloquent visage , et comme j'étudiais ses formes mûrissantes, chaque jour aussi je découvrais de nouveaux points de ressemblance entre l'enfant et sa mère^ la mélancolique et la morte. Et d'instant en instant^ ces ombres de ressemblance s'épaississaient, toujours plus pleines, plus définies^ plus inquiétantes et plus affreusement terribles dans leur aspect. Car^ que son sourire ressemblât au sourire^ de sa mère, je pouvais l'admettre ; mais cette ressemblance était une identité qui me donnait le frisson; — que ses yeux ressemblaient à ceux de Morella^ je devais Digitized by Google

9M MOftnxA. le supporter; mais aussi ils pénétraient trop souvent dans les profondeurs de mon âme avec Tétrange et intense pensée de Morella elle-même. Et dans le contour de son front élevée et dans les boucles de sa chevelure soyeuse^ et dans ses doigts pâles qui s'y plongeaient d'habitude, et dans le timbre grave et musical de sa parole, et par-dessus tout^ — oh !, par-dessus tout, — dans les fdirases et les expressions de la morte sur les lèvres de raimée (t de la vivante^ je trouvais un aliment pour une horrible pensée dévorante, — pour un ver qui ne voulait pas mourir. Ainsi passèrent deux lustres de sa vie, et toujours ma fille restait sans nom sur la terre. Mon enfant et mon amour étaient les appellations habituellement dictées par Taffectioa paternelle, et la sévère réclusion de son existence s'opposait à toute autre relation. Le nom de Morella était mort avec elle. De la mère je n'avais jamais parlé à la fille ; — il m'était impossible d'en parler. En réalité, durant la brève période de son existence, cette dernière n'avait reçu aucune impression du monde extérieur, excepté celles qui avaient pu lui être fournies dans les étroites limites de sa retraite. A la longue, cependant, la cérémonie du baptême s'o&it à mon esprit, dans cet état d'énervation et d'agitation, comme l'heureuse délivrance des terreurs de ma destinée. Et, aux fonts baptismaux, j'hésitai sur le choix d'un nom. Et une foule d'épithètes de sagesse et de beauté, de noms tirés des temps anciens et modernes, de mon pays et des pays étrangers, vint se presser sur mes * lèvres, et une multitude d'appellations charmantes de noblesse, de bonheur et de bonté. Qui m'inspira donc alors d'agiter le souvenir de la morte ent^rée? Quel démon me poussa à soupirer un son dont le simple souvenir faisait toujours refluer mon Digitized by Google

MOBVILA. 295 sang par toirenia des tempes au cœur ? Quel méchant esprit paria du fond des abîmes de mon ftme^ quand^ sous ces voûtes obscures et dans le silence de la nuit, je chuchotai dans Toreille du saint homme les syllabes : Morella? Quel étie, plus que démon^ convulsa les traits de mon enfant et les couvrit des teintes de la mort^ quand^ tressaillant à ce son à peine perceptible, elle tourna ses yeux limpides du sol vers le ciel^ et^ tombant prosternée sur les dalles noires de notre caveau de famille^ répondit: Memilà/ Ces simples mots tombèrent distincts, froidement, tranquillement distincts, dans mon oreille^ et de lli, comme du plomb fondU; roulèrent en sifflant dans ma cervelle. ^ Les années^ les aniiées peuvent passer^ mais le souvenir de cet instant, — jamais ! Ah! les fleurs et la vigne n'étaient pas choses inconnues pour moi ; — mais Taconit et le cyprès m'ombragèrent nuit et jour. Et je perdis tout sentiment du temps et des lieux^ et les étoiles de ma destinée disparurent du ciel, et dès lors la terre devint ténébreuse, et toutes figures tonestres passèrent près de moi comme des ombres voltigeantes^ et parmi elles je n'en voyais qu'une, — Morella t Les vents du firmament ne soupiraient qu'un son à mes oreilles, et le clapotement de la mer niurniurait incessamment : — Morella ! — Mais elle mourut, et de mes propres mains je la portai à sa tombe, et je ris d'un amer et long rire, quand, dans le caveau où je déposai la seconde, je ne découvris aucune trace de la première — Morella. L/iyuii-L.

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

LIGEIA Bt il y a là «Mant la rolonlé, qÉl MBMWl pas. Qui donc Maaail In ayitèret de la toïooié, ainsi que la vigueur? Car Dieu n'eil qu'une grande volonté pénétrant toutes choses par l'intensité qui lui est propre. L'homme ne . cède aui anges et ne se rend entièrement à ta . . mort que par l'infirmité de sa pauvre Tolonté. le ne puis pas me rappeler, sur mon ftme^ comment^ quand^ ni même où je fis pour la première fois connaissance avec lady Ligeia. De longues années se sont écoulées depuis lorS; et une grande souffrance a affaibli ma mémoire. Ou^ peut-être^ ne puis-je plus mmimnt me rappeler ces points, parce qu'en vérité le caractère de ma bieii-aimée, sa rare instruction, son genre de beauté, si singulier et si placide^ et la pénétrante et subjuguante éloquènee de sa profonde parole musicale^ ont fait leur chemin dans mon cœur d'une manière si patiente^ si constante^ si furtive, que je n'y ai pas pris garde et n'en ai pas eu conscience. Cependant je crois que je la rencontrai pour la première fois^ et plusieurs fois depuis lors^ dans une vaste et antique ville délabrée sur les bords du Rhin. Quant à sa famille, — très-certainement elle m'en a parlé. Qu'elle iût d'une date excessivement ancienne^ je n'en fais aucun doute. — Ligeia 1 Ligeia 1— Plongé dans des études qui par leur nature sont plus propres que toute autre à

UGEU. 297 amortir les impressions du monde extérieur, — - il me suffit de ce mot si doux, — Ligeia ! — pour ramener devant les yeux de ma pensée l'image de celle qui n'est plus. Et maintenant^ pendant que j'éciis, il me revient^ oomme unelaeur^ que je n'BxJamaiêgu le nom de famille de celle qui lut mon amie et ma fiancée^ qui devint mon compagnon d'études, et enfm réponse de mon cœur. Était-ce par suite de quelque injonction folÀtre de ma Ligeia^ — était^ee une preuve de la force de mon affection, que je ne pris aucun renseignement sur ce pointt Ou plutôt était-ce un caprice à moi, — une offrande bizarre et romantique sur l'autel du culte le plus passionné ? le ne me rappelle le fait que confusément; — faut-il donc s^étoniner si j'ai entièrement oublié les circonstancea qui lui donnèrent naissance ou qui raccompagnèrent? Et_, en vérité, si jamais l'esprit de roman, — si jamais la pâle Ashtophet de l'idolâtre Égypte^ aux ailes ténébreuses^ ont présidé^ comme on dit, aux mariages de sinistre augure, — très-sûrement ils ont présidé au mien. Il est néanmoins un sujet très-cher sur lequel ma mémoire n'est pas en défaut. C'est la personne de Ligeia. Elle était d'une grande taille, un peu mince, et même, dans les derniers jours, très-amaigrie. J'essayerais en vain de dépeindre la majesté, Taisance tranquille de sa démarche, et l'incompréhensible légèreté, l'élasticité de son pas. Elle venait et s'en allait comme une ombre. Je ne m'apercevais jamais de son entrée dans mon cabinet de travail que par la chère musique de sa voix douce et profonde, quand elle posait sa main de marbre sur mon épaule. Quant à la beauté de la figure, aucune femme ne l'a jamais égalée. C'était l'éclat d'un rêve d'opium, une vision aérienne et ravissante, plus étrangement céleste que les rêveries qui voltigent dans les âmes assoupies des filles de Délos. Cependant ses traits n'étaient pas jetés lî. Digitized by

298 LI6BU, dans ce moule régulier qu'on nous a faussement enseigné à révéler dans les ouvrages classiques du paganisme. a Il n'y a pas de beauté exquise^ — dit lord Verulam^ pariant avec justesse de toutes les formes et de tous les genres de beauté, sans une certaine étranglé dans les proportions. » Toutefois^ bien que je visse que les traits de Ligeia n'étaient pas d'une régularité classique, — quoique je sentisse que sa beauté était véritablement exguue, et fortement pénétrée de cette étrangeié, — je me suis efforcé en vain de découvrir cette irrégularité et de poursuivre jusqu'en son gîte ma perception deVétrange, J'examinais le contour du front baut et pâle, — un front irréprochable^ — combien ce mot est froid appliqué à une majesté aussi divine ! — la peau rivalisant avec le plus pur ivoire, la largeur imposante, le calme, la gracieuse proémiueuce des régions au-dessus des tempes, et puis cette chevelure d'un noir de corbeau^ lustrée^ luxuriante, naturellement bouclée, et démontrant toute la force de l'expression homérique : chevelure d'hya» cinthe. Je considérais les lignes délicates du nez, — et nulle autre part que dans les gracieux médaillons hébrdques je n'avais contemplé une semblable perfection. C'était ce même jet, cette même surface unie et superbe, cette même tendance presque imperceptible à l'aquilin, ces mêmes narines harmonieusement arrondies et révélant un esprit libre. Je regardais la dliarmante bouche.. C'était là qu'était le triomphe de toutes les choses célestes : le tour glorieux de la lèvre supérieure, un peu courte, l'air doucement, voluptueusement reposé de l'inférieure, — les fossettes qui se jouaient et la couleur qui parlait, ^ les dents, réfléchissant comme une espèce d'édair chaque rayon de la lumière bénie qui tombait sur elles dans ses sourires sereins et placides, mais toujours radieux et triomphants. J'analysais la forme du.men- Digitizeû by Google

uotoA. ^99 ton^ et là aussi je trouvais la grâce dans la largeur, la
 douceur et la majesté^ la plénitudjB et la spiritualité grecques^ — ce
 contour que le dieu Apollon ne révéla qu'en rêve à Cléomènes, fils de
 Cléomènes d'Athènes. Et puis je regardais dans les grands yeux de Ligela.
 Pour les yeux, je ne trouve pas de modèles dans la plus lointaine antiquité.
 Peut-être bien était-ce dans les yeux de ma bien-aimée que se cachait le
 mystère dont parle lord Verulam. Ils étaient, je crois, plus grands que les
 yeux ordinaires de l'humanité; mieux fendus que les plus beaux yeux de
 gazelle de la tribu de la vallée de Nourjahad. Mais ce n'était que par
 intervalles, — dans des moments d'excessive animation^ — que cette
 particularité devenait singulièrement frappante. Dans ces moments-là, «—
 sa beauté étût — du moins elle apparaissait telle à ma pensée enflammée,
 — la beauté de la fabuleuse houri des Turcs. Les prunelles étaient du noir le
 plus brillant^ et suiploml»ées par des cils de jais très longs. Ses sourcils, d'un
 dessin légèrement frégulier, avaient la même couleur. Toutefois,
 Vétrangelé que je trouvais dans les yeux était indépendante de leur forme^
 de leur couleur et de leur éclat, et devait décidément être attribuée à
 V^cpreukn, Ah I mot qui n'a pas de sens! un pur sou ! vaste latitude où se
 retranche toute notre ignorance du spirituel! L'expression des yeux de
 Ligeia! Combien de longues heures ai-je médité dessus ! Combien de fois,
 durant toute une nuH d'été, me suis-je efforcé de les sonder! Qu'était donc
 ce je ne sais quoi, — ce quelque chose plus profond que le puits de
 Démocrite^ — qui gisait au fond des pupilles de ma bien-aimée ? Qu'était
 celà? J'étais possédé de la passion de le découvrir. Ces yeux ! ces larges, ces
 brillantes, ces divines prunelles! eUes étaient devenues pour moi les étoiles
 jumelles de

m Lédà, et moi j'étais pour elles le plus fervent des astro* logues. Il n'y a pas de cas^ parmi les nombreuses et incompréhensibles anomalies de la science psychologique, qui soit plus saisissant, plus excitant, que celui, — négligé^ je crois; dans les écoles, où, dans nos efforts pour ra* mener dans notre mémoire une chose oubliée depuis longtemps, nous nous trouvons souvent sur le bord même du souvenir^ sans pouvoir toutefois nous souvenir. Et ainsi, que de fois, dans mon ardente analyse des yeux de Ugeia, ai-je senti s'approcher la complète connaissance de leur expression I — le l'ai sentie s'approcher,—mais elle n'est pas devenue tout à fait mienne, — et à la longue elle a disparu entièrement 1 ft — étrange, oh ! le plus étrange des mystères 1 — j'ai trouvé dans les objets les plus communs du monde une série d'analogies pour cette expression. Je veux dire qu'après l'époque où la beauté de Ligeia passa dans mon esprit et s'y installa comme dans un reliquaire, je puis dans plusieurs êtres du monde matériel une sensation analogue à crile qui se répandait sur moi, en moi, sous l'influence de ses larges et lumineuses prunelles. Cependant, je n'en suis pas moins incapable de définir ce sentiment, de l'analyser, ou même A^m avoir une percepti(m nette. Je l'ai reconnu quelquefois, je le répète, à l'aspect d'une vigne rapidement grandie, — dans la contemplation d'une phalène, d'un papillon, d'une chrysalide, d'un courant d'eau précipité. — Je l'ai trouvé dans TOcéan, dans la chute d'un météore. Je l'ai senti dans les regards de quelques personnes extraordinairement âgées. 11 y a dans le ciel une ou deux étoiles, plus particulièrement une étoile de nxième grandeur, double et changeante, qu'on trouvera près de la grande étoile de la Lyre, — qui, vues au télescope, m'ont donné un sentiment analogue. Je m'en suis

301 senti rempli par certains sons d'instruments à cordes, et quelquefois aussi par des passages de mes lectures. Parmi d'innombrables exemples, je me rappelle fort bien quelque chose dans un volume de Joseph QanvUl^ qui, — peut-être simplement à cause de sa bizarrerie, — qui sait? — m'a toujours inspiré le même sentiment : a Ét il y a là dedans la volonté qui ne meurt pas. Qui donc connaît les mystères de la volonté, ainsi que sa vigueur? Car Dieu n'est (}u'une grande volonté pénétrant toutes choses par l'intensité qui lui est propre. L'homme ne cède aux anges et ne se rend entièrement à l'Éternel mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté. » Par la suite des temps, et par des réflexions subséquentes, je suis parvenu à déterminer un certain rapport éloigné entre ce passage du philosophe anglais et une partie du caractère de Ligeia* Une qualité singulière dans la prise, dans l'action, dans la parole, était peut-être en elle le résultat ou au moins l'indice de cette gigantesque puissance de volition qui, durant nos longues relations^ eût pu donner d'autres et plus positives preuves de son existence. De toutes les femmes que j'ai connues, elle, la toujours placide Ligeia, à l'extérieur si calme, était la proie la plus déchirée par les tumultueux vautours de la cruelle passion. Et je ne pouvais évaluer cette passion que par la miraculeuse expansion de ces yeux qui me ravissaient et m'effrayaient en même temps, par la mélodie presque magique, la modulation, la netteté et la placidité de sa voix profonde, — et par la sauvage énergie des étranges paroles qu'elle prononçait habituellement, et dont l'effet était doublé par le contraste de son débit. J'ai parlé de l'instruction de Ligeia ; elle était immense, telle que jamais je n'en vis de pareille dans une femme. Elle connaissait à fond les langues classiques, et, aussi Digiii^eu by Cookie

302 , LIOSIA. loin que s'étendaient mes propres connaissances dans les langues modernes de l'Europe, je ne l'ai jamais prise en • faute. Véritablement sur n'importe quel thème de l'érudition académique si vantée si admirée, uniquement à cause qu'elle est plus abstruse, — ai-je jamais trouvé Ligeia en faute ? Combien ce trait unique de la nature de ma femme, seulement dans cette dernière période, avait frappé subjugué mon attention \ J'ai dit que son instruction dépassait celle d'aucune femme que j'eusse connue, — mais où est l'homme qui a traversé, avec succès, tout le vaste champ des sciences morales, physiques et mathématiques ? Je ne vis pas alors ce que maintenant je perçois clairement, que les connaissances de Ligeia étaient gigantesques, étourdissantes; cependant j'avais une conscience suffisante de son infinie supériorité pour me résigner, avec la confiance d'un écolier, à me laisser guider par elle à travers le monde chaotique des investigations métaphysiques dont je m'occupais avec ardeur • dans les premières années de notre mariage. Avec quel vaste triomphe, — avec quelles vives délices, — avec quelle espérance éthérée sentais-je, — ma Ligeia penchée sur moi au milieu d'études si peu frayées, si peu connues, — s'élargir par degrés cette admirable perspective, cette longue avenue, splendide et vierge, par laquelle je devais enfin arriver au terme d'une sagesse trop précieuse et trop divine pour n'être pas interdite ! Aussi, avec quelle poignante douleur ne vis-je pas, au bout de quelques années, mes espérances si bien fondées prendre leur vol et s'enfuir ! Sans Ligeia, je n'étais qu'un être ténébreux dans la nuit Sa présence ses leçons pouvaient seules éclairer d'une lumière vivante les mystères du transcendentalisme dans lesquels nous nous étions plongés. Privée du lustre rayonnant de ses yeux toute cette littérature, ailée et dorée naguère, devenait décolorée et morte.

UQfU. . 303 maussade, saturnienne et lourde comme le plomb. Et maintenant, ces beaux yeux éclairaient de plus en plus rarement les pages que je déchiffrais» Ltgeia tomba malade. Les étranges yeux flamboyèrent avec un éclat trop splendide ; les pâles doigts prirent la couleur de la mort, la couleur de la cire transpaï'ente ; les veines bleues de son grand front palpitèrent impétueusement au courant . de la plus douce émotion, ie vis qu'il lui fallait mourir^ et je luttai désespérément en. esprit avec l'affireux Azraël. Èt les e£Eorts de cette femme passionnée furent^ à mon grand étonnement^ encore plus énergiques que les.mien8. . Il y avait certes dans sa sérieuse nature de quoi me faire croire que pour elle la mort viendrait sans son monde de terreurs; mais il n'en fut pas ainsi. Les mots sont impinssants pour donner une idée de la férocité de résis* tance qu'elle déploya dans sa lutte avec FOmbre. Je gémissais d'angoisse à ce lamentable spectacle. J'aurais voulu la calmer^ j'aurais voulu la raisonner ; mais dans l'intensité de son sauvage désir de vivre^ — de vivre^ de rien que vivre, ^ toute consolation et toutes raisons eussent été le comble de la folie. Cependant, jusqu'au dernier moment, au milieu des tortures et des convulsions de son sauvage esprit, Tapparente placidité de sa conduite ne se démentit pas* Sa voix devenait plus douce, — devenait plus profonde, — mais je ne voidab pas m'appesantir sur le sens bizarre de ces mots prononcés avec tant de calme. Ma cervelle tournait, quand je prêtais Foreille en extase à cette mélodie surhumaine, —à ces ambitions et à ces aspirations que Thumanité n'avait ja« mais connues jusqu'alors. Qu'elle m'aim&t, je n'en pouvais douter, et il m'était aisé de deviner que, dans ime poitrine teUe que la sienne;» l'amour fte devait pas régner cooune.fme pasdon ofdir Digitized by Google

naire. Mais^ dans la mort seulement^ je compris toute la force et
 toute Tétendue de son affection* Pendant de lon^ ' gues heures, ma main
 dans la sienne, elle épanchaU devant moi le trop-plein d'un cœur dont le
 dévouement pins que passionné montait jusqu'à Tidolâtrie. Comment avais-
 je mérité la béatitude d'entendre de pareils aveux t Gomment avais-je mérité
 d'être damné à ce point que ma bien-aimée me fût enlevée à l'heure où elle
 m'en octroyait la jouissance ? Mais il ne m'est pas permis de m'étendre sur
 ce sujet. Je dirai seulement que dans Tabandonnement plus que fémiâin de
 Ugeia à un amour, hélas! non mérité, accordé tout à fait gratuitement^ je
 reconnus enfin le principe de son ardent, de son sauvage regret de cette vie
 qui fuyait maintenant si rapidement.^ C'est cette ardeur désordonnée, cette
 Téhémence dans son désir de la vie, — et de rien que la vie, — que je n'ai
 pas la puissance de décrire ; les mots me manqueraient pour rexprimer.
 Juste au milieu de la nuit pendant laquelle elle mourut, elle m'appela avec
 autorité auprès d'elle, et me fit ré* péter certains vers composés par elle peu
 de jouii> auparavant. Je lui obéis. Ces vers, les voici : • Yoyesl c'est Duit de
 gala Depuis ces dernières années désolées! Uoe multitude d'anges, ailéa,
 ornés De voiles, et noyés dans les larmes, assise dans un théâtre, pour voir
 Un drame d'espérances et de craintes, Pendant que l'orchestre soupire par
 intervalles La musique des spiieres. m Des mimes, faits à rimtgeda Diea
 très-haut» Marmottent et marmonnent tout bas Et voltigent de côté et
 d'autre ; Pauvres poupée» qui vont et vieaiMnt Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate

U6IIA. 305 Ao commandement de vasies éires sans fonno * Qui transporient la scène çà et là. Secouant de leurs ailes de condor L'invisible Malhear! Ce dnine bigarré 1 oh 1 à coap sûr. Il ne ser» pas oublié» Avec son Fantême éternellement pourchassé Par one fonle qoi ne peat pas le saisir, A travers nn eerele qai toujours retourne Snr Ini-même, exaetement an même pointi Et beaneoop de Folie» et eneore pins de Péché Bt d'Horrenr font Tâme de Fintrigne ! Hais voyez, à travers la cohae des mimes, Une forme rampante fait son entrée! Une chose ronge de sang qui vient en se tordant De la partie solitaire de la scène I iLUe se tord 1 BHe se lord 1 — Avec des angoisses mortelles Les mimes deviennent sa pâlnre, Bt les séraphins sanglotent en voyant les dents da ver Mftcber des caillots de sang humain. Toutes les lumières s'éteignent, — toutes, tontes 1 Et sur chaque forme frissonnante. Le rideau, vaste drap mortuaire, Descend avec la violence d'une tempête, — Et les anges, tons pâles et blêmes, Se levant et se dévoilant, affirment Qnc ce drame est une tragédie qui s'appelle l'Homme,, Ët dont le héros est le Ver conquérant. — 0 Dieu ! — cria presque Ligeia, se dressant sur ses pieds et étendaut ses bras vers le ciel dans un mouvement spasmodique, comme je finissaia de réciter ces yers, ~ 6 Dieu I ^ Père céleste ! — ces choses s'accomplironi-elles irrémisiblement? — Ce conquérant ne sera-t-il jamais vaincu ? — Ne somme&-nûus pas une partie et une parcelle de Toi! Qui donc connaît les mystères de la volonté ainsi que sa vigueur? L'homme ne cède aux anges ^ kj i^Lo Ly Google

UGSU et ne se rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté. Et alors^ comme épuisée par l'émotion^ elle laissa retomber ses bras blancs^ et retourna solennellement à son lit de mort. Et comme elle soupirait ses derniers soupirs, il s'y mêla sur ses lèvres comme un murmure indistinct. Je tendis Toreille, et je reconnus de nouveau la conclu* ston du passage de Gianvill : < L'homme ne cède aux anges et ne se rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté. '»

Elle mourut; et moi, anéanti^ pulvérisé par la douleur, je ne pus pas supporter plus longtemps l'affreuse désolation de ma demeure dans cette sombre ché délabrée aux bords du Rhin. Je ne manquais pas de ce que le monde appelle la fortune. Ligeia m'en avait apporté plus, beaucoup plus que n'en comporte la destinée ordinaire des mortels. Aussi, après quelques mois perdus dans un vagabondage fastidieux et sans but, je me jetai dans une espèce de retraite dont je fis acquisition^ — une abbaye dont je ne veux pas dire le nom, — dans une des parties les plus incultes et les moins fréquentées de la belle Angleterre. La sombre et triste grandeur du bâtiment^, l'aspect presque sauvage du domaine^ les mélancoliques et vénérables souvenirs qui s'y rattachaient, étaient à l'unisson du sentiment de complet abandon qui m'avait exilé dans cette lointaine et solitaire région. Cependant, tout en laissant à l'extérieur de l'abbaye son caractère primitif presque intact et le verdoyant délabrement qui tapissait ses murs> je me, mis avec une perversité enfantine, et peut-être avec une faible espérance de distraire mes chagrins, à déployer au dedans des magnificences plus que royales. Je m'étais, depuis l'enfance, pénétré d'un grand goût pour ces folies, et maintenant elles me revenaient comme un radotage de la douleur. Hélas ! je sens qu'on aurait pu l'illustrer par ^OOgle

UËIU. 301 découvrir un commencement de folie dans ces splendides et fantastiques draperies^ dans ces solennelles sculptures égyptiennes, dans ces corniches et ces ameublement bizarres, dans les extravagantes arabesques de ces tapis tout fleuris d'or ! J'étais devenu un esclave de l'opium, il me tenait dans ses liens,— et tous mes travaux et mes plans avaient pris la couleur de mes rêves. Hais je ne m'arrêterai pas au détail de ces absurdités. Je parlerai seulement de cette chambre, maudite à jamais, où dans un mopient d'aliénation mentale je conduisis à l'autel et pris pour épouse, — après inoubliable Ligeia 1 — lady Roweâa Trevanion de Tremaine^ à la blonde chevelure jet aux yeux bleus. Il n'est pas un détail de l'architecture ou de la décoration de cette diamtoe nuptiale qui ne soit maintenant présmt à mes yeux. Où donc la hautaine' faiioille de la fiancée avait-elle l'esprit, quand, mue par la soif de l'or, elle permit à une fille si tendrement chérie de passer le seuil d'un appartement décoré de cette étrange façon J'ai dit que je me rappelais minutieusement les détails de cette diambre, bien que ma triste mémoire perde souvent des choses d'une rare importance ; et pourtant il n'y avait . pas dans ce luxe fantastique de système ou d'harmonie qui pût s'imposer au souvenir. La chambre faisait partie d'une haute tour de cette abbaye, fortifiée comme un château; elle était d'une forme pentagone et d'une grande dimension. Tout le côté sud dû pentagone était occupé par une fenêtre unique^ fâtte d'une immense glace de Venise, d'un seul morceau et d'une couleur sombre, de sorte que les rayons du soleil ou de la lune qui la traversaient jetaient sur les objets intérieure une lumière sinistre. Au-dessus de cette énorme fenêtre se prolongeait le treillis d'une vieille yïf^ne qui grimpait sur les murs massifs de la tour. Le Uiyiiiizecl by Google

30» plafond^ de chêne presque noir^ était excessivement élevé, façonné en voûte et curieusement sillonné d'ornements des plus bizarres et des plus fantastiques^ d'un style semigothique, semi-druidique. Au fond de cette voûte mélancolique^ au centre même, était suspendue^ par une seule chaîne d'or faite de longs anneaux^ une vaste lampe de même métal en forme d'encensoir, conçue dans le goût sarrasin et brodée de perforations capricieuses, à travers lesquelles on voyait courir et se tortiller avec la vitalité d'un serpent les lueurs continues d'un feu versiv colore. Quelques rares ottomanes et des candélabres d'une forme orientale occupaient différents endroits, et le lit aussi, — le Ht nuptial, — était dans le style indien^ — bas, sculpté en bois d'ébène massif, et surmonté d'un baldaquin qui avait Fair d'un drap mortuaire. A chacun des angles de la chambre se dressait un gigantesque sarcophage de granit noir^ tiré des tombes des rois en face de Louqsor, avec son antique couverde chargé de sculptures immémoriales. Hais c'était dans la tenture de l'appartement, hélas! qu'éclatait la fantaisie capitale. Les murs prodigieusement hauts, — au delà même de toute proportion, — étaient tendus du haut jusqu'en bas d'une tapisserie lourde et d'apparence massive qui tombait par vastes nappes, ^ tapisserie faite avec la même matière qui avait été employée pour le tapis du parquet, les ottoma, nés, le lit d'ébène, le baldaquin du lit et les somptueux rideaux qui cachaient en partie la fenêtre. Cette matière était un tissu d'or des plus riches, tacheté, par intervalles irréguliers, de figures ai'abesques, d'un pied de diamètre environ, qui enlevaient sur le fond leurs dessins d'un noir de jais. Mais ces figures ne participaient du caractère arabesque que quand on les examinait à un seul point de vue. Par un procédé aourd'bui fort commun^ Digitized by Google

« UG£U. . 309 et dont on retrouve la trace dans la plus lointaine antiquité, elles étaient faites de manière à changer d'aspect. Pour une personne qui entrait dans la chambre, elles avaient i*air de simples monstruosités; mais à mesure qu'on avançait, ce caractère disparaissait graduellement, et, pas à pas, le visiteur changeant de place se voyait entouré d'une procession continue de formes affreuses» comme celles qui sont nées de la superstition du îford, ou celles qui se dressent dans les sommeils coupables des moines. L'effet fantasmagorique était grandement accru par l'introduction artificielle d'un fort courant d'air continu derrière ia tenture,— qui donnait au tout unehideuse et inquiétante animation. Telle était la demeure, telle était la chambre nuptiale où je passai avec la dame de Tremaine les heures impies du premier mois de notre mariage,"— et je les passai sanç trop dinquiétude* Que ma femme redoutât mon humeur farouche, qu'elle m'évitât, qu'elle ne m'aimât que très-médiocrement, — je ne pouvais pas me le dissimuler; mais cela me faisait presque plaisir. Je ia haïssais d'une haine qui appartient moins à l'homme qu'au démon. Ha mémoire se retournait—oh ! avec quelle intensité de regret! — vers Ligeia, l'aimée, l'auguste, la belle, la morte. Je faisais des orgies de souvenirs; je me délectais dans sa pureté, dans sa sagesse, dans sa haute nature éthérée, dans son amour passionné, idolftrique. Maintenant mon esprit brûlait pleinement et largement d'une flamme plus ardente que n'avait été ia sienne. Dans l'enthousiasme de mes rêves opiacés, — car j'étais habituellement sous l'empire du poison, — je criais son nom à haute voix durant le silence de la nuit, et, le jour, dans les retraites ombreuses des vallées, comme si, par l'énergie sauvage, la passion solennelle, l'ardeur dévorante de ma passion pour la défunte. Digitized by Google

910 UGBÙ. Je pouvais la ressusciter dans les sentiers de cette vie qu'elle avait abandonnés; — pour toujours félicité vraie inépassible? Au commencement du second mois de notre mariage lady Rowena fut atteinte d'un mal soudain dont elle ne se releva que lentement. La fièvre qui la consumait rendait ses nuits pénibles et dans l'inquiétude d'un demi-sommeil, elle parlait de sons et de mouvements qui se produisaient çà et là dans la chambre de la tour, et que je ne pouvais vraiment attribuer qu'au dérangement de ses idées ou peut-être aux influences fantasmagoriques de la chambre. A la longue, elle entra en convalescence, et finalement elle se rétablit. Toutefois il ne s'était écoulé qu'un laps de temps fort court quand une nouvelle attaque plus violente la rejeta sur son lit de douleur jeté depuis cet accès, sa constitution, qui avait toujours été faible, ne put jamais se relever complètement. Sa maladie montra, dès cette époque, un caractère alarmant et des rechutes plus alarmantes encore, qui défiaient toute la science et tous les efforts de ses médecins. A mesure qu'augmentait ce mal chronique qu'il dès lors sans doute, s'était trop bien emparé de sa constitution pour en être arraché par des mains humaines, je ne pouvais m'empêcher de remarquer une irritation nerveuse croissante dans son tempérament et une excitabilité telle que les causes les plus vulgaires lui étaient des sujets de peur. Elle parla encore, et plus souvent alors, avec plus d'opiniâtreté, des bruits, — des légers bruits, — et des mouvements insolites dans les rideaux, dont elle avait déjà souffert. Une nuit, — vers la fin de septembre, — elle attira mon attention sur ce sujet désolant avec une énergie plus vive que de coutume. Elle venait justement de se réveiller d'un sommeil agité, et j'avais épié, avec un sentiment

Digitized by Google

1» UMÂi 311 moitié d'anxiété^ moitié de vague tep*eur^ le jeu de sa physionomie amaigrie. J'étais assis au chévet du lit d'é^ bène^ sur un des divans indiens. Elle se dressa à moitié^ et me parla à voix basse, dans un chuchotement anxieux, de sons qu'elle venait d'entendre, mais que je ne pouvais pas entendre^ — de mouvements qu'elle venait d'apercevoir^ mais que je ne pouvais apercevoir. Le vent courait activement derrière les tapisseries, et je m'appliquai à lui démontrer, — ce que, je le confesse, je ne pouvais pas croire entièrement, — que ces soupirs à peine articulés et ces changements presque insensibles dûs les ûgsses du mur n'étaient que les effets natniels du courant d'air habituel. Mais une pâleur mortelle qui inonda sa face me prouva que mes efforts pour la rassurer seraient inutiles. Elle semblait s'évanouir, et Je n'avais pas 4e domestiqueB à ma portée. Je me souvins de l'endroit où avait été dé* posé un flacon de vin léger ordonné par les inédecins, et je traversai vivement la chambre pour me le procurer. Hais comme je passais sous la lumière de la lampe, deux circonstances d'une nature saisissante attirèrent mon ai* tention. J'avais senti que quelque chose de palpable, quoique invisible, avait frôlé légèrement ma personne, et je vis sur le tapis d'or, au centre même du riche rayon* nem^t projeté par l'encensoir, une ombre, — une omlwe faible, indéfinie, d'un aspect angélique, tdle qu'on peut se figurer l'ombre d'une Ombre. Mais, comme j'étais en proie à une dose exagérée d'opium, je ne fis que peu d'attention à ces dioses, et je n'en parlai point à Rowèna. Je trouvai le vin, je traversai de nouveau la chambre, et je remplis un verre que je portai aux lèvres de ma femme défaillante. Cependant elle était un peu remise, et elle prit le verre elle-même, pendant que je me lais-^ sais tomber sur l'ottomane^ les yeux fixés sur sa per» sonne. Digitized by Google

312 Ce fut alors que j'entendis distinctement nn léger bruit de pas sur le tapis et près du lit; et une seconde après; comme Rowena allait porter le vin à ses lèvres^ je vis, — je puis Tavoir révê» — je vis tomber dans le verre, comme de quelque source invisible suspendue dans Tat» mosphère de la chambre, trois ou quatre grosses gouttes d'un fluide brillant et couleur de rubis. Si je le vis, — Rowena ne le vit pas. Elle avala le vin sans bésilation, et je me gardai bien de loi parler d'une circonstance que Je devais, après tout, regarder comme la suggestion d'une imagination surexcitée, et dont tout, — les terreurs de ma femme, Topium et Theure, — augmentait l'activité morbide. Cependant je ne puis pas me dissimulèr qu'immédiatement après la chute des gouttes rouges, un rapide changement — en mal — s'opéra dans la maladie de ma femme ; si bien que, la troisième nuit, les mains de ses serviteurs la préparaient pour la tombe^ et que j'étais assis seul, son corps enveloppé dans le suaïre, dans cette chambre fantastique qui avait reçu la jeune épouse. — D'étranges visions, engendrées par l'opium, voltigeaient autour de moi comme des ombres. Je promenais un oeil inquiet sur les sarcophages, dans les coins de la chambre, . sur les figures mobiles de la tenture et sur les lueurs vermiculaires et changeantes de la lampe du plafond. Mes yeux tombèrent alors, ^ comme je dierehais à me rappeler les circonstances d'une nuit précédente^ — sur le même point du cercle lumineux, là où j'avais vu les traces légères d'une ombre. Mais elle n'y était plus; et, respirant avec plus de liberté, je tournai mes regards vers la pâle et rigide figure allongée sur le lit. Alors je sentis fondre sur moi mille souvenirs de Ligeia, — je sentis refluer vers mon cœur, avec la tumultueuse violence d'une marée, toute cette ineffable douleur que j'avais sentie quand Digiii^eu by Cookie

je Tavais vae^ elle aussi ^ dans son suaire. La nuit avançait, et toujours — le cœur plein des pensées les plus amères dont elle était l'objet, elle, mon unique, mon suprême amour, je restais les yeux fixés sur le corps de Rowena. U pouvait bien être minait, peut-être plus tôt, peut-être plus tard, car je n'avaïs pas pris garde au temps, quand un sanglot, très-bas^ très-léger, mais très-distinct, me tira en sursaut de ma rêverie. Je sentis qu'il venait du lit d'ébène, — du lit de mort. Je tendis l'oreille, dans une angoisse de terreur superstitieuse, — mais le brûil ne se répéta pas. Je forçai mes yeux à découvrir un mouvement quelconque dans le corps, mais je n'en aperçus pas le moindre. Cependant il était impossible que je me fusse trompé. J'avais entendu le bruit, faible à la vérité, et mon esprit était bien éveillé en moi. Je maintins résolûraent et opiniâtrément mon attention clouée au cadavre. Quelques minutes s'écoulèrent sans aucun incident qui pût jeter un peu de jour sur ce mystère. A la longue, il devint évident qu'une coloration légère, très-faiblée, à peine sensible, était montée aux joues et avait filtré le long des petites veines déprimées des paupières. Sous la pression d'une horreur et d'une terreur inexprimables, pour lesquelles le langage de l'humanité n'a pas d'express» Bton suffisamment énergique, je sentis les pulsations de mon cœur s'arrêter et mes membres se roidir sur place. Cependant le sentiment du devoir me rendit finalement mon sang*

316 UOBU. mon aide, à moins de quitter la chambre pendant quelques minutes, — et quant à cela, je ne pouvais m'y hasarder. Je m'efforçai donc de rappeler à moi seul et de fixer râme encore voltigeante. Mais, au bout d'un laps de temps très-court, il y eut une rechute évidente; la couleur disparut de la joue et de la paupière, Ud^nt une pâleur plus que marmoréemie; les lèvres se serrèrent doublement et se recioquevillèr^t dans l'expression spectrale de la mort; une froideur et une viscosité répulsives se répandirent rapidement sur toute la surface du corps, et la complète rigidité cadavérique survint immédiatement Je retombai en frissonnant sur le lit de repos d'où j'avais été arraché si soudainement, et je m'abandonnai de nouveau à mes rêves, à mes contemplations passionnées de Ligeia. Une heure s'écoula ainsi, quand — était-ce, grand DienI possible ? — j'eus de nouveau la perception d'un bruit vague qui partait de la région du lit. J'écoutai, — au comble de Thorreur. Le son se fit entendre de nouveau, — c'était un soupir. Je me précipitai vers le corps, je vis, — je vis distinctement un .tremblement sur les lèvres. Une minute après, elles se relâchaient, découvrant une ligne briUante de dents de nacre. La stupéfaction lutta alors dans mon esprit avec la profonde terreur qui jusque^ là l'avait dominé. - Je sentis que ma vue s'obscurcissait, que ma raison s'enfuyait; et ce ne fut que par un violent effort que je trouvai à la longue le courage de me roidir à la tâche que le devoir m'imposait de nouveau. U y avait maintenant une carnation imparfaite sur le front, la joue et la gorge ; une chaleur sensible pénétrait tout le corps; et même une légère pulsation remuait imperceptiblement la région du cœur» Ma femme vnmi; et avec un redoublement d'ardeur^ je me mis en devoir de la ressusciter. Je fridioimai et je 4 Digitized by CoogLe

bassinai les tempos et les mains, et j'usai de tous les procédés que l'expérience et de nombreuses lectures médicales pouvaient suggérer. Mais ce fut en vain. Soudainement; la couleur disparut^ la pulsation cessa^ l'expression de mort revint aux lèvres, et, un instant après, tout le corps reprenait sa froideur de glace^ son ton livide^ sa rigidité complète;, son tson tour amorti^ et toute la hideuse caractéristique de ce qui a habité la tombe pendant plusieurs jours. Et puis; je retombai dans mes rêves de Ligeia^ — - et de nouveau, — s'étonnm-t-on que je firissonne en écrtrivttit ces lignesT — de nomteau un sanglot étouffé vint à mon oreille de la région du lit d'ébène. Mais à quoi bon détailler minutieusement les ineffables horreurs de cette nuit ? Kacouterai-Je combien de fois, coup sur coup, presque jusqu'au petit jour, se répéta ce hideux drame de ressuscitation ; que chaque effrayante rechute se changeait en une mort plus rigide et plus irrémédiable; que chaque nouvelle agonie ressemblait à une lutte contre quelque invisible adversaire, et que chaque hitte était suivie de je ne sais quelle étrange altération dans la physionomie da corps ? Je me hâte d'en finir. La plus grande partie de la terrible nuit était passée, et celle qui était morte remua de nouveau^ ~ et cette fois^i plus énergiquement que jamais, quoique se réveil-* lant d'une mort plus efirayante et plus irréparable. J'avais depuis longtemps cessé tout effort et tout mouvement, et je restais cloué sur l'ottomane,' désespérément englouti dans un tourbillon d'émotions violentes, dont k moins terrible peut-être, la moins dévorante, était un suprême effroi. Le corps, je le répète, remuait, et maintenant plus activement qu'il n'avait fait jusque-là. Les couleurs de la vie montaient à la face avec une énergie singulière, ~ les membres se relftcbaient, — et, sauf que les paupières

31Ô LIGUA. restaient toujours lourdement fermées, et que les ban- . deaux et les draperies funèbres communiquaient encore à la figure leur caractère sépulcral, j'aurais rêvé que Rowena avait entièrement secoué les chaînes de ta Mort. Mais si, dès lors, je n'acceptai pas entièrement cette idée^ je ne pus pas douter plus longtemps, quand, — se levant du lit^ — et vacillant, — d'un pas faible^ — les yeux fennéSj — à la mani^ d'une personne ^arée dans un rêve, — Fêtre qui était enveloppé du suaïre s'avança audacieusement et palpablement dans le milieu de la chambre. Je ne tremblai pas, — je ne bougeai pas, — • car une foule de pensées inexprimables, causées par Fair, la stature, l'allure du fantôme, se ruèrent à Timproviste dans mon cerveau, et me paralysèrent^ — me pétrifièrent. Je ne bougeais pas, je contemplais l'apparition. C'était dans mes pensées un désordre fou, un tumulte inapaisabte. Était-ce bien la vivante Rowena que j'avais en face de moi? cela pouvait-il être vraiment Rowena, — lady Rowena Trevanion de Tremaine, à la chevelure blonde, aux yeux bleus? Pourquoi, ouï, pourquoi en doutais-jet Le lourd bandeau oppressait la bouche; — pourquoi donc cela n'eût-il pas été la bouche respirante de la dame de Tremaine ? — Et les joues? — oui, c'étaient bien là les roses du midi de sa vie ; — oui, ce pouvaient être les belles joues de la vivante lady de Tremaine. — Et le menton, avec les fossettes de la santé, ne pouvait-iL pas être le sien? — Mais avait-elle donc grandi depuis sa maladie? Quel inexprimable délire s'empara de moi à cette idée l D'un bond j'étais à ses pieds ! Elle se retira à mon contact, et elle dégagea sa tête de l'horrible suaïre qui Fenveloppait; et alors déborda dans l'atmosphère fouettée de la chambre une masse énorme de longs cheveux désordonaés ; iis étaient plus noirs ^ue les aiies d\$

The text on this page is estimated to be only 15.11% accurate

U6SIA. 317 mmuHf f heure au plumage de corbeau / Et alors je
vis la figure qui se tenait devant moi ouvrir lentement^ lentement/es yeux,
— £nfiD^ les voilà donc I — criai-je d'une voix retentissante ; pourrais-je
jamais m'y tromper? Voilà bien les yeux adorable ment fendus^ les yeux
noirs, les yeux étranges — de moi^ amour perdu, — de lady — de LàDY
LI6SIA I % •A ta. uiyui^ed by Google

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

mëtzengërstëin Mk «MOI fifiii « MOffiMi IBA mn €fo. ■aaiu
I«miu Lliorreur et la fatalité se sont donné carrière dans tous les siècles. A
quoi bon mettre une date à l'histoire que j'ai à raconter? Qu'il me suffise de
dire qu'à l'époque dont je parle existait dans le centre de la Hongrie une
croyance Mcreke, mais bien établie^ aux doctrines de la métempsycose. De
ces doctrines elies-mèaies, de leur fausseté ou de leur probabilité^ — je ne
dirai rien. J'affirme^ toutefois, qu'une bonne partie de notre incrédulité
vieni, — connue dit la finiyère, qui attribue tout notre malheur à cette cause
unique, de ne pouvoir être seuls Mais il y avait quelques points dans la
superstition honp^câse qui tendaient fortement à l'absurde. Les Hongrois
difiéraienttrèa-èçsentièllement de leurs autorités d'Orient. Par exemple, —
Vâme, à ce qu'ils croyaient, — je cite les termes d'un subtil et intelligent
Parisien, — nede^ niÊiire fy^tine mUe fmdam m corps stmibU. Aimi, m ^
Mercier, dans L'an àeu» milU quatrê emt quarantê^ soutient sérieusement
les doctrines de la métempsycose, et J. d'Israeli dit qa'ii rCy a pas de
iystèmê autsi simple et qui répugne moins à l'm^' tdligenct. Le colonel
Ethen Allen, i'Enfa\$U ds la Verte Montagne, passe anul ponr avoir été un
lérleax métempeycouste. — E. P Digitizùu by C(.)0^1e

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

METZENGERSTEIN, 319 cheval, un ehten, im^ Aomme mim, ne «Oftf 911e la restent blanche illusoire de ces êtres *. Les familles Berlifitziog et Metzengersteia avaient été tu disoord pendant des siècles* Jamais on ne vit deux maisons aussi illustres réciproquement aigries par une inimitié aussi mortelle. Cette haine pouvait tirer son origine des paroles d'une ancienne prophétie : — Un grand nom tombera d'une ekute terrible, quand, comme le awalier âiir wn ehe^, la moréaliti de MeHengentein triomphera de l'immortalité de Berlifitzing. * • Certes, les termes n'avaient que peu ou point de sens. Mais des causes plus vulgaires ont donné naissance, — et cela, saus remonter bien liaut^ ^ à des conséquences également grosses d'événements. En outre, les deux maisons^ qui étaient voisines, avaient longtemps exercé une iniluMsnce rivale dans les affaires d'un gouvernement tumultueux. De plus, des voisins aussi rapprochés sont rarement amis ; et du haut de leurs terrasses massives les habitants du château Berlifitzing pouvaient plonger leurs regards dans les fenêtres même du palais Metzen* gerstdn. Enfin^ le déploiement d'une magnificence plus que féodale était peu fait pour calmer les sentiments irritables des Berlifitzing, moins anciens et moins riches. Y a-t-il donc lieu de s'étonner que les termes de cette pré* diction, bien que tout à fait saugrenus, aient si bien créé èt entretenu la discorde entre deux familles déjà prédisposées aux querelles par toutes les instigations d'une ja^ J'ignora qud est raatenr de ce texte bizans et obscur; ee» pendant Je me aaii permis de le rectifier légèrement, en l'adaptant au seas moral du récit* Poe oite quelquefois de mémoire et incorreetement. Le sens, aprds tout, me semble se rapprocher de ropioion atlrn>uée au père KIrcher, — que les animaux aont des Esprits enfurmèt. — G. n. Digitized by Google

320 METZENERSTBIN. loinie hérédliaire? La prophétie semblait knpliqiier^ * m elle impliquait quelque chose^ — un triomphe final éa côté de la maison déjà plus puissante, et naturellement vivait dans la mémoire de la plus faible et de la moins influente^ et la remplissait d'une aigre animosité. Wilhelm^ comte Berlifitzing, bien qu'il fût d'une haute origine, n'était à Tépoque de ce récit qu'un vieux radoteur infirme, et n'avait rien de remarquable^ si ce n'est une antipathie invétérée et folle contre la famille de son rival, et une passion si vive pour les chevaux et la chasse que rien, ni ses infirmités physiques, ni son grand âge, ni Taffaiblissement de son esprit, ne pouvait Tempêcher de prendre journellement sa part des dangers de cet exerdcce. De l'autre côté, Frédérick, baron Metzengerstein, n'était pas encore majeur. Son père, le ministre G , était mort jeune. Sa mère, madame Marie, le suivit bientôt* Frédàrickétait à cette époque dans sa dix-huitième année» Dans une ville, dix*huit ans ne sont pas une longue pé« riode de temps; mais dans une solitude, dans une aussi magnifique solitude que cette vieille seigneurie, le pendule vibre avec une plus profonde et plus significative solenidié. Par suite de certaines circonstances résultant de Tadministration de son père, le jeune baron, aussitôt après la mort de celui-ci^ entra en possession de ses vastes domaines. Rarement on avait vu un noble de Hongrie poB« séder un tel patrimoine. Ses châteaux étaient innombrables. Le plus splendide et le plus vaste était le palais Metzengerstein. La ligne frontière de ses domaines n'avait jamais été durement définie ; mais son parc principal embrassait un circuit de cinquante milles. L'avènement d'un propriétaire si jeune, et d'un caractère SI bien connu, à une fortune si incomparable laissait peu Digitked b'y Google

iiimHGnsTBili. ni de place aux conjectures relativement à sa ligne probable de conduite* Et^en vérité^ dans l'espace de trois jours^ la condinte de Fbérîtîer fit pflir le renom d'Hérode et dépassa magnifiquement les espérances de ses plus enthousiastes admirateurs. De honteuses débauches, de flagrantes perfidies^ des atrocités inouïes^ firent bientôt comprend^ à ses vassaux tremblants que rien^ — ni soumission ser^ ▼ iie de leur part, ni scrupules de conscience de la sienne, — ne leur garantirait désormais de sécurité contre les griffes sans remords de ce petit Caligula. Vers la nuit du quatrième jour^ on s'aperçut que te feu avait pris ans écuries du château Berlifltzing, et l'opinion unanime do voisinage ajouta le crime d^incendie à la hste déjà horrible des délits et des atrocités du baron. Quant au jeune gentilhomme^ pendant le tumulte occasionné par cet accident, il se tenait, en apparence plongé dans une méditation, au haut du palais de famille des Metzengerstein, dans un vaste appartement solitaire. La tenture de tapisserie,, riche, quoique fanée, qui pendait « mélancoliquement aux murs, repr^entait les figures fantastiques et majestueuses de mille ancêtres illustres» Id des prêtres richement vêtus d'hermine, des dignitaires pontificaux, siégeaient familièrement avec l'autocrate et te souverain, q^iosaient leur veto aux caprices d^un roi temporel^ ou contenaient avec le fiaï de te toute-puissance papale le sceptre rebelle du Grand-Ennemi, prince des ténèbres. Là, les sombres et grandes figures des princes Metzengerstehi, — leurs musculeux chevaux de guerre jNétinant sur les cadavres des ennemis tombés, — ébran* laient les nerfe les plus fermes par leur forte expresslem ; et ici. à leur tour, voluptueuses et blanches comme des cygnes, les images des dames des anciens jours flottaient au loin dans les méandres d'une danse fantastique aux accents d'une mélodie imaginaire* ^ kj i^Lo Ly Google

322 tfBTZEHGBRSTSIH. Mais pendant que le baron prêtait l'oreille ou affectait de prêter l'oreille au vacarme toujours croissant des écuries de Berlifitziug[^] — et peut-être méditait quelque trait nouveau, quelque trait décidé d'audace» — ses yeux se tournèrent machinalement vers l'image d'un cheval énorme, d'une couleur hors nature, et représenté dans la tapisserie comme appartenant à un ancêtre sarrasin de la famille de scm mal* Le cheval se tenait sur le premier plan du tableau[^] — immobile comme une statue[^] — pendant qu'un peu plus loin, derrière lui, son cavalier déconfit mourait sous le poignard d'un Metzengerstein. Sur Ja lèvre de Fré(Ûriek «ngit une expression diabo«lique[^] ^somme s[^]il s'apercevait de la direction que son regard avait prise involontairement. Cependant il ne détourna pas les yeux. Bien loin de là[^] il ne pouvait d'aucune façon avoir raison de Tanxiété accaUante qui seoir biait tomber sur ses sens comme un drap mortuaire. D conciliait difficilement ses sensations incohérentes comme celles des rêves avec la certitude d'être éveillé. Plus il eoctemplait plus absoii>ant devenait le charme[^] — plus • il lui paraissait impossible d'arracher son regard à la fas» ciuation de cette tapisserie. Mais le tumulte du dehors devenant soudainement plus violent, il fit enfin un effort[^] comme à regret[^] et tourna son attention vers une explosion de lumière Y0uge> projetée en plein des écuries enflammées sur les fenêtres de l'appartement. L'action toutefois ne fut que momentanée; son regard retourna machinalement au mur.. A son grand étonnement, la tête du gigantes[^] coursier ^ cbose horrible I — avait pendant ce temps changé de potion. Le cou de l'animal, d'abord incliné comme par la compassion vers le corps terrassé de son seigneur[^] était maintenant étendu[^] roide et dans toute sa longueur ^ dans la direction du bar ron. Les yeux, tout à Vhme in[^]iisMes, contenaient mai»»» Digiii[^]eu by Cookie

MBTZBNGSRmm m tenant une expression énergique et humaine^ et ils brii* laieni d^un rouge ardent et extraordinaire; et les lèvres distendues de ce cheval à la physionomie enragée laissaient pleinement apercevoir ses dents sépulcrales et dégoûtantes. Stupéflé par la terreur, le jeune seigneur gagna la porte en chancelant. Comme il rouvrait, un éclat de lumière rouge jaillit au loin dans la salle, qui dessina nettement son reflet sur la tapisserie frissonnante ; et^ comme le baron hésitait un instant sur le seuil, il tressaillit en Toyant que ce reflet prenait la position exacte et remplissait précisément le contour de Timplacable et tiomphant meurtrier du iBeriifitzing sarrasin. Pour alléger ses esprits affaissés, le baron Frédérick chercha précipitamment le plein air. A la porte principale du palais, il rencontra trois écuyers. Ceux-ci, avec beaucoup de difficulté et au grand péril de leur vie, comprimaient les bonds convulsifs d'an cheval gigantesque couleur de fea. — A qui ce cheval? — Où Tavez-vous trouvé? — demanda le jeune homme d'une voix querelleuse et rauque, reconnaissant immédiatement que le mystérieux coursier de la tapisserie était le parfait pendant du furieux animal qu'il avait devant lui. — C'est votre propriété, monseigneur, — répliqua Tun des écuyers, — du moins il n'est réclamé par aucun autre propriétaire. Nous l'avons pris conome il s'échappait, tout fumant et écumant de rage, des écuries brûlantes du château Berlititzing. Supposant qu'il appartenait au haras des chevaux étrangers du vieux comte, nous Tavons ramené comme épave. Mais les domestiques désavouent tout droit sur la bête; ce qui est étrange, puisqu'il porte des traces évidentes du feu, qui prou v ent qu'il Ta échappé belle.

— Les lettres W. V. B. sont également marquées ûu fer très-distinctement sur son fronts — interrompit un second écuyer ; ^ je supposais donc qu'elles étaient les initiales de Wilhelm von Berlifitzing, mais tout le monde au château affirme positivement n'avoir aucune connaissance du cheval. — Extrêmement singulier I — dit le Jeune haxon, avec un air rêveur et comme n'ayant aucune conscience du sens de ses paroles. — C'est, comme vous dites, un remarquable cheval, — un prodigieux cheval l bien qu'il soit, comme vous le remarquez avec justesse, d'un caractère ombrageux et iniraiUÂle; allons! qu'il sait à moi^ je le veux bien^ — ajouta-t41 après une pause; — peut-être un cavalier tel que Frédérick de Metzengerstein pourrat-il dompter le diable même des écuries de Berlifitzing. — Vous vous trompez, monseigneur ; le cheval^ comme nous vous l'avons dit, je crois, n'appartient pas aux écuries du comte. Si tel eût été le cas, nous connaissons trop bien notre devoir pour l amener en présence d'une noble personne de votre famille. — C'est vrai l observa le baron, sèchement. Et à ce moment un jeune valet de chambre arriva du palais, le teint échauffé et à pas précipités. Il chuchota à Toreille de son maître l'histoire de la disparition soudaine d'un morceau de la tapisserie^ dans une chambre qu'il désigna, entrant alors dans des détails d'un caractère minutieux et circonstancié; mais comme tout cela fut communiqué d'une voix très^basse, pas un mot ne transpira qui pût satisfaire la curiosité excitée des écuyers. Le jeune Frédérick, pendant l'entretien, semblait agité d'émotions variées. Néanmoins, il recouvra bientôt son calme, et une expressiçn de méchanceté décidée était déjà fixée sur sa physionomie, quand il donna des ordres péremptoires pour que l'appartement en question fût imDigitized by

HISTZENGBHSTfilN. 3^5 tuédiatement condamné^ et la clef remise en ses mains — Avez-vous appris la mort déplorable de Berli^ng^ le vieux chasseur? dit au baron un de ses vassaux^ après le départ du page, pendant que Ténorme coursier que le gentilhomme venait d'adopter comme sien s'élan* çait et bondissait avec une furie redoublée à travers la longue av^ne qui s'étendait du palais aux écuries de Metzengerstein. — Non, — dit le baron^ — se tournant brusquement vers celui qui parlait; — mort! dis-tu? —C'est la pure vérité, monseigneur; et je présume que, pour un sei^eur de votre nom, ce n'est pas un renseignement trop désagréable. Un rapide sourire jaillit sur la physionomie du baron. — Comment est-il mort? — Dans ses efforts imprudents pour sauver la partie . préférée de son haras de chasse, il a péri misérablement dans les flammes. En... vé... rî... té... ! — exclama le baron, comme impressionné lentement et graduellement par quelque évidence mystérieuse. — En vérité, — répéta le vassal. — Horrible ! — dit le jeune homme avec beaucoup de calme; et il rentra tranquillement dans le palais. A partir de cette époque, une altération marquée eut lieu dans la conduite extérieure du jeune débauché, baron Frédérick von Metzengerstein. Véritablement, sa conduite désappointait toutes les espérances et déroutait les intri* gues de plus d'une mère. Ses habitudes et ses manières tranchèrent de plus en plus et, moins que jamais, n'ollrèrent d'analogie sympathique quelconque avec celles de Taristocratie du voisinage. On ne le voyait jamais au delà des Digitized by Google

MBTZBMGBUVftlH. limites de son propre domaine^ et dans le
 .vaste monde social il était absolument sans compagnon^ — à moins que ce
 grand cheval impétueux, hors nature, couleur de ieuj qu il monta
 continuellement à pailir de celte époque, n'eut en réalité quelque droit
 mystérieux au titre d'ami. Néanmoins, de nombreuses invitations de la part
 du voisinage lui arrivaient périodiquement. — a Le baron honorera-t-il
 notre fête de sa présence? » — « Le baron se joindra-t-il à nous pour une
 ciiasse au sanglier? 2> — a Metzengerstein ne chasse pas; » — a
 Hetzengerstein n'ira pas , » telles étaient ses hautaines et laconiques
 réponses. Ces insultes répétées ne pouvaient pas être endurées par une
 noblesse impérieuse. De telles invitations devinrent moins cordiales, —
 moins fréquentes; — avec le temps elles cessèrent tout à fait. On entendit la
 veuve de l'inftrtuné comte Berlifitzing exprimer le vœu « que le baron fût
 au logis quand il désirerait n'y pas être, puisqu'il dédai- •
 gnait la compagnie des eségaux ; et qu'il fût à cbeval quand il voudrait n'y pas
 être, puisqu'il leur préférait la société d'un cheval. » Ceci à coup sûr n'était
 que l'explosion niaise d^une pique héréditaire et prouvait que nos paroles
 deviennent singulièrement absurdes quand nous voulons l cm* donner une
 forme extraordinairement énergique. Les gens charitables^ néanmoins^
 attribuaient le changement de manières du jeune gentilhomme au chagria
 naturel d'un fds privé prématurément de ses parents^ — oubliant toutefois
 son atroce et insouciant conduite durant les jours qui suivirent
 immédiatement cette perte. 11 y en eut qaelque^uns qui accusèrent
 simplement en lai mie idée exagérée de son importance et de sa dignité.
 D'autres, à leur tour (et parmi ceux-là peut éiie cité le Digitized by CoogLe

MBTZENGERSTEIM. 327 médecin de la famille), parlèrent sans hésiter d'une mélancolie morbide et d'un mal héréditaire ; cependant, des insinuations plus ténébreuses, d'une nature plus équivoque^ couraient parmi la multitude. En réalité, rattachement pervers du baron pour sa monture de récente acquisition, — attachement qui semblait prendre une nouvelle force dans chaque nouvel exemple que Tanimal donnait de ses féroces et démoniaques inclinations, — devint à la longue^ aux yeux de tous les gens raisonnables, une tendresse horrible et oonire nature. Dans l'éblouissement du midi, — aux heures profondes de la nuit, — malade ou bien portant, — dans le calme ou dans la tempête, le jeune MelsBengerstein semblait cloué à la selle du cheval colossal dont les intrai« tables audaces s'accordaient si bien avec son propre caractère. Il y avait de plus des circonstances qui j» rapprochées des événements récents, donnaient un caractère surnaturel el monstrueux à la manie du cavalier et aux capacités de la bête. L'espace qu'elle franchissait d'un seul saut avait été soigneusement mesuré, et se trouva dépasser d'une différence stupéfiante les conjectures les plus larges et les plus exagérées. Le baron, en outre, ne se servait pour l'animal craucun nom particulier, quoique tous les chevaux de son haras fussent distingués par des appellations caractéristiques. Ce cheval-ci avait son^ écurie à une certaine distance des autres; et, quant au pansement et à tout le service nécessaire, nul, excepté le propriétaire en personne, ne s'était risqué à remplir ces fonctions, ni même à entrer dans t'enclos où s'élevait son écurie particulière. On observa aussi que, quoique les trois palefreniers qui s'étaient emparés du coursier, quand il fuyait l'incendie de Berlifitzing, eussent réussi à arrêter sa course à l'aide d'une cbaine à nœud coulant, cependant aucun des

338 MBTZBNGBRSTniV. * trois ne pouvait affirmer avec certitude que durant cette dangereuse lutte^ ou à aucun moment depuis lors^ il eût jamais posé la main sur le corps de la bête. Des preuves d'intelligence particulière dans la conduite d'un noble cheval plein d'ardeur ne suffiraient certainement pas à exciter une attention déraisonnable; mais il y avait ici certaines circonstances qui eussent violenté les esprits les plus sceptiques et les plus flegmatiques ; et Ton disait que parfois Tanimal avait fait reculer d'horreur la foule curieuse devant la profonde et frappante signification de sa marque^ — que parfois le jeune Hetzengerstein était devenu pâle et s'était dérobé devant l'expression soudaine de son œil sérieux et quasi humain. Parmi toute la domesticité du baron^ il ne se trouva néanmoins personne pour douter de la ferveur extraordinaire d'affection qu'excitaient dans le jeune gentilhomme les qualités brillantes de son cheval; personne^ excepté du moins un insignifiant petit page malvenu^ dont on rencontrait partout roffusquantelaideur^ et dont les opinions avaient aussi peu d'importance qu'il est possible. Il avait l'effronterie d'affirmer — si toutefois ses idées valent la peine d'être mentionnées^ — que son maître ne s'était jamais mis en selle sans un inexplicable et presque imperceptible [iisson^ et qu'au retour de chacune de ses longues et habituelles promenades une expression de triomphante méchanceté faussait tous les muscles de sa face. Pendant une nuit de tempête^ Metzengerstein, sortant d'un lourd sommeil^ descendit comme un maniaque de sa chambre, et, montant à cheval en toute hâte^ s'élança en bondissant à travers le labyrinthe de la forêt. Un événement aussi commun ne pouvait pas attirer particulièrement l'attention ; mais son retour fut attendu avec une intense anxiété par tous ses domestiques, Digitized

METZENGERSTEIN. 819 quand^ après qudque^ heures
d'absence^ les prodigieux et magnifiques bAtiments du palais
Metzengerstein se mirent à craqueUir et à treniblpr jusque dans leurs
fondements^ sous Taction d'un leu immense et immaitiisabie^ — une masse
épaisse et livide. Comme les flammes^ quand on les aperçut pour la pre-*
mière fois, avaient déjà fait un si terrible progrès que tous les efforts pour
sauver une portion quelconque des bâtiments eussent été évidemment
inutiles^ toute la population du voisinage se tenait paresseusement à
Tentour^ dans une stupéfaction silencieuse, sinon apathique. Mais un objet
terrible et nouveau fixa bit iitot Tattention de la multitude^ et démontra
combien est plus intense i'intélét excité dans les sentiments d'une foule par
la contem* plation d'une agonie humaine que celui qui est créé par les plus
effrayants spectacles de la matière inanimée. Sur la longue avenue de vieux
chênes qui commençait à la forêt et aboutissait à l'entrée principale du
palais Hetzengerstein^ un coursier, portant un cavalier décoiffé et en
désordre, se faisait voir bondissant avec une impétuosité qui défiait le
Démon de la Tempête lui-même. Le cavalier n'était évidemment pas le
maître de cette course effrénée. L'angoisse de sa physionomie, les efforts
convulsifs de tout son être, rendaient témoignage d'une lutte surhumaine ;
mais aucun son . excepté un cri unique, ' ne s'échappa de ses lèvres lacérées,
qu'il mordait d'outre en outre.dans l'intensité de sa terreur. En un instant, le
choc des sabots retentit avec un bruit aigu et perçant, plus haut que le
mugissement des flammes et le glapisement du vent, — un instant encore,
et, franchissant d'un seul bond la grande porte et le fossé, le coursier
s^élança sur les escaliers branlants du palais et disparut avec son cavalier
dans le tourbillon de ce feu chao* tique. Digitized by Goe^^le

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

330 » METZENGERSXBUFF* La furie de la tempête s'apaisa tout à coup et un calme absolu prit solennellement sa place. Une flamme blanche enveloppait toujours le bâtiment comme un suaire, et, ruisselant au loin dans l'atmosphère tranquille, dardait une lumière d'un éclat surnaturel, pendant ([u]in nuage de fumée s'abattait pesamment sur les bâtiments sous la forme distincte d'un gigantesque chenal

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.66% accurate

TÀCLE DES MATIÈRES Pagtt A madame Maria Clemm
•«.....«..... ▼ Sdgar Poe, sa vie et ses onnes vu Double assassinat dans
la me Morgae • • 1 La lettre volée • • 49 Le scarabée d'or • ; • 75 Le canard
ao ballon • 125 Aventure sans pareille d'un certain Hans Ffaall 143
Manuscrit trouvé dans une bouteille 206 Une descente dans le Maelstrom
..... Tlt La vérité sur le cas de 11. Yaldemar • 245 Révélation
magnétique • • « . . 258 Les souvenirs de H. Auguste Bedloe 273 • Morella
288 Li{reia • ^ ' 296 lletoengersiein*. 313 FIN DB LA TABLE.
COBaü.! typographie et stéréotjrpie ds CaM. Digiiiizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 6.75% accurate

• « • • # • • « • Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

COUSGTIOMr MICHSII XiÉVT fi A. DE LAiARTmC wl. Lf^s
Conliilencos. 1 Kouvclici Conlitiieices. . 1 THÉOPHILE GAUTIER
Les Beaux-Arts co Euro|H}« • 2 Coiisliiniinoplfi 1 L'Art moilerne t
GEORGE SAND Vauprat 1 Valenliue 1 lucliaua I JC8IIB6> ••• • • «
•»«• 1 La Mare au Di ibte>*..« 1 La petite Fudeite. 1 Francis le Champi. . .
I GÉRARI DE NERVAL Li Boli(>rnc galante.» ... I I f Marquis lie Fayollic.
1 Les Filles da Fi'ii i EUGÈNE SCRIBE TliôAire, lomes 1 à 8. . 8
NouvHes 1 Uistoriettei et Proverbes i F. POIfSARD Éludes antiques.
«..... 1 HENRY MURGER T.e dernier Rendez- Vous. 1 Le Pays Laiin 1
Seèaes de Campagne. . . i COMILER-FUEIUIY Voyages el Toyageun.. 1
SMILE AUMER Poésies complèlcs... . 1 M-" BEECHER STOWE Tnuliief
toi» B, Foroodè. SoniCDirs beonoz '2 AlfHORSE lARR Les Fomme» 1
Agatbe et Cécile. . . 1 Promenades hors de mon Jan'.in I Les Fleurs 1
LOUIS REYBAUO Le dernier des ConuulsVoTagtMir» 1 Le Coq du
Clocher*... I L'Industrie en Kumpe. i VOLUi^IES PARUS ET A
PARAITRE Formai ^rand In-iSy à I fraiie ■** É. DE (IRAROIR 'oi
Marguerite , ou deux Amours. i PAUL MEURICE Scène* du Foyer 1
CHARLES DE BERNARD Le Nœud gordien ■ . . ■ i Girr.iul I Un Hitmmc
sérieux l Les Ailes d*]oare i HOFFMANN * 4rmfvefton Champffleury.
CioDtet postliaiMs. i ALEX. DOiAS FILS AvcDiures de quatre Femmes 1
La yieè vingt ans.. . i A nltiitiit'. . 1 La Dame lux Camélia'^. 1 JUIES
LECORITE Le Poignard fie Cristal. . 1 X. MARMIER Au bord lie la Nt;\va
1 J. AUTRAN La Vie rurale 1 FRANCIS WEY Les Anglais clies eux.. . 1 ^
PAUL DE MUSSET La Bavoielic 1 EDMOND TEXIER Amour et Finance
. . 1 ACHIM D'ARNin Traduc. Ik, Gautier (ils. Contes Uiarres i ARSÈNE
HOUSâAYE LesFemmes eommeelles sont 1 LE 6ÉRÉRAI DAOMAS Le
grand' Désert 1 H. 6LAZE DE BURY Mosieteoscootemporains i OCTAVE
DIDIER HsdamoGeoiges. . . . I ÉMILE 50UVESTRE ^ Un Philosophe
sons les toits 1 Confessions d'un Ouvrier l Au coin du Feu 1 Srrnesde la Vie
intime. 1 Clironiques de la Her.. 1 Dans Ja Prairie ... 1 Les Clairières ; . I
Scein sSouvenirsd'un Vieillard. 1 S:ir la Pclnusi-. 1 Soirées de M«:udou. 1 ^
Ittldi 60ZLAN Les Cbàtfanx de France, l Le Notaire de Cbanidly. l FÉLIX
MORNAND La Viu arabe. 1 EDGAR POE Traduct. C'A. Baudelaire.
Histoires éximordinairea 1 A- VACQUERIE Proiils et Grimaces l
CHARLES BARBARA Histoires dmoivaiiies.. i A. DE PONTMARTIN

Contes et :NouTelles ... t Mémoires d'un Hotaire. f La lin du Procès 1
ComUi^S'ud Planteur de chott»^ 1 HENRI CONSCENCE Traduct. Léon
Vocquier»^ Scèoes Je la Vie flà< mindi^ Q Le Fléau du Village ... 1 DE
STENDHAL (KDe l'Amour.. l Le Uouge et le Noir. . . I La CbarlreuM de
Paune 1 MAX RAOIGUET Souvenirs lie l'Auiérique , espagnole.... •.*:*...•
t PAULFÉVAL ' LeTuenr de Tigres . . . 'i ■&RV fH. Les Nuits anglaises.. I
Une Histoire de Famille, t André Chcnier Salons et Soulerrains^ de Parts 1
LOUIS DE CARNÉ Un Drame mus la Terreur 1 CHAMmEURf Pi emier»
Beanx Jours.. 1 H. B. RÉVOiL (Intactciir] Les UanmaduNouTeau..l
R06ER DE REAOVOIR Le ciievulier de Saisi** GeorBt;3> . I
Avevtoiiééré et Gour> tisanes 1 Histoires cavalières. ... i GUSTAVE
O'ALAUx L'empereur Soulouque et «Ml Empire. I XAVIER nMA Los
ffeanirlfoiics. • • . 1 HILOERRANv Traduct. Léon Vocquier» Scèucs de
Ja Vie iiltandalsé... 1 AltDÉE ACHARD Parisiennes ei Provl n* cilles ' 1
CHARUS DE U ROUMAT La Comédie de TAmottr. ' ALBÉRIC SEComi '
A quoi tient l'Arnoor. ■**RERTONIK«eSMs| Le Bonh^ iin{|Ht«sibi«^
.RADRIl Qnandj'fHa^s élodiaiif* " «intC f ODRIIIIEfl lA Monde et la
Comdd 'e ' • JULES SANOLAJ Sacs^ffParehaains.. . PABl». — IMP.
DONnET-OUraé, RUB aAINT-LOUIS 46. uiyiiizod by Google

Digitized by Google

